6e Année. N° 16. 15 Août 1929.

SEP 11 1929

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
orges Duhamel.	*Le Club des Lyonnais.* — I.	721
rançois Piétri.	*La Ratification et l'Opinion.*	762
han Bojer	*Le Nouveau Temple* (fin).	783
.D. Le Suffleur.	*En visite chez les Seigneurs du Ouarzazat*	817
an Mistler	*Ethelka.* — III	847
Joleaud	*L'Atlantide. Esquisse de prohistoire eurafricaine*	886
Arthur-Lévy.	*Un grand profiteur de guerre : Ouvrard.* — II.	899
harles Oulmont.	*Esquisses polonaises*	931
enry Bidou	*Georges Duhamel et le Club des Lyonnais*	949

J.-M. Bourget : Chronique bibliographique.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement***

La Nuit champêtre

par COLETTE

Les Élites intellectuelles

par ALBERT THIBAUDET

C'est tout et ce n'est rien

par HENRY BIDOU

Les Phénomènes psychiques au Thibet

par Madame ALEXANDRA DAVID-NÉEL

Nietzsche en Italie

par GUY DE POURTALÈS

Documents diplomatiques français

par ÉLIE HALÉVY

LE CLUB DES LYONNAIS

A Berthold Mahn.

I

Ce bruit de pas qui, depuis de longues minutes, faisait sonner sourdement l'escalier, Aufrère, soudain, se prit à l'écouter. « Tiens, pensa-t-il, un qui se trompe. Le cinquième étage est fermé. Quant à moi, je n'attends personne. Allons-y. »

Il se laissa couler en arrière, lâcha les mains, s'étira jusqu'à venir, des ongles, frôler le tapis-brosse et commença de compter : « Un, deux, trois, quatre... »

La barre était scellée à même les murailles du vestibule. Nu, blanc et rose, ainsi suspendu dans l'ombre comme une belle pièce de boucherie, le corps oscillait faiblement. Par la porte de l'atelier, arrivaient des bouffées de fraîcheur, des odeurs, les rumeurs de la ville et, dominant le tout, le tumulte pétillant d'une cour d'école en récréation. Ce tumulte cessa net et Max Aufrère pensa : « Dix heures et demie ». Puis il tenta de revenir à son compte : « Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six... Ah! le bonhomme insiste. Quel est donc l'imbécile... »

C'était un pas masculin, sans nul doute. Il était las, hésitant et, plutôt que lourd, alourdi. Aufrère songea : « Cinquante ans... Oui, cinquante. Et malade. On dirait qu'il souffle. Il va tousser. Non, il se retient. Fatigué, le bonhomme. Et les chaussures, fatiguées aussi : elles ne craquent pas, elles sont molles... Ah! il s'arrête. Il touche la rampe... »

Une longue vibration métallique parcourut la cage de l'escalier. Aufrère avait cessé de compter les secondes. Il pendait, parfaitement immobile, la tête en bas. Il trouva le loisir d'admirer la perfection de son ouïe et la diligence de son jugement. Sur ce, le bruit reprit, dans l'escalier. « Allons, monsieur, allons, pensait Aufrère, encore un petit effort. Trois marches, deux marches... Bien! Le voilà sur le palier, et même sur le paillasson. Va-t-il se décider, bon Dieu! Je dois avoir dépassé mes quatre minutes. Mais, mais... qu'est-ce qui lui prend? »

Après un bref piétinement devant la porte, le pas s'éloignait. Aufrère entendit les talons, plus durs que les semelles, heurter les marches, redescendre. Puis il y eut un nouvel arrêt. Un soupir, sorti du plus profond d'une poitrine humaine, parvint jusqu'aux oreilles du gymnasiarque. « C'est un bougre qui se trompe, évidemment. Tiens, non! Le voilà qui remonte. Il ne sait pas ce qu'il veut. Il va me faire prendre un coup de sang, s'il tournicote encore longtemps. »

Il y eut alors un silence pendant lequel Aufrère vit la sonnette remuer, si faiblement qu'elle resta muette. Aussitôt, il cria d'une voix irritée :

— Entrez! Mais entrez donc! La clef est sur la porte.

La porte s'ouvrit, avec lenteur. A découvrir ce grand corps pendu par les jarrets, l'homme qui surgit dans l'entre-bâillement laissa paraître une expression de stupeur, d'effroi. Il fit, pour tirer le battant, un effort qu'il n'eut pas le temps de mener à terme : Aufrère venait de se laisser choir sur les mains. Il culbuta, pivota, s'assit à la turque et dit en passant les doigts dans sa chevelure :

— C'est vous, mon cher! Eh bien, entrez donc.

Le visiteur venait de retirer son chapeau. Il pesa, des reins, sur la porte, pour la refermer et laissa passer plus d'une minute avant d'ouvrir la bouche. Il dit enfin, tout bas :

— Vous me reconnaissez quand même?

— Je vous reconnais fort bien. Pourquoi dites-vous « quand même »?

Le visiteur fit un imperceptible mouvement des épaules et ne répondit pas.

C'était un homme fort maigre, à la poitrine creuse, aux

longs bras ballants. Bien droit, plus étoffé, plus gras, on l'eût sans doute jugé de haute taille. Tel, pourtant, malgré sa longueur, il paraissait de stature médiocre et, plutôt que dans les épaules tombantes, l'échine détendue, l'encolure chétive, plutôt que dans le tassement et les flexions de cette carcasse éprouvée, le regard de l'observateur allait, d'instinct, chercher dans les traits du masque les raisons d'un tel aspect. Au contraire de ces visages sur lesquels, par ses heurts, ses frottements, ses retours, la passion détermine un soulèvement de plis rebelles, de bosses et de bourrelets, de durillons protestataires, celui du visiteur semblait usé, mordu, râpé, diminué dans l'épaisseur et la richesse de sa substance. Une barbe brune, mêlée de poils gris, mal venue mais non mal soignée, ondulait sur les joues creuses et dissimulait à peine un menton grêle. Le front n'était pas sans beauté, mais étroit, sec en quelque sorte, et les tempes se montraient plates, presque dévêtues de cette musculature carnassière qui va s'accrocher sur les flancs mêmes de l'intelligence pour mieux animer la mâchoire. Seuls, dans ce paysage flétri, les yeux attestaient une vie brûlante. Un beau regard sombre, trop mobile, à peine embrumé par de grosses lunettes à monture de fer. Un regard chargé de frayeur et d'orgueil. Le visiteur était vêtu d'un complet lustré, propre encore. Malgré la tiédeur de mai, il portait un pardessus d'hiver, démodé, dont le col godait à la nuque. Des manches un peu courtes, sortaient deux longues mains osseuses, frémissantes. Dans l'une des mains, un feutre noir.

— Vous me permettez, — dit Aufrère, — de me présenter à vous dans la pure nudité du gymnasiarque. J'espère que ça ne vous gêne pas.

Le visiteur cilla faiblement.

— Oh! — dit-il, — ça ne me gêne pas pour moi...

— Si cela devait vous gêner pour moi-même, — dit Aufrère avec calme, — rassurez-vous. Voici d'ailleurs l'instant du pyjama. Faites-moi, je vous prie, l'amitié de passer dans mon atelier.

Le visiteur risqua deux ou trois pas. Il progressait un peu de biais, comme les chiens de chasse, l'épaule gauche en avant, la tête inclinée, la jambe droite en retard sur l'autre.

— Je voudrais, — dit-il en pénétrant dans l'atelier, — je voudrais être sûr, monsieur Aufrère, que je ne vous importune pas.

Max Aufrère acheva de boutonner son pyjama, vint se planter devant le visiteur et dit, d'une voix trop sèche pour être vraiment cordiale :

— Mon cher, appelez-moi donc Aufrère, tout net, ou même Max, si cela vous chante. Il me semble bien que, dans l'ancien temps, c'est-à-dire l'an dernier, je vous appelais simplement Salavin. Par conséquent...

Le visiteur baissa la tête une seconde pour se recueillir.

— Je ferai mon possible, — soupira-t-il.

— Je crois, — reprit Aufrère, — que vous ne dites pas le fond de votre pensée. Parions que je vous ai blessé en vous priant de m'appeler Aufrère tout court.

Salavin refit son insensible mouvement des épaules.

— J'avais, — dit-il, — dans ma jeunesse, un camarade nommé Vitet. — Non! ne cherchez pas, vous ne l'avez pas connu. — Quand il abordait une personne de ses relations, un homme, cela va sans dire, Vitet esquissait un salut, de telle manière que l'homme se découvrait, pour peu qu'il eût d'usage. Alors Vitet affermissait vivement son chapeau sur sa tête et disait, d'un ton courtois mais protecteur : « Couvrez-vous donc. Si, si, couvrez-vous, je vous en prie. » C'était une manière de prendre l'avantage. Comme c'est curieux, ce besoin de prendre l'avantage.

— Êtes-vous bien sûr, — dit Aufrère, — que ce monsieur Vitet agissait avec préméditation et dans un tel dessein?

Les joues creuses de Salavin se colorèrent faiblement :

— Oh! — répondit-il, — je ne peux me tromper : il m'a fait le coup trois ou quatre fois.

— Ce n'est peut-être pas une raison...

Salavin sourit, du bout des dents.

— Je peux même vous avouer que j'ai tenté de le faire, à mon tour, pour voir, mais avec moins de succès que Vitet.

— Oui, — dit Aufrère en branlant la tête. — Et vous supposez qu'en vous priant de m'appeler Aufrère, ce que vous ne ferez peut-être pas facilement, je m'autorise à vous

nommer Salavin tout court, ce que je ferai sans doute avec la plus grande aisance.

Le visiteur avait écarté les doigts d'une de ses mains et il les examinait, tour à tour, attentivement.

— Oh! — dit-il enfin, — je ne sais pas. Et puis, tout cela n'a plus d'importance.

— Ça n'en a pas ou ça n'en a plus?

— Je ne me suis pas trompé. J'ai bien dit : « Ça n'en a plus... »

Aufrère considéra quelques instants son visiteur.

— Savez-vous, — dit-il, — que vous n'avez pas beaucoup changé, depuis l'an dernier?

Cette simple phrase produisit un effet inattendu. Un moment échauffé, le visage de Salavin se glaça. Il murmura, les dents serrées :

— Non, non, pas changé. Pas encore.

— Avouez, — dit Aufrère en le regardant à la dérobée, — avouez que vous avez le génie d'introduire dans vos phrases toutes sortes de petits mots qui en modifient singulièrement la portée. Voilà, monsieur Salavin, un « encore » qui me semble plein de promesses.

Salavin s'était ressaisi. Quelque chose comme un sourire se développa sur ses lèvres.

— Je vous ferai remarquer, sans d'ailleurs y insister, qu'en m'appelant « monsieur Salavin », après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, vous marquez une distance qu'en d'autres moments je trouverais peut-être extrêmement désobligeante.

Aufrère éclata de rire.

— C'est, ma foi, bien possible, et je vous affirme que, pourtant, je n'y songeais guère. Allons, asseyez-vous donc. Non, pas sur cette chaise. Dans ce large fauteuil. Et pas sur une seule fesse, je vous en prie. Les deux, les deux!

— Je m'assieds rarement, — dit Salavin avec un pâle sourire, — je m'assieds rarement sur les deux fesses à la fois.

— Êtes-vous donc si timide?

— Ce n'est pas affaire de timidité. De prudence, plutôt. Je répugne à m'engager.

— Engagez-vous, Salavin. Je vous promets de n'en pas abuser. Et maintenant, une cigarette?

Le regard de Salavin s'éclaira.

— Je vous remercie, — dit-il en saisissant la cigarette entre deux doigts qui tremblaient un peu.

Il prit du feu, tira quelques bouffées, parut s'abandonner à la courbe du fauteuil et murmura, l'œil mi-clos :

— Je n'ai plus jamais de tabac sur moi : défense formelle. Mais je peux me trouver dans la nécessité d'accepter une cigarette, par courtoisie pure...

— Parce que, — poursuivit Aufrère sur le même ton, — parce que vous êtes un homme excessivement poli.

Salavin fit, de la tête, un léger « oui ». Max Aufrère continuait :

— Vous êtes aussi, mon cher, un fort curieux homme.

Salavin haussa les épaules.

— Ça ne suffit pas.

— Ça ne suffit pas à quoi, à qui?

— A rien, à personne. J'emploie le verbe au sens absolu, comme disent les grammairiens, n'est-ce pas?

— Soit, — dit Aufrère, — je n'insiste plus. Et maintenant que vous voici reposé de votre ascension et bien assis, dites-moi, Salavin, dites-moi, je vous prie, les raisons de votre visite et si je peux vous être utile en quelque chose.

Salavin ouvrit de grands yeux et tourna lentement la tête vers son hôte.

— Vous êtes, — dit-il, — un homme spirituel et très fin. Vous êtes même, je crois, un homme d'expérience. Mais vous vous trompez parfois, justement parce que votre expérience vous embarrasse ou vous égare. Je vais d'abord vous rassurer. Je ne viens pas vous emprunter de l'argent. On m'en a prêté, jadis, presque malgré moi : je n'en ai jamais emprunté. Observez la nuance. Je ne viens vous demander ni patronage, ni référence, ni service d'aucune sorte. Ah! vous croisez les jambes, vous allumez une seconde cigarette. Vous pensez : « Comme c'est drôle! »

— Il faut avouer, — dit Aufrère d'un ton mi plaisant, mi sérieux, — il faut avouer que ça devient intéressant.

— Très intéressant, n'est-ce pas? J'ai pensé souvent à vous. J'ai recherché votre adresse et je suis venu. Non par hasard, je vous prie de le croire. Je suis venu expressément.

Je n'ai rien à vous demander. Ça ne signifie pas, d'ailleurs, que je ne vous prendrai rien. Rassurez-vous encore : un enseignement, peut-être un exemple.

— C'est beaucoup d'honneur.

— Je ne sais pas. N'allez pas trop vite. Je ne peux dire encore s'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais exemple. Vous êtes un homme très intelligent...

Aufrère fronça les sourcils.

— Je ne suis pas assez sottement poli pour protester.

— A quoi bon protester? Si je ne vous jugeais pas intelligent, je n'aurais pas monté vos six étages. Je n'ai plus assez de jeunesse et pas encore assez de loisirs...

— Quel âge avez-vous?

— Voilà une bonne question, franchement posée. J'ai plus de quarante et un ans. Je n'en ai pas encore quarante-deux.

— Ah?

— Vous dites « Ah? » Mais vous pensez « déjà ». Car, pour vous, jeune athlète, je suis presque un vieillard. Et, pensant « déjà », vous pensez aussi « seulement », car, sur la mine, vous m'auriez donné davantage.

— Qui vous incline à me prêter cette belle subtilité? Est-ce à dire que vous jugeriez ainsi, à ma place?

— Vous n'en voyez pas autant de votre place que de la mienne. Ne vous fâchez pas : j'entends bien qu'il ne s'agit que de moi, de porter un jugement sur moi.

Il y eut un silence pendant lequel Aufrère observait son étrange visiteur.

— Vous avez été souffrant? — dit-il enfin.

— Non, pas souffrant : malade. Très malade. J'ai peur de diverses choses, mais pas des mots. J'ai failli mourir. Il y a parfois du ridicule à prononcer de telles phrases. Je ne crains plus le ridicule.

— Oui. Et maintenant?

— Quoi, maintenant?

— Que faites-vous?

— Je vis. Puisque je ne suis pas mort, je vis.

— Il y a, je pense, bien des façons de vivre.

— C'est vrai. « Comment et pourquoi? » Entre toutes les

pensées, toutes les actions d'une vie, quelle est celle à laquelle nous attachons le plus de prix? Mais je vous suppose, à mon endroit, une curiosité...

— Que j'éprouve, Salavin, que j'éprouve sincèrement.

Salavin venait de se lever et fit quelques pas.

— Quittez votre pardessus, — dit Aufrère.

— Merci. Je suis devenu très sensible au froid. N'allez pas croire que je sois tuberculeux. Je peux vous rassurer, en toute loyauté : j'ai vu mes analyses. Dame! Vous auriez là-dessus des idées de sportsman ou d'hygiéniste... Non, je suis un homme épuisé, mais dont le contact n'est pas dangereux. Je vous disais donc : je vis.

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie, présentement...

Salavin s'arrêta, baissa la tête et, avec effort :

— Ce qui signifie, présentement, en gros : je cherche.

— Quoi?

— Ah! — dit Salavin, se reprenant à marcher, — vous avez du goût pour les compléments. Nous parlions tantôt de l'emploi des verbes au sens absolu. Eh bien, je cherche, au sens absolu du verbe. Vous pensiez que je cherchais quelque chose ou quelqu'un? Non. Vous pensiez, par exemple, que je cherchais un emploi, une situation sociale. Pour étonnant que cela vous paraisse, j'en possède une.

— Vous avez retrouvé votre place à la Compagnie?

— Pas exactement. C'est tout de même pour la Compagnie que je travaille. Le directeur, M. Mayer, m'a repris, comme secrétaire libre. Cela signifie qu'il me donne du travail que j'emporte à la maison et que je fais à l'heure de mon choix. Ce n'est pas bien payé, sans doute. De quoi vivre, et très, très chichement. Mais, bah! ma femme et ma mère. Ce n'est pas une lourde charge. Vous avez, on me l'a dit là-bas, quitté la Cilpo?

Aufrère venait de ramasser par terre un haltère de trente livres et le maniait avec une adresse distraite.

— Ne croyez pas, — dit-il, — à me voir soupeser ce joujou, ne croyez pas que notre entretien me trouve indifférent. Tout au contraire. C'est précisément pour me libérer l'esprit que je donne à mes muscles un peu de divertissement. Oui, j'ai

quitté la Compagnie industrielle des laits pasteurisés et oxygénés. M. Mayer, que je n'ai pas du tout l'intention de décrier devant vous...

— M. Mayer, — dit Salavin dont le front se couvrit de rougeur, — M. Mayer me marque un intérêt dont je ne suis peut-être pas digne. Je vous suis bien reconnaissant de ne rien me faire entendre qui m'incline à des pensées ingrates.

— Vous prenez, — poursuivit Aufrère en s'arrêtant, l'haltère à bout de bras, et en attachant sur Salavin son regard attentif, — vous prenez une précaution qui fait honneur à votre loyalisme tout en en laissant deviner la fragilité. Mais, ne craignez rien, ne craignez rien : ce que je peux vous dire de M. Mayer n'est pas de nature à modifier les sentiments que vous lui portez. Je ne me suis jamais entendu fort bien avec M. Mayer. Je ne le méprise pas, loin de là... M. Mayer n'est pas un homme d'action...

— Pourquoi dites-vous cela?

— Simplement parce que c'est mon opinion.

— Non! Vous dites cela parce que vous pensez qu'un homme d'action, un homme d'affaires, un véritable chef d'entreprise, enfin, aurait profité de ma longue maladie pour se défaire à tout jamais d'un personnage tel que moi.

— Franchement, non, je ne pensais pas à vous, si je peux toutefois vous l'avouer sans discourtoisie. Je pensais peut-être à moi-même. M. Mayer n'est pas un homme d'action. Ce n'est pas non plus un songe-creux. C'est, comment dire?... un amateur. Non! mieux que ça : un spectateur, et même un spectateur pur. Vous savez que l'idée de pureté est à la mode. Eh bien, voilà : un spectateur pur ou qui, du moins, se voudrait tel.

— Voyez-vous là, — s'écria Salavin avec une brusque naïveté, — voyez-vous là matière à grief?

— Pas le moins du monde, — fit Aufrère en posant son haltère, délicatement, sur le tapis. — En tant que spectateur pur, M. Mayer me gênait, voilà tout.

— Vous n'aimez pas à servir de spectacle? — dit rêveusement Salavin.

— Mais, vous n'y êtes pas, pas du tout, mon cher. M. Mayer me gênait parce que j'ai, moi-même, la très grave ambition

de devenir un spectateur et, si possible, un spectateur pur. Deux spectateurs dans le même cercle, c'est trop. Alors, comme j'ai quelque fortune et que je ne suis pas autrement pressé de faire valoir mon diplôme d'ingénieur, j'ai quitté la Compagnie, laissant le champ libre à l'excellent M. Mayer. Vous le voyez, je ne suis pas à plaindre : je fais de la barre fixe, des haltères, de la gymnastique suédoise, de la boxe, de l'escrime. Je me promène et je lis. J'ai beaucoup de veine : je reçois parfois la visite de personnes extraordinaires qui n'ont rien à me demander, mais se réservent le droit de me prendre quelque chose... Puissé-je, Salavin, ne pas vous décevoir, car je suis, par nature et par doctrine, l'homme à qui l'on ne peut rien prendre.

— Vous me donnez, — dit Salavin, — le désir de vous éprouver séance tenante et de vous prendre quelque chose dont le dessaisissement vous soit une surprise presque désagréable.

— Essayez-donc, mon cher.

Salavin ne répondit pas. Il avait laissé tomber son menton sur sa poitrine et semblait absorbé dans la contemplation de ses maigres genoux.

— Je pense, — reprit Max, — que vous ne vous trompez pas au sens de mes paroles et que vous êtes homme à distinguer le spectateur pur, que je voudrais être, du simple mufle, que nous rencontrons chaque jour. On ne peut rien me prendre parce que je donne suffisamment. Qu'avons-nous de plus précieux que notre temps? Eh bien, je ne suis pas avare du mien, reconnaissez-le, Salavin. Je le gaspille volontiers. Ne vous agitez pas, mon cher : je le gaspille parfois. En ce moment, je l'emploie. Mais, laissons le temps. L'amitié? Vous ne m'en prendrez pas, Salavin. Je vous en offre de bon cœur. Soyez assez raisonnable pour ne pas vous abuser sur la qualité de la marchandise. De l'amitié de spectateur pur. Dix degrés. Goût xxe siècle. Arome occidental. Un article léger, mais constant, garanti, qui, même à hautes doses, ne détermine jamais d'accidents toxiques. Et quoi de plus? De l'attention? Car notez-le, je pourrais vous donner du temps et de l'amitié tout en demeurant inattentif, ce que l'amateur sentimental redoute par-dessus tout. C'est ici,

mon cher, que le spectateur pur apparaît sous son meilleur jour : pas de spectateur pur sans attention. Vous l'avez déjà noté, j'en suis sûr. Voilà, grosso modo, pour les biens « spirituels ». Quant aux biens « temporels », vous avez pris la précaution de me dire que vous n'aviez besoin ni d'argent ni d'apostille.

Salavin releva la tête, allongea sa main osseuse vers la table et saisit un livre à couverture jaune.

— Le temps, l'amitié, l'attention, — dit-il, — vous manipulez ces mots pesants comme un athlète accompli. Pouvez-vous me prêter ce livre pour huit jours? Je répète : huit jours.

— Vous lisez donc beaucoup?

— Beaucoup.

— Y a-t-il quelque indiscrétion, Salavin, à vous demander si vous avez fait des études régulières?

— Qu'appelez-vous des études régulières?

— Les études secondaires, par exemple, celles des lycées...

— Non. Je suis pauvre. J'ai toujours été pauvre. J'ai fait des études de pauvre, c'est-à-dire de pauvres études. J'en ai souffert, surtout à l'âge où l'on souffre de ces choses-là. Je me suis cultivé, par la suite, seul et de mon mieux. Je sais, aujourd'hui, plus de choses que la plupart des bourgeois de mon âge. Mais, ces choses, il est à croire que je ne les ai pas apprises régulièrement, pour employer votre mot. En conséquence, on ne me tient pas compte de mon savoir et, s'il faut tout vous dire, j'en arrive, par contagion, à le considérer moi-même avec défiance. C'est assez bon, assez solide, ça ne manque pas de corps, mais ce n'est pas « d'origine ». Tant pis! Je persévère. Je lis beaucoup. Prêtez-moi ce livre pour huit jours.

— Vous connaissez bien cet écrivain? Vous avez lu ses autres ouvrages?

Salavin posa le livre sur la table et se mit à marcher de long en large.

— Puisque vous me faites passer un petit examen, ce qui n'est pas incompatible avec les soins du spectateur pur, je vais donc vous répondre. Je connais presque tous les livres de cet auteur. Celui-ci, *La Matière animée*, je ne l'ai pas encore lu, car il vient de paraître. Vous non plus, ne l'avez pas lu :

votre exemplaire n'est pas coupé. Bien. Voilà donc une petite expérience qui m'aurait irrité l'année dernière et cruellement blessé dans ma jeunesse, qui me laisse calme aujourd'hui : à deux reprises, je vous ai prié de me prêter ce livre. Vous avez répondu, non sans adresse, en me posant des questions. Vous me parlez du temps, de l'amitié à dix degrés, de l'attention du spectateur pur. Vous seriez, sans nul doute, capable de m'avancer de l'argent ou de me recommander à un député. Mais l'idée de me prêter, pour huit jours, ce livre que vous comptez lire ce soir...

— Non, cet après-midi même.

— Soit, cet après-midi... L'idée de me prêter ce livre vous incommode beaucoup et vous n'avez pas — pas encore, ça viendra — le tranquille courage de me le dire. Gardez votre livre. Je le lirai, ce soir, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, ou même ailleurs.

Aufrère avait rougi comme un écolier pris en faute. Il saisit le livre et le retourna trois ou quatre fois dans ses mains.

— Puis-je vous prier, Salavin, — dit-il, — puis-je vous prier d'emporter ce livre?

— A quoi bon?

— Remarquez, Salavin, que vous me jugez non sur une parole, non même sur un acte, mais sur des pensées que vous me prêtez gratuitement. Il est plus facile de prêter des pensées qu'un livre...

— Les pensées que je vous prête ont, pour moi, autant d'existence et d'efficacité que vos pensées véritables.

— Je ne discute pas ce point. Je vous demande, comme un service, de bien vouloir emporter ce livre.

— Évidemment. Vous tenez à conserver le beau rôle, c'est-à-dire le rôle élégant, celui qui reste digne du spectateur pur ou, tout au moins, du candidat à ce titre. Et maintenant, il faut que je vous aide. Il faut que j'emporte le livre. Savez-vous que, de ce premier revoir, nous pourrions bien sortir fâchés? Vous me connaissez mal.

— J'ai grand désir de vous connaître mieux.

Les deux hommes se regardèrent en face pendant plusieurs secondes. Un faible sourire errait dans leurs yeux.

Aufrère ouvrait déjà la bouche pour l'offensive, quand retentit la sonnette de l'entrée, secouée d'une main violente.

— Voici, — dit Aufrère, — un visiteur moins discret ou plus pressé que Salavin. En général, je reconnais mes pèlerins à leur façon de sonner. Quel pourrait être celui-ci, sinon César?

Il fit un pas vers le vestibule et cria :

— Entre!

On entendit aussitôt un tapage de porte claquée, de souliers, de rire, un vacarme à la fois catastrophique et jovial. L'homme qui parut se trouva tout à coup, comme par un artifice scénique, en plein milieu de l'atelier. Il semblait le jouet d'une force explosive. On pensait qu'à son point de chute il allait éclater. Il éclata.

— Max, — dit-il, — viens déjeuner à Rouen. Je t'enlève.

La voix était forte, harmonieuse et s'attirait le concours de tous les objets du voisinage capables d'entrer en vibration. L'homme était de petite stature, mais bien fait et musclé. Le teint ardent, le poil fauve. Une flambante brosse de moustache sous un nez trapu, ferme de ligne, semé de taches de rousseur. Des yeux couleur puce, chaleureux et miroitants. Une bouche carminée, charnue, étonnante d'ingénuité.

Le nouveau venu donna, dans le vide, comme un taurillon, un léger coup de tête, geste qu'à première vue on lui devinait habituel et, tout de suite, avec un rire éclatant :

— Eh bien, quoi! Vous êtes empaillés, gens d'ici?

— César, — dit Aufrère en étendant la main, — je te présente un de mes amis : Louis Salavin.

— Hein? Quoi? — s'écria le rouquin. — Salavin? Mais je le connais, ton ami. Je le connais mieux que toi, peut-être. Rappelle-toi, Salavin! César... César Devrigny, petit expéditionnaire chez Socque et Sureau.

Salavin fit un léger signe de tête et tendit une main prudente.

— Vous voyez, Salavin, — dit Aufrère en pinçant les lèvres, — vous voyez que notre petit expéditionnaire a fait du chemin, mais qu'il n'est pas trop glorieux. Il n'y a que deux espèces de parvenus : ceux qui parlent toujours de leurs origines et ceux qui n'en parlent jamais. Impossible de sortir de là.

— Max, — dit Devrigny qui devint cramoisi, — Max, tu

es un bon boxeur et je sais, en outre, que tu t'entraînes sournoisement, tout seul, entre quatre murs. Eh bien, parions que, pour cette parole que tu viens de dire, je t'envoie au tapis, en deux minutes, tout de suite, ici même, coquin!

— Prenons que c'est fait. Je te donne la victoire d'avance.

— Ah! brigand, — fit César avec un joyeux rire. — Tu es de ces gars qui s'entraînent toute leur vie, à blanc. Tu es de ceux qui se débrouillent terriblement pour n'avoir jamais à se débrouiller.

— Je suis, par excellence, l'homme qui ne se mêle de rien.

— Possible, — dit César, en hochant la tête. — Mais, avec tes façons, prends garde qu'on ne te mêle, un jour, de quelque chose, malgré toi.

Il rit encore et, découvrant soudain son image dans un grand miroir mural bizarrement logé entre deux corps de bibliothèque, il s'arrêta net et parut réfléchir.

— Trop court, un peu trop court, — dit-il entre ses dents.

— Que trouves-tu trop court? — demanda Max. — Pas le veston, à coup sûr. Il est parfait, César. Regardez, Salavin, comme votre ancien collègue est élégant. Le beau costume de sport! Et de la meilleure coupe. Et d'excellente étoffe anglaise. La chemise ouverte, en toute saison, sur un noble poitrail poilu. Les chaussures somptueuses qui sentent le vrai cuir de Russie. Tout est bon, tout est beau, sur cette belle bête.

— Eh bien, oui! — dit César avec une expression presque enfantine, — oui, j'aime la vie et je ne m'en cache pas. Oui, j'aime tout, même les belles chaussures, même le beau linge bien lavé. Et, tout ça, je le gagne, moi. Je fais quelque chose, moi. Je produis, à ma manière...

— Oh! — murmura Max, onctueusement.

— Oui, je produis de l'effort, au moins. Toi, canaille, tu ne produis rien.

— Ne le croyez pas, Salavin, — dit Aufrère avec calme. — Je produis de la consommation. Et c'est une denrée si nécessaire que, sans elle, tous ces messieurs producteurs seraient bien vite aux abois.

César n'écoutait plus. Planté devant la glace, il se contemplait avec une évidente perplexité.

— Trop court, — reprit-il. — Ah! bien sûr, je ne parle pas du veston, mais de l'homme. Trop court de cinq centimètres, mettons sept. Cinq centimètres de jambes en plus et je l'aurais eue, Françoise.

Il parut alors apercevoir les assistants et dit avec un sourire :

— Françoise! Madame Vapelot, quoi! Je peux bien dire son nom : vous ne la connaissez pas. Elle me trouvait trop petit, j'en suis sûr. Et c'est une femme obstinée. J'ai mis des talons hauts. Ils n'étaient pas assez hauts, faut croire. Allons, ouste! Tant pis! N'y pensons plus.

— Je te ferai remarquer, — dit Aufrère, — que ce n'est pas nous qui t'y avons fait penser et que nous ne t'interrogeons pas sur tes petites affaires.

Devrigny ouvrit des yeux étonnés.

— C'est vrai, les gars! Qu'est-ce que nous disions donc? Ah! Salavin! Je suis heureux de te revoir, mon ami. Viens déjeuner à Rouen avec moi, je te prie. Et avec cet extraordinaire Aufrère. Je vous emmène tous les deux. La voiture est à la porte.

Il avait pris la main de Salavin et la secouait cordialement, comme un écolier qui en convie un autre à jouer.

— Devrigny, — dit Salavin dont le regard s'échauffa, — Devrigny, je suis heureux aussi de notre rencontre. Je ne crois pas que nous faisions toujours bon ménage, autrefois, et je ne vous ai peut-être pas toujours jugé froidement...

César lâcha la main de Salavin pour lui donner une pichenette au creux de l'estomac.

— Il est fou! — s'écria-t-il. — Il est fou! Qu'est-ce qu'il veut dire avec son « jugé froidement »? Viens avec moi, mon ami. Viens déjeuner à Rouen. Et qu'Aufrère s'habille en deux temps.

— Impossible aujourd'hui, — dit Aufrère. — D'ailleurs, tu me ferais déjeuner trop tard!

— Je te donne ma parole d'être à Rouen pour midi et demie.

— Alors, tout à fait impossible. Je ne veux pas mourir encore. Et puis, je te le répète, César, je suis engagé.

— Devrigny, — dit Salavin, — je ne peux pas non plus vous accompagner. Mais j'ajoute que...

— Qu'ajoutez-vous? — dit froidement Aufrère.

— J'ajoute, — dit Salavin avec un élan qui fit trembler sa voix, — j'ajoute que je le regrette.

— C'est, — murmura Max Aufrère, — la moindre des politesses.

— Non! — répondit Salavin. — Ça veut dire quelque chose de vrai et de fort.

La main dans sa tignasse rousse, Devrigny se grattait la tête.

— Vous me faites de la peine, les gars. Eh bien, tant pis! Adieu, adieu!

Il saisit Salavin par le revers de son paletot et le secoua quelques instants, d'un air brusque et préoccupé.

— Je ne m'attendais pas à te rencontrer, — dit-il. — Mais, aujourd'hui, ça ne compte pas. J'irai te voir demain, demain soir. Où loges-tu?

— Tu ne lui demandes pas, — dit Aufrère, — si ta visite doit lui faire plaisir?

César ouvrait la bouche avec étonnement; mais Salavin dit très vite :

— Votre pensée me touche, Devrigny, et je vous recevrai avec joie, malgré la pauvreté de mon intérieur.

— Oh! mon ami, — dit César en levant la main.

— J'habite au même endroit, toujours, rue du Pot-de-Fer. Et je vous attendrai, demain soir. Merci!

— Dompteur! — fit Aufrère sans regarder précisément personne.

Devrigny fonçait déjà vers la porte. Il se retourna sur le seuil et dit, avec un clignement d'œil :

— Max, j'irai samedi chez Legrain. Que tu y sois ou non, ça m'est égal. Je me demande même pourquoi tu vas chez ces gens.

— Et toi?

— Par sympathie, et puis...

— Pour Stéphanie, peut-être?

— Stéphanie? Et quand cela serait? Je te défends, tu m'entends bien...

Il y eut, de nouveau, un grand fracas de porte, de pas et de rire. César était parti.

— Vous connaissez donc ce garçon? — dit Aufrère en saisissant de nouveau le pesant haltère.

— Je l'ai connu. Je le reconnais à peine.

— Je ne demande pas ce que vous en pensez. Je ne vous dirai pas davantage ce que j'en pense. Nous pourrions échanger des sottises ou des mensonges.

— Non, — fit nettement Salavin, — parce que je ne dirais rien.

Et, changeant d'accent :

— Vous attachez une grande importance à ces exercices gymnastiques? Combien pèse cet appareil?

— J'attache de l'importance à tout ce que je fais. L'haltère pèse quinze kilos.

— Quel intérêt un spectateur pur peut avoir à se faire de gros muscles?

— Mon cher, — dit Aufrère en faisant tourner l'haltère au-dessus de sa tête, — un spectateur pur a de grands devoirs et ne saurait être confondu avec un simple paresseux. Il y a deux parties distinctes dans l'univers : le monde et moi. Ma tâche étant de comprendre le monde, mon devoir est de me rendre, par tous les moyens, apte à la fonction que je me suis choisie.

Salavin hocha la tête.

— Je ne crois pas à la vertu de tous ces instruments.

— C'est possible, — repartit Aufrère en jetant sur la personne de Salavin un regard si peu pitoyable que, de nouveau, Salavin se sentit rougir.

Il prit son chapeau sur la table, le tourna plusieurs fois dans ses doigts avec un embarras visible.

— Je vais vous quitter. Je ne dis pas que je ne reviendrai pas vous voir. Vous ne me plaisez pas, en tant qu'homme; mais, je vous l'avoue en toute loyauté, j'espère quelque chose de vous. Je ne sais pas encore quoi. C'est à voir.

— Vous reviendrez sûrement, — dit Aufrère avec un sourire.

— Ne l'affirmez pas ainsi.

— Vous reviendrez, la semaine prochaine, par exemple, me rapporter ce livre que vous avez envie de lire et que vous alliez oublier.

Salavin baissa les yeux et réfléchit quelques secondes.

— Il y a deux ou trois ans, votre proposition, venant après

l'entretien que nous avons eu, m'eût jeté dans un terrible débat. Il faut croire que j'ai quand même un peu changé. Vous avez, en me voyant, pensé : voilà Salavin. C'est vrai, voilà Salavin... J'emporte le livre. Oui, je l'emporte, malgré tout.

— Emportez-le « malgré rien », Salavin. Et ne me remerciez pas.

— Sincèrement, — répondit Salavin, — je ne vous remercie pas.

Il prit le livre, toucha la main que Max Aufrère lui tendait et gagna la porte sans se retourner. Parvenu sur le palier, il respira profondément, fit, pour se redresser, un effort furtif et commença de descendre les degrés. A mi-chemin, il s'arrêta, tira de sa poche un petit calepin fané, un bout de crayon, mouilla la mine sur la pointe de sa langue, chercha longuement une page vierge et écrivit : « Haltère de quinze kilos. Peut-être dix. Spectateur pur. »

Il hésita quelques instants, l'œil mi clos, le crayon en l'air. Puis il secoua la tête, glissa le calepin dans sa poche et se remit à descendre.

II

Salavin se retrouva sur le trottoir de la petite rue Littré. La clarté de midi lui fit cligner les paupières. Prendrait-il, pour regagner la maison, la rue de Vaugirard, profonde et rapide, ou le boulevard du Montparnasse? Il balança près d'une minute, puis choisit le boulevard où les pensées des hommes se subliment aisément dans un large ciel.

Il atteignit la rue de Rennes en face d'un magasin dont les glaces noires lui renvoyèrent son image. « Allons, bon! pensa-t-il. Encore moi! Dès que je suis seul, je recommence à me ressembler. » Un peu plus loin, il se chercha dans les miroirs d'une pâtisserie. Deux ou trois Salavin surgirent, face et trois-quarts. « Oui, songea-t-il. C'est la rue qui me rend mon ancien moi. La rue de toujours. » Il se trouva plus maigre, plus voûté, la pointe des doigts frôlant presque le genou, la barbe terne et vraiment grisonnante, le regard trouble. Sous son bras gauche, il aperçut le livre à couver-

ture jaune et le prit dans sa main. « Il pourrait glisser, tomber, se salir. Dommage que je n'aie pas de papier pour l'envelopper ou même le couvrir tout de suite. »

Il fouilla dans sa poche, en sortit un porte-monnaie fripé dont il examina le contenu. « Je pouvais encore l'acheter, ce livre, en me privant de tout jusqu'au premier juin. C'est mieux comme ça. Et quant aux réflexions d'Aufrère, tant pis, mon Dieu! Tant pis! De la fermeté! »

Il traversa le boulevard, pour trouver de l'ombre et parce que le trottoir sud était, depuis toujours, son trottoir. Il comprit, en posant le pied sur le bitume, qu'il cédait à l'une de ses vieilles habitudes. Il se contenta de hausser les épaules. « Cela n'a plus d'importance. »

Un sourire, venu de loin, affleura les lèvres incolores. La tête inclinée légèrement sur l'épaule gauche, Salavin se laissait glisser dans le courant humain. Une fois de plus, il s'abandonnait à l'ivresse amère de la rue parisienne. Une fois de plus, il se livrait à son âme, à ses souvenirs, à ses rêveries. Mais, comme le captif qui, comptant les derniers jours et sachant que bientôt ses chaînes vont tomber, regarde soudain avec une émotion poignante les murs de sa cellule et l'angle d'ombre où fermente la paillasse fourbue, Louis Salavin savourait, à reprendre une fois encore ses vieux chemins, à retrouver les traces de ses vieilles détresses, une mélancolie délectable.

Il était né dans cette ville. Il y avait vécu, pendant plus de quarante années, une vie étouffée, semblable, en ses apparences, à celle des millions d'hommes dont les pas obscurs polissent le pavé des faubourgs. Comme tous, il avait erré, travaillé pendant des jours innombrables, gagné, mangé sa part de nourriture, et dormi dans le silence corrompu des nuits citadines. Il avait habité, depuis l'enfance, avec sa mère, aujourd'hui vieille et brisée, mais toujours chérie. Il s'était marié, le temps venu, comme la plupart des autres hommes. Il avait eu un fils, enlevé de bonne heure par une de ces lentes et mornes maladies qui purgent férocement les races débiles. Il avait noué, dénoué des amitiés. Que dire encore? Non, rien ne pouvait, au regard de l'historien glacé, distinguer cette existence dérisoire de toutes celles qui se font, se mêlent

et se défont dans les profondeurs d'un grand peuple. Mais quand Salavin, pour la millième fois, reprenait le récit de cette vie sans gloire, quand il en évoquait les aventures secrètes, les joies méprisées, les douleurs inconnues, il se sentait soulevé soudain par une émotion pétrie d'étonnement, de rancune et d'orgueil. Il ne pouvait croire, si fort était en lui le sentiment d'un destin singulier, que les autres hommes de la rue fussent dignes d'aussi riches misères, et s'il parvenait à l'imaginer, une minute, par un énergique sursaut de sympathie, le monde lui inspirait alors moins de compassion que d'horreur.

Bien qu'il n'eût, d'ordinaire, aucune complaisance pour ce souvenir détesté, Salavin se rappela toute l'histoire de l'an passé, l'épreuve de son âge mûr. N'avait-il pas pris, un jour, la résolution de s'élever, à toutes forces, au-dessus des autres hommes et de soi-même, de se plier aux vertus les plus téméraires, de faire ainsi l'apprentissage de la sainteté? Cette ambition surprenante et heureusement presque inavouée avait jeté, dans la vie de Salavin, la plus douloureuse confusion.

Bien qu'il se jugeât quitte de telles angoisses, Salavin ne pouvait y penser sans un tremblement de toutes ses fibres. Depuis un instant, il marchait moins vite et les images qui le harcelaient devinrent si vives, si lumineuses que Salavin, ébloui, s'arrêta tout à fait.

En vérité, l'affreuse et décevante année! Salavin s'était jeté dans son expérience avec passion, avec frénésie. Il n'avait manqué ni de courage ni de persévérance, mais de jugement, mais de lucidité. Toutes les erreurs, il les avait faites...

A ce point de sa méditation, Salavin comprit que son immobilité, son attitude, son visage peut-être intriguaient les passants. Il fit quelques pas encore et s'arrêta devant une boutique, affectant de laisser son regard errer sur l'étalage.

Comme il avait souffert, et souffert laidement! Il avait pris, en vingt occasions, la mesure de son âme. Quelle consternation! Ainsi donc, il ne suffit pas de vouloir être grand pour être grand! Le goût de l'héroïsme n'est pas l'héroïsme!

D'échec en échec, Salavin était retombé plus bas que jamais. Et la maladie qui, comme un abîme de ténèbre, avait terminé

cette hideuse aventure, Salavin ne l'envisageait pas, à la manière un peu sotte des médecins, comme un simple effet du froid que l'on prend quand on s'avise, par un soir de décembre, de donner ses vêtements à quelque mendigot... Non, Salavin, mieux que personne, savait qu'un soir il avait renoncé, qu'il s'était offert à la mort, qu'il avait refusé soudain tout assentiment au jeu de la misérable machine.

La boutique devant laquelle Salavin se trouvait arrêté depuis quelques minutes, était une boutique de librairie. Des livres s'étalaient dans la vitrine, mollement adossés, comme de belles créatures indolentes. D'autres livres, empilés à l'extérieur, sur des tablettes, s'offraient aux doigts feuilleteurs des chalands. Salavin se déplaçait doucement de long en large. D'un œil flottant, il regardait les couvertures, les titres; mais, de toute la puissance de son âme, il labourait son aride souvenir.

Pas plus que l'héroïsme, la mort n'avait voulu de Salavin. Pour mourir, il ne suffit pas de souhaiter mourir. Pendant de longues semaines, les organes à l'abandon avaient rempli, malgré tout, leur office. Un jour, l'âme, enfin remontée de la profondeur, s'était trouvée nouée au même corps, un corps toutefois moins fidèle et presque ruiné. Et, de nouveau, Salavin. Salavin comme toujours.

Il y avait maintenant plus de dix minutes que Salavin piétinait devant la boutique de librairie. A travers une épaisseur de songe, il aperçut la jaune figure et l'œil soupçonneux du marchand qui l'observait par un défaut de l'étalage. Mais quoi! Salavin ne faisait de mal à personne. Et comment résister au flot des images secrètes, surtout à l'instant même qu'elles prennent un éclat sauveur!

Car, chose incroyable, malgré les déconvenues, malgré la maladie, malgré ce corps consumé, Salavin sortait de l'épreuve avec une force nouvelle, si l'on peut appeler force un puissant désir. La mort l'avait renvoyé. Soit! C'est donc qu'il lui était, en quelque sorte, enjoint, par les forces obscures, de tout recommencer. Ici, nulle erreur : non pas tout poursuivre, mais bien tout recommencer. Un espoir nouveau bourgeonnait avec vigueur sur la vieille souche calcinée. Halte-là! Un espoir qu'il fallait nourrir avec prudence et

dont on ne pouvait parler encore. Un espoir auquel il ne fallait pas même penser avec trop d'insistance et de maladresse, crainte de le dévier, de le corrompre, peut-être.

Salavin fit effort pour résister à l'envie de penser trop précisément à son espoir. « Allons, se dit-il, réservons-nous. Regardons ces livres, par exemple. Forçons-nous à regarder ces livres. »

Il regarda les livres et découvrit, par-dessus l'étalage des couvertures bariolées, l'œil fixe et sévère du libraire. « Voilà, songea-t-il, un monsieur qui me considère avec très peu de bienveillance. Allons-nous-en. »

Pour s'éloigner, Salavin fit l'ébauche d'un mouvement. Rien que l'ébauche. Et, tout à coup, il sentit une sueur tiède lui perler aux tempes. Il sentit aussi ses mains trembler et ses jambes fléchir. Il s'arrêta net et baissa la tête.

Devant lui, exactement devant lui, sur la tablette, il y avait une pile de livres à couverture jaune et Salavin pouvait lire, sur le premier de ces livres : *La matière animée*. L'ouvrage même qu'il venait d'emprunter à Max Aufrère et dont il tenait l'exemplaire à la main.

Sûr que le bord de son chapeau lui cachait une partie du visage, Salavin, pendant plus d'une minute, considéra le livre qu'il tenait et la pile qu'il avait devant lui. Similitude parfaite. Il songea que son exemplaire n'était pas même coupé. Il eut, un instant, l'idée de redresser la tête, de regarder bien franchement, bien tranquillement le libraire, et de prendre le large, d'un pas calme, son livre à la main. Mais à quoi bon imaginer de ces actes extraordinaires que la carcasse ne peut accomplir! Salavin se recueillit encore et sentit qu'il tremblait de tout son être, comme un larron surpris. Alors il tendit, d'une main résignée, le livre d'Aufrère et le posa sur la pile. Il eut même l'idée de feuilleter rapidement les livres des piles voisines. Puis il poussa un grand soupir et, seulement alors, releva les yeux.

Le libraire était toujours là, derrière ses vitrines, en embuscade. Il surveillait Salavin, non plus avec inquiétude, mais avec impatience et colère.

Une dernière fois, Salavin regarda le livre d'Aufrère. Il fit, des épaules, son geste familier, tourna le dos et s'éloigna.

Vingt pas plus loin, il s'arrêta derrière un kiosque et jeta sur la librairie un regard furtif. Le marchand venait de sortir. Il était maigre, en blouse grise, l'air hargneux. Il donna, sur les piles de livres, un coup de plumeau qui semblait tout effacer, tout purifier.

Salavin se remit en marche. Il s'arrêta, cent mètres plus loin, devant une autre librairie et, de l'œil, inspecta la devanture. Il y avait également une pile du fameux livre qui venait de paraître. Salavin tira son porte-monnaie, en vida dans sa main le contenu qu'il compta, recompta, trouva juste suffisant. Il appela le vendeur, se fit donner un exemplaire de l'ouvrage, le paya, le mit dans sa poche.

En abordant la rue Saint-Jacques où les voitures et les hommes font un bruit touffu, tutélaire, Salavin dit à voix haute, avec un sourire provoquant : « Tout cela n'a plus d'importance, plus d'im-por-tan-ce! »

III

Par d'insensibles mouvements, les deux femmes poursuivaient le jour en retraite. Elles déplaçaient les chaises basses, tendaient le buste, tiraient le col et, bientôt, elles se trouvèrent l'une contre l'autre, genoux aux genoux, et mêlèrent, devant la vitre, cheveux blonds et cheveux blancs.

Un long moment, elles restèrent ainsi, baissant de plus en plus le front sur leur ouvrage; puis quelque nuée plus sombre que les autres aveugla le ciel parisien et la vieille dame fit entendre un soupir faible, entrecoupé :

— Je ne vois plus rien, Marguerite, plus rien.

Elle posa ses lunettes dans la petite corbeille aux bobines, soupira de nouveau, saisit dans sa main gauche l'index de sa main droite et l'y garda quelques minutes avec un geste frileux, comme pour dégourdir, assouplir, consoler ce vieux doigt fourbu.

Déjà Marguerite allumait la lampe à colonnette de marbre, la lampe vénérable dont le verre fêlé, sous l'étreinte de la flamme, fit entendre deux ou trois craquements. Une clarté jaune, irritable, douloureuse comme la mémoire, enhardie de

seconde en seconde, se répandit dans la pièce, appelant, l'un après l'autre, les objets endormis.

— Oh! — dit Marguerite en regardant vers la fenêtre, — quelle nuit, soudain! Avons-nous pu, jusqu'à cet instant, nous contenter d'un jour si pauvre?

La vieille dame sourit. Elle venait de se glisser dans un fauteuil. Ses mains tremblaient finement sur les accoudoirs polis. Dans le visage mince, pâle et comme dématérialisé, la lueur de la lampe réchauffait un regard bleu, blessé, presque égaré de lassitude, mais rayonnant encore de tendresse intelligente.

— Mère, — dit Marguerite, — souffrante comme vous l'êtes, ne travaillez plus ce soir. Le couvert est prêt dans la cuisine; le dîner est au chaud. Je me tirerai bien toute seule de ces coutures. D'ailleurs, Louis n'a-t-il pas dit qu'il aurait de la visite, ce soir?

La vieille dame allait répondre quand Marguerite se mit une main devant la bouche, comme pour retenir son souffle.

— Non, — dit madame Salavin en secouant la tête. — Non, ce n'est pas lui.

Elle ajouta, d'une voix conciliante, affectueuse.

— Excusez-moi, Marguerite : je l'attends ainsi, le soir, depuis plus longtemps que vous.

Pour toute réponse, Marguerite laissa tomber sa tête sur l'épaule de la vieille dame. Le silence monta, s'élargit, l'impur silence de Paris. Les vitres de la chambre bourdonnaient comme une oreille anxieuse et toutes les vibrations du sol tourmenté se propageaient, par rafales, dans le squelette de la vieille bâtisse.

Marguerite était à l'âge où les femmes heureuses jouissent encore d'une grâce menacée, poignante, exquise. Mais mille douleurs, mille épreuves avaient ruiné cette âme sans défense. La chevelure perdait, par larges places, son éclat chaleureux. La taille était un peu roidie, le col renonçait à l'allégresse. Les traits, encore délicats et naïfs, semblaient avoir souffert une injure imméritée. A certains instants, au milieu de ce visage peu mobile, et sous le fouet de quelque muette et forte image, le regard perdait toute sérénité; pendant trois ou quatre secondes, Marguerite louchait, par saccades, comme si l'un de

ses yeux, ébloui, ne pouvait s'empêcher de suivre le glissement, sur l'aile du nez, d'une larme imaginaire.

Les deux femmes restèrent ainsi, côte à côte, un long moment, et le silence prit, entre elles, petit à petit, cette vertu, ce parfum que nous lui trouvons dans une chambre où les âmes, visitées par le même souci, n'ont aucun besoin de parole.

Enfin, Marguerite releva la tête et regarda vers la porte en disant :

— Cette fois, mère, c'est lui!

Il y avait, dans ce cri à voix basse, un reste d'élan, mais, en même temps, une rancune inavouée, une telle tristesse que la vieille dame eut vers Marguerite un regard chargé de mélancolie.

Salavin, d'ordinaire, s'annonçait par un léger battement des ongles sur le panneau de la porte et, tout aussitôt, Marguerite de s'élancer. On entendit, ce soir-là, tourner une clef dans la serrure et Salavin parut, portant, sous le bras, un paquet enveloppé de vieux journaux.

Il enleva son chapeau, sourit d'un air contraint et dit :

— Bonsoir, maman. Bonsoir, Marguerite. Encore au travail! Je suis en retard et pensais vous trouver à table.

— Tu sais bien, Louis, — dit la vieille dame, — que nous préférons toujours t'attendre.

Salavin ne répondit rien. Il cherchait à gagner la porte de sa chambre et, pour ce faire, il lui fallait traverser, sous l'œil des deux femmes, l'étroite salle à manger.

— Que portes-tu là? — dit Marguerite.

— Rien, — répondit Salavin d'une voix indistincte.

Il ne prononça que ce monosyllabe; mais tout son visage exprimait une pensée plus laborieuse : « J'espérais que tu ne parlerais pas de ce maudit paquet. Et, juste, ton premier mot est pour le paquet. Ah! Marguerite, comme il était sot d'espérer, puisque, en même temps, j'étais sûr que ton premier mot, quoi de plus naturel? serait pour le paquet... »

Salavin pénétra dans sa chambre. Les deux femmes l'entendirent déposer à terre, non sans un soupir, quelque chose de pesant. Puis il reparut et s'alla dépouiller de son paletot dans l'entrée.

Marguerite avait gagné la cuisine pour servir le repas. Salavin se tenait debout devant la cheminée. La malade demeurait immobile dans le fauteuil, les yeux mi-clos, soudain toute pâle et comme attentive aux battements de son cœur.

— Es-tu mieux, ce soir, maman? — demanda Salavin.

La vieille dame savait que la pitié se lasse plus vite que le mal, elle s'efforça de sourire :

— Comme chaque soir, Louis.

Le verre de la lampe fit entendre un léger craquement. Tout aussitôt, comme si la réponse évasive de madame Salavin l'eût libéré, renvoyé doucement à son souci personnel, Salavin murmura :

— La vieille lampe casseuse de verre! Toujours la même vieille lampe! Toujours les mêmes meubles, la même maison, la même carapace...

La malade tourna vers son fils un regard calme et si pénétrant que Salavin se prit à balbutier :

— Je dis cela pour dire quelque chose. J'ai lu justement, dans un livre...

De nouveau, madame Salavin souleva les paupières, et ce regard voulait dire : « N'essaye pas de me donner le change. Avec toutes mes douleurs, j'ai porté toutes les tiennes, je les connais, et toutes celles aussi de ce petit enfant qui était né de toi et qui nous a été retiré. Et maintenant, mon temps est fini. Je vais m'en aller. Je ne sais rien de cette nuit dans laquelle je vais tomber bientôt, rien sinon qu'il n'y aura pas de repos pour moi, puisque je resterai ta mère dans la suite des siècles, puisque je souffrirai pour toi jusqu'à la consommation des siècles. Et, s'il est une vie éternelle, puis-je l'imaginer sans toi, mon fils, mon cher tourment? Et saurais-je être récompensée, si je te devine puni? Mais, pour l'instant, aie pitié de nous, Louis, aie pitié d'elle surtout, de ta femme, et ne lui demande pas un sacrifice au-dessus de ses forces... »

Ainsi, plus silencieuse que les oiseaux du soir, les pensées battaient de l'aile dans la chambre, quand Marguerite cria que le souper était prêt.

— Louis, — dit la vieille dame Salavin en s'asseyant sur une petite chaise basse, devant l'assiette de potage, — Louis,

ne nous as-tu pas dit que tu devais recevoir un ami, ce soir?

Salavin haussa faiblement les épaules :

— Un ami, c'est beaucoup dire. Une ancienne connaissance, tout au plus. Un garçon qui venait parfois, ici, fumer une cigarette, il y a bien longtemps, avant notre mariage, mais dont je t'ai parlé, je crois, Marguerite. Devrigny! César Devrigny!

— Je me rappelle très bien ce Devrigny, — dit la vieille dame. — Il était alors assez trapu, rouge de cheveux. Et l'air hardi...

— Il n'a pas changé, — répondit Salavin avec un froid sourire. — Il semble devenu riche, voilà tout. Mais il n'a pas changé. Il n'est pas de ceux qui changent. Tel que tu viens de le dépeindre, tel tu le reverras, maman, si tu restes avec nous ce soir. Trapu, robuste, oui! Et, comme tu le dis, l'air un peu glorieux.

Marguerite avait posé sa cuiller dans l'assiette et regardait son mari, l'œil aigu, le visage contracté, parcouru de rougeurs fugitives.

— Louis, — dit-elle, — tu sembles parler de ce monsieur sans grande chaleur. Pourquoi l'as-tu donc invité à venir te voir?

— Je ne l'ai pas invité, — fit Salavin avec un hochement de tête. — Il s'est invité tout seul.

— Ah! Louis, — dit Marguerite en tortillant fébrilement sa serviette entre ses doigts, — si je te comprenais toujours, comme tout serait simple. Puisque tu sembles peu désireux de renouer des relations avec ce camarade, il n'était pas difficile de le tenir à l'écart sous un prétexte quelconque.

— Marguerite, — répondit Salavin d'une voix amère, — le plus souvent, tu me reproches de vivre dans un isolement que tu dis affreux, ce qui est exagéré. Un ami nous promet une visite et, tout aussitôt, tu me reproches de ne pas, par avance, jeter ce garçon à la porte.

Il y eut un bref silence haletant pendant lequel la malade étendit les bras jusqu'à poser l'une et l'autre de ses vieilles mains sur les épaules des époux. Aussitôt, Salavin s'efforça de sourire et reprit :

— Excuse-moi, Marguerite; j'aurais dû te dire tout de suite

qu'en ce moment Devrigny m'intéresse d'une façon toute particulière et qu'il est, somme toute, sympathique et de bonnes façons.

— Mon Dieu! — répondit Marguerite, — je ne refuse pas de le voir. C'est vrai, nous voyons bien peu de monde. Si seulement, Louis, tu m'expliquais les choses, si seulement tu me parlais un peu.

Elle portait à sa bouche une cuiller que l'on entendit, au passage, frémir et trébucher contre les dents.

— Eh bien, — dit Salavin, — je ne refuse pas de t'expliquer Devrigny. C'est assez simple : il va nous parler uniquement d'automobile et de sport. Il a, je crois, quelque autre sujet favori, mais dont il n'aura pas l'occasion de discourir en notre présence. Ah! c'est un homme terriblement bien portant...

Marguerite n'écoutait plus. Du bout de l'ongle, elle grattait une petite tache de la nappe. Et, soudain, baissant la tête comme pour interroger quelque chose en soi-même :

— Pendant longtemps, si longtemps, moi qui ne suis pas intelligente, j'ai respecté, j'ai aimé l'intelligence à cause de toi. Mais maintenant, elle me fait peur, elle me fait mal...

Cette confidence fut suivie d'un calme mortel. La vieille dame semblait, par lassitude, s'être réfugiée dans sa propre souffrance. Personne ne mangeant plus, le dîner se trouva tout de suite achevé. Salavin, le premier, quitta la place.

— Maman, — dit-il, — resteras-tu ce soir avec nous?

— Si cela ne te gêne pas, Louis, je resterai volontiers. A quoi bon me coucher pour ne point dormir?

— Je pense que Devrigny ne tardera guère. Il n'est pas venu depuis fort longtemps et pourrait ne pas retrouver la maison. Je vais descendre et le guetter sur le trottoir, en me promenant. Le temps est doux.

— Va, mon enfant.

Salavin parti, les deux femmes firent la toilette du logis : tous ces objets que l'on a souhaités, acquis, maudits parfois, toujours abreuvés de soins, protégés de l'usure et de la ruine, ces objets qui nous escortent vers la vieillesse et la mort et sur lesquels, à certaines secondes, la main travailleuse s'arrête, rêve et se détend.

Quand, au milieu du châle-tapis, fut posé le vieux carreau de faïence et, sur le carreau, la théière d'argent, — le trésor héréditaire qu'aux heures de gêne on a regardé avec tant d'angoisse et qu'on a sauvé, malgré tout, par miracle, — quand fut mise en bonne place la flûte de cristal dépareillée dans laquelle trempait une branche de giroflée, Marguerite passa dans la chambre. A peine allumée la lampe de chevet, Marguerite chercha de l'œil, sur le sol, quelque chose qu'elle n'eut pas de peine à trouver, car la chambre était petite : ce paquet presque informe, enveloppé de vieux journaux, et que Salavin venait d'apporter. Avec une sorte de crainte, comme si même elle n'était pas sûre de faire une action loyale, Marguerite s'accroupit devant le paquet et tenta de le soulever, de le déplacer. C'était lourd, c'était froid. Alors Marguerite, de-ci, de-là, déchira le papier, à la pointe de l'ongle. Il lui sembla découvrir deux grosses boules de fer rouillées, unies entre elles par une forte tige.

Marguerite se souleva, laissa filer entre ses lèvres un soupir tout semblable à un gémissement et se mit à changer de robe. Comme elle ramenait, d'un coup de brosse, les mèches de ses cheveux, elle s'aperçut dans le miroir et s'arrêta, les doigts tremblants. Encore quelques années et la disgrâce serait accomplie : une femme vieille, pauvre, sans enfants, sans amis aussi, sans histoire. L'amour qui l'avait si longtemps soutenue, l'amour pour son mari, pour l'homme étrange, étranger, incompréhensible, cet amour même allait-il sombrer comme une bouée fendue? Nul passé que cet amour torturé, le travail et l'enfant disparu. Bientôt, bientôt, une vieille femme pauvre, rien de plus, cette créature à laquelle, raisonnablement, nul ne saurait prendre intérêt.

Pourtant, elle n'acceptait pas sans déchirement d'être ainsi rejetée dans un règne muet et comme végétal. Toutes sortes de pensées informes, touffues, hantaient encore ses longues solitudes. Elle éprouvait encore de grands besoins de bonheur; elle savait encore souffrir avec noblesse; elle était encore un être humain, un monde et non une pierre de la route. Mais elle comprenait avec désespoir qu'un jour viendrait où l'âme recrue s'engourdirait, pour mourir bien avant les organes peut-être.

Marguerite en était là de cette nuageuse méditation, quand un grand bruit de paroles retentit dans la pièce voisine.

— Mère, — disait Salavin, — reconnais-tu mon excellent camarade César Devrigny?

— Comment, — répondait la vieille dame, — comment ne pas reconnaître monsieur Devrigny? Il n'a pas changé.

Une voix chaleureuse éclata, brusque comme une fanfare :

— Non, madame, pas changé! Je ne vous dirai pas que je me plais tel que je me trouve, ce ne serait ni très convenable ni même tout à fait juste; mais je me prends volontiers tel que je suis. Tiens, Salavin, que je te raconte une histoire. J'avais peut-être onze, douze ans et je regardais, un jour, mon grand oncle Chazelot qui voulait ramasser quelque chose à terre et qui n'y parvenait point, parce qu'il était tout noué de rhumatismes. J'étais si surpris, si intéressé par ses efforts que je ne songeais même pas à l'aider; et ce n'était pas méchanceté, je t'assure, mais pur étonnement. Alors il s'est redressé comme il a pu, m'a foudroyé de l'œil et m'a dit : « Toi aussi, tu seras vieux, un jour. » Je me rappelle que j'ai rougi très fort et que j'ai répondu : « Non! » Le grand oncle s'est mis en colère et, plus il grondait, plus il postillonnait, plus, de mon côté, je m'entêtais à crier : « Non! non! c'est impossible! » Mon père, pour en finir, m'a donné une gifle. Une belle gifle : il n'en donnait jamais d'autres. Je me rappelle que ma mère, un peu plus tard, me tenait la tête serrée entre ses genoux et disait : « Impossible! Il dit impossible! Dieu! le pauvre! » Eh bien, vois-tu, Salavin? j'aurai bientôt trente-six ans et j'ai passablement roulé, mais je me dis encore parfois : « Non, non! C'est impossible. »

Il y eut une légère pause et l'on entendit la voix de Salavin, sèche et sourde :

— Vous avez de la chance, Devrigny?

Debout derrière la porte, Marguerite écoutait, si lasse qu'elle ne se décidait pas à sortir de l'ombre. Une minute entière de cette torpeur, et elle n'aurait plus même le courage de se montrer, de revenir à la surface de la vie. Elle releva les épaules, coula dans sa chevelure un doigt inattentif et poussa la porte.

Comme depuis bien des années déjà, pendant qu'elle prononçait les paroles d'accueil et de courtoisie, Marguerite

songeait, épiant involontairement le visiteur et son mari : « Qu'allez-vous lui donner, ô passant? Qu'allez-vous lui prendre aussi? »

Devrigny, pendant qu'il lui serrait la main, attacha sur Marguerite un regard non point indiscret, mais curieux et chaud qui fut sur le point d'indisposer Salavin. Heureusement, l'entretien repartit tout de suite, pendant que les femmes installaient sur leurs genoux de petites corbeilles pleines de bobines.

— Madame, — dit César, — j'en étais à mes souvenirs d'enfance, autant dire au début du livre. Tu vois, Salavin, que je ne crains pas le ridicule. Non, mais, si tu veux rire, et puisque tu connais Aufrère, interroge-le sur ses souvenirs d'enfance. Il te regardera d'un œil rêveur et te dira soudain les choses les plus surprenantes sur la politique intérieure du Portugal. Il y a, mon ami, des gens qui sont venus au monde à trente ans, très forts, très fins, avec un faux-col et un monocle. Moi, j'aime énormément mes souvenirs et c'est peut-être pour ça que je ne me sens pas vieillir : je ne laisse pas mes souvenirs s'éloigner. Notre rencontre chez Socque et Sureau? N'ouvre pas la bouche pour compter les années. C'était hier, Salavin, hier, je t'assure. Madame, votre mari était plus âgé que moi. Pourtant, malgré ses airs un peu dignes, c'était un camarade très vivant et parfois même très gai. Non! non! regardez-le, madame! Voilà qu'il se met à battre des paupières! Une vraie jeune fille! Il rougit, parole! Comme s'il y avait de la honte à rire quand le moment en est venu! Et je peux vous affirmer que nous avons ri quelques bons coups. Tu te rappelles l'histoire des petits bouts de verre? Notre bureau, à ce moment-là, était au second étage et donnait sur cette rue peu fréquentée et assez obscure dont je n'ai jamais su le nom. Le soir, nous nous mettions à la fenêtre, Poupaert, toi et moi. Nous avions préparé des débris de vitre et nous en avions plein la main. La rue, juste au-dessous de nous, était très mal éclairée. Quand un bonhomme venait à passer, nous laissions tomber derrière lui deux ou trois bouts de verre qui sonnaient sur le bitume comme de menues monnaies. Le passant, aussitôt, croyant avoir perdu quelques piécettes, s'arrêtait, se baissait, se mettait à chercher

dans l'ombre. Certains allumaient leur briquet, d'autres se jetaient à croupetons. On les entendait grogner, on les voyait fouiller dans leurs poches avec inquiétude. Parfois, d'autres passants se joignaient aux chercheurs et cela finissait, à l'occasion, par des querelles. Nous, cependant, là-haut, nous nous tordions en silence. C'était absurde et sans doute pas très généreux. Bah! C'était amusant pour les très jeunes hommes que nous étions alors, et cela m'a quand même appris quelque chose sur l'argent. Un jour, Salavin, tu n'as pu te retenir : tu as ri si fort que les passants ont levé la tête et nous ont vus. Il y a même eu quelque chose comme une plainte, et l'administration a fait cadenasser les fenêtres.

Très rouge, maintenant, la tête baissée, l'œil mobile, Salavin écoutait avec un sourire gêné. Deux ou trois fois, il entr'ouvrit les lèvres, comme pour interrompre Devrigny. Mais celui-ci repartait, avec de vigoureux éclats de rire :

— Poupaert! Je suis bien sûr, madame, que votre mari vous a parlé de ce gars-là. Un homme du Nord, pas méchant, plutôt grincheux, quinteux et, pour tout dire, mal servi par la chance, à bien des égards. De nature, il aimait chipoter : deux haricots à la devanture de l'épicier, parfois une pomme de terre, une cerise, un bonbon qu'il ne mangeait même pas. Un besoin de taquinerie, surtout. Nous remontions souvent la rue Mouffetard, en ce temps-là, Salavin, Poupaert et moi. Nous passions donc devant la boutique de Mandéga, ce vieil original qui vendait des arlequins, et, chaque fois, Poupaert disait : « Parions dix sous que je chipe un bout de jambon! » Un jour, madame, voilà Salavin, agacé, qui dit : « Eh bien! chiche! » Poupaert passe négligemment le long de l'étalage et pique sur une assiette, froidement, une languette de jambon. Quinze pas plus loin, je me retourne et je vois, sur le seuil de sa boutique, le vieux Mandéga qui nous regardait, et qui nous regardait drôlement. Mais Poupaert avait gagné, et tu lui as donné dix sous. Le lendemain, nous reprenons la même route et Poupaert recommence : « Dix sous que je chipe encore un bout de jambon chez Mandéga? » Cette fois, c'est moi qui ai tenu le pari et Poupaert a encore chipé une tranche à l'étalage. Eh bien, nous n'avions pas fait dix pas et déjà Poupaert commençait à crâner, quand nous entendons courir

derrière nous. C'était Mandéga. Il montait la rue de toute la vitesse de ses jambes tordues et je pense que Poupaert commençait à faire une tête longue comme ça. Nous n'avons pas eu le temps de le dévisager : le vieux Mandéga lui a frappé sur l'épaule et lui a tendu un beau morceau de pain : « Tiens, mon cher, a-t-il dit. Tu ne vas quand même pas manger tout ce jambon sans pain! » Il a ri et il nous a tourné le dos. Poupaert faisait une si sale bille qu'il n'a pas eu l'estomac de me réclamer les dix sous.

La vieille dame Salavin hochait la tête en souriant. Marguerite avait piqué son aiguille dans le linge et regardait alternativement et Louis et le visiteur. La maison semblait transformée par cette voix forte et vibrante. La lumière de la lampe elle-même brillait plus vive. Salavin venait de relever la tête, il allait dire quelque chose... Il était encore fort rouge et se prit soudainement à rire en secouant les épaules.

— A la bonne heure — s'écria Devrigny qui s'exaltait de son propre bruit. — A la bonne heure! Ah! laisse-toi donc aller, mon ami. Les souvenirs, de tels souvenirs du moins, voilà d'innocents compagnons. Ah! Salavin, en ce temps-là, tu étais un garçon de ressources, et franc du bec, avec des airs de pince-sans-rire. C'était le moment où l'illustre Oudin, ton copain de pupitre, avait la manie d'éteindre les becs de gaz, dans les rues calmes. Tu te rappelles cette histoire de la rue Rataud! Nous passions rue Rataud, madame, un soir que nous étions restés au bureau pour des heures supplémentaires. Oudin était nerveux. Il aperçoit un bec de gaz à l'ancienne mode, genre potence. Et, tout de suite, le voilà qui s'élance comme un singe. Deux secondes, et le bec de gaz était éteint. Oudin demeurait assis sur l'équerre, une jambe à droite, une jambe à gauche, en train d'allumer sa cigarette. Alors pan! voilà un agent qui sort d'une encoignure, à quatre pas de nous. Il avait, tu te le rappelles, Salavin? un fort accent franc-comtois et il dit, d'un air pas absolument furieux mais plutôt lugubre : « Qu'est-ce que vous faites, là-haut? Pourquoi que vous avez soufflé la lumière? » Oudin avait l'air très ennuyé. Il finit par lâcher, d'une voix molle : « Je ne l'ai pas fait exprès. » — « C'est bon, dit le flic. Descendez et venez avec moi jusqu'au poste. » C'est alors que tu t'es

approché de l'agent et que tu lui as dit d'un air sévère : « Vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Ce jeune homme est le propre fils de M. Clemenceau. » Ah! pour ça, mon ami, tu as été épatant. Tu te rappelles l'air inquiet du flic et comme il a dit en tournant le dos : « C'est bon! qu'il se dépêche de filer, et qu'il ne recommence plus. Il se ferait avoir des ennuis. »

— Je crois bien me rappeler, — dit Salavin en levant la main, — que la phrase exacte n'était pas « le propre fils de M. Clemenceau », mais bien « le neveu de M. Combes ». Cela valait mieux, parce que le père Combes habitait le quartier.

— Tu m'étonnes, — s'écria Devrigny, — j'ai toujours dit « le propre fils de M. Clemenceau »; mais ça n'a pas d'importance, Combes ou Clemenceau. Pff! En ce temps-là, Salavin, tu avais l'esprit de malice. Ah! madame, votre mari ne vous a donc jamais rien dit, le monstre! Comme il est secret! Il avait la spécialité de certaines blagues. Tenez : l'histoire des fausses confitures de cerise! Comment donc s'appelait ce garçon...

— Moutard, — dit vivement Salavin.

— C'est ça, Moutard! Je n'aurais pas dû l'oublier. Il voulait quitter le bureau parce qu'il avait reçu cinq mille francs en héritage! Il voulait se mettre dans le commerce et cherchait des idées. Salavin lui disait : « Fais-toi donc fabricant de fausses confitures de cerise. On les prépare, comme en Amérique, avec de vieux os, des poissons avariés, de la mélasse et de l'aniline. Seulement, pour faire le chiqué, on met, dans chaque pot, des noyaux, de vrais noyaux de vraies cerises, des noyaux qu'on a l'air d'avoir oubliés par mégarde. On achète les noyaux en gros, l'été, aux restaurateurs. On en met deux par pot pour la France, quatre par pot pour l'Allemagne, parce que l'Allemagne, c'est un pays où il n'y a pas à craindre de trop insister sur les choses. » Quelle histoire! Moutard avait commencé à prendre des renseignements.

— A vrai dire... — fit Salavin qui riait de bon cœur.

— A vrai dire, — coupa César, — avoue que c'était une histoire épatante. Elle ne vaut peut-être pas celle de Germain Durand, où tu as eu, mon ami, une idée presque géniale. Comment! tu n'as jamais raconté Germain Durand à ta mère

et à ta femme! C'est incroyable! Mais, madame, vous ne connaissez pas votre fils.

— Du moins, — dit la vieille dame, — je ne le connais pas sous le même jour que vous, et c'est bien naturel. Mais, cette histoire?

— Oh! — fit Salavin en fronçant les sourcils, — ce n'est pas ce qu'on appelle une histoire. D'ailleurs...

— Voulez-vous un peu de thé? — demanda Marguerite.

— Non, non! — s'écria Salavin. — Pas de thé. Plutôt un petit verre de cognac, n'est-ce pas, Devrigny?

— Du cognac, certainement, mon ami, du cognac. Et, si je n'ai pas à craindre d'incommoder les dames, je vais allumer une cigarette. Vois-tu, mon ami, j'ai toujours eu bonne mémoire...

— C'est évident, — dit Salavin avec un mélange d'élan et d'hésitation.

— Très bonne mémoire, mon ami, sauf pour les noms propres. Quand Germain Durand est entré comme chef de file, à la publicité, j'ai tout de suite compris que ça n'allait pas marcher tout seul. Nous avions, tu te le rappelles, affaire à lui vingt ou trente fois par jour. J'ai commencé par l'appeler Dupont, pendant toute une semaine, et j'ai bien senti qu'il allait me prendre en grippe. Dommage, mais impossible de sortir de là. Dès que je l'apercevais, je pensais : Dupont ou Durand? Je m'élançais au hasard et je tombais toujours à côté, toujours sur Dupont. Un jour, je te raconte mon affaire et tu te mets à rire : « Ce n'est pourtant pas très compliqué, dis-tu. — « Quoi, tu as donc un truc? » — « Un truc infaillible. Quand je vois notre homme, je me dis mentalement : d'où sort-il? La réponse est claire. On ne peut sortir du pont, mais on sort du rang. Compris? D'où sort-il? — Durand. » Ah! mon ami, c'était tout simple, mais j'étais illuminé. A partir de ce moment, plus d'erreur. Je rencontrais mon type, je pensais : « D'où sort-il? » et je disais immédiatement : « Bonjour Durand », ou « Bonjour monsieur Durand ». Le malheur est que je n'ai pas su tenir ma langue et que j'ai raconté le truc aux copains. Ah! madame, ils ont pris la chose de telle façon que le malheureux Germain Durand ne pouvait plus aller nulle part sans s'entendre dire : « Tiens, tiens!

D'où sortez-vous? » Il n'y comprenait rien et il a même failli en tomber malade. Il dépérissait. Jusqu'au jour où les téléphonistes lui ont cassé le morceau. Ça s'est terminé dans le bureau de M. Jacob et je pense que cette histoire n'a pas été pour rien dans mon renvoi, survenu cinq ou six mois plus tard. Ah! ce renvoi, je ne peux pas dire que je le regrette...

César appliqua sur la table une tape amicale, mais énergique et l'on put croire que le vieux meuble en pliait les reins de frayeur. La flamme du cognac avivait les pommettes de Salavin qui, maintenant, riait de bon cœur. Marguerite avait repoussé son travail et posé sur le châle-tapis ses mains aux doigts entre-croisés. La vieille dame promenait, de son fils au visiteur, un regard calme et vigilant. Toutes les choses usées et tristes qui remplissaient la chambre, chacune si sagement à sa place, semblaient saisies par une vibration nouvelle.

— J'imagine, — dit Salavin avec chaleur, — j'imagine que vous n'avez pas lieu de regretter la maison Socque et Sureau. Vous avez fait une brillante carrière.

— Ne parlons pas de ça, — murmura Devrigny. — Mieux vaut remuer nos souvenirs. Il y en a d'épatants. Tu te rappelles, ce jour où nous sommes allés au ministère du Commerce porter des dossiers? C'était la première fois que nous allions là. Je pense encore à notre attente devant cette porte que je prenais pour celle du ministre, parce que tous les employés entraient, l'air soucieux, et sortaient le visage épanoui. Et tu te rappelles qu'en définitive nous avons compris que c'était seulement la porte de l'urinoir. — Mille pardons, mesdames, il faut appeler les choses par leur nom. — Ah! Salavin, tu étais du temps de Barberol, toi, le Barberol de la comptabilité...

César allumait une autre cigarette. Il but encore un verre de cognac et se lança dans une histoire interminable. Salavin ne se privait plus de rire et les deux femmes écoutaient, avec un ravissement presque angoissé, le bruit étrange que font des voix joyeuses dans une maison visitée depuis si longtemps par de soucieuses pensées. A son tour, Salavin reprit un petit verre de cognac; il accepta même une cigarette, non sans un regard vers Marguerite qui baissa doucement les

paupières. Et quand, passée la demie d'onze heures, Devrigny manifesta l'intention de se retirer, Salavin le retint quelques minutes. Puis il prit la lampe pigeon et descendit jusqu'à la rue pour escorter et guider le visiteur.

Quand il fut de retour au logis, la vieille dame Salavin, qui s'allait coucher, embrassa son fils en le considérant avec beaucoup d'attention; mais le visage de Salavin semblait impénétrable, un peu refroidi peut-être, ce que pouvait expliquer la course dans l'escalier. Marguerite disparut au bras de la malade et ne revint qu'un quart d'heure plus tard. Salavin avait ouvert la fenêtre et regardait le ciel nocturne.

— Une très bonne visite, somme toute, — dit Marguerite au bout d'un long moment.

— Une excellente visite, — répondit Salavin.

Il ferma la fenêtre, vint s'asseoir dans le fauteuil et se gratta longuement la tempe.

— Louis, — dit Marguerite, — tu n'as plus l'air aussi content que tout à l'heure. Et pourtant il y a bien longtemps que nous n'avons pas passé une soirée aussi agréable.

— A quoi juges-tu que je suis moins content que tout à l'heure?

— Oh! je ne le juge pas, je le sens.

Marguerite se recueillit un instant et dit encore :

— Je le sens pour toi, presque mieux que toi.

— Possible, — souffla Salavin. — Possible! Mais il aurait peut-être mieux valu ne pas me le dire.

Il se leva, se plaça debout, les mains au dos, dans une attitude familière d'écolier puni, et il reprit :

— Devrigny ne me déplaît pas. Mais...

— Mais quoi?

— Oh! Rien...

Marguerite achevait de ranger les chaises. Elle murmura :

— Tu nous avais dit que M. Devrigny nous parlerait uniquement de sport et d'automobile. Il a parlé de tout sauf de ça.

— C'est, — fit Salavin, — que je m'étais trompé.

Nouveau silence. Puis Marguerite :

— Tu ne m'avais jamais raconté cette histoire de Poupaert.

— Quelle histoire?

— L'histoire des morceaux de jambon.

— Elle n'est pas drôle.

— Crois-tu? Je trouve la phrase du vieux marchand très jolie.

— C'est bien possible. Je ne l'ai pas entendue, cette phrase.

— Comment? Puisque tu as parié.

— Je n'ai pas parié, Marguerite. Tu comprends bien que je n'aurais tenu, pour rien au monde, un pari de cette espèce. Poupaert était un garçon insupportable. Je le fréquentais le moins possible. Et le jour, — oh! je me rappelle très bien, — le jour où il a eu l'idée de ce pari stupide, je me suis tout de suite séparé du groupe et je suis parti de mon côté! Voilà le fait. Et, pour l'autre histoire, celle des petits bouts de verre, c'est exactement la même chose. Je n'ai jamais pris la moindre part à de telles mystifications...

— Mais Devrigny a dit que tu riais si fort...

— Devrigny s'est trompé, voilà tout.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas fait remarquer?

— C'est comme la réponse à l'agent : « Le propre fils de M. Clemenceau ». Je suis sûr, absolument sûr qu'on a dit « le neveu de M. Combes ». Ce n'est pas moi qui l'ai dit, d'ailleurs, c'est Vitet, le glacial Vitet. Mais j'étais là, pour une fois, et je suis absolument sûr de ma mémoire.

— Alors, M. Devrigny est un menteur?

Salavin haussa les épaules avec lassitude.

— Non pas un menteur. Un transfigurateur, peut-être.

— Comme tu dis cela!

— Mais oui, un transfigurateur. Il va chercher cette histoire Dupont-Durand...

— Elle est assez amusante, cette histoire. Il n'y a pas de honte à en avoir.

— Je n'en ai pas honte, Marguerite, et pour cause : j'y suis totalement étranger. Elle était légendaire, cette histoire Dupont-Durand, dans le personnel des établissements Socque et Sureau. Mais elle s'est passée — pas tout à fait comme ça d'ailleurs — deux ou trois ans avant mon entrée dans la maison. Ce qui est plus drôle, c'est que Devrigny non plus n'était pas encore chez Socque et Sureau, à l'époque de l'affaire Dupont-Durand.

— Pourtant il dit bien que cette affaire fut une cause de son renvoi.

— Il se trompe, il se trompe! Et c'est sans grande importance. Les souvenirs, les souvenirs, ça n'existe pas, ça s'invente chaque jour. Et les gens qui n'ont pas d'imagination n'ont pas de souvenirs. Devrigny a, lui, de l'imagination. Il parle d'une course que nous aurions faite ensemble au ministère du Commerce. Un ministère où je n'ai jamais mis les pieds. Jamais! Devrigny! Il n'y a qu'une de ses histoires qui soit à peu près vraie, c'est celle des fausses confitures de cerise; mais encore, ça ne s'est pas du tout passé comme il le raconte.

— Pourtant, — dit Marguerite, — tu n'as pas protesté.

— Non, pas assez fort, du moins. A quoi bon?

— Et même, tu as ri, de si bon cœur que nous en étions vraiment heureuses, mère et moi.

— J'ai donc bien fait de ne pas protester. Et puis, je voulais voir...

— Voir quoi, mon Dieu?

— Jusqu'où il irait dans... dans l'invention.

— Hélas, — dit Marguerite avec un mouvement las des épaules, — voilà notre bonne soirée toute gâtée.

— Pourquoi cela? Il n'y a qu'à la prendre sagement pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle fut.

— Maintenant, je ne peux plus, Louis. Moi, je ne peux plus.

Marguerite attendit un instant et reprit :

— Ton ami te tutoie et tu lui dis « vous ». Pourquoi?

— Je ne sais pas, — répondit Salavin. — Mais tu aurais pu te dispenser de me le faire remarquer.

Marguerite avait retiré son peigne et nattait mélancoliquement ses beaux cheveux.

— Ah! — dit-elle d'une voix toute frémissante, — il disait, ton ami, il disait de si bon cœur que tu avais tant d'esprit.

— Eh bien, — fit Salavin avec un calme obstiné, — il se trompe. Il ne me voit pas tel que je suis en vérité.

Ils venaient de passer tous deux, dans la petite chambre. Salavin aperçut, à terre, le paquet enveloppé de vieux journaux. Il s'assit sur une chaise basse et commença de se déchausser en regardant le paquet. Puis il arrêta tout mouve-

ment et contempla le paquet d'un œil fixe et vague. Cette rêverie dura si longtemps que Marguerite se mit au lit.

— Louis, — dit-elle, — il est tard. Viens te reposer.

Salavin eut le frisson d'un homme qui se réveille. Il allongea la jambe et poussa, d'un coup de pied, le paquet sous la commode.

— Non! — reprit-il, comme s'il poursuivait sa méditation à haute voix. — Non, César ne me voyait pas tel que je suis. Mais suis-je vraiment tel que je suis?

— J'ai froid, — dit Marguerite. — Viens te coucher.

Salavin se déshabillait avec lenteur. Il souffla la lampe et dit, avant de s'étendre tout à fait.

— Crois-tu que l'on puisse changer?

— Changer quoi, Louis?

— Changer d'âme, par exemple.

Il y eut un grand silence et Marguerite murmura, d'une voix presque plaintive :

— Je ne sais pas, Louis. Il est tard, dormons.

De longues minutes passèrent et, tout à coup, la voix de Salavin s'éleva de nouveau, dans le calme de la nuit.

— Eh bien, moi, je crois, tu entends? je crois que l'on peut changer d'âme.

Une autre voix, lasse, presque épuisée, trébucha dans les ténèbres :

— Dormons, Louis, dormons, je t'en supplie.

La voix expirait, toute pareille à une plainte. Et, soudain, elle reprit, plus forte, tendue, fervente :

— Ah! Louis, tu seras toujours le même. Si l'amour avait pu faire quelque chose, si l'amour, mon amour avait pu te changer, tu sais bien, Louis, que je t'aurais changé. Oui, j'aurais fait cela, puisque tu le souhaitais. Mon Dieu! il est sot de parler d'amour quand on n'est plus une jeune femme...

Marguerite se releva, s'assit. Elle avait saisi les draps à deux mains et les serrait de toutes ses forces.

— Changer d'âme! Que veux-tu dire? Pense à Raoul Maréchal. Nous l'aimions. C'était un bon parent et même un bon ami. Il a changé, lui, soudainement, affreusement. On pourrait croire qu'il a changé d'âme, comme tu dis. Il aurait mieux fait de mourir, car nous ne pouvons plus l'aimer.

Oui, les hommes changent, mais toujours pour le mal. Je t'explique ça comme une ignorante que je suis, Louis. Ah! qu'ils restent donc ce qu'ils sont, même s'ils ne sont pas très bons; mais, mon Dieu! qu'ils ne viennent pas détruire le peu de paix que nous possédons.

Ces dernières paroles tombèrent dans un profond silence et Marguerite attendit en vain la réponse. Par la fenêtre, pénétrait la lueur des nuées derrière lesquelles courait la lune. En se penchant, Marguerite aperçut confusément une figure dont les paupières étaient closes; elle se pencha plus encore, jusqu'à sentir passer sur sa joue le souffle d'un homme assoupi.

Alors, comprenant qu'elle était trop lasse, que le sommeil allait maintenant la dédaigner, elle remonta son oreiller, s'adossa dans l'encoignure et, pendant des heures, elle veilla patiemment cet homme à demi noyé dans la nuit.

GEORGES DUHAMEL

(*A suivre.*)

LA RATIFICATION ET L'OPINION

Le lecteur ne trouvera point, sous ma plume, l'éloge de la ratification, mais seulement sa défense, et c'est, au reste, une curieuse déformation de l'esprit critique que d'imaginer qu'on puisse se passionner pour des mesures qu'on se borne à subir.

Les adversaires de la ratification, — j'entends ceux qui, comme M. Marin, M. Louis Dubois ou M. Reibel, l'ont doctrinalement combattue, — ont pu tirer des motifs mêmes qui les y poussaient une sorte d'exaltation généreuse.

Ses partisans, dont je fus, conviendront qu'ils ont été les champions d'une cause ingrate et qu'il leur a fallu, pour s'y résoudre, accepter sans plaisir cette priorité du droit sur l'équité en quoi se résume toute la controverse des dettes.

Jamais le vieil adage du *summum jus, summa injuria* n'a trouvé de vérification plus cruelle que dans l'aventure d'un peuple contraint de verser, pendant soixante ans, le tribut de sa victoire... au seul peuple du monde que cette victoire ait enrichi!

***

Il y a trois ans, j'avais l'honneur d'exposer, dans cette Revue, les raisons qui me faisaient prévoir qu'en dépit des attaques passionnées dont il était l'objet, le plan des Experts de juillet 1926 finirait par avoir raison.

J'y hasardais même ce pronostic :

Quant à l'autre position, celle des accords, on a vu se dessiner vers elle une pointe de sympathie officielle, vite réprimée par un restant d'hostilité parlementaire. Le gouvernement attendra, avec une

patience dont il faut savoir le louer, que cette hostilité cède, peu à peu, à ce grand rongeur de choses et de principes qu'est le temps. Je ne doute point qu'il y parvienne, tout en souhaitant de grand cœur qu'il améliore la convention américaine. Et ainsi, par doses espacées, par gorgées et non plus d'un seul trait, on parviendra à faire absorber par un malade difficile cette médecine des experts qu'il avait rejetée quelques semaines auparavant.

Deux mesures redoutables dominaient, en effet, le fameux rapport : la stabilisation monétaire et la ratification des dettes interalliées.

Les Experts les concevaient comme une entreprise simultanée et d'exécution rapide et, sur ce point, leurs conseils, influencés par l'imminence du péril, parurent entachés d'un manque de sang-froid. Faute de doctrine? Non, et l'avenir l'a prouvé. Faute de tactique? Peut-être, et encore n'est-ce point sûr... La peur de se hâter a conduit à des précipitations tardives et, par une fatalité retournée, il a fallu ratifier, ces jours-ci, comme on avait stabilisé hier : dans la fièvre qui termine toujours une trop longue attente.

Là, cependant, où les événements justifient la méthode adoptée, c'est qu'une opinion docile s'est résignée à tout ce qui révoltait naguère l'esprit public, et telle a été la victoire de la raison qu'elle s'est imposée à ceux-là mêmes qui, en 1926, résumaient leur programme parlementaire dans ce paradoxe : « Ne faire faillite qu'à l'extérieur. »

A la vérité, le problème de la ratification des dettes (et c'est ce qu'avaient compris les Experts) demeurait étroitement soudé à celui de la stabilisation monétaire. Qu'on ait pu résoudre l'un avant l'autre, et même inverser, à cet égard, le programme entrevu, ne signifie aucunement qu'on fût en mesure d'échapper à cette dure extrémité : sacrifier le prêteur national pour payer le prêteur étranger. C'est une loi historique à laquelle n'ont jamais dérogé que les peuples faibles, et ce sera l'honneur du nôtre que d'y avoir subordonné toutes ses facultés contributives et jusqu'à l'intégrité d'une monnaie dont la force faisait son orgueil.

Pourquoi, dès lors, la querelle sur les dettes a-t-elle si largement dépassé, en ampleur et en difficultés, cette querelle sur la monnaie dont elle n'était qu'un chapitre?

Pour deux raisons, qui fourniront matière aux deux parties successives de cette étude :

1° Conviction que la France ne devait rien;

2° Illusion que l'Allemagne paierait tout.

Erreur sur le droit des créanciers, erreur sur l'obligation des débiteurs : toute la dispute de la ratification a tenu à ce double et persistant malentendu.

I. — LE DROIT DES CRÉANCIERS

Ce fut une lourde faute, dont il est difficile de situer exactement les responsabilités, que d'avoir si longtemps caché au pays la certitude juridique, brutale, de la créance anglo-américaine.

Lorsque M. Marin prononça, en 1925, du haut de la tribune de la Chambre, son fameux réquisitoire contre les dettes, aucune voix autorisée ne s'éleva pour lui dire : « Vous parlez bien, mais la France a signé. » L'inventaire Clémentel, dont les précisions lumineuses couvrent trois cents pages d'un vaste in-quarto, avait à peine dissipé cette incertitude, en accompagnant de considérations trop rassurantes l'état détaillé de nos engagements. Les conférences, les pactes, les protocoles, toute la littérature optimiste des rencontres internationales donnaient, par ailleurs, à penser que les choses s'arrangeraient au mieux; et je fus victime moi-même de cette foi dans la théorie, sinon du partage conventionnel des frais (c'était celle de M. Marin), du moins de la compensation définitive des dettes, qui en diffère sensiblement.

La première de ces solutions dérivait d'une notion d'équité et de haute morale qui résistait mal à certains scepticismes. Mais la seconde s'accommodait d'un strict respect des chiffres et n'apparaissait que comme une composition normale de procédure.

Que de vaines controverses auraient été évitées si l'on eût songé, dès lors, à désabuser par l'image une opinion égarée et à publier ces fac-similés d'obligations que M. Bérenger, d'abord, que le Gouvernement, ensuite, mais deux ans

trop tard, devaient appeler au secours d'un procès en perdition!...

M. Laskine, dans un article de la *Vie des Peuples*, moi-même dans une conférence aux Hautes-Études, qui servit, fort à tort, d'argument contre la ratification, fûmes des premiers à souligner, avec quelque insistance, que les voies de droit nous étaient fermées et que nous ne pouvions compter que sur un effort de sollicitation et de diplomatie.

Pour être sincère, j'avouerai que je ne suis pas sûr d'avoir eu pleinement raison et qu'en fin de compte, si la justice internationale se rendait sous le chêne de Saint-Denis, la thèse des « obligations à vue » eût pu être contestée avec quelque raison.

M. Texier, dans un opuscule qui fit récemment sensation et que M. Herriot, avant moi, cita à la tribune, s'étonne qu'on puisse tenir pour sérieuse une clause « à vue », stipulée en 1917, donc au moment précis où la guerre, pour qui ces obligations étaient souscrites, apparaissait comme d'une durée indéterminable.

L'argument est des plus vigoureux, mais il ne vaut, à la réflexion, que contre la clause incriminée et non point contre l'obligation elle-même, Celle-ci subsiste, au titre de la dette en capital qu'elle consacre, et, tout au plus, l'inanité manifeste de la clause eût-elle pu servir de parade contre une prétention à la faire jouer effectivement.

Aujourd'hui encore, il nous est permis d'en tirer un parti platonique, en nous refusant à admettre que les États-Unis et l'Angleterre nous aient réellement consenti 50 ou 60 p. 100 de rabais sur leur créance, et il en est, à cet égard, comme de l'argument du bénéfice abusif, dont je m'étais fait l'avocat... C'est, ici et là, un bénéfice de discussion que les accords de 1926 ont fait disparaître. Washington et Londres ont réparti sur soixante-deux années une dette totale souscrite « à vue ». Nos créanciers en concluent qu'ils l'ont réduite de moitié en valeur actuelle. Nous répliquons que la clause « à vue » était absurde et que la réduction est donc illusoire. Excellent thème à dissertation, mais d'une certaine vanité pratique... Il y a question sur la dose de gratitude, il n'en saurait y avoir sur le montant de la dette, et c'est la raison pour laquelle, tout

en rendant hommage à l'ingéniosité d'argumentation de M. Texier, nous ne pensons pas qu'elle puisse avoir comme effet d'établir l'inexistence juridique des « certificats » de 1917.

Le mot dont je viens d'user et qui sert de désignation exacte aux titres de la créance américaine a fourni, lui aussi, quelque matière aux adversaires raisonnés de la ratification.

M. Poincaré, dans son plaidoyer pour les dettes, qui restera, avec celui de la stabilisation, comme un prodigieux modèle d'épuisement dialectique du sujet, a peut-être fait trop bon marché de ce contre-argument. Il s'est borné à y répondre par des précisions de terminologie. J'entends bien qu'on appelle *certificats*, en Amérique, ce que nous nommons, en France, bons à vue ou à court terme et que ce détail péremptoire est de nature à couper court à toute réplique. Il faut même convenir qu'il y aurait eu quelque naïveté, le cas échéant, à invoquer cette impardonnable bévue sur les mots. Mais le débat est ailleurs. Quelque appellation qu'on ait donnée aux titres souscrits, on ne saurait tenir pour entièrement négligeable la façon dont ils l'ont été et l'intention qui a présidé à leur confection.

C'est, en réalité, le point le plus troublant de la dispute. A-t-on eu, en signant, au fur et à mesure des achats et des réceptions, cette série continue de traites uniformes, la vision précise qu'elles constituaient autre chose que des reconnaissances comptables?... C'est possible, et j'ose même dire que c'est ma conviction intime. Mais l'étendue d'une semblable imprudence ne change rien au problème, et la signature de la France ne serait pas effacée par l'erreur de ceux qui n'ont pas su lire le texte implacable au pied duquel ils l'apposaient de bonne foi.

Ainsi donc, absurdité de la clause « à vue », énormité d'une obligation confondue avec une écriture, tout cela, certes, jette une ombre pénible sur l'origine de la créance, mais n'ôte rien à sa force. Si, avec plus de circonspection ou avec, disons-le, un peu moins de confiance dans la générosité ou l'indifférence américaine, on eût pu espérer, finalement, l'octroi de conditions meilleures, ceci ne regarde que nous, et ce n'est guère à nos créanciers qu'il convient de nous en prendre.

Eux nous tendent froidement, à l'échéance dite, un contrat

en due forme. Pourquoi discuter davantage, et est-ce une position digne de la France que d'arguer de la légèreté ou de la candeur de ses mandataires?

***

Aussi bien, et démunis sur la valeur du titre, les adversaires de la ratification ont-ils cherché à pousser leur attaque sur le fond. J'ai eu l'occasion d'énumérer, en séance, les doctrines fort savantes dont MM. Larnaude, Homberg, Le Faivre, Heurteaux, Japy ont su, avec talent, couvrir la thèse de la note refusée, ou révisée, ou réduite.

En dépit des variantes qui les distinguent entre elles, toutes ces doctrines convergent autour du principe de la « guerre commune », et elles prennent leur appui, comme celle de M. Marin, sur une notion de solidarité qui répond, en somme, au sentiment profond de tous ceux qui ont fait la guerre ou qui en ont pâti dans leur personne et dans leurs affections... Mais qu'objecter à un raisonnement d'Amérique qui, lui aussi, s'inspire d'une mentalité « combattante »? — « Eh quoi! Si nous étions demeurés neutres, contesteriez-vous notre créance? Suffit-il donc que nous ayons jeté sur vos champs de bataille la vie de nos jeunes hommes pour que nous devenions des usuriers »?

J'avoue que cet argument m'a toujours frappé et que, dans l'abus choquant qui a été fait (surtout par la presse anglaise) de certaines évocations shakespeariennes, on a trop facilement oublié que ce n'était point sur sa propre chair que le vrai Shylock prélevait ses enjeux!...

Je persiste à penser que la seule base, je ne dis point juridique, mais raisonnable, d'une discussion sur la créance anglo-américaine ne pouvait être recherchée que dans l'évaluation de certains bénéfices abusifs et dans le double emploi patent de l'*excess profits duty*. M. Caillaux, dans son magnifique discours du 25 juillet, a opposé à cette thèse des arguments de fait dont je ne conteste point la valeur, mais je ne me place ici que sur un plan d'équité théorique, et pour reconnaître, en fin de compte, avec lui, que rien, rigoureusement rien, ne pouvait prévaloir contre la solennelle évidence des signatures fournies.

***

Il n'en demeure pas moins que ce tumulte de doctrines, les unes contestant le titre lui-même, les autres s'attaquant à la réalité de la créance, ont, trop longtemps, imprégné l'opinion française d'une sorte de phobie contre les dettes interalliées.

La première vérité officielle qui ait été dressée contre ce malentendu a laissé l'impression d'un défi et d'une faiblesse. Le Gouvernement qui s'y était hasardé n'y survécut point. Les accords de Washington et de Londres apparurent comme l'odieuse rançon, comme le prix clandestin de ces crédits extérieurs qui allaient asservir à jamais un peuple libre...

Un recul de trois ans donne leur véritable valeur à ces alarmes patriotiques. S'est-on passé de l'argent étranger pour relever le franc? Il est venu lui-même. A-t-on écarté le problème des dettes? Oui, certes, mais en les payant.

Tout au plus est-on fondé à soutenir que l'opinion, pendant ce temps, s'est assouplie et détendue. Mais de quels immenses avantages n'aurait point compensé une détermination plus rapide! Il eût suffi, pour cela, de dissiper hardiment, au lieu de la laisser se propager, cette foi persistante dans la nullité des Dettes qui, au moment où M. Poincaré devait consacrer à la combattre tant d'énergie et tant de talent, s'est traduite par cet aveu naïf du Français moyen : « Nous ne savions pas qu'on avait signé... »

***

Si l'on s'en tient, malgré quelques réserves de pur principe, à la certitude rigoureuse de la créance anglo-américaine, il nous faut bien admettre que la forme définitive sous laquelle elle nous a été présentée, en avril et en juillet 1926, ne comportait aucune autre aggravation que celle des justes intérêts courus.

J'ai usé à dessein de cette formule. Nos partenaires soutiennent, chiffres en mains, que les accords de Washington et de Londres consacrent, à notre profit, une réduction de

50 à 60 p. 100 (et même davantage, pour Londres) sur notre dette intégrale. Est-il possible de dire d'une chose qu'elle est exacte sans être vraie? Si oui, je recourrai volontiers à cette subtilité philologique.

Rien, dans mon esprit, ne tend à diminuer, qu'on me comprenne, le mérite de nos négociateurs. Le voyage parlementaire de 1925 en Amérique, l'ambassade Bérenger, les conversations Churchill-Caillaux ont été d'un poids déterminant dans les résultats obtenus. Si M. Caillaux, dès sa première arrivée au pouvoir, ne s'était point saisi, tout de suite, de cette question des dettes interalliées où il apercevait, avec sa clairvoyante vivacité, le véritable nœud de nos difficultés financières, nous aurions pu payer fort cher le moindre atermoiement. Il est clair, en effet, qu'à partir du moment où le critère de la capacité de paiement semblait devenir l'idée fixe des dispositions conciliantes de l'Amérique, il importait de négocier en demandeurs modestes et de ne point attendre le risque d'un retour à meilleure fortune.

Il est providentiel, à cet égard, que, n'ayant finalement rien ratifié avant juillet 1929, nous ayons pu conserver le bénéfice d'une convention préparée trois ans auparavant. C'est un mérite, peut-être relatif, mais dont il convient d'autant plus de tenir compte à nos alliés que nous n'avons négligé aucune occasion de le leur ôter : une revalorisation éclatante, une réforme monétaire facile, l'accumulation d'un puissant trésor de devises, et jusqu'à ce programme de dégrèvements fiscaux qui semble être venu à point pour démontrer au monde que nous étions les trop bons marchands d'une opération heureuse.

A la vérité, en faisant venir si tard la ratification des accords de 1926, nous avons tenu à jouer avec le minimum d'atouts, et la première inspiration de M. Poincaré avait été la bonne, quand il avait songé, dès août 1926, à entériner, sans tarder, des transactions passées sous le signe de la livre à 160 ou à 180.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir aux réductions consenties sur la créance d'origine, ce n'est point amoindrir, encore une fois, l'effort louable de nos négociateurs, que de n'en accepter que l'exactitude arithmétique.

L'argument anglo-américain est, sur ce point, irréprochable. Nous devons 100 tout de suite, intérêts joints; au lieu de nous les réclamer *hic et nunc*, on nous en répartit la charge, à tempérament, sur soixante-deux années, avec un agencement d'intérêts fort raisonnable; il en résulte que la « valeur actuelle » de l'ensemble, nové, de cette dette, calculée à un taux d'intérêts courant, se trouve diminuée d'une bonne moitié par rapport à sa « valeur définitive ». Autrement dit, s'il nous prenait l'idée et s'il était en notre pouvoir de nous libérer sur-le-champ, dès le lendemain de la signature des accords, nous n'aurions plus à verser que 50 ou 45, au lieu de 100.

Rien à objecter à ce petit problème primaire, et j'admets que M. Poincaré, à plus d'une reprise, se soit irrité contre l'espèce d'incompréhension à laquelle il se heurtait.

Mais la question n'est point de le discuter scientifiquement, et je ne veux même pas retenir, avec M. Despaux, que la valeur actuelle d'une série d'annuités se dégage, par définition, du taux des intérêts stipulés pour leur course, et non point d'un taux différent et de simple convention...

Non, la critique ne vise pas le calcul, mais l'opération, celle-ci ne pouvant se concevoir, si l'on y réfléchit, qu'à la condition fondamentale que la valeur actuelle corresponde à une réalité imaginable ou, pour parler d'une façon moins abstraite, qu'elle soit en mesure de fonctionner. Or, s'il nous était loisible de dire : « Je paye 50 comptant : me voici libéré », la prémisse du raisonnement, fondée tout entière sur l'insuffisance de notre capacité de paiement, tomberait aussitôt.

Il me semble que cette contradiction curieuse n'a pas été relevée comme elle le méritait, et qu'elle trouble quelque peu le problème. Le syllogisme est des plus sommaires : « La dette française est étalée sur soixante-deux ans et affectée d'intérêts réduits, parce que la France ne peut faire mieux. Si la France pouvait payer tout de suite la moitié de sa dette, c'est qu'elle pourrait faire mieux. Dans ce cas, il n'y aurait pas lieu de lui accorder les termes et les abattements consentis. »

Et cela est si vrai que le paragraphe VI de l'accord américain, qui autorise les libérations anticipées, déclare qu'elles seront

affectées *au principal* des obligations que désignera la France à l'époque du paiement... Il n'est pas possible de dire avec plus de simplicité : « Quoi qu'il advienne, vous serez toujours tenus de rembourser au moins tout le principal de votre dette. »

Que devient, après cela, l'astucieux calcul de la valeur actuelle? Et M. Jacques Stern, dans son très remarquable exposé, a bien voulu reconnaître que j'avais eu quelque raison d'y voir (qu'on me passe l'irrévérence du mot) un peu de sorcellerie.

***

Toujours est-il que, de cette réduction en valeur actuelle, arithmétiquement indiscutable, le créancier comme le débiteur ont pu tirer les arguments les plus avantageux, l'un pour exalter sa grandeur d'âme, l'autre pour justifier son adhésion.

Les théoriciens du bénéfice abusif, dont j'ai été jusqu'à l'indiscrétion, ont déclaré forfait devant un abattement qui atteignait et dépassait l'évaluation même de ce bénéfice.

Ceux qu'effrayaient justement l'échéance imminente des stocks et le risque de voir les accords dénoncés, ont cédé aux sages objurgations du Gouvernement et se sont laissé convaincre qu'il valait mieux tenir une transaction passable que l'espoir d'un arrangement meilleur.

Il n'est point jusqu'aux adeptes de la « guerre en commun » qui n'aient été sensibles à un dernier et ingénieux calcul dont M. Stimson, sous-secrétaire d'État au trésor fédéral, dans sa réponse émouvante à l'appel de la motion Franklin-Bouillon, s'est avisé fort à propos. La réduction de 50 p. 100 sur la dette américaine, soit quelques deux milliards de dollars, équivaut, presque exactement, au total des obligations que nous avons contractées en 1917 et en 1918, c'est-à-dire pendant le temps où les États-Unis ont guerroyé à nos côtés. C'était transformer en une noble synthèse la froide coïncidence de certains chiffres et glisser un peu de sentiment dans une comptabilité qui en paraissait dépourvue... Quoiqu'il y eût à redire sur son bien-fondé, l'argument plut beaucoup et décida nombre d'hésitants.

Ainsi et pour conclure sur cet avantage essentiel des accords, les titres de la créance anglo-américaine se présentaient à nous, grâce à eux, comme infiniment plus acceptables qu'à l'origine. Compte tenu des réserves qu'on ne peut manquer de formuler à leur endroit et étant admis, surtout, que la dette primitive eût été d'une exécution impossible, il serait injuste de nier que le découpage d'une obligation à vue en soixante-deux annuités, à des intérêts variant de zéro à 3 1/2, ne constitue, en définitive, pour l'emprunteur, si imprudent qu'il ait été, un profit appréciable.

Les négociateurs de 1926 ont assurément mieux mérité de la gratitude nationale que les signataires de 1917.

II. — L'OBLIGATION DES DÉBITEURS

Si, dans le dernier état de la question, on s'est contenté d'épiloguer sur la capacité de paiement et sur la façon dont il convenait de l'entendre, il ne faudrait pas croire que l'opinion publique, au début, bornât ses illusions à ce point, déjà fort avancé, du problème.

La conviction que « l'Allemagne paierait » a dépassé de beaucoup, dans la crédulité populaire, la pensée du ministre à qui ces paroles funestes sont trop aisément reprochées. Qui, jusqu'à ces jours-ci, en dehors des spécialistes, s'est jamais pénétré du départ fondamental et, j'ose dire, classique entre les *frais* et les *dommages* de la guerre? Tout récemment encore, à la séance de la Chambre du 25 juillet, n'a-t-on point entendu certains parlementaires parler de l'annuité allemande comme si elle se trouvait affectée organiquement à deux objets précis : les réparations d'une part, nos dettes de l'autre?

Or il serait incohérent de songer à prendre une part quelconque à la discussion qui nous occupe sans accepter, dès l'abord, ce postulat préjudiciel, institué par la charte de Versailles : les dommages incombent à l'Allemagne, les frais à chacun.

Et un simple aperçu de quelques chiffres fera saisir toute l'étendue de la confusion.

Rien n'est moins facile que de tenter l'évaluation du coût de la guerre, et l'on ne saurait imaginer l'énorme écart qui sépare, dans leurs extrêmes, les patients calculs qu'elle a suscités. Il est, par surcroît, impossible d'ajouter aux pertes réellement subies la masse indéterminée de nos pertes virtuelles, et c'est aux premières qu'on est contraint de se limiter; comme il est vain, également, de se hasarder à un décompte des « vies humaines », si ingénieux qu'aient été, là-dessus, les essais entrepris. Si l'on s'en tient, en tout cas, aux plus récents travaux et aux plus officiels, il semble qu'en arrêtant à 125 milliards de francs-or environ le total de nos frais de guerre et à 50 milliards environ celui de nos dommages (biens : 37, personnes : 13), on ne soit pas loin d'une vérité moyenne[1].

Première et frappante constatation : nos frais ont été deux fois et demi plus forts que nos dommages, et c'est assez dire qu'en les laissant à notre charge, le traité de Versailles qu'il ait obéi ou non à un concept philosophique, n'a fait que s'incliner devant une réalité brutale : l'impuissance absolue, irrémédiable, de l'Allemagne à rembourser des sommes d'une aussi gigantesque importance... Qu'on songe que, pour l'ensemble des alliés, elles se montaient, suivant l'intéressante étude historique de M. Bergery, à quelque 700 milliards de francs-or!

Or, sur ces 125 milliards de nos frais de guerre, quelle est la part représentée par nos dettes à l'Amérique et à l'Angleterre? Environ 40 milliards de francs-or, que les accords conclus réduisent, nous l'avons vu, à une valeur actuelle de moins d'une vingtaine de milliards. Ceci pour répondre à une autre erreur, plus courante, à la vérité, chez nos créanciers que chez nous : celle qui consiste à confondre l'ensemble de nos dépenses de guerre avec le montant des prêts qu'ils nous ont consentis. Les deux tiers de ces dépenses sont étrangers, on le voit, au problème des dettes interalliées; ils sont incorporés à l'ensemble de notre passif intérieur, et c'est la stabilisation du franc qui en a été la lourde rançon. Or une notable

1. Ces chiffres comportent une conversion en monnaie d'or au taux moyen du change. En francs nominaux, les dommages aux biens, par exemple, représentent 103 milliards.

partie de ces dépenses, qui correspond à des factures ou à des services dûment payés, est allée déjà enrichir les fournisseurs anglo-américains. Nos partenaires ont trop vite oublié ce détail, qui eût mérité mieux qu'une digression statistique...

Passons aux dommages. Ici, autre surprise : en accumulant Dawes et Young, c'est 30 milliards de francs-or seulement que l'Allemagne nous a déjà versés, ou nous versera jusqu'en 1988, pour s'acquitter d'une dette-réparations d'une cinquantaine de milliards. Il ne faut pas se hâter de crier au scandale. Les limites d'une capacité normale de paiement jouent pour l'Allemagne comme pour nous et, serait-il même établi que les experts ont mis, à les apprécier, un maximum de bienveillance, voire de partialité, il est manifeste qu'un débiteur, si inexcusables qu'aient été les motifs de son endettement, ne peut donner, suivant l'adage et suivant la chanson, que ce qu'il a.

Ce qui prête autrement à critique, hélas! c'est l'extravagance de ceux qui, au lendemain de la guerre, ont imaginé et, qui pis est, en toute bonne foi, qu'un pays dont la fortune totale d'avant-guerre s'évaluait, tout au plus, à 300 milliards de francs-or pourrait offrir à ses vainqueurs (la coïncidence est singulière) presque exactement cette somme! C'est, en effet, à 225 milliards de marks-or que l'avant-projet financier du traité de Versailles arrêtait la dette-réparations de l'Allemagne... Même au prix d'une faillite intérieure complète — et j'en viens à me demander comment le Reich eût pu se dispenser, honnêtement (?), de cette formalité préliminaire, — il éclate aux yeux que les réclamations des alliés, en 1919, ne pouvaient leur être inspirées que par une coupable fantaisie ou par une finasserie, un peu lourde, de surenchère.

Dans le même temps, que proposait l'Allemagne? La leçon est cuisante, mais utile à retenir... Le rapport de ses fonctionnaires financiers, en date du 20 décembre 1918, concluait à une faculté totale de paiement de 30 milliards de marks-or, avec une combinaison de prestations en main-d'œuvre. Reportons-nous au plan Young, dix ans après : c'est à ce chiffre qu'est réduite définitivement la dette-réparation, la dette sacrée!...

Ainsi, pendant que, de conférence en conférence, d'abandon en abandon, les alliés voyaient se rétrécir, à chaque fois, la peau de chagrin de leurs chimères, ou de leurs erreurs, l'Allemagne, obstinément, patiemment, s'en tenait à son chiffre primitif et parvenait à plier enfin à ses exigences et à celles d'une technique objective les folles espérances de ses partenaires.

Mais que de mal le pénible redressement des billevesées du début a fait à la cause de la ratification! Quel trouble a laissé dans l'opinion nationale cette psychose de la responsabilité illimitée du vaincu, qui n'avait d'égale, en candeur ou en aplomb, que celle de la pendaison de Guillaume II!

***

Il n'était pas indifférent de rappeler ces chiffres, pour examiner utilement le problème de la capacité de paiement, lequel gouverne tout le mécanisme de l'aménagement des Dettes.

Ici encore, il nous sera permis, à nous débiteurs européens, de réduire à sa juste valeur la portée des concessions de l'Amérique.

Celle-ci, devant l'énormité de sa créance primitive (elle atteint et dépasse l'addition des principales encaisses métalliques du monde), ne pouvait envisager, sans courir le risque d'une carence générale, la possibilité pratique d'en poursuivre, telle quelle, la rentrée. Le dosage de la capacité de paiement de ses emprunteurs n'a donc point procédé chez elle d'un élan de générosité distributive, mais d'une impérieuse nécessité de recouvrement. Les mêmes considérations matérielles qui ont amené le rétrécissement progressif de la créance française devaient forcément agir sur l'ajustement des créances américaines. Et c'est de ce contre-coup logique que naquit l'idée, quelque peu simpliste, d'une sorte de cahier des charges type des dettes européennes, dont la base serait invariable et les conditions différentielles.

Formule, à la vérité, plus expéditive qu'équitable, car elle devait, la politique aidant, conduire les États-Unis à une interprétation tendancieuse de la capacité de paiement et

à une fixation purement arbitraire des taux d'abattement consentis.

C'est la grosse question, et je conviens qu'il était chimérique d'espérer raison sur ce point. La capacité de paiement, telle que l'a conçue la finance parlementaire de Washington, c'était et c'est encore la juridiction absolue du créancier sur les facultés du débiteur. A aucun moment, nous ne sommes parvenus à faire admettre par l'Amérique la véritable thèse française qui était celle, non point de la capacité, mais de la moralité du paiement, et le malentendu subsiste, lourd de conséquences possibles, sur tout un avenir de soixante-deux années.

Le seul avantage de cet ordre que nous ayons fini par conquérir, et que vaut-il? c'est cette espèce de parallélisme de trésorerie, plus confus d'ailleurs qu'on ne le croit, entre l'annuité conditionnelle allemande du plan Young et la série de nos annuités de dettes. Nous permettrait-il, en droit, et compte tenu du jeu passager du moratoire, d'arrêter réellement nos paiements, si l'Allemagne arrêtait les siens? Parlons net : non, et nous ne devons compter, à cet égard, que sur le bon plaisir de l'Amérique... ou sur le nôtre.

S'il en était autrement, si le principe de la capacité de paiement, tel que l'interprète la doctrine américaine, devait, un jour, absoudre la France d'un manquement qui prendrait motif de la carence allemande, pourquoi les accords « passe-partout » de 1926 auraient-ils différencié si soigneusement le pourcentage de réduction des divers pays débiteurs?

C'est en raison de cette grave incertitude que tout le débat de la ratification, devant le Parlement français, a fini par circonscrire à la fameuse question des réserves.

***

Il ne restait, en effet, qu'un moyen à la France de concilier la volonté de payer ses dettes et son intraitable point de vue sur l'éventualité d'un manquement de l'Allemagne : celui d'avertir loyalement ses créanciers, dans le moment même où elle entérinerait les accords, qu'elle ne donnerait jamais qu'autant qu'elle recevrait. On objectera que c'est là infirmer,

purement et simplement, toute la thèse adverse et faire application, d'office, de celle de la moralité du paiement, au moins aussi discutable que l'autre, si on doit la concevoir comme trop absolue.

Aussi bien ai-je eu, pour ma part, sur le sens et sur la limitation des réserves qu'il nous appartenait d'émettre, une opinion qui tendait à mêler les deux notions de la capacité et de la moralité, et à chercher un juste milieu entre ces formules extrêmes :

1° La France, même si elle ne touche rien, ne sera dispensée de payer que si elle est pauvre;

2° La France, même si elle est riche, ne paiera que si elle touche et ce qu'elle touche.

Certes, il semble que les autres pays débiteurs ne se soient guère empêtrés de tant de scrupules. Comment concevrait-on pourtant, que l'Angleterre ou la Belgique, pour ne point retenir d'autres exemples, pussent continuer à payer l'Amérique si la France ne payait pas l'un, si l'Allemagne ne payait pas l'autre? Imaginons, par hypothèse, un manquement définitif de la France à l'égard de l'Angleterre. Croit-on que l'opinion de ce pays, si orgueilleuse qu'elle soit de la parole donnée, ajouterait à des sacrifices fiscaux et monétaires inouïs la perspective d'un tribut annuel que rien ne viendrait compenser et qui pourrait représenter une aggravation permanente d'un sixième sur la supertaxe?

En admettant que sa fierté veuille aller jusque-là, le cas de la France reste autrement critique, car, si les paiements de l'Allemagne venaient à lui faire défaut, il ne s'agirait de rien de moins, pour elle, que de doubler sensiblement son impôt général.

Je veux croire que, si étroite qu'on semble l'avoir conçue, l'exception de la capacité de paiement puisse alors jouer. Mais dans quelle mesure? Au jugement de qui? Supporterions-nous un contrôle américain sur notre budget? Autant de questions angoissantes qui expliquent, qui justifient l'espèce d'entêtement avec lequel un pays comme le nôtre a tenu, dès l'instant où une véritable clause contractuelle de sauvegarde lui était refusée, à prendre ses précautions et à poser ses assurances.

Mais, à cet égard, une différence capitale sépare Londres de Washington, et il est singulier qu'on n'y ait point insisté davantage, sauf que, dans le débat parlementaire sur la ratification, tout l'effort de discussion et de critique a visiblement porté sur la convention américaine... Je me suis même demandé, avec quelque effroi, si cet hommage tacite à l'esprit de conciliation de l'Angleterre n'allait point se traduire, à un moment donné, par une demande précise de priorité en faveur du vote de l'accord Caillaux-Churchill. La manœuvre eût été extrêmement dangereuse...

Oui, les lettres qui accompagnent, en annexe, l'accord anglais, répondent à cette préoccupation légitime de tempérer, tout à la fois, la rigueur du principe de la capacité et les excès possibles de celui de la moralité, là en prévoyant et en acceptant, par avance, une négociation nouvelle, ici en exigeant, pour qu'elle ait lieu, un très large manquement de l'Allemagne.

Les difficultés de la ratification se seraient trouvées singulièrement aplanies, si l'Amérique s'était résignée à consentir à la France un accommodement analogue, au risque de déranger d'un pli, en faveur de la victime la plus souffrante de la guerre, l'uniforme et minutieux décor des Douze Conventions.

***

Cette nécessité d'une formule de réserves, réclamée par chacun, et que ne contestait même plus un Gouvernement qui, talonné à la fois par l'échéance du 1er août et par la date de la Conférence de la Haye, se montrait pressé d'en finir, a pourtant donné lieu à des débats ardents et à des incidents singuliers. Il a fallu que la politique se jetât de telle sorte à la traverse de la discussion qu'elle la fît aboutir, finalement, à la moins excusable des impasses.

On a tenté une synthèse de la doctrine des réserves, et MM. Guernier, Palmade, Pierre Cot et d'autres ont dit, sur ce sujet, les choses les plus convaincantes. J'aime mieux, pour ma part, en essayer l'analyse.

Il ne pouvait exister, quoi qu'on ait prétendu, qu'un seul type de réserve bilatérale et vraiment efficiente : celle que les

deux parties eussent signée ensemble et dont la convention anglaise nous offre un exemple discret, mais valable.

Hors cette formule qui, avec plus ou moins de force, réalise, à proprement parler, la « clause de sauvegarde », telle que nos négociateurs l'ont poursuivie et désirée, il ne saurait être imaginé mieux que des réserves unilatérales, ne liant en rien le créancier, mais déchargeant, en quelque mesure, le débiteur, ou sa conscience.

On a voulu les subdiviser, à leur tour, en réserves juridiques et en réserves politiques, les premières s'entendant comme incluses dans la loi d'approbation, les secondes s'exprimant à côté et en dehors de cette loi. Une semblable discrimination m'apparaît comme fort artificielle. Il n'est de juridiques, selon moi, que les réserves portant effet concerté et certain, celles dont il serait possible de se prévaloir, le cas échéant, devant un juge ou un arbitre. Seule une réserve bilatérale, c'est-à-dire puisant sa force dans la convention elle-même et dans la forme synallagmatique, me paraît répondre à cette condition. Toutes autres réserves sont et demeurent purement politiques, puisqu'elles n'ont que la valeur d'un avertissement, d'une déclaration ou d'un vœu.

Mais, parmi ces dernières, dont je viens ainsi de graduer sommairement l'importance, les unes (et c'est la seule distinction que je croie rationnelle) sont de l'ordre législatif, les autres sont de l'ordre oratoire.

Les « motions » ressortissent à cette dernière catégorie. Une preuve manifeste de leur parfaite insignifiance, c'est qu'on peut impunément tout y dire, et je comprends sans peine que les Américains aient fait connaître par avance qu'ils donnaient, là-dessus, carte blanche à notre intrépidité. Qu'on joigne à cette considération le fait qu'elles sont l'œuvre d'une seule des Chambres et non point du Parlement, et il sera facile de mesurer qu'elles ne dépassent pas la portée d'un ordre du jour de réunion électorale.

Toute différente est la réserve du type législatif. Celle-ci ordonne et dispose. Elle contraint le pouvoir exécutif à des actes précis, et la publicité qui lui est donnée dans les bulletins et les recueils officiels implique, à l'endroit du contractant, un avertissement significatif.

Et c'est ici que s'imposait la seule distinction qui valût réellement la peine d'une controverse : ce texte impératif figurerait-il dans la loi d'approbation ou ferait-il l'objet d'une loi séparée et expresse?

Dans l'un comme dans l'autre cas, mêmes effets et mêmes limites juridiques. La réserve libellée dans l'article ou le paragraphe d'approbation des accords, la réserve formant article-deux ou, enfin, la réserve constituant à elle seule une loi spéciale, rien de tout cela ne portait juridiquement atteinte à une ratification qui, comme l'a fort bien exposé M. Guernier demeurait l'œuvre exclusive et, j'ose dire, privée du Chef de l'État.

La seule raison d'être d'une hésitation et d'un choix entre ces trois formules, égales en force exécutoire, ne pouvait tenir qu'à un souci de prudence diplomatique et au désir de ne point susciter, chez le partenaire, de réaction dangereuse ou de malaise susceptible de compromettre l'entérinement définitif de l'accord.

De ce point de vue, le seul qui, à dix jours de l'échéance des stocks, devait guider les déterminations du Gouvernement et des Chambres, il est certain que la réserve faisant texte à part, sous la forme, très normale, d'une disposition de voies et moyens, s'imposait comme, tout ensemble, la moins directe et la plus précise. Et aussi bien l'exemple de l'Italie qui, moins de trois semaines après la signature des accords la concernant, y avait hardiment recouru était-il là pour démontrer que le Sénat américain, en dépit de son extrême sensibilité sur le chapitre de la sauvegarde, n'y eût fait, à coup sûr, aucun obstacle.

Pourquoi M. Lillaz, reprenant une formule que j'avais défendue en commission et à la tribune, et sur laquelle gouvernement, majorité et Sénat paraissaient s'être pleinement accordés, l'a-t-il vue succomber, tout d'un coup, dans une espèce de lassitude générale? La vie des assemblées a son mystère, et il est curieux de penser qu'après nous être entre-déchirés sur le choix d'un type de réserves, précisément parce qu'il ne venait à l'idée d'aucun de nous de s'en passer, nous ayons fini par voter, et sous la seule garantie d'un petit couplet de bravoure, une ratification que nous avions failli repousser!...

***

Après cette manifestation inattendue, d'autant plus grave, à mon modeste avis, qu'il serait aisé à nos créanciers de soutenir qu'en rejetant une loi de réserves précise, le Parlement français semble avoir délibérément renoncé au principe même d'une réserve, il ne reste plus d'autre pâture à notre inlassable optimisme que la conclusion du plan Young, avec son parallélisme rassurant, sa Banque à tout faire et ses brillants espoirs de commercialisation.

Il y faudrait consacrer des développements spéciaux, et c'en est d'autant moins le moment et le lieu que nous ignorons ce qui demeurera des recommandations des experts, quand les tendances, les intrigues et les appétits de quatorze nations les auront retournées et triturées.

Qu'il nous suffise de dire qu'à la vérité ,de toutes ces nations assemblées, nous sommes celle que le plan Young intéresse peut-être le moins. M. Frédéric Jenny l'a souligné avec force, et il importe qu'on sache, dans le monde, que la France s'est assise à la table de la conférence pour aider à une liquidation commune, pour y donner même, à la rigueur, mainlevée de ses derniers gages, mais non point pour désolidariser ses devoirs des obligations de l'Allemagne. Le traité de Versailles n'a imposé au vaincu que la réparation des ruines accumulées par son agression. Nous l'avons vu plus haut : 400 milliards de francs d'aujourd'hui pour les frais d'une guerre juste, le déchet effarant d'un million et demi de jeunes hommes, la masse incalculée des pertes privées, nous avons déjà payé ou nous paierons tout cela nous-mêmes, au prix d'une banqueroute monétaire et d'une fiscalité qui absorbe un bon quart du revenu national.

Restent ces 225 à 250 milliards de dommages matériels, dont l'Allemagne n'a acquitté encore que le dixième et n'acquittera, en tout, que les deux tiers.

Le fait, si incontestable qu'il soit, que l'Allemagne ne saurait faire davantage, n'ôte rien à la prodigieuse iniquité dont ces chiffres sont les témoins.

S'il fallait, par surcroît, qu'à la faveur de je ne sais quel mirage de parallélisme ou de commercialisation, ce pays,

même réenrichi par son travail et les bienfaits de son sol, dût payer encore de ses deniers, et sans une contre-partie qu'il tient, lui, pour légitime, une dette de guerre de près de 200 milliards, aucune foi ne serait plus possible dans la justice des hommes.

Je m'excuse de ces généralités qui, dans une étude d'apparence technique, pourraient apparaître comme d'une grandiloquence déplacée. Mais, si l'on y réfléchit, toute l'anxiété de la ratification a tenu au débat de conscience qu'un pareil décompte faisait surgir. C'est une dérision de penser qu'en n'approuvant les accords qu'à huit voix de majorité, la Chambre française ait obéi aux remous de ses discordes intestines et, si cela était vrai, il serait sot de le dire.

La véritable réserve, au fond, elle est dans la difficulté même d'une victoire aussi incertaine, et c'est l'opinion d'un grand pays qui l'a sèchement exprimée. Il appartient au créancier de l'Europe d'en méditer la leçon, pour ce long avenir dont il détient l'hypothèque.

F. PIÉTRI

LE NOUVEAU TEMPLE[1]

LIVRE TROISIÈME

I

Chers parents,

Ma lettre précédente a été griffonnée à Rome trop vite, un licencié de théologie ne doit pas faire tant la bombe avec des artistes. D'ailleurs le grand événement, pour moi, en Allemagne et depuis, a été les cathédrales. Elles ont produit sur moi l'effet de livres saints qui ont continué à développer le christianisme après que la doctrine verbale fut achevée. Oh, ces prières qui montent en arcades et en voûtes, ces grondements d'orgue en couleurs, ces hymnes en pierre, comme ils nous poussent à exhaler librement nos plus intimes désirs. Dans la cathédrale gothique, j'ai le sentiment que le Christ traditionnel ne vient qu'en visite, la faim de vie fait éclater l'étroite enveloppe des Evangiles. La cathédrale gothique éclate comme une éruption de jeunesse et de vie flamboyante vers le ciel, elle est joie, musique, transports, assaut de l'espace infini. Mais le crucifix y est tout de même accroché. Car même le désir le plus audacieux ne tend pas d'arc si haut qu'il ne doive revenir vers la terre, où sont la souffrance, la mort et Dieu. Est-ce ainsi? Je ne sais.

Depuis, par Brindisi, je suis arrivé en Grèce, et, comme Renan, j'ai adressé du Parthenon une prière à Pallas Athènè. Je me suis rappelé que Paul, lorsqu'il est venu ici, a été furieux

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er, 15 juillet et 1er août.

contre les statues d'un Phidias, d'un Praxitèle, d'un Skopas. La religion du péché et du salut se heurtait à la joie grecque de la beauté et à la confiance en la divinité. Je me suis dit alors : sois indulgent pour ceux qui ont composé nos livres saints, car le jour viendra où d'autres devront être indulgents à notre égard.

Et maintenant j'ai circulé un peu dans les villes du sud de la France, dont les cathédrales sont si renommées, et là, j'ai senti plus fortement encore à quel point Rodin a raison lorsqu'il dit : C'est le paysage qui dresse le temple gothique. Il est le fils des plaines, des forêts, des vignobles. Il chante leur hymne vers les étoiles et le soleil. Il est l'aspiration de la terre vers le ciel. On dirait que ces voûtes et ces arcs cherchent une simplification de l'espace infini, afin que les hommes ne soient pas pris de vertige à contempler ce qui n'a pas de mesure. Et comme la cathédrale est une représentation minuscule de la terre et du ciel, de même m'apparaissent les diverses religions comparées à Dieu. Oh, esprit humain, esprit terrestre, qui jamais n'es las de t'efforcer vers la lumière de là-haut! Cet esprit n'est-il pas divin en lui-même, qui a pu chanter ces hymnes d'éternité en pierre? Ce rêve de millions d'hommes, qu'ils pourront tous un jour être réunis dans la plus haute perfection par delà la vie et la mort, n'est-il pas en lui-même suffisant pour que nous éprouvions le besoin de crier : ça, je veux en être!

Mais tu dois te demander, père, quelles sont au juste, maintenant, mes croyances et mes idées. La question n'existe pas pour moi. Je trouve que celui qui croit à la manière des théologiens orthodoxes a la vue un peu courte, et que celui qui doute l'a plus courte encore. Pour moi il ne s'agit plus d'une religion déterminée, ce qu'il s'agit de pénétrer est bien plus grand que cela.

Tu demandes : c'est le nouveau temple? Oui, cher père, nous voici au point difficile. J'y ai pensé, j'en ai rêvé, je l'ai construit sans cesse en pensée. Mais il ne fait que s'agrandir et s'éloigner à mesure que j'essaye de le terminer. Peut-être cela vient-il de ce que toutes les religions sont en route vers lui, en sorte qu'un jour nous nous y réunirons tous. C'est pourquoi le christianisme est à mes yeux l'incessante évolution du concept de Dieu.

Maintenant je vais rentrer au pays. Sur le quai, la réalité

m'attend avec le choix grave : prêtre dans l'église d'État, ou non. Jamais je n'aurais pu m'imaginer que j'en viendrais là, mais je ne savais pas alors qu'un prêtre ne dégage pas seulement les saintes vérités pour lui-même, mais aussi pour ceux qui l'écoutent. Il est un gardien du vase sacré de son peuple. La porte de l'église est peut-être si basse que je devrai me baisser, mais ensuite je me redresserai.

Ainsi je remonte vers le nord, riche d'impressions, mais un peu indécis. Recevez-moi avec indulgence, je suis si heureux d'avoir un père et une mère.

. . . . . .

II

Par une chaude journée de printemps, Lorentz, en costume clair et chapeau de paille, se dirigeait à pas lents vers la vieille ville, de temps en temps il s'arrêtait, et s'appuyait sur sa canne à poignée d'argent. Lorsqu'il arriva près de l'évêché, il resta debout sous un arbre et fuma une cigarette.

Pendant ce temps, l'évêque aux favoris gris et aux lunettes d'acier marchait de long en large dans son grand bureau ensoleillé. Toutes sortes de vieilles pendules font tictac au long des murs, de nombreux tictacs se font entendre de la pièce voisine, tictacs encore dans les chambres au-dessus. Cet évêque a été pêcheur, instituteur, prêtre, professeur à l'université, ministre des cultes, il est maintenant le primat de l'église, et il est aussi collectionneur de locutions dialectales, de refrains populaires, de livres de magie, de légendes, et de pendules de fabrication paysanne venant de tous les côtés du pays.

— Entrez! — dit-il, et il s'arrête.

Il mit ses lunettes mieux en place et observa le jeune homme qui se tenait debout près de la porte. Celui-ci était un peu trop bien habillé, trop sûr de lui, trop droit avec son regard impérieux. Le vieux prélat avait sa façon de recevoir les nouveaux licenciés, il était surtout le conseiller paternel Mais tapoter l'épaule n'était peut-être pas ce qui convenait cette fois-ci. Ses deux mains noueuses tendues, il dit :

— Soyez le bienvenu, monsieur Alme. J'ai bien reçu votre très intéressante lettre. Voyons, venez ici...

Et il l'amena près de la table et le fit asseoir. Puis lui-même s'assit dans son fauteuil de bureau, se renversa en arrière et, avec un regard aimable, il commença :

— Oui, j'ai lu votre lettre. Vous êtes... vous êtes un jeune homme qui cherche.

Le licencié eut une légère grimace. Il trouvait l'expression banale. Il dit :

— Voici. Je suis revenu tout récemment et je suis libre. Il s'agit, monseigneur l'évêque, de savoir si vous croyez que ma place est dans l'église d'État.

— Vous avez fait un voyage d'étude, si je comprends bien, A Rome... Hé oui, j'ai des souvenirs intéressants de l'année où j'y ai réuni les matériaux de ma thèse de doctorat. La bibliothèque du Vatican...

La figure tournée vers la fenêtre, il hochait la tête.

— Je ne sais si je peux appeler cela des études. J'ai du moins recueilli quelques impressions.

— Je suis heureux de pouvoir causer tranquillement avec vous. Je vais vous dire une chose, mon jeune ami. Vous avez une mission. Nous vivons en un temps troublé. En beaucoup d'endroits les églises sont vides, et dans le clergé même on voit lutte et dissensions qui alarment la jeunesse et l'écartent. Vous êtes peut-être l'homme que nous avons attendu. Vous êtes, sans aucun doute, une force, et notre église a grand besoin de vous.

— Vous avez dit, monsieur l'évêque, que vous avez lu ma lettre.

— Lu, c'est trop peu dire. Je l'ai étudiée. Je vois que vous n'avez pas seulement du savoir, mais aussi du sentiment, pas seulement la faculté déductive, mais aussi de l'imagination et de l'ardeur. Tout cela est fort important pour un ministre de la Parole. Mais il y a l'orthodoxie. Croyez-vous être le premier qui ait eu des crises, des inquiétudes de la pensée? Cela s'arrange. Considérez-moi comme votre ami paternel, comme un père affectueux, si vous voulez, et venez me trouver avec confiance, en cas de difficulté.

Le jeune homme darda ses yeux sur l'évêque, et ses épais sourcils se froncèrent légèrement.

— Cela n'ira pas tout seul, monseigneur l'évêque. Vous me permettez bien de m'expliquer. C'est pour cela que je suis venu...

— Expliquez-vous, mon ami. Vous n'êtes pas le premier licencié qui est venu à moi. Il s'agit avant tout d'être vrai.

Lorentz croisa ses mains sur son genou, et rejeta la tête en arrière, les yeux brillants.

— Je remarque que c'est une chose d'avoir ses propres opinions, et autre chose de les mettre à l'épreuve dans la grande réalité. C'est pour cela que je suis ici, monsieur l'évêque. Vous avez plus d'expérience que la plupart des autres.

L'évêque tourné vers la fenêtre, approuva de la tête. Le jeune homme continua :

— Tout d'abord, je pense que la religion, c'est mille choses. Nous pouvons nous estimer heureux si nous en saisissons un bout.

— Accordé. — L'évêque adressa un signe d'assentiment à la fenêtre. — Il arrive qu'un prêtre ne trouve pas place pour une fraction de ce qu'il voit et sent. Et cela constitue quand même des réserves où puiser, grâce auxquelles il ne tarit pas. Et maintenant, ce que nous appelons christianisme?

— Il faut le renouveler. Il faut une nouvelle formation d'images. Les vieux mythes et dogmes doivent disparaître. Avant tout, la confession d'Augsbourg.

L'évêque sourit et lui jeta un coup d'œil de côté :

— Je suis disposé à ne pas vous refuser cela. En avez-vous peut-être rédigé une nouvelle et l'avez-vous apportée?

Lorentz resta interdit. L'autre se moquait-il de lui? Il examina cet orgueilleux potentat, ce mélange de pêcheur, d'instituteur, de prêtre, de savant, de politicien et de prince de l'église. Ses doigts sont jaunes de tabac, sa bouche montre qu'il chique, sa vanité est notoire, sa passion pour les décorations est comique. N'est-il pas un fourbe? Et cependant, de lui émanent une puissance et une autorité, à cause de tout ce qu'il doit avoir vu et vécu au cours de sa longue vie.

— Je n'en ai pas de nouvelle, monsieur l'évêque. Mais si les ecclésiastiques du plus haut rang voulaient conférer ensemble, on se débarrasserait sans peine de l'ancienne. Cela donnerait confiance. L'ancienne, personne ne peut plus y

croire. En tant que profession de foi officielle, elle est une insulte à la fois au prêtre et aux ouailles.

L'évêque continuait de hocher la tête vers la fenêtre.

— Vous croyez en un Dieu?

— Nul ne peut avoir le sentiment du Tout sans lui donner un nom.

— Le Christ?

— L'univers moral sous forme humaine.

— Le péché?

— Je l'appellerai friction entre nos aspirations et notre limitation.

L'évêque fermait les yeux, et, à chaque réponse, hochait la tête vers la fenêtre.

— La prière?

— Une concentration de l'esprit, face à face avec l'éternel.

Hochement de tête.

— Les sacrements?

— Le plus beau, le plus splendide symbole de la capacité de l'homme de s'unir, dans ses aspirations, avec le divin.

Hochement de tête. Mais cette fois l'évêque ouvrit les yeux. L'air de la pièce se chargea d'anxiété. Mais Lorentz avait résolu d'aller jusqu'au bout de ce qu'il avait à dire.

— Écoutez, mon jeune ami... commençons par le commencement. Comment s'est-il fait que vous soyez venu dans... je dirai une atmosphère religieuse?

— C'est venu du paysage.

L'évêque ne broncha pas. Ses paupières se soulevèrent seulement un peu plus vite pour regarder le jeune homme.

— Du pay....sage?

— Il était si grand, si luxuriant. J'ai grandi dans une maison située haut, avec une large vue. C'était un monde que nous avions sous les yeux. Touffu et divers. C'est le livre le plus plein que j'aie lu. Il parlait à la fois de la vie et de la mort. C'était un conte et c'était réel. Pour moi il devint une puissance spirituelle où j'ai constamment puisé. Il demeure toujours au fonds de ma conscience et résonne comme un orgue vers le ciel. C'est pour moi une musique d'éternité. Il fallait qu'elle éclatât un jour, et c'est ainsi... c'est ainsi que je suis entré dans la voie qui m'a conduit ici.

— Voulez-vous remplir l'église du Christ avec le sentiment du paysage compris comme la plus profonde puissance spirituelle?

— On peut le transposer. Le fort sentiment de la vie qui s'éploie par delà espace et temps est en lui-même religion.

— Et c'est avec cela que vous voulez être prêtre?

L'évêque avait de nouveau fermé les yeux et tourné sa figure vers la fenêtre.

— Oui. Etre prêtre, pour moi, c'est animer les hommes à vivre grand, en plein épanouissement de force et facultés, et avec la conscience que cette élévation a lieu sous l'œil de Dieu. C'est me rappeler sans cesse que ce qu'ils pensent, sentent ou font de bon ne se perd pas, car cela se mue en Dieu. Etre prêtre, c'est amener les hommes à entendre la grande cloche merveilleuse qui sonne sur leur vie. Être prêtre, c'est enseigner à la jeunesse que Dieu aussi est jeune. C'est prendre le petit enfant, le baptiser et le bercer dans le printemps de Dieu. Etre prêtre, c'est se tenir devant l'autel, accueillir les hommes affamés de la divinité, les élever vers elle, et en son nom leur dire : Va, tes péchés te sont remis.

» Oui, c'est beaucoup de choses, monsieur l'évêque. Nous sentons les fleuves d'or en notre esprit, ils dérivent de l'océan éternel et refluent vers lui. Etre prêtre, c'est gratifier constamment les hommes du sentiment que leur vie est sainte.

» Maintenant je n'ai plus rien à dire. Je suis venu ici pour étaler mes cartes sur table. Et je crois connaître votre réponse. Je suis impossible.

» Je n'ai pas grandi, comme Brand, à l'ombre d'un field nu. Je crois que le vaste paysage fertile qui a entouré mon enfance a formé ma foi. Mais je peux comprendre, monsieur l'évêque, qu'il n'y ait pas place pour moi dans l'église générale. »

Depuis un moment, l'évêque, la tête rejetée en arrière, regardait ce jeune homme qui parlait dans une telle extase. Vraiment, ce garçon avait l'étoffe d'un prélat. L'évêque débuta ainsi :

— Eh bien... à votre place je me poserais une question : « Est-ce que je veux être prêtre pour moi-même, pour Dieu, ou pour les hommes? »

Le licencié avança un peu le menton, leva la tête et regarda l'autre, mais ne répondit pas.

L'évêque continua, d'une voix plus forte, et Lorentz eut le sentiment que le vieillard grandissait sur son siège et montrait une singulière vigueur.

— Si c'est pour les hommes, c'est aussi pour Dieu. Mais alors il n'est pas dit que ce soit pour vous-même. Vous avez monté la côte en auto. Vous avez une grande avance sur les autres, qui doivent aller à pied, et tirer une lourde charge d'héritage et de tradition, qui est précieuse à leurs yeux. Vous leur criez : Ici, vite! Mais il vaudrait mieux les aider à tirer. Pour les aider, il vous faut descendre vers eux et vous atteler.

» Écoutez, jeune homme : Allez parmi les hommes et enseignez le christianisme. Vous ne l'enseignerez jamais si vous étudiez et méditez indéfiniment. Vous vous êtes construit une conception. Ce sont là chants d'oiseaux sur le toit. Allez parmi la foule et apprenez d'elle. Vous ne croyez pas au diable. Vous le trouverez là. Vous ne croyez pas au Christ comme personnage vivant. Vous l'y rencontrerez. Avez-vous, assis sur la quille d'une barque de pêcheur quand mer et ciel étaient ouragan et fumée, vu les pêcheurs contraindre Jésus à venir les sauver en marchant sur les vagues? J'ai vu cela. Avez-vous été auprès d'un assassin la veille de son exécution? J'y ai été. Avez-vous passé le soir de Noël dans une pauvre cabane où tout n'était que faim, haillons, saleté, chagrin, et où pourtant le toit bas est devenu ciel étoilé, et le plancher la terre sainte, parce que l'on chanta le psaume sur l'enfant dans la crèche et les bergers aux champs? Je l'ai fait. C'était chez moi. Connaissez-vous notre peuple? Vous parliez de paysage fertile. Mais nous avons des tempêtes de neige qui tuent, des brumes qui égarent jusqu'au précipice, des nuits si claires qu'on en devient fou, des fjells dont l'ombre nous étreint d'angoisse. Une nuit, l'avalanche balaie les fermes, une autre fois, le doigt de Dieu la fait passer de côté, les maisons sont épargnées. Ceci produit la foi. Mais les forêts ont encore des trolds, le Christ blanc lutte encore contre des monstres auxquels les gens croient. Allez, et aidez-le. Si vous lisez dans l'église la profession de foi de nos pères, c'est pour maintenir le lien avec eux. Que serions-

nous sans eux? Vous dites dans votre lettre que vous voulez choisir des psaumes à votre guise. Vous dites que vous voulez choisir des textes en dehors de la Bible, parce que les gens sont fatigués, chaque fois qu'ils vont à l'église, de faire un voyage en Palestine pour trouver Dieu. D'accord. Mais rappelez-vous que ce n'est pas le texte, c'est le sermon qui importe. Ce n'est pas l'huile, c'est la flamme qui éclaire.

Puis, l'évêque se leva et vint poser ses mains sur les épaules du licencié :

— Recevez la bénédiction d'un vieillard. Vous serez amené à des luttes avec vous-même et avec d'autres. Mais vous serez amené à plus que cela : à Dieu.

III

Par une chaude journée d'été, Merle et Per étaient aux champs à faner, lorsqu'ils reçurent une visite inattendue. Louise et son mari venaient à eux et criaient bonjour. Les deux vieux s'appuyèrent sur leurs râteaux et regardèrent leurs vêtements. Merle était en jupe retroussée, son mouchoir serré sur le front, Per tête nue et en manches de chemise.

— Nous venons vous enlever, — dit Louise, — mais il faut d'abord que je vous présente mon mari, le voilà!

Les deux jeunes gens étaient en gris clair, et le capitaine agitait sa casquette blanche à la manière d'une vieille connaissance, mais, lorsqu'il serra la main à ses beaux-parents, il s'inclina profondément.

— Nous venons vous chercher pour une promenade en auto, — dit Louise.

Les vieux regardent leur foin étendu sur le pré, ils se disent qu'ils ne peuvent pas laisser ça.

— Avez-vous déjà fini la fenaison à Bruset? — demande Per à sa fille.

— Oui, depuis longtemps. Ça va vite quand on a un valet de ferme solide.

Et Louise cligne des yeux à son mari.

— Oui, un capitaine peut bien activer le travail, — dit Merle en souriant.

— Oh, oui, quand son colonel le surveille bien, — approuve le capitaine d'un air grave.

Les jeunes gens se regardent. Louise ne peut s'empêcher de rire. Per toussote.

— Voulez-vous entrer et prendre le café?

Merle savait qu'elle n'avait rien d'autre à offrir.

— Ça, c'est à Louise d'en décider, — dit le capitaine.

— Vraiment, c'est elle qui décide?

— Toujours.

— Du moins quand nous sommes d'accord, — ajoute Louise. — Autrement, c'est lui, d'habitude.

Alors le capitaine propose que ses beaux-parents aillent s'habiller pour la promenade : Louise et lui, pendant ce temps, pourront râteler le foin.

— Oui, mère, c'est ça! Père, tu entends!

Les vieux firent des objections, mais en un tournemain le capitaine avait jeté casquette et veste et saisi de quoi râteler, et déjà était à l'ouvrage. Louise ôta sa jaquette et s'empara du râteau de sa mère.

Deux heures plus tard, en costumes du dimanche, les vieux descendirent avec le jeune ménage à la ferme voisine, où l'auto était garée. C'était une vraie voiture de luxe, toute brillante. Per, en qualité de vieux mécanicien, en fit dûment le tour, s'agenouilla pour voir en dessous, ouvrit le capot du moteur, essayant de se rendre compte de l'agencement. Puis on gagna lentement la route, après quoi on prit de la vitesse, fermes et arbres fuirent derrière eux. Le fleuve verdâtre au fond de la vallée, les coteaux avec maisons, champs et prés dénudés, tout courait à grande vitesse. Per devait tenir son chapeau, par crainte de le voir s'envoler et disait :

— Nous voilà devenus vraiment des gens chics. Mais où allons-nous? Tu sais que je veux être rentré ce soir.

Dans la journée ils montèrent à un hôtel de touristes qui avait une quantité de balcons et de fenêtres du côté de la vallée. Le dîner y fut servi avec du vin, et même du champagne, puisque Louise n'avait pu avoir ses parents au mariage, dit-elle en levant son verre.

Le vin avait rougi la figure de Per. Ses yeux enflammés

devinrent brillants. Sa langue se délia. Il se mit à raconter de vieilles histoires, au pays et ailleurs, à parler de la vie dans les tropiques, où il avait été ingénieur autrefois.

— Avez-vous eu des nouvelles de Lorentz, ces derniers temps? — demande Louise, qui ne se doute pas que c'est là un point douloureux. — Il est prêtre quelque part dans l'ouest, maintenant?

Hum. Il y eut un silence, et les parents baissèrent la tête.

— C'est un garçon qu'on a de la peine à comprendre, — marmonna Per.

— Ça, c'est bien sûr, — ajouta Louise.

— Mais je vais aller bientôt à Bruset, — dit-il soudain en levant son verre. — Si vous m'invitez une fois de plus, méfiez-vous, je suis capable d'arriver et d'amener madame avec moi. N'est-ce pas absurde d'avoir une fille qui est si grande dame, et de n'avoir aucune idée de la vie qu'elle mène?

— Vous serez les bienvenus! — dit le capitaine avec enthousiasme.

Louise n'avait pas voulu inviter de nouveau ses parents, cette fois-ci. Assez souvent ils avaient refusé. Lorentz toujours avant tout, sans doute, aujourd'hui comme auparavant.

Par la claire soirée d'été l'auto vole de nouveau, et descend la vallée. Les jeunes gens montèrent avec les parents à la petite maison, mais ne voulurent pas attendre que rien leur fût servi. Ils tenaient à être chez eux dans la nuit.

V

Chère mère,

Tes dernières lettres ont éveillé un soupçon : Père ne prend-il plus de part aux lettres que tu écris? Me considère-t-il comme tout à fait perdu? Rassure-le, et dis-lui que son fils n'est pas encore devenu un calotin. Hier soir on dansait dans une auberge de marins, c'était plein de garçons et filles enragés. Voilà qu'entre le prêtre et il se fait un silence. On croyait qu'il venait pour jeter une douche, et il ne pensait qu'à danser lui-même. Mais c'est alors qu'ils sont restés bouche bée. Il ne manque pas ici de gens moroses qui veulent prétendre au ciel, la bible en main, et déjà, paraît-il, ceux-là mijotent une plainte contre moi au

doyen et à l'évêque. Et je me venge avec une conférence sur l'histoire de la danse. Les Grecs, il est sans doute inutile d'en tenir compte, mais dans les saintes écritures le vin et la danse ne manquent pas. J'ai fait ici deux conférences sur l'histoire de la religion, car il est temps, à mon avis, de donner aux gens une connaissance sérieuse de ces questions, et j'ai eu un vrai succès avec la petite pièce jouée à l'association de la jeunesse, où la plupart ne demandent qu'à recommencer.

Mais si j'apprends ceci ou cela aux autres ici, j'apprends des autres, par contre, beaucoup plus. Un musicien, pour bien jouer, doit connaître son instrument, et le prêtre y est obligé de même. Comme enfant de la campagne, peut-être m'est-il plus facile qu'à d'autres d'entrer dans une pauvre maison, et de parler en camarade à vieux et jeunes, il faut que je partage avec eux tabac et café, parfois la goutte, mais alors ils s'ouvrent. Légendes, contes, présages, fantômes, revenants, grands et petits événements, font pénétrer dans le caractère d'un peuple et donnent une science que nulle exégèse ne peut atteindre.

C'est curieux de passer d'une conception religieuse fabriquée en chambre de pièces et de morceaux à la réalité crue. Hier j'ai jeté la pelletée de terre sur cinq pêcheurs noyés au cours du dernier orage. Leurs familles m'entouraient, des gamins avaient ôté leur bonnet, la plus jeune des veuves n'avait que vingt ans. Je ne suis pas encore endurci, ma voix tremblait lorsque j'ai dit : Tu es venu de la terre, tu retourneras à la terre, tu ressusciteras. C'était la seule consolation que je pouvais donner. Et en même temps une voix criait en moi : Si c'est là une illusion... si les prières des veuves et des mères ne sont entendues par personne, si la mort est une disparition à jamais, alors, précisément alors, les gens qui croient me deviennent singulièrement chers. Alors j'ai envie de m'unir à eux et de dire : Laissez-moi partager votre erreur. Acceptez-moi pour frère! Si Dieu n'est ni dans la tempête, ni dans le calme, ni parmi les étoiles, nous pouvons l'adorer d'autant plus, car nous montrons alors qu'il est du moins dans nos cœurs.

Mais, chère mère, ce que je vois de plus grand, c'est la communion. Ici, dans la petite église éventrée, viennent des gars et des commères hâlés, tortus et courbés par le labeur, et je sais quelle grande lessive ils ont opérée dans leurs sentiments, la

plupart, avant de se risquer devant l'autel. Combien Luther et Calvin et toutes les discussions sur le pain et le vin deviennent ridicules à ce moment-là! Car ces gens sont alors en présence de Dieu.

Et j'ai à prononcer en son nom les belles paroles. Nul instant plus grand ne peut être donné à un mortel!

Mère, sais-tu à quoi je pense souvent? Que je ne t'ai pas encore tout à fait trouvée. Non, pas complètement. Les années d'enfance perdues ont dû établir une distance qu'il est difficile de franchir. Mais si un jour.... non, je n'ose pas l'espérer. Je ne suis pas sûr d'être homme à garder mon sang-froid si ça doit arriver.

Cher père, tu m'as aidé plus que tu ne le crois, et nos conversations, au cours de mes visites, je ne les ai pas oubliées. Mais j'ai dû faire de moi-même les pas décisifs. Sommes-nous d'ailleurs tellement en désaccord? Tu admets, je crois, qu'à l'égard de l'éternel nous sommes tous des enfants, il nous faut un texte enfantin et un livre d'images pour comprendre, nous avons le nôtre, toi et moi, Oline de Holmen a le sien, et, vus du haut des étoiles, ils doivent être à peu près aussi bons. Tu étais, comme moi, hostile à la doctrine de rédemption sous ses formes anciennes. Mais, expliquée en langage d'aujourd'hui, elle signifie: mettons la perfection si infiniment haut qu'il faille un dieu-homme pour nous élever jusque-là. Cet intermédiaire n'est pas tellement éloigné qu'il ne puisse naître et grandir au dedans de tout être humain. Cela est-il tellement barbare? Je ne connais aucune religion qui tende un arc si beau et si haut.

Cher père, comme il était beau, notre rêve du nouveau temple. Nous pensions évidemment que la voûte s'étendrait sur une conception définitive du divin. Mais d'abord il faut que la préparation se produise dans l'esprit humain, et de plus, j'ai l'impression qu'aujourd'hui le monde entier est en train de construire ce temple. Je veux seulement espérer qu'il ne s'achèvera jamais. Si un jour on y posait le toit et dressait la flèche, cela signifierait que l'esprit humain aurait mis une limite à ses aspirations, c'est-à-dire que le temple serait achevé, mais que Dieu serait mort.

Sois moi indulgent. Il arrive que j'aie des crises dans mon for intérieur. Mon réconfort est de pouvoir prêter l'oreille au grand

orgue qui gronde, formé par tout ce qui vit, et où je trouve aussi ceux qui me sont proches.

. . . . . .

Au bout d'un moment, Merle leva les yeux. Mais Per restait assis et regardait vaguement le plancher. C'est curieux, le bruit que peut faire une pendule murale, quand on se tait dans une maison.

— Tu demandes ce que je pense de ça? — demanda-t-il enfin sans lever la tête.

Merle sourit :

— Est-ce que je l'ai demandé?

— Tu es naturellement d'accord avec lui, encore maintenant. Vous avez toujours eu vos idées à vous, tous les deux.

Il se leva, raide, la main dans le dos, et sortit trottinant.

Mais sur le chemin de la forge il s'arrêta, regarda longuement le toit, et soudain se retourna et rentra.

— Il faut que tu me lises la lettre une seconde fois, — dit-il.

Plus tard dans la journée, Merle l'entendit marcher et fredonner. Bon! Elle souffla. L'hiver avait été si long pour eux d'eux.

Au printemps arriva une lettre de Louise, qui les priait instamment de venir au baptême : « Père, il faut, bien entendu, que tu sois parrain, la première fois que tu es grand-père. La petite ressemble tellement à sa grand'mère que tu vas en raffoler. Et cette fois Lorentz sera gentil et viendra aussi, en sorte que nous l'entendrons peut-être prêcher ici dans l'église, le jour où il baptisera la petite Merle ».

Per fut alors tout ragaillardi :

— Te voilà grand'mère, ma fille! Non, non, non!

Et il dut s'approcher et lui caresser les cheveux.

— N'es-tu pas grand-père, peut-être?

— Un homme ne sait jamais. C'est à toi qu'elle ressemble.

— Tu n'as pas honte...

Oh, voir Per de si bonne humeur qu'il ne tenait pas en place! La lettre de Lorentz avait chassé bien des nuages. Mais la petite fille faisait rayonner le soleil.

— De quoi est-ce que tu ris encore? — demande-t-elle le soir, au souper.

— Moi, je ris? Je ne peux tout de même pas pleurer tout le temps.

— C'est de moi, naturellement!

— J'en ai peur. Si nous allions là-bas, ce serait un spectacle de te voir en grand'mère. Ah, bon Dieu, comme tu vas être affairée et courir de tous côtés.

— Ça veut dire que tu m'accompagneras. — Et elle lui tendit la main.

VI

Le printemps se répandait sur les terres, la mer était libre de glace, on entendait les hennissements des chevaux au travail sur les verts coteaux, et le coucou chantait dans la fraiche frondaison des bois.

Le capitaine Rud descendait la colline, portant havresac et bâton. Il avait circulé pendant quelques jours parmi les gens du flottage, et il espérait voir Louise venir au devant de lui. A quelque distance au dessus de la maison il s'arrêta, s'appuya sur son bâton, et regarda la mer et les terres, où ça et là s'allumaient des lumières dans le crépuscule brunâtre. Derrière lui un coq de bruyère se mit à chanter, et un murmure de ruisseaux disait que la fonte des neiges continuait sur les hauteurs. Allons, Louise avait sans doute été retenue par l'enfant, puisqu'elle ne venait pas.

Il est là debout, officier dans une armée que personne ne prend plus au sérieux, et de plus employé chez sa femme qui est séparée de biens, et riche. Est-ce désagréable? Non, être au service d'une belle femme, c'est parfait, il veut bien qu'elle ait le monde entier à sa discrétion, mais parfois il se demande quelle autorité elle peut vouloir lui laisser.

Elle dit bien aux gens : Demandez au capitaine! Mais elle sait bien que c'est lui, sous main, qui doit demander. Dieu sait si elle ne l'en méprise pas un peu? Elle vient de se laisser présenter aux élections municipales par les conservateurs, bien qu'elle sût qu'il était candidat du parti paysan. Ils allaient entreprendre une lutte publique l'un contre l'autre, et peut-être trouvait-elle que c'était amusant, mais lui, non.

Cependant, ce n'est pas là le pis. C'est quand il veut vrai-

ment l'avoir à lui, en sorte que tous deux sentent qu'ils sont tout l'un pour l'autre, et qu'il n'y a personne au monde, hors eux deux. La constante pensée du frère devient une maladie. On dirait que Louise est constamment à sa recherche. Elle a bien un mari, mais il n'est bon que pour l'étreinte, tandis que la plus intime tendresse demeure comme enfouie et semble appeler ce frère. Le bébé va-t-il amener un changement?

Lorsqu'il approche de la maison, la lumière électrique est allumée au dessus des bâtiments. Il reste un moment à regarder l'éclat blanc de ces soleils sur le fond du ciel rougeâtre. Puis il entre par la cuisine pour ôter ses chaussures boueuses, et il monte prendre une douche et se changer.

Louise était assise dans la chambre à coucher auprès du lit d'enfant peint en blanc, lorsqu'il arriva et se pencha sur un poupon gémissant dont la tête nue était sans cheveux. La bonne d'enfant était à côté, prête à prendre la petite, mais la jeune mère se tourna vers la porte et fut toute joyeuse à la vue du capitaine :

— Tiens, voilà père! — dit-elle à l'enfant. — Je voulais aller au devant de toi, Jörgen, mais elle a été bien agitée.

— Il n'y a rien qui menace?

Il s'inclinait sur la mère et la fille, la main posée sur l'épaule de Louise.

— Non, ça doit être des coliques.

Elle donna l'enfant à la bonne, se leva, et arrangea sa coiffure devant la glace.

— Et toi, comment vas-tu, mon ami?

— Oh, de la neige et de l'eau tant et plus.

— Alors, tu as barbotté, trempé du matin au soir?

— Oui, c'est comme ça.

— Écoute... grandes nouvelles, je ne te dis que ça.

Elle se tourna vers lui, rayonnante.

— Qui me concernent?

Il dressa ses sourcils.

— Oh, tu peux marcher, tu es intrigué. — Elle dit à la bonne : — Vous me préviendrez, si elle recommençait.

Puis elle entraîna son mari dans le couloir et se pendit à son cou.

— As-tu au moins pensé un tout petit peu à ta femme?

— Pas une miette. — Il lui baisa les yeux. — Et toi, tu n'as pas eu la moindre pensée pour moi non plus?

— Jamais de la vie. — Elle le regarda bien en face en souriant. Puis elle le prit par la main vers l'escalier. — Tu n'es pas intrigué du tout, je trouve?

— Tu ne vois pas que je suis impatient à en perdre haleine? Qu'y a-t-il donc?

Elle s'arrêta et lui mit les mains sur les épaules. Ils se regardèrent.

— Eh bien? — demanda-t-il.

— Lorentz vient à la Pentecôte. Ce sera tout de même lui qui baptisera Merle. Entends-tu?

Et elle le secoua.

— Admirable, Louise!

— Tu le penses sincèrement?

— Veux-tu que ce soit par plaisanterie?

— Oh! — Elle ferma les yeux, lui prit les mains, les serra fortement. — Lorentz vient... enfin! Tu ne te doutes pas!... — Elle souffla comme délivrée d'un terrible poids.

— Et tes parents?

— Ils viendront, quand je serais obligée d'aller moi-même les chercher en auto.

Après le souper ils s'assirent dans le petit salon, lui avec sa pipe et un journal, elle avec des cahiers de musique, qu'elle feuilletait. Les lampes étaient allumées, mais les stores n'étaient pas baissés, et la clarté printanière, dehors, ne voulait pas s'éteindre, on aurait dit que le ciel aux nuages roses étendu sur le vaste pays épiait cette pièce et rendait les lampes inutiles.

— Je vois que tu as sorti ton violon, — dit-il. L'instrument était contre le mur à côté du piano.

— Je me suis exercée un instant aujourd'hui. Si mère vient, ce serait amusant de lui montrer que je n'ai pas complètement oublié ce qu'elle m'a enseigné autrefois.

— Je croyais que tu n'avais guère souvenir de ce temps-là?

— Depuis quelque temps j'ai commencé à me rappeler plus que tu ne croirais. Et puis, il y a la musique de l'église, quand Lorentz va venir.

— Oui, elle n'est pas fameuse?

— L'orgue est affreux. Et le chœur est dispersé à tous les vents. — Elle posa son cahier de musique et se tourna vers lui. — Écoute... qu'en penses-tu... si nous offrions un orgue neuf à l'église?

— L'argent est à toi, ma chérie.

— Pourquoi réponds-tu comme ça?

— Je peux aussi bien dire que tu dois le faire. Car je comprends que tu l'as décidé.

Elle regarda vers la fenêtre.

— Le moment n'est pas favorable. Et puis, il y a celle... de qui nous tenons toute l'affaire. C'est bien la dernière chose qu'elle aurait faite.

— A ta place je tiendrais compte uniquement de ce qui me paraîtrait bien.

— Et tu comprends que, puisque Lorentz vient enfin, il faut que tout soit tel qu'il ait envie de revenir.

— Tu as toujours raison. Mais n'est-il pas trop tard pour avoir un orgue installé à la Pentecôte?

Une rougeur couvrit la figure de Louise, qui leva les yeux vers lui, avec une mine contrite :

— Voilà, c'est que... nous avons bien avancé le travail déjà.

Il rejeta la tête en arrière et sa pipe tomba par terre.

— Hé hé, nous... nous avons avancé le travail?

Elle vint s'asseoir sur ses genoux et lui tira les cheveux.

— Écoute, sois gentil. Le camion est allé tout chercher il y a un mois, et les charpentiers se sont mis à la besogne. Je ne me doutais pas que c'était si compliqué à mettre en place.

— Et tu en parles seulement maintenant?

— Ne puis-je pas avoir aussi mes petits secrets? Si tu avais causé davantage avec les gens... non, c'est vrai, le prêtre et les charpentiers avaient promis de dire que c'est une réparation du vieil orgue.

— Et quand même, tu me demandes mon avis maintenant?

— De plus le sacristain a reçu un peu d'argent pour reformer le chœur. Ils doivent avoir des exercices tous les soirs.

— Superbe. Et toi-même tu vas figurer comme violon... solo?

— Jamais de la vie! Moi qui n'y ai pas touché depuis des années!

— Tu t'es exercée dans les communs, quand j'étais à la maison.

— Vas-tu guetter et écouter?

— J'espionne tous tes pas et démarches.

Il lui prit le menton.

— Eh bien, tu vas juger si c'est possible.

Elle courut vite au violon, l'accorda, et attaqua un psaume avec des touches légères et tendres.

Elle était là en robe claire, un peu plus replète depuis son accouchement, mais assez grande pour que cela lui allât, son visage aux larges sourcils s'allumait sous ses cheveux brun-foncé. Elle jouait les yeux fermés, elle était évidemment, en ce moment, dans l'église, au baptême, et elle avait Lorentz ici et ses parents là. Mais le capitaine, en son fauteuil, se demandait s'il avait sa place, lui aussi.

— Eh bien? — demanda-t-elle quand elle eut fini.

— C'est parfait, Louise. Je ne me doutais pas que tu avais un pareil talent.

— Te moques-tu... ou le penses-tu?

— Je trouve que tu dois jouer à l'église le jour du baptême. Je parle très sérieusement.

Elle accrocha son violon et revint s'asseoir près de lui.

— Quand même je serais vraiment assez capable, j'ai bien peur de ne pouvoir m'en tirer. Ce... ce sera une merveilleuse journée.

Elle lui sourit.

— Écoute, il faut que tu sois gentil avec Lorentz, tu m'entends. Il faut que vous soyez amis tous les deux. Si tu y parviens pour moi, je... il y a quelqu'un... oui, peut-être, qui te serrera dans ses bras pour cela.

— Je ferai de mon mieux, ma chérie. — Et il la prit sur ses genoux et lui caressa la joue.

VII

Nul n'aurait dit que ce jeune homme était prêtre. A bicyclette sous le chaud soleil, il montait, longeant la mer unie,

tête nue, en manches de chemise avec un havresac. Ses jambes vigoureuses appuyaient lentement sur les pédales, il avait tant à voir. Les arbres fruitiers étaient en fleurs, les champs ensemencés étaient aplatis après le passage du rouleau, partout des gazons verts, brodés de jaune et de rouge. Une odeur de terre fertile entourait le cycliste, qui naturellement rejetait la tête en arrière pour la mieux humer.

C'était la veille de la Pentecôte, le soir. Il n'a pas voulu prendre le train, il s'est toujours dit que, s'il venait un jour, il irait tout seul et monterait les collines. Malheureusement il lui avait fallu un certain nombre d'années avant d'avoir la force d'y monter.

Voici la petite ville qui s'avance vers lui. Mêmes petites maisons de bois, et sur un rocher, au milieu, le bâtiment de l'école primaire, qui éclipse tous les autres. La scierie dépendant de Bruset avance dans la mer son quai d'entrepôt et brille jaune au soleil, mais en ce moment le travail est arrêté à cause de la fête. Il parcourt en vitesse la longue artère principale, le corps penché en avant, afin de n'être retenu par aucune personne de connaissance, il dépasse les dernières maisons, les coteaux et les terres de Bruset commencent. Il saute de sa bicyclette et la conduit à la main. Soudain le voilà planté les yeux fixes. A droite s'étend, à quelque distance, une construction en pierre, de trois étages, avec de longues rangées de fenêtres et de balcons tournés vers la mer. Tout autour, des pelouses vertes, des arbres de plantation récente, des bancs blancs et des corbeilles de fleurs. Ah, bien, il comprend. C'est le nouvel hôpital. Louise n'a pas perdu son temps. Elle n'a jusqu'ici prêché ni pour une société nouvelle, ni pour une religion nouvelle, mais tout de même... voyez-moi ça!

Et voici Bruset! Les bâtiments n'ont pas changé, le drapeau est hissé aujourd'hui, et il se pourrait que ce fût pour lui. Ou bien les parents étaient-ils venus, vraiment?

En haut, près de l'allée qui mène à la maison, il cale sa bicyclette contre la palissade, et s'avance dans le champ, où il se jette par terre sous un grand bouleau. Il a retrouvé le vaste horizon qui s'étend sur des lieues.

La mer, où les rayures grises du vent léger se sont effacées, les communes qui la dominent, les maisons rouges et blanches

avec des colonnes de fumée toutes droites, champs foncés, prairies vertes, chants de coqs de tous côtés,... oh, revoir tout cela.

Et cela dit : sois le bienvenu.

Les fabriques de cellulose, à deux lieues au nord, près du lac, le pont du chemin de fer loin au sud, une église à la pointe d'un cap, une petite ferme peinte en rouge loin en haut d'une colline. Coteau sur coteau, grand orgue du paysage. Lorentz se rappelle des soirs avec une lueur répandue sur les terres, la même lueur en lui, les étoiles sur la voûte là-haut, tout en lui. C'est ici que la musique d'éternité a pour la première fois retenti vers lui, et ne l'entend-il pas maintenant encore? Prête l'oreille. Même rythme dans les soleils et les étoiles, dans la pensée de l'homme, dans le moindre ver. Chante les paroles de cet air.

Il a vu les champs et les forêts feuillues éclore, et, en automne, sombrer dans la mort, mais pour se réveiller de nouveau le printemps suivant. De même les gens. De même l'esprit. Chante tout cela.

Il a essayé. Il l'a essayé de diverses manières. La puissante rumeur de tout cela déferlait sur lui, il voulait y faire écho, il en était oppressé, avait besoin de s'en affranchir. Seulement, il n'avait pu trouver la note juste avant d'avoir trouvé le cœur de sa mère.

Puis, il lui fallut englober plus de gens, finalement tout le monde. Le sentiment de l'universel se concentra un jour dans l'homme universel. Plaisir et souffrances dans la vie, la mort et la résurrection à une vie nouvelle, le tout en une forme humaine simple, lui en tous, tous en lui. L'homme immortalisé dans le commun symbole de celui qui vient de Dieu et retourne à Dieu. Chante-le.

Voilà ce qu'il a essayé comme prêtre. Chacun sa voie. C'était la sienne.

Et maintenant il va bientôt voir sa mère.

Soudain il ouvre les yeux, se redresse, écoute. Un carillon se répand sur tout le pays. Les clochers sonnent la fête. C'est d'abord son amie du cap, une autre à deux lieues au nord du lac fait chorus, et là-bas, sur une colline de l'autre côté, commence une troisième dont les coups lointains appellent

au loin et au près. C'est la Pentecôte. On croirait que par ce paisible après-midi la terre elle-même adresse un appel au ciel.

Il reste un instant assis à écouter, la tête baissée. Puis il se lève, prend sa bicyclette et presse le pas dans l'allée.

VIII

Personne dans la cour, mais les bâtiments le regardent, et dans l'air autour des toits volent hirondelles et mésanges, qui ont leurs nids sous les avant-toit. Il entre dans le grand salon, tout clair du jour que font pénétrer les hautes fenêtres donnant sur le lac et les champs. Personne ici non plus, mais dehors, sur la véranda, des voix connues. Il sort et voit père, mère, Louise et le capitaine assis autour d'une table à thé.

— Non, mais voyons...! — s'écrie Louise. — Nous avons été à la gare, et tu n'étais pas au train. Non, regardez-moi comme il est hâlé.

Poignées de mains, on parle tous à la fois, et enfin il s'assied avec les autres.

C'est curieux de voir mère et père dans un nouveau milieu. Sa mère en robe de laine noire avec un col de dentelle blanche, le père en costume de bure grise, n'est-ce pas trop chaud pour la saison? Tous deux semblaient embarrassés, petites gens en visite dans le monde chic. Mais chaque fois que Lorentz regardait sa mère, elle aussi rencontrait ses yeux, et peut-être ne savaient-ils ni l'un ni l'autre qu'ils souriaient.

Et telle est Louise maintenant. Une femme faite, aussi fraîche et rose, plus forte, mais avec sa taille, ça va. Il avait autrefois pris en grippe le capitaine Rud, et c'est singulier de le trouver ici comme maître de maison. Lorsque le capitaine observe Lorentz, il a dans les yeux une expression interrogative, et il trouve sans doute naturel que le jeune prêtre ait ses idées à lui. Le père, cette fois, a vraiment accepté un cigare, il ne suit pas la conversation, il est assis, absorbé, souriant, tout de même en contact avec les autres à sa façon. Il aura d'autant plus à dire quand nous serons en tête à tête, songe Lorentz. Mais il sent comme une légère piqûre chaque

fois que Louise se tourne vers le capitaine et l'appelle par son prénom.

Elle voulait le mener à son ancienne chambre, et lorsqu'elle ouvrit la porte, il fut cloué sur place.

— Non! — dit-il.

Tout y était sans changement. Les livres de classe sur leurs rayons, les tableaux au mur, jusqu'à ses vieilles pantoufles devant le lit. Sur la table un grand bouquet de tulipes, et sur la table de nuit un verre plein de violettes.

— Bonjour! — dit-il sans y penser.

— T'y reconnais-tu?

Elle se retourna vers lui, lorsqu'ils furent entrés, et lui cligna de l'œil.

— Ce n'est pas difficile.

— Tu vois, la chambre était là, qui t'attendait.

— Oui. — Et il dut aller à la fenêtre et regarder dehors pour cacher son émotion.

En redescendant ils furent amenés à parler un peu de la mère de Bruset et des jours anciens. Puis ils s'assirent sur le versant et regardèrent les bâtiments.

— Que dit mère? — demande-t-il.

— Elle veut voir les endroits où nous jouions. Mais j'ai voulu attendre ton arrivée.

— Et père?

— Il parle peu. Je ne serais pas étonnée qu'il pense à retourner dans sa cabane. Je ne... je n'ai peut-être pas le don de retenir ceux qui me sont proches.

Elle mordit une paille et il la regarda en silence. Enfin :

— Louise?

— Eh bien?

— Es... es-tu contente?

— Et toi?

— Réponds, voyons.

— Ce n'est pas si facile de répondre. Ça dépend comment on le prend. Si encore tu avais écrit de temps en temps.

— Tu... tu as dû me mépriser bien souvent.

— Tu aurais bien pu me faire prendre part... aux nouveautés où tu te lançais. Mais tu as sauté un fossé, et il ne m'a pas été permis de t'accompagner.

— J'ai un remerciement à t'adresser.

Il se rapprocha de sa sœur.

— A moi? Tu plaisantes encore.

— Parce que tu ne m'as pas laissé tomber.

— Mais pourquoi voulais-tu à toute force me laisser tomber?

De nouveau elle le regarda et cligna des yeux, tandis qu'une de ses mains arrachait de l'herbe.

Il baissa la tête et se tut.

— Tu dois reconnaître que... — sa respiration fut un peu oppressée — que ce n'a pas été ma faute.

— Des forces mauvaises, Louise. Ma position n'était pas facile. Mais je sens que tout cela est maîtrisé. Merci de ne m'avoir pas laissé tomber.

Il tendit la main, mais Louise ne la prit pas. Elle se pencha plus près, le fixa en plein visage, et comme elle y trouva ce qu'elle cherchait, elle jeta ses bras autour de son cou.

On avait encore le temps de faire tous une petite promenade avant le souper, et Merle voulait toujours voir la chambre des jeux. Alors le capitaine s'excusa. — Oui j'ai deux lettres à écrire, — dit-il. Mais Louise ne voulait pas de ça. — Tu seras assez aimable pour ne pas nous quitter, — dit-elle. Et comme la phrase ressemblait trop à un ordre, elle passa son bras dans le sien, et ajouta d'un ton de prière : — Jörgen, tu comprends bien qu'il faut que tu sois avec nous. — Elle ne voulait pas qu'il se sentît étranger.

On circula parmi les tertres proches de la ferme, et Louise put trouver les ruines d'une maison que le frère et la sœur avaient construite lorsqu'ils étaient enfants. La mère resta en contemplation devant ces restes, et Lorentz l'observait. C'était la première fois qu'il voyait sa mère en chapeau. Celui-ci était de paille jaunie avec un ruban noir et un grand rebord. Elle avait là-dessous un visage tout petit, avec des sourcils larges et foncés. Elle ramassa une pierre qu'elle caressa de la main. Elle évoquait sans doute ainsi l'enfance de son fils et de sa fille. — Etait-ce ta chambre, celle-là, Louise? Et cette pierre-là, c'était peut-être un ours que tu avais apprivoisé, toi, Lorentz? — Elle souriait tout le temps, mais avait comme un tremblement dans la voix. Le capitaine se tenait un peu à l'écart, et considérait cette famille qui

avait été si dispersée, et qui maintenant s'efforçait de s'unir.

— Eh bien, Lorentz, maintenant tu vas rentrer et mettre un autre costume avant le souper, — dit enfin Louise.

Mais en revenant vers la maison, le père et le fils marchèrent à côté l'un de l'autre, et Per demanda :

— Ne pourrions-nous pas faire un petit tour ensemble avant d'aller nous coucher?

— Volontiers, père.

Merle avait appris que la vieille gouvernante était au lit, et elle dut monter et causer avec elle.

IX

Il était près de minuit, mais il faisait encore presque clair lorsque Per et Lorentz parcoururent vers le nord le vieux chemin de ferme qui longe le coteau boisé. Les oiseaux reposaient, pas de vent, et au ciel des couches de nuages gris et rougeâtres. Lorentz s'attendait à une sérieuse explication, mais le père tenait de menus propos divers, interrogeait sur la vie des pêcheurs, là-bas, dans l'ouest, sur les types de barques et les engins. Lui-même avait grandi dans une commune de pêcheurs. Puis il se tut un moment et essaya de voir le paysage. Mais sa vue ne portait pas loin.

Enfin il s'arrêta et regarda son fils à travers ses lunettes bleues :

— Il est heureux que vous voyiez, vous autres jeunes gens beaucoup plus loin que nous.

— Crois-tu que nous voyions tellement plus loin?

— Nous autres vieux n'avons qu'à faire nos paquets. Ce doit être l'hygiène de la nature qui veut que nos rêves soient abolis aussi avec nous-mêmes.

— Père... et c'est toi qui dis ça!

Per regarda derrière lui : — Le mieux est peut-être de rentrer? — Il soupira.

— Asseyons-nous ici, plutôt. Tu ne m'échapperas pas si facilement.

Le père demeura un moment debout après que le fils se fut assis sur une pierre. Enfin il trouva une place à côté, où il se

laissa choir, il cala sa canne entre ses jambes et posa ses mains sur la poignée.

— Tout d'abord il faut que tu saches, père, que si j'ai eu un maître, c'est toi!

— Des bêtises.

— Toi et mère.

— Oui, elle, peut-être. — Il eut un petit rire.

— Je me rappelle le petit voyage à pied que j'ai fait après ma première visite chez vous. J'étais fort en peine. Je comprenais que je ne pouvais rien pour toi ni pour mère. Et je ne voyais aucun moyen d'entrer dans votre intimité.

— Hum.

— Je me rappelle que là-haut dans les fjelds j'ai eu envie de prendre le nom de mes parents et de le faire résonner sur le vaste monde. Ce fut l'un des premiers pas qui m'ont conduit où je suis.

Le père le regarda, se tut, mais sa respiration devint oppressée.

— Tu es mécontent de moi, père?

— Moi, ça n'a pas d'importance. Es-tu content?

— Tu croyais que je fonderais quelque chose de tout nouveau. Que je serais un grand réformateur. Que je construirais un bâtiment neuf et beau pour... ce qui à tes yeux était grand et sacré. Oui, si j'avais pu le faire,... alors, je me serais parfaitement rencontré avec toi.

— Tu ne crois plus à du nouveau? Tu crois que l'ancien est assez bon encore maintenant? — Le père serra les lèvres.

— Le grand réformateur viendra bien. Mais je ne l'envie pas. Ce n'est pas la doctrine qui importe, c'est l'esprit.

— Crois-tu à ce que l'église enseigne?

— Je n'enseigne rien à quoi je ne croie pas.

— Mais toutes ces inventions humaines que tu es obligé d'appeler parole de Dieu?

— L'homme est bien aussi une partie de la divinité.

— Hum. — Le père gratta avec son bâton. — Bien, mon cher ami,... ça te regarde. Mais je me demande : peut-il être loyal? Il est obligé de lire dans l'église la confession d'Augsbourg...

— Oui, comme un document historique. Mais il faut qu'on la modifie, c'est évident.

— Veux-tu provoquer une lutte pour cela?

— Peut-être. Mais la doctrine est tellement accessoire, père. Il s'agit d'atteindre plus haut que cela.

— Et tu ne le peux pas en dehors de l'église officielle?

— Je préfère cohésion à division. Une partie essentielle de la religion, à mon avis, est le sentiment d'harmonie avec la foule, les vivants et les morts. Je veux bien être le levain, mais non me séparer. As-tu essayé, père, de rêver non pas seulement sur l'avenir, mais sur le passé aussi? Nous sommes liés aussi à nos ancêtres. Un homme qui vient déclarer qu'il a découvert Dieu, s'il n'est pas en rapport avec le sentiment d'un grand, d'un très grand nombre d'hommes, je ne peux pas le concevoir.

— Je croyais que tu avais tes idées à toi?

Lorentz ferma les yeux, sourit légèrement, repoussa son chapeau de paille sur son front. — Je crois que toutes les religions tâtonnent vers le même but, et je crois que nous devons être indulgents pour toutes. Un chant d'orgue s'étend d'éternité à éternité. J'essaye de l'entendre. Le reste n'est que formes.

Ils restent un moment les yeux vagues. Enfin le père dit :

— Et tu peux tout de même être prêtre... dans l'église officielle?

— Mais, cher père, c'est là précisément que nous fondons du nouveau, nous qui voulons y faire participer tout le monde.

Le père fouillait le sol avec sa canne, il y eut un nouveau silence. Puis, sans transition :

— J'entends dire que des quantités de gens vont communier demain. Est-ce toi qui fonctionneras?

— Il faut que je m'entende avec le pasteur de la paroisse.

— Ta mère voudrait sûrement... et je lui ai dit qu'il faut qu'elle le fasse. Elle a certes assez souvent agi par égard pour moi pour ne pas le faire encore cette fois. Tâche de servir la messe, Lorentz... pour ta mère.

. . . . . .

La matinée s'avançait lorsque Louise se réveilla. Le soleil s'étalait déjà sur le plancher, il était cinq heures. Alors elle entend un pas léger, on se glisse dans le couloir, on descend l'escalier, qui cela peut-il être? Elle se lève, va remonter un peu le store, et regarde dans la cour. Lorentz tout habillé,

en costume clair et chapeau de paille, est dehors et passe devant les stabburs. De si bonne heure?

Elle se couvre sans bruit, et se dépêche de descendre. Dehors, elle suit la direction qu'il a prise.

C'est le plein jour, mais encore avec la fraîcheur du matin. Le soleil est rouge-sang au-dessus des forêts et des prés, le lac reflète terres et collines boisées, partout les oiseaux gazouillent et jouent des ailes. Les gens dorment, nulle colonne de fumée ne monte des maisons, mais partout les coqs chantent.

Il doit être assis sur la table de pierre du tertre, se dit-elle, et elle se hâte.

Il était là, non assis, mais debout en contemplation devant la vaste étendue.

— Hé, te voilà! — cria-t-elle.

— Tiens, c'est toi! — Il sourit, mais ne bougea pas.

— Je croyais qu'un prêtre qui va prêcher aujourd'hui devait employer les heures du matin à travailler sa bible.

— C'est ce que je fais. — Il eut un regard circulaire.

— C'est dans la bible que tu lis en ce moment?

— Précisément.

Elle s'assit près de la table de pierre et le regarda un moment sans mot dire. Enfin il vint prendre place à côté d'elle, passa un bras derrière son dos, et s'appuya contre elle.

— Louise... je n'ai pas pu dormir. Quelle journée! Ton enfant. Et mère. Et se trouver de nouveau chez toi.

— Mère va communier.

— As-tu reçu, Lo, des lettres d'elle, qu'elle écrivait quand nous étions petits, mais qu'il ne lui était pas permis de nous envoyer?

— Oui, je les ai reçues cet hiver. Pauvre mère. — Elle caressa le front de son frère.

— Un vrai chemin de croix. Et qui a duré vingt ans. Et père... ne crois-tu pas qu'il a porté sa croix? Combien c'est vrai, que le Christ est le total de nous tous. Oh, Louise, si j'étais homme à prendre ces deux destinées et à les semer comme graines de sénevé. Ce serait une résurrection pour eux et par moi.

Elle ne répondit pas, mais de nouveau lui caressa le front.

— Et en ce jour... mère à genoux devant moi à l'autel.

Je ne suis pas sûr de m'en tirer. Et ensuite ... ton enfant, Lo! Avoir à le vouer à la vie sainte. Et avec cela le paysage autour de nous. Chère Lo, je n'ai pas pu dormir.

X

L'église de bois peinte en jaune, avec ses chambranles de fenêtre blancs et sa tour noire, se trouvait au sud de la colline boisée, entourée de colonnes tombales. Les dimanches ordinaires, elle était d'habitude à peu près vide, mais ce jour-là une foule d'autos et de voitures à chevaux s'y dirigèrent. Ce fut une journée de Pentecôte radieuse, et ceux qui étaient encore sur les routes pouvaient entendre un carillon lointain venant d'autres églises tant au nord qu'au sud et loin par delà l'autre côté du lac. Des jeunes gens de la ville montèrent aussi jusque-là, en ce jour où c'était un camarade qui devait prêcher.

La plupart des chaises étaient occupées lorsque Per Holm et Merle et le capitaine prirent place au milieu de l'église. Louise avait dit qu'elle viendrait plus tard. Il lui fallait rester près de l'enfant le plus longtemps possible. Le capitaine dit à ses beaux-parents, à voix basse : — Il y a du monde à Bruset aujourd'hui. — Merle se retourna et vit sur les chaises du fond des gars et des commères hâlés qui semblaient former un groupe. Ce devaient être des *husmænd* et des domestiques de la ferme. Au milieu d'eux était assis un grand et fort gaillard à barbe blanche qui avait l'air d'un père pour eux tous.

Puis un monsieur à cheveux gris entre dans le chœur et s'assied sur un siège à part. — C'est le pasteur, — chuchote le capitaine. Merle s'inquiète. Pourvu qu'il ne malmène pas trop Lorentz aujourd'hui.

L'orgue attaqua, le chant s'éleva, mais la plupart des gens oubliaient de chanter, ils tournaient la tête vers la galerie. Ce grondement qui semblait pouvoir soulever le toit, ils n'avaient pas connu cela, et peu de gens savaient que l'orgue était neuf. Le chœur était beaucoup plus nombreux qu'on ne pouvait se le rappeler, il semblait que toutes les voix justes et jolies du canton étaient réunies là. Et elles

avaient été tellement exercées que chacun se sentit rassuré et eut le courage de chanter à pleine voix.

Le capitaine s'attendait à ce qu'une partie de violon s'unît à l'orgue. Louise aurait-elle eu peur au dernier moment? Il se sentait certain qu'elle était assise là-haut, près de l'orgue et du chœur.

Elle y était. Elle avait été dans une salle à côté pour accorder son violon, mais au dernier moment elle le remit dans sa caisse. Elle ne savait guère exprimer ses sentiments avec des mots, elle aimait mieux plaisanter, c'est une autre affaire quand on peut les rendre sur un violon, mais il faut alors être assez habile pour les communiquer à tous. Elle ne l'était tout de même pas assez. Mais l'orgue et le chœur sauraient bien interpréter ce qu'elle sentait.

Et voici le jeune prêtre qui entre dans le chœur. C'est la première fois que ses parents le voient en vêtements sacerdotaux. La robe noire le fait encore plus grand, la collerette blanche godronnée fait paraître ses cheveux blonds un peu plus foncés. Ce jeune homme glabre est leur fils. Merle est obligée de sortir son mouchoir. Per ne bouge pas, il tient la tête un peu penchée sur le côté, comme d'habitude, pour mieux voir.

Le prêtre s'agenouille devant l'autel, tandis que l'orgue continue de gronder.

Il se produit un changement chez Per Holm en ce moment. Il sent son esprit émigrer chez son fils.

Voici le fils debout, qui officie. Per est avec lui. C'est Per lui-même qui est là debout. Ton fils est ta propre résurrection. De ton esprit à toi il prend ce qui lui sert. Ce qui te manque, tu le trouves en lui.

Le jeune prêtre ne chante pas la messe, il lit à voix haute, avec une jolie voix, la tête légèrement rejetée en arrière. Chœur et orgue répondent. Les fenêtres, par cette claire journée, laissent entrer le soleil, les chandeliers de l'autel flamboient. Recueillement de temple. Tout le monde y prend part.

Et voici le jeune prêtre en chaire. Silence général. Tout le monde le regarde. On dirait que c'est le grondement du chœur et de l'orgue qui l'a hissé là. Il est grave, mais beau,

tout plein de ce qui tout à l'heure va retentir au-dessus de tous. Il va continuer là-haut sa prière et planer à des hauteurs entrevues par tous grâce au psaume.

Il lit l'évangile du jour, sur les apôtres qui étaient là quand l'esprit saint est descendu. Le maître était mort. Ils le pleuraient. Lui avait dit qu'il reviendrait. Ils espéraient. Lorsqu'ils le virent dans la glorification du souvenir, ses paroles laissèrent une empreinte d'autant plus forte sur leur esprit. Ils avaient vu son corps. Maintenant ils voyaient son esprit. Ils passaient de la vie limitée au seuil de l'éternité.

Per Holm ne perdait pas un mot. Lui-même, jusqu'ici, aurait pu dire tout cela. C'est encore lui qui est debout là, et trouve issue à ce qui a souvent bouillonné en lui. Maintenant le prêtre parle du fils de l'homme comme puissance spirituelle à travers les âges, de son travail visible et caché, non dans les églises seulement, mais dans toute la vie des hommes, qui s'est élevée à des formes plus hautes et plus belles. Il fait éclater le texte du jour, il n'est plus en Judée, il est ici. Il a le paysage de son enfance autour de lui, la Pentecôte est ici. Tout le monde est ici. Champs et forêts sont en fleurs, tout germe, les oiseaux migrateurs sont arrivés, le ciel est aujourd'hui merveilleusement bleu. Il parle de l'esprit qui embellit le monde. Qui sanctifie la vie. Il tourne la tête vers la fenêtre la plus proche comme pour chercher des inspirations dans l'irradiation qu'elle fait pénétrer. Son visage est illuminé de visions.

Le saint esprit n'est plus une révélation à l'usage des apôtres, il anime tout dès le premier jour de la création, dans le gigantesque travail de l'univers, dans la moindre fleur, dans chaque belle pensée, dans toute action charitable. Il rayonne dans toute aspiration humaine vers l'amélioration de ce qui est, il existe dans les ateliers et les laboratoires, dans les yeux de l'enfant, dans la sollicitude de la mère, dans l'espoir du malade, dans la responsabilité du père pour le foyer. Tout est esprit. Tout est Dieu.

Tu dis que tu ne crois pas. Mais la responsabilité de Dieu à l'égard de l'homme est la même que la responsabilité de l'homme devant Dieu. Celui qui ne se sent pas complice dans ce qu'il arrive de mal, ne connaît pas Dieu. Celui qui ne sent

pas une action de grâces monter au ciel pour ce qu'il rencontre de beau sur terre, ne connaît pas Dieu. Celui qui n'aspire pas à s'unir avec la plus haute perfection, celui-là reste en dehors. Il doit douter. Mais c'est lui-même alors, qui se condamne.

Le jeune prêtre se met à raconter des exemples pris dans sa jeunesse, écoulée en cette commune. Il raconte bien, avec une pointe d'humour. Les gens écoutent et ouvrent de grands yeux. Même une petite fille, psautier en main, est grimpée sur le banc, d'où elle écoute bouche bée. Elle comprend. Il n'y a pas là de paroles fulminantes sur le péché, le châtiment, l'enfer et le jugement dernier. Pas de promesses d'un paradis où se balancent des palmiers. On ne se baigne pas dans le sang de Jésus. Maintenant le prêtre dépeint la musique de l'esprit en face d'un paysage, au soleil déclinant, par un soir étoilé, ou la nuit, quand la lune éclaire lac et terres. Il a vu le ciel se vêtir de pourpre et d'or et se refléter dans le cœur et la pensée comme au miroir poli d'un grand lac. Il peint des champs fertiles, des fjords bleus, des fjelds couverts de neige que ses auditeurs sentent être à eux, et Dieu est tout de même partout, là aussi. Per Holm, en tâtant, cherche une main et parvient à la prendre. Elle est plus petite que la sienne, et le travail l'a rendue rugueuse. Ceci est un sermon sur un Dieu jeune et un monde jeune. Il répand une odeur d'humus et de fleurs. Per sent la pression de la main qu'il a saisie. Le sermon a commencé en Judée. Maintenant il se meut dans l'été de par ici. Il renouvelle les vieux textes. C'est comme s'il versait un vin nouveau dans les saints tonneaux. Il appelle la jeunesse à jouer sur les verts gazons. Il s'empare du chant et du rire qui résonnent dans les nuits claires nordiques. Il a débuté par un texte de la bible. Il s'achève en symphonie!

Le pasteur de la paroisse est assis dans le chœur, grave, les yeux baissés.

Le sermon est terminé. Psaume et orgue de nouveau. Merle et Per se regardent et sourient. Leurs mains sont encore unies.

Per est plongé dans ses méditations. Jusqu'au moment où il se réveille, et comprend que c'est la communion.

XI

Le jeune prêtre est de nouveau devant l'autel, et maintenant il porte la chasuble rouge à croix dorée par-dessus la soutane blanche. On dirait qu'il s'est vêtu d'un costume appartenant à une autre réalité, au pays des rêves divins.

Des gens se dirigent vers le chœur. Il y a parmi eux une vieille femme bossue. Le psaume et l'orgue les accompagnent. Merle se lève, regarde son mari comme pour lui demander pardon de le quitter, mais il l'encourage d'un sourire et d'un signe de tête.

Per reste bien seul. A ce moment, Louise vient s'asseoir près de lui, mais elle se penche vers son mari. Per demeure seul. C'est que Louise a grande envie d'entraîner son Jörgen et de monter avec les autres, avec mère. Elle éprouve le désir de montrer à Lorentz, que dans les régions où il atteint au plus haut, elle veut le retrouver. Elle ne sait pas lui demander pardon de n'avoir pas été envers lui, souvent, telle qu'elle aurait dû être, mais là, il comprendra. Elle regarde son mari. Leurs yeux se rencontrent. Envers lui aussi elle a des torts qu'elle voudrait réparer. Devant l'autel, lui aussi comprendra sans doute. Peut-être une force nouvelle, là-haut, va les fondre ensemble complètement. Elle se lève. Et lui de même. Elle lui sourit et s'avance. Il suit. Per les regarde. Le visage du jeune mari prend un éclat singulier. Et tous les deux remontent l'église.

C'est alors que Per est vraiment seul. Ses propres visions de temple s'effacent. Il veut être où sont les autres. Il veut sentir avec les autres la hauteur suprême. Merle! Il semble que tout son être crie ce nom. Est-il inscrit pour la communion? Il ne sait pas. Mais il lui semble que là-haut il peut être uni encore une fois à cette femme qui a partagé avec lui heur et malheur pendant tant d'années. Ceci peut être leurs noces, une fois de plus. Mieux que cela. Toute sa vie, leur vie à tous les deux, peut être sublimée dans la sainteté.

Il se lève donc et marche à tâtons. Il est derrière les autres. Les gens voient cet homme à demi aveugle en vêtements de bure gris qui s'avance avec peine vers l'autel.

Il trouve place à côté de Merle. Et comme ils sont là debout, la main dans la main, le jeune prêtre se retourne et les aperçoit. Tout son corps tressaille, mais un instant seulement. Puis, sa figure s'illumine. Et il voit Louise. Et plus loin, son vieil ami, le premier valet à la barbe blanche. Le chant du psaume les rassemble.

Il descendit lentement vers la rangée des fidèles avec le pain et le vin. Il sentait une vague d'amour le porter vers tous et tous vers lui. Il avait quelque peine à se tenir bien droit. Ce fut mieux, lorsqu'un moment après il put leur répondre, les mains posées sur leur tête, et leur dire au nom de Dieu que leurs péchés leur seraient remis.

Devant la vieille femme bossue il se baissa et s'arrêta un instant, et il la regarda bien en face avec la mine d'un homme qui avait envie de l'appeler mère.

Lorsqu'il fut devant ses parents, vieux, les cheveux blancs, Merle leva les yeux, mais sembla éblouie comme si elle avait vu plus que son fils. Et en cet instant Lorentz sentit qu'il était enfin parvenu au cœur de sa mère. Le père avait les yeux baissés. Mais lorsque le fils lui posa la main sur la tête, un tremblement saisit le corps du vieux.

L'orgue grondait en sourdine. La foule ne chantait plus.

JOHAN BOJER

(Traduit du norvégien par M. P-G. LA CHESNAIS.)

EN VISITE CHEZ LES SEIGNEURS DU OUARZAZAT[1]

Partie de Marrakech le 20 novembre 1913 en direction du Sud, j'ai l'intention de traverser l'Atlas et de gagner non plus l'ouest, le Sous, que j'ai déjà reconnu en 1911, mais l'est, c'est-à-dire la région de la vallée du Ouarzazat. Cette région, située entre l'Anti-Atlas et le Haut Atlas, est encore à peu près inconnue, elle pourrait éventuellement permettre de rejoindre, par le sud, l'Algérie, avec laquelle la jonction, opérée depuis par le nord, c'est-à-dire par le couloir de Taza,

1. Au sud du Maroc, par delà la haute muraille de l'Atlas, s'étend une vaste région, encore mal connue, étageant ses plaines et ses rochers hérissés d'innombrables et souvent gigantesques kasbahs à l'ombre desquelles, sous un régime encore féodal, se groupent des tribus soumises à l'autorité lointaine du pacha de Marrakech, le puissant Hadj Tami Glaoui. Cette région, le Ouarzazat, doit permettre d'établir, par le sud, une jonction avec l'Algérie qui n'existe encore qu'au nord par le couloir de Taza. Préparer cette jonction est un des problèmes marocains à l'ordre du jour. Dès aujourd'hui il apparaît indispensable de constituer dans le Ouarzazat les bases d'une action susceptible de paralyser l'hostilité des populations encore rebelles du Tafilalet que des événements récents ont révélées dangereuses pour notre influence et que nos postes d'El-Bordj et d'Aït-Yacoub contiennent, par ailleurs difficilement. Déjà une route vient d'atteindre le confluent du Draa et du Dadès, des reconnaissances ont été poussées jusqu'au Todra.

Mais, dès la fin de l'année 1913, sur cette piste où, seuls avant elle, avaient, par endroits, passé le P. de Foucauld et le marquis de Segonzac, une jeune

n'existait pas encore; à l'autre extrémité de mon itinéraire les officiers de Bou Denib attendent mon arrivée « s'il plaît à Dieu ». Je vais errer à l'aventure pendant des semaines dans l'inconnu de cette région, en étudier les ressources, les habitants, repérer le meilleur itinéraire. Après avoir traversé l'Atlas par d'affreux sentiers de chèvres où les mules risquaient à chaque instant de rouler au fond des gorges escarpées, par un froid glacial, je gagne la Kasbah du Glaoui où je séjourne sept jours pour organiser définitivement ma caravane et me procurer des guides connaissant bien le pays. Ce n'est pas une petite affaire, surtout pour une femme.

Je ne m'attarderai pas à décrire ici la Kasbah de Telouet qui, peu connue encore à cette époque, a été, depuis, plusieurs fois décrite, mais je dois rendre grâce au cordial accueil que m'y a ménagé le caïd Si Hammou pour lequel son père, Si Madani Glaoui, nous avait remis une lettre d'introduction; El Hadj Thami également nous recommandait tout spécialement « comme étant de sa famille ». Je le connaissais depuis 1911, il avait dès cette époque mis à ma disposition une de ses maisons à Marrakech avec un adorable jardin. Au surplus le Pacha était venu prendre le thé chez moi, à Paris, où deux esclaves m'apportèrent des tapis et différents cadeaux d'amitié.

Si Hammou organisa plusieurs chasses au slougui d'un pittoresque chatoyant, où amis, serviteurs et esclaves noirs, — magnifiques, l'oreille ornée d'un grand anneau d'argent, — caracolaient sur de superbes chevaux aux selles de soies vives brodées d'or.

Française, madame R. Ladreit de Lacharrière, aujourd'hui madame David Le Suffleur, avait tenté — avec quels moyens réduits — de gagner les oasis du sud algérien. Deux voyages d'exploration, en 1910 et 1911, dans les régions du Haut-Atlas et du Sous, voyages dont elle a publié alors le récit (*Le long des pistes moghrébines*), l'avaient excellemment préparée à ce nouvel effort. L'amitié d'Hadj Tami Glaoui, d'autre part, lui facilitait bien des accès. Si les événements de juillet 1914 l'obligèrent à interrompre ses pérégrinations sans avoir réussi à les conduire jusqu'au but qu'elle s'était assigné, les résultats obtenus furent loin d'être négligeables : un itinéraire était repéré, des amis se trouvaient disposés à nous accueillir.

Dans un moment où l'attention se trouve sollicitée de ce côté, il nous a paru intéressant d'extraire des carnets de route de la vaillante exploratrice quelques croquis rapides tracés au hasard de ses étapes.

Telouet, lundi 1er décembre 1913. — Si Hammou a envoyé par un de ses rekkas, des lettres à ses féaux, les informant du passage de ma caravane avec ordre de nous recevoir de leur mieux et de nous fournir des guides. Je quitte donc enfin Telouet à 10 heures et demie du matin malgré mon hôte qui invoque l'insécurité de la route, l'effervescence des tribus, car il y a la guerre, dit-il, dans la région et il espère ainsi me retenir, mais, devant ma décision formelle de tenter ma chance, il s'incline : « Qu'Allah te protège!... »

Il fait frais. La piste que je suis — car bien entendu il n'y a pas de route — dévalle d'abord au milieu du terrain que j'ai battu avec Si Hammou lors de notre dernière chasse au slougui. En huit jours, la neige qui couronne à l'horizon les sommets de l'Atlas a largement fondu. Après avoir traversé la plaine, la piste suit à flanc de coteau. Dans le fond de la vallée, quelques douars épars avec des jardins cultivés en étages. Bientôt, le sentier se fait plus étroit et devient moins sûr. Si Chaffaï, notre guide, nous recommande de ne pas nous écarter; la caravane se rassemble, nous cheminons en silence dans le lit même de l'oued Mellah à sec; quelques tamaris poussent entre les galets... Nous croisons le fils du Khalifa de Ouitourir... Les gorges se resserrent sur l'oued pour s'ouvrir entre Tazart et Timoutout, villages accrochés dans les parois rocheuses, chacun avec sa kasbah; à mi-coteau un marabout au centre d'un cimetière. Nos quatre mokhazni, pieds nus et armés de moukala antiques, bardés de cuivre, chantent des airs chleuh à deux voix. Au loin, dans la montagne, des voix reprennent la mélopée tandis que des femmes, invisibles, font entendre des zarrari stridents.

Arrêt, vers 1 heure 1/4, au bord de l'oued Ounkoh, près de Dar el Hamar : les maisons sont en pierres, couvertes de branchages et de terre; il paraît que c'est le lieu choisi par les coupeurs de route pour piller les caravanes. Nos hommes, le fusil entre les jambes, se sont postés sur des pointes de roches et surveillent pendant le repas rapide et sommaire. Plus de chants : le silence.

Nous repartons, le sentier devient de plus en plus étroit et pierreux, les charges frottent contre les roches, les bêtes glissent, arrêtées par les muletiers qui les tiennent par la

queue, et les cris rauques : *harra sidi, zid*! (en avant, seigneur) se succèdent sans répit. Près de la Kasbah de Tadelless les gorges s'ouvrent sur un pays aride et c'est la sortie définitive du défilé. Au bord de la piste, de grands tas de pierres (Kerkours) où chaque voyageur ajoute son ex-voto pour remercier Allah d'être passé sain et sauf dans ce passage mal famé; une amulette est posée au sommet. Les collines s'abaissent vers le pays absolument dénudé, les rochers se dressent en murailles et les habitations sont creusées à même le roc, formant de simples trous.

3 heures 3/4 : le douar de Tiznit; puis la Kasbah de Taznard se dresse devant moi flanquée de six tours, ornées de dessins en creux; le faîte, plus étroit, est seul blanchi à la chaux, le reste est couleur de terre.

La Kasbah, château du seigneur, que dominent de hautes tours carrées, est un véritable village à côté du douar, entouré de murailles crénelées et parfois de deux enceintes fortifiées, dans lequel habitent, comme au moyen âge, les amis, les serviteurs, les femmes du Caïd. Sous ses murs se pressent les maisons des paysans. En cas d'attaque, les assiégés se réfugient dans la Kasbah avec leurs troupeaux, leurs provisions; plusieurs puits leur permettent de se ravitailler en eau sans sortir de l'enceinte fortifiée. Dans une des tours formant donjon, un guetteur observe le pays, des meurtrières, souvent disposées de façon à former des dessins géométriques, ornent les tours. Les murs, quoique bâties, en pisé, sont très épais et susceptibles de mettre les assiégés à l'abri des coups de feu.

Il n'existe qu'une seule porte, elle est coudée, ce qui permet une plus facile défense; elle est généralement doublée par une autre porte en diagonale. Fréquemment, au centre, se dresse une tour dans laquelle chacun entrepose ses réserves dans des compartiments clos dont il possède la clef. En cas d'alerte, le village est ainsi rapidement évacué, les habitants en sûreté.

Nous pénétrons dans une cour, après avoir franchi plusieurs portes coudées. Des femmes se devinent derrière le grillage des fenêtres; sur les terrasses, d'autres regardent, curieuses, entre les créneaux.

Le Cheikh vient au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue au seuil de sa demeure. C'est un neveu de El Hadj Thami Glaoui (Pacha de Marrakech). Il est très pâle; vêtu d'une djellaba en laine blanche rayée noir; il nous conduit dans une très petite pièce recouverte d'un tapis aux tons exquis, ocré et bleu... des esclaves apportent aussitôt le thé, sur un plateau de cuivre, quatre espèces de gâteaux et deux espèces de dattes.

Nos mokhazni ont été heureusement choisis; très attentionnés à mon égard, depuis ce matin ils courent devant nos mules en chantant, le fusil à la main; ils n'ont même pas l'air fatigué. Quant à Si Chaffaï, le guide, depuis qu'il est sur son cheval (une malheureuse bête dont les os bossèlent la peau), il a pris un air de grand seigneur; par dessus sa djellaba rayée, il se drape majestueusement dans son selham; le fusil à l'arçon de la selle, la koumia et le sac de cartouches en bandoulière, il donne des ordres : c'est lui le chef de la caravane, rien ne rappelle plus le serviteur du départ de Marrakech accroupi sur une mule de charge.

Des esclaves apportent bientôt le dîner, deux sortes de harira (soupe) dont l'une est verdâtre, avec des œufs; il y a pour la manger des cuillères très creuses, en bois, dont le manche est taillé en zigzag; elles ressemblent à de longues pipes. Le repas traditionnel, composé de tadjins et de couscous, fait ensuite son apparition.

2 Décembre, Taznard. — Les femmes du Cheikh me font demander de venir les voir; c'est un grouillement de femmes, d'enfants, d'esclaves qui me regardent curieusement, m'épient et se sauvent apeurés. Je suis, en effet, la première Européenne qu'ils voient; aussi est-ce un grand sujet d'émoi.

Bientôt un repas est servi, à moi et à mes compagnons : un grand plat de riz avec du miel et du beurre, puis le couscous. Les hommes mangent sans arrêt; ils finissent tous les plats, tant qu'il y a de la nourriture ils font aller leurs mâchoires...

Enfin, départ pénible à midi. Nous suivons le lit de l'oued entre Iourizenn et Tazart; les collines sont arides; dans des éboulis de pierres, les moutons cherchent vaine-

ment une maigre nourriture. Nos quatre soldats font ma joie : ils vont, alertes, vêtus d'une courte chemise et d'un chiffon roulé autour de la tête, les pieds chaussés de sandales rattachées à la cheville par des cordelettes; ils sont maigres, très bronzés, souples, la démarche élégante; ils bondissent comme des chamois, sans effort, sans fatigue apparente; le fusil sur l'épaule, ils vont ainsi pendant des heures, chantant, riant...

Les mules de la montagne sont brunes, très petites mais infatigables. Nous croisons quelques cavaliers, chacun d'eux porte à sa selle l'orge de son cheval dans un sac fait d'un vieux morceau de tapis qui, le moment venu, servira de musette, tandis que dans tout le reste du pays on étale l'orge par terre.

Sur la gauche, voici le ruisseau d'Ouanoubiott, puis le douar d'Asfalou. Près d'une Kasbah, quelques jardins et deux palmiers solitaires... Sur la droite, de hautes montagnes bleutées barrent l'horizon; entre deux falaises on aperçoit le Djebel Siroua.

Près de la Kasbah et du douar d'Aït Boulmane nous quittons le lit de l'oued pour monter à gauche dans les rochers et déboucher ensuite dans une large vallée. Au centre de la plaine aride, sur un champignon se dresse la Kasbah d'Aït Aïssa, dominée par l'agadir (place forte) et entourée de murs; en bas, le marabout de Sidi Ali Ouamerrh.

Arrivée à la Kasbah du caïd d'Addou à 1 heure. Les tours vont en s'amincissant de bas en haut. Nous passons plusieurs portes, puis des ruelles étroites. Le neveu du Cheik Addou, Si Brahim, vient au-devant de nous et nous souhaite la bienvenue. Plusieurs maisons seigneuriales bordent une petite cour où des mules sont entravées. Je m'installe dans une grande pièce soutenue au centre par une massive colonne décorée de curieux motifs d'ornements géométriques peints de bleu et de vert sur fond rouge. Si Brahim, notre hôte, est grand, mince, l'ovale du visage long, le nez en bec d'aigle, de très beaux yeux, des dents magnifiques.

Sur ma demande il me fait faire le tour du douar, construit en terre, aux ruelles étroites; les femmes, qui n'ont jamais vu d'Européens, se précipitent pour nous voir; elles regardent de tous leurs yeux, la figure sans voiles.

Si Brahim veut me faire aussi les honneurs de sa maison. L'entrée coudée est fort sombre et débouche dans une cour où des esclaves accroupies filent la laine; sa sœur me prend par la main et me fait monter un escalier en colimaçon complètement obscur, menant, au faîte, à une terrasse sur laquelle donnent plusieurs pièces : c'est la terrasse des femmes. De là, elles observent sans être vues, elles se réunissent pour bavarder, commenter les commérages que leur apportent des esclaves qui vont fureter de tous côtés en faisant les commissions; elles surveillent les allées et venues. Nous nous accroupissons, dans une de ces pièces, sur des tapis de haute laine de teintes criardes, au milieu de coussins de drap et de cuir. Mon hôtesse ressemble à son frère, elle est grande, mince, elle a les traits réguliers, allongés, avec de grands yeux noircis de kohl qui semblent immenses; les sourcils, formés de deux traits de koheul vont de la naissance du nez au bas des tempes; la peau est couleur d'ambre; sur les joues et le menton, trois petites croix faites au vernis noir; les bras et les doigts sont longs, minces, c'est une vraie slouguia; elle s'appelle el Kebira (la grande), elle est chleuh et ne sait pas l'arabe.

El Kebira est drapée dans un morceau de cotonnade blanche attaché sur les épaules par des plaques d'argent ciselées, reliées par des chaînettes, un foulard rouge à bandes jaunes lui entoure le front et retombe sur les épaules, un autre, roulé en corde, forme bandeau; ses longs doigts sont ornés de bagues d'argent, des bracelets d'argent à grosses côtes, aux gravures naïves, encerclent ses bras; autour de son long cou de cigogne, deux colliers, l'un de perles fines baroques, un autre fait de boules d'argent gravées et de corail, séparées par des pendeloques faites de piécettes; aux oreilles de lourdes boucles à pendentif.

Bientôt toutes les femmes arrivent sur la terrasse, se bousculent pour me voir, poussant des cris de joie; des rires fusent, je suis une chose étonnante, un objet jamais vu.

Bia, la mère d'el Kebira et de Si Brahim, notre hôte, a également pour fille Fathma, une des femmes d'El Hadj Thami. Elle parle fort heureusement l'arabe et me demande des nouvelles de sa fille. Je l'ai vue avant de quitter Marrakech, j'ai pris le thé avec elle et ses compagnes et je puis donner des

nouvelles récentes. Bia me remercie les larmes aux yeux et loue le Seigneur que tout aille bien : « Où est sa fille est son cœur ».

Bientôt commence le défilé, qui sera interminable, de toutes celles qui se croient malades, les unes de l'âge le plus tendre, d'autres centenaires ou presque... Ma réputation de toubiba et celle de mes guérisons quasi miraculeuses, répétées et amplifiées par mes hommes, s'étendent, à des kilomètres à la ronde et je suis poursuivie par une horde de malheureuses qui font de longues marches à pied pour venir jusqu'à moi. Combien je voudrais pouvoir faire davantage! hélas, je me borne à peu de choses...

Toutes mes malades souffrent des yeux; des esclaves font bouillir de l'eau et je commence à les soigner. Des aveugles touchent mes vêtements dans l'espoir de guérir... d'autres souffrent de la tête, du ventre, etc.; je distribue des médicaments et surtout de bonnes paroles. Mais le village entier ayant appris l'arrivée de « el Mallema » se précipite à l'assaut de la terrasse et la gent féminine envahissante m'étouffe, s'accroche à ma robe, me suppliant.

El Kebira, tandis que les négresses retiennent la foule, m'entraîne par un escalier dérobé qui mène à un rez-de-chaussée; elle m'installe à l'abri dans une longue pièce prenant jour sur une cour; une vieille aveugle est accroupie sur des coussins. Je suis bientôt rejointe par quelques compagnes de mon amie; elles m'enlèvent mon chapeau, défont mes cheveux qui tombent sur mes épaules; leur couleur blonde les étonne, toutes viennent les toucher, mon chapeau passe bientôt de tête en tête et ce sont alors des éclats de rire sans fin. Quant à el Kebira elle a mis mes gants et, quoique en piteux état, ils font son admiration; elle ne veut plus les quitter, pour la plus grande jalousie de ses compagnes, et je dois expliquer à quoi cela peut servir; le système des boutons à pression les fait pleurer de joie.

Mais Si Brahim vient me chercher, car le harem de Si Hammou, son oncle, me réclame.

J'entre dans la seconde Kasbah qui est précédée d'une cour où des chevaux et des mules sont entravés devant de hautes mangeoires en terre séchée. Les deux Kasbahs se hérissent l'une contre l'autre, séparées par une étroite ruelle. Chacune

abrite des amis, des serviteurs, des esclaves, et, dans une partie séparée et enclose, les femmes. L'entrée, comme toujours, est coudée; comme toujours aussi, on traverse une seconde cour où des esclaves filent la laine et font la cuisine; un escalier sans jour conduit au faîte, sur la terrasse dont chaque côté est occupé par une chambre.

Une négresse à la croupe rebondie et ondulante m'apporte des dattes poussiéreuses et du lait caillé.

Une de mes nouvelles hôtesses, les femmes de Si Hammou, affalée sur des coussins, se plaint de l'estomac, une autre du foie; une de mes voisines ayant mal à la tête, une esclave lui a fait des pointes de feu sur le front pour brûler le démon du mal; une vieille édentée me demande une poudre pour avoir des enfants... Il faut des médicaments pour toutes, même celles qui n'ont rien. Chacune me prend à part et hurle en chleuh à mon oreille, espérant que je comprendrai mieux; une autre me tire par mes vêtements, c'est à devenir folle. Une esclave traduit en arabe les demandes et les réponses. Parfois leurs réparties me font bien rire, car elles n'ont aucune pudeur et elles emploient les mots ou les gestes les plus crus. Il en est une qui me raconte qu'elle est encore jeune, mais que le cheikh l'est beaucoup moins : elle me supplie de lui donner un médicament propre à réveiller cette énergie somnolente!

Je me sauve, après les salutations d'usage, non sans être encore accrochée à la porte par d'autres harpies.

Dans la cour de ma demeure, femmes et hommes mendient des médicaments.

Après une nouvelle distribution, je m'enferme dans ma chambre pour, étendue sur mon lit de camp, goûter enfin le repos.

3 et 4 décembre. Aït Addou. — Pendant que je m'habille. je fais garder ma porte, car elle ne ferme qu'extérieurement, El Mâtti, de planton, empêche les gens d'entrer. Je n'ose pas sortir de peur d'être happée par des malades. Mes hommes attendent le « ftour » (déjeuner), ils ne veulent pas partir avant, ils grognent parce qu'ils ont faim. Ce qu'ils peuvent absorber est incroyable!... Si Brahim me fait demander. Je fais répondre que je suis souffrante. Il vient un peu plus tard

partager mon repas. Il a mis autour de son front la courroie de la lorgnette que je lui ai donnée; il semble ravi de son *rza* ainsi orné!

Le vieux Cheikh Si Hammou, vient également et me remercie avec effusion du médicament que je lui ai fait remettre, me suppliant de lui en donner de nouveau à mon retour.

Tandis que nous prenons congé de nos hôtes, un rekkas apporte une lettre du général Lyautey et une du colonel de Lamothe demandant de préciser certains renseignements sur le Ouarzazat.

Les habitants se pressent le long des ruelles pour nous regarder partir; les femmes sur les terrasses sont à demi cachées par les créneaux.

1 heure 1/4. — Nous traversons l'oued à sec, encadré de hautes falaises, le sol est aride, rien que des pierres... sur la gauche Aït Oulouane se détache sur un fond de montagnes bleu foncé, aux cimes neigeuses.

Tizirgatt, entouré de jardins. Nous dépassons successivement les douars : Taselmene, Iremoun et Tabohra; la Zaouia Si Hamed, sur la droite, près de l'oued Iriri, puis Tazentoutt, Enfin, voici Tikirt, but de notre étape, gros douar dominé par quatre Kasbahs.

Nous arrivons vers 3 heures; le Cheikh vient au-devant de nous et nous introduit dans sa demeure. Après plusieurs cours se faisant suite, communiquant par des portes très étroites, un escalier — presque une échelle — nous conduit sur une minuscule terrasse couverte. Deux marches donnent accès dans ma chambre, toute petite, ornée de tapis; le plafond est soutenu par des palmes et des branches de lauriers s'entrecroisant et peintes de différentes couleurs. Un serviteur apporte le thé, des dattes et des gâteaux à l'anis.

Je vais faire le tour de la Kasbah, puis du douar; la foule me suit en poussant des gloussements de surprise. Eux non plus n'ont jamais vu d'européens. C'est sous un costume indigène que le marquis de Segonzac traversa Tikirt (1905) au cours d'une de ses périlleuses et fructueuses explorations. Tout le village est bientôt dehors.

Il y a des combats dans la région et le caïd de Telouet a levé une harka qui a pris tous les hommes valides, il ne reste guère

que les juifs et les infirmes. Ils ont tous « le khnif », burnous en laine rugueuse marron presque noir, décoré dans le dos d'une grande demi-lune rouge aux dessins brodés.

Les femmes sont généralement vêtues de cotonnade blanche, les plus pauvres (les meskines) de bleu foncé avec des foulards de même nuance.

J'erre au hasard dans le village dont les maisons en terrasse se pressent les unes contre les autres et s'étagent sur une petite colline. Au faîte pierreux, aride, un petit marabout, près d'un cimetière. De là je domine le paysage. La vallée où coule l'oued forme un vaste cirque bordé de plusieurs plans de montagnes dont les plus hautes sont coiffées de neige; des douars parsemés, dominés par leur Kasbah; quelques jardins font tache; tout le reste est désert.

De l'endroit où je suis, mon regard plonge dans un enclos où des serviteurs affairés frappent avec des bâtons pour faire jaillir les grains de maïs blancs ou jaunes d'or des épis qui, séchés, mélangés à des broussailles, servent à faire du feu. Un seigneur, accroupi sur une natte, surveille en égrenant son chapelet et active de la voix les travailleurs; d'autres, avec des couffins, ramassent les graines puis les jettent sur le sol pour que les pellicules s'envolent.

Les montagnes se colorent au coucher du soleil d'un rouge violent et elles se strient de grandes ombres violacées.

5 décembre. — La cour de mon logis est encombrée par les malades : des aveugles, des sourds-muets, des vieillards soutenus par des enfants, tout ce monde attend de moi sa guérison... Hélas! je ne peux pas grand'chose et je dois repartir, prendre la piste.

Le Cheikh Hamed ould Hadj et ses deux fils viennent nous faire leurs adieux. Tous sont accroupis dans la cour regardant charger les mules. Départ à 9 heures 1/2. A droite, Zaouia Mzhara, dominé par sa Kasbah en pisé dont les murs sont blanchis à la chaux à la partie supérieure; le terrain est pierreux, noirâtre; derrière nous les montagnes sont toutes roses, les derniers plans, bleus ou violacés, coiffés de neige... Ce matin à 8 heures, il y avait 4° et maintenant le soleil est brûlant. Des femmes passent, disparaissant sous des charges énormes

de broussailles. Une bande de juifs, vêtus de lévites sordides, la calotte noire posée sur des cheveux longs, crasseux, me croisent.

11 heures 1/4. — Kerkours le long de la piste. De là, la vue s'étend sur le Ouarzazat, pays dénudé, un chaos sombre de collines... Nous cheminons sur de gros galets. Les passants sont tous armés de fusils et saluent Si Chaffaï qui se rengorge : il est ici dans son pays!...

Tifoultout sur la hauteur.

Nous traversons l'oued Assakandiri, puis un plateau aride que borne le djebilet Tabatch, nous descendons sur l'oued Iriri. Une Kasbah entourée d'une muraille, dominée par des tours crénelées, se dresse sur un mamelon au pied duquel croissent quelques maigres palmiers. Nous laissons nos bêtes entravées dans un enclos, avec les muletiers, et nous montons par un chemin raide dans l'enceinte fortifiée. Les indigènes nous regardent, effarés. Les femmes se pressent aux ouvertures des terrasses.

Le Cheikh Si Madani vient au-devant de nous. Il est âgé, porte une belle barbe blanche, se drape avec grâce de blanche laine : il est grand seigneur et ses mouvements sont pleins d'élégance. C'est un beau-frère du Glaoui.

Il nous offre un repas aux plats nombreux, variés et succulents. Après un échange de cadeaux et quelques soins donnés à des indigènes, nous repartons vers trois heures. Les hommes, repus, somnolent sur le haut des mules de charge, bercés béatement, ils se réveillent de temps à autre pour énumérer toutes les bonnes choses qu'ils ont absorbées.

Nous suivons le lit de l'oued Iriri; à droite, le douar d'Areuh, à gauche Aït Isfoutali.

Le paysage est devenu tout à fait saharien, les ksars sont en terre, les montagnes, à l'horizon, entourent ce désert.

Zaouia de Sidi Ottmane à droite, Tamassint à gauche s'abritent derrière leurs murailles; nos trois cavaliers font la fantasia et lancent leurs chevaux, bride abattue, sur des cailloux, tandis que les femmes, dans les douars que l'on rencontre au bord de la piste, font entendre leurs zarraris stridents.

Une Kasbah isolée au bord de l'oued... A droite Tamerzass, Asremou à gauche, sur la montagne, au loin.

Voici la fin de notre étape : la Kasbah de Taourirt se dresse majestueuse, entourée de hautes murailles crénelées, flanquées de tours; plusieurs portes coudées nous conduisent dans l'enceinte... Si Hammadi vient au-devant de nous, il me prend par la main et me guide dans la Kasbah vers la pièce préparée pour moi, fraîchement blanchie à la chaux; le plafond est orné de dessins naïfs; par terre des tapis et des matelas. Dans la cour donnent deux autres pièces, l'une pour mes indigènes et l'autre pour mes bagages... Des serviteurs apportent le thé, des gâteaux, des dattes, du lait de chèvre. Si Hammadi me conduit ensuite au faîte de ma demeure pour me faire admirer la vue de ses domaines. Des femmes sont sur les terrasses voisines; elles ne se cachent pas. Contre ma maison se trouve un fondack où des initiés de Si Mohammed ou Mansour font des acrobaties; un cercle d'hommes et de femmes dévoilées portant des enfants attachés sur leurs reins, les entourent; mais bientôt tous les regards se tournent vers moi. Les acrobates me saluent et font des tours en mon honneur.

6 décembre. Taourirt. — Si Hammadi est venu ce matin prendre de mes nouvelles, mais je dormais encore...

Si Chaffaï et des esclaves du maître m'accompagnent dans le village écartant les curieux. Les maisons sont en terre séchée et rappellent les habitations sahariennes. Le village est entouré de hautes murailles; quelques rares portes, fermées au coucher du soleil, donnent accès au dehors. Les ruelles encaissees descendent vers l'oued, les indigènes me suivent en masse, se bousculant; ils n'ont jamais vu d'européens, leur curiosité ne se rassasie pas.

Le déjeuner se compose de cinq plats excellents : beignets au miel, deux ragouts de poulets, un de bœuf, le couscous classique et un autre au sucre et à la cannelle.

Si Mohammed, qui habite une partie de la Kasbah, est fils de Madani Glaoui (ancien Grand Vizir), il est très noir, figure ronde, deux noiders (boucles) sortent du rza et tombent le long des joues, les doigts sont longs et minces, aux ongles bien formés; il est vêtu d'une djellaba à petites raies noires en laine très fine; ses femmes, au nombre de quatre, sont frappées à coups de matraque par lui, pour se distraire, dit-on... Si

Hammadi, son oncle, est moins foncé de peau, mais il est tigré de larges rayures blanches, la lèvre inférieure est pendante, le regard est doux. Il vient me chercher pour aller voir Jemila, sa femme turque, son grand luxe de campagnard. Il me prend la main et me conduit à travers les cours, jusqu'à sa demeure où il me souhaite la bienvenue. J'entre dans une pièce meublée de tapis et de coussins; tout est très soigné, élégant, les fenêtres grillagées donnent sur des jardins qui bordent l'oued, puis la vue s'étend au loin.

La favorite de l'heure vient vers moi, me répétant les formules de politesse consacrées et nous nous asseyons sur les matelas recouverts de mousseline brodée. Ma nouvelle amie est très blanche de peau; les veines sillonnent de bleu sa pâleur de rousse, le front est bombé, les tempes étroites, le nez fin et presque pincé, le menton volontaire; les yeux sont brun clair, cernés de koheul à la partie inférieure seulement, les sourcils arqués au pinceau; l'ensemble est frêle, chétif : une plante transplantée. Elle est vêtue d'un cafetan de soie broché de fleurs violettes, recouvert d'une tchamir en mousseline blanche, serrée à la taille par une haute ceinture raide en velours vert brodé d'or; autour du cou, un collier d'une dizaine de rangs de perles fines; aux bras, deux lourds bracelets en or massif incrustés de pierres de couleur d'un travail indigène; au doigt, un gros rubis serti d'or. Une esclave noire très proprement vêtue m'apporte du lait dans un bol de cristal à fleurs et des dattes dans une corbeille tressée, tandis que deux autres négresses se tiennent à la porte, dans l'attente d'un geste de commandement; un petit négrillon se tient debout près de sa maîtresse, il peut avoir quatre à cinq ans, il est vêtu d'une chemise de coton blanc qui, toute neuve, se tient raide sur son corps d'ébène; son service consiste à chasser les mouches d'un geste saccadé, avec une serviette brodée de fleurs rouges. Des servantes apportent le café dans un service d'argent, les verres sont en cristal orné d'arabesques d'or; dans une coupe, de minuscules gâteaux de la grosseur d'une noisette.

Jemila habitait Stamboul, et la joie illumine son pâle sourire lorsque je lui parle de son pays où j'ai séjourné.

« Là, me dit-elle, j'allais et venais en costume européen,

je menais la vie de tout le monde, je voyais, j'entendais vivre autour de moi : ici, je suis morte... Au début, je ne pouvais pas bouger, engoncée dans ces affreux costumes... »

Elle a passé à Marseille et me raconte son émotion dans le funiculaire; elle s'arrêta à Beyrouth, à Tanger, chez El Menebbi; là elle voulut monter à cheval, mais sans succès : elle me raconte sa chute et rit de sa maladresse. Elle alla ainsi de harem en harem, vendue ou offerte en cadeau; elle passa à Fez, chez El Madani puis chez El Mokri, ensuite à Rabat, enfin à Marrakech chez El Hadj Thami. Tandis que deux de ses compagnes restaient, elle fut donnée, comme un objet de luxe et de rareté, à Hammadi qui l'amena ici au Ouarzazat, de l'autre côté du haut Atlas où la mort l'attend dans l'ennui et le mal du pays. Elle a un petit garçon. Elle préférait Marrakech, qui est la medina, où il y a des fêtes, où l'on se reçoit; ici, il n'y a rien, personne ne parle arabe, les gens sont frustes, et pour acheter la moindre chose il faut aller à Marrakech; elle n'a pas le droit de sortir et ne sait pas le chleuh. Jemila habite seule dans sa maison avec ses servantes et ses esclaves, elle leur parle avec sécheresse, commande d'un ton bref, de toute la hauteur de la femme se sentant au-dessus de ce qui l'entoure; tandis que les femmes arabes traitent les esclaves et les servantes d'égale à égale, avec familiarité. Dans une petite pièce voisine, deux parapluies accrochés au mur forment une panoplie; d'où sont-ils venus échouer dans ce bled lointain?...

Mon amie me conduit au faîte d'une des tours de sa demeure où une petite pièce carrée, encombrée de coussins et de tapis, forme son coin favori; de la fenêtre grillagée, la vue s'étend au loin et Jemila peut rêver par delà l'horizon... Une négresse nous apporte le thé, des gâteaux arabes, des amandes grillées et salées. Jemila me dit longuement son chagrin, la perte de sa liberté, son pays qu'elle ne verra jamais plus! Ses mouvements sont gracieux, elle boit son thé sans bruit, contrairement à la mode marocaine et s'évente parfois d'un petit mouchoir brodé de soie verte.

Si Hammadi vient prendre le thé avec nous, puis nous laisse seules. Jemila de nouveau me sourit. Trois vieilles femmes accroupies à la porte lui parlent un arabe mélangé de chleuh; elles se tiennent éloignées, pleines de respect,

baisent le tapis sur lequel elle se tient, mais n'osent pas toucher sa robe... c'est la favorite!

Un geste à peine perceptible, une esclave apporte aussitôt une ravissante coupe de cristal à dessins d'or qu'elle tient comme une fleur dans le creux de sa main noire, sur un mouchoir brodé et plié. Les mousselines qui recouvrent les plateaux sont fines, brodées de soies de couleur, ornées de franges, tout est raffiné. Cela est si différent des intérieurs chleuh si frustes... Quand on pense aux difficultés pour faire venir toutes ces choses de la médina, tant de jours de marche à travers les sentiers abruptes du haut Atlas!...

Le caïd vient me chercher pour assister aux danses et me conduit dans une grande cour, au pied d'une haute construction flanquée de tours; au centre, trente-sept femmes habillées de cafetans de différentes couleurs, recouverts de cotonnade blanche retenue aux épaules par des plaques d'argent rejointes par des chaînettes, le cou est orné de colliers en boules de corail, d'ambre et d'argent; un foulard aux tons vifs couvre le front et retombe sur la nuque, tandis qu'un second, plié, serre la tête et se noue en arrière. Elles sont les unes contre les autres, les épaules se touchant, formant ainsi une longue file; les mains jointes s'abaissent et se relèvent pendant que le corps se dandine d'avant en arrière et vice versa, puis de gauche à droite, tout en chantant; les hommes leur font vis-à-vis, chantent à leur tour et le refrain est repris en chœur, tous se balançant d'un pied sur l'autre en scandant les paroles. Les musiciens forment un petit cercle, rythmant avec leurs têtes et frappant sur de grands tambourins. Tout autour, la foule s'est groupée, curieuse; les mains et les figures des danseuses font seules une tache sombre dans tout ce blanc; les femmes ont la peau très brune, les sourcils peints, des rayures et des points rouges ornent la figure; sur le front et la lèvre inférieure, des dessins noirs; elles frappent maintenant leurs mains l'une contre l'autre, s'appuyent sur un pied qu'elles avancent, puis reculent; toute la ligne des danseuses exécute le même mouvement avec exactitude; la mélopée, par moments, traîne en une sorte de long gémissement pour tout à coup devenir aiguë et précipitée... La nuit tombe, des serviteurs

apportent d'énormes brassées de broussailles, le feu crépite et les flammes éclairent de lueurs vives les figures bronzées, les foulards multicolores des chanteuses; elles se séparent en quatre groupes se déplaçant par petits pas saccadés toutes ensemble en se dandinant et chaque groupe formant un cercle; un danseur se détache, entre dans la ronde, saute d'un pied sur l'autre puis danse sur un seul pied, s'arrête devant une danseuse, fait frémir tout son corps de frissons et met devant elle un genou en terre. C'est ensuite une femme qui danse au milieu du cercle. Un esclave active le feu avec des brassées de feuilles de palmier, des branches de dattes et, tout en apportant les broussailles, il se dandine et suit le rythme des derbouka. Un petit chleuh de quatre à cinq ans, vêtu d'une djellaba rayée, le capuchon rabattu sur les yeux, se met à danser au milieu d'un cercle en frappant ses mains l'une contre l'autre avec un sérieux à mourir de rire.

Les spectatrices sont toutes à visage découvert, portant leur enfant sur les reins ou l'allaitant. Belgod, mon mokhazni, et un ami dansent ensemble, croisant leur koumia (poignard) et faisant des bonds de chèvre.

Je domine le spectacle d'une petite terrasse. Près de moi, Si Mohammed dit sa prière pendant que la musique fait rage, puis il égrène son chapelet tout en contemplant les danses...

7 décembre, Taourirt. — Les malades, depuis ce matin, défilent dans ma cour; il en vient de très loin et ma caisse de médicaments s'épuise.

Les femmes chleuh de Si Hammadi me réclament à leur tour. Déjà le tam-tam retentit dans la cour, car c'est bientôt l'Achour et tous se réjouissent.

Jemila m'attend dans l'ombre de la porte de sa demeure, elle a mis une djellaba de soie par dessus ses vêtements et le capuchon retombe sur sa tête, elle n'est pas voilée. Le caïd nous précède après avoir fait évacuer la cour qui sépare la maison de la favorite de la Kasbah des autres femmes. Le petit esclave noir porte sur un mouchoir brodé les cordelettes de oie verte qui servent à retenir les larges manches de sa maî-

tresse. Nous pénétrons sous une voûte sombre, puis dans une grande cour de ferme où toutes les femmes réunies et parées attendent notre venue; dans un angle, des esclaves préparent le repas tandis que les poules picorent de-ci de-là. Une des femmes de Si Hammadi me prend par la main pour me guider dans l'escalier rudimentaire, aux marches très hautes, la plus profonde obscurité règne. Nous traversons une chambre au sol battu et dont les murs ne sont pas même crépis, pour nous asseoir dans une seconde blanchie à la chaux; le plafond est orné d'une frise sculptée et peinte; par terre, des tapis de la montagne aux teintes vives, des matelas et des coussins recouverts de linon brodé; les petites fenêtres grillagées donnent sur l'entrée de la Kasbah et la cour où sont entravées nos bêtes. L'élégance n'est pas aussi raffinée que chez mon amie turque. Elle a retiré sa djellaba qui cachait son cafetan orange recouvert d'une tchamir en mousseline de soie brodée de fleurs, de paillettes et de fils d'or. Près de moi s'est accroupie une grosse et aimable femme de Si Hammadi; elle est vêtue d'une tchamir à dessins minuscules rouges et bleus. Une autre est cherifa (descendante des prophètes), paraît-il, elle est bouffie, les joues poupines et fardées dans lesquelles les yeux disparaissent, la peau est très sombre, une étoffe de mousseline cache son cafetan et s'attache sur les épaules par des bijoux d'or incrustés de pierres; aux bras, des bracelets massifs d'or, également rehaussés de pierreries; recouvrant le foulard qui cache ses cheveux, une mousseline blanche à raies rouges entoure le front, se croise, repasse sous le menton et étouffe la bouche... Une des femmes de Si Mohammed est du dar el makhzen de Fez (maison du sultan), sa peau est blanche, son profil est celui de la brebis, son cafetan et son foulard sont de soie rose; une autre est également très blanche et fort maigre; il y a aussi deux négresses dont l'une est une véritable guenon; sa mâchoire avance, ses joues noires sont peintes de vermillon, son cafetan est cerise, elle possède les plus beaux bijoux : des boucles d'oreilles énormes, en or, ornées de grosses perles fines; elle est amusante, vivante, parle un peu d'espagnol, connaît Melilla, Tanger; elle connaît beaucoup de choses et semble avoir pas mal roulé... c'est la favorite de l'heure. Des servantes apportent le café, puis du lait, des dattes, des

amandes, des noix, des cornes de gazelle (pâte d'amandes enrobée de sucre), et différents biscuits secs, enfin le thé à la menthe.

Le soleil se couche rougissant le sommet des montagnes; par les petites fenêtres grillagées je ne me lasse pas de voir le pays resplendir de tons ineffables; puis l'obscurité brutalement descend et déjà les étoiles, pâles, scintillent. Mon admiration pour le pays désolé qui les entoure, étonne mes amies; elles ne l'aiment pas, préfèrent Fez et Marrakech qui sont des villes où il y a du bruit, du mouvement et une foule de distractions pour celles qui regardent à travers les grilles de leur prison.

Elles se font des politesses entre elles, les co-épouses, demandent des nouvelles de leurs enfants qui ont tous le même père, mais la jalousie se fait jour malgré les paroles d'amabilité convenue. Elles me parlent à l'oreille, se débinant l'une l'autre, me demandant qui est la plus jolie. La Turque les horripile; si elles pouvaient, elles la lapideraient. En effet, Jemila fait contraste par sa figure d'Européenne, par ses gestes civilisés; elle est, certes, plus près de moi que d'elles toutes.

Nous changeons de pièce : un grand lit est recouvert d'une moustiquaire; par terre des tapis, des matelas, des coussins... Des servantes apportent « el tass », l'aiguière pour le lavement des mains. Comment? il va falloir dîner à cette heure-ci? Il n'est cependant guère plus de cinq heures et nous n'avons pas arrêté de picorer tout l'après-midi!

Accroupies, nous formons deux groupes : le défilé des plats commence. Deux gros cierges vert et rouge plantés dans un candélabre de cuivre nous éclairent, tandis que nos mains piochent à même le plat.

Quelques femmes viennent me demander des médicaments. L'une est du Sous, elle est étonnée que je lui parle de son pays que je connais bien. On m'amène un fils de Si Mohammed que sa mère, stupidement, a fait asseoir sur une pierre brûlante pour le guérir d'une diarrhée; il a un morceau de fesse enlevé, une plaie plus large que les deux mains réunies, qui a été recouverte de miel : c'est affreux, un enfant de chez nous serait mort depuis longtemps. Une esclave le promène sur le ventre dans ses bras, nuit et jour. Je le soignerai de mon mieux.

Nous allons sur la terrasse entourée d'un petit mur qui cache les femmes aux regards curieux, les meurtrières permettent de voir au dehors Nous sommes toutes accroupies dans une petite chambre dont la fenêtre grillagée donne sur la cour intérieure où, de nouveau, hommes et femmes dansent, éclairés par de grands feux, aux sons d'un tam-tam

La figure collée contre le grillage, je pense avec terreur à l'existence de ces femmes cloîtrées, pleines de jeunesse, de vie, et qui ne sortiront que le jour de leur mort Une angoisse m'étreint, m'étouffe. Est-ce que moi non plus je ne sortirai jamais? .. Si la porte ne s'ouvrait plus pour me laisser passer...

Je frissonne tandis que les danseurs s'agitent en cadence tout en chantant et que les flammes des feux de joie s'allongent vers les murs, éclairant toutes ces faces sauvages.

Je ne puis plus y tenir, les murs m'étouffent, j'aspire à sentir l'air frais me caresser, à me retrouver vivante...

Je fais mes salutations d'adieu et de remerciements pour la réception; mes compagnes me suivent jusqu'à la porte de leur demeure où Si Hammadi vient au-devant de moi et m'offre, enveloppés dans une étoffe brodée, de la part de toutes ses femmes, une paire de bracelets, des boucles d'oreilles et une chaîne chleuh. Après avoir appelé la bénédiction d'Allah sur cette demeure, je m'enfuis à l'air, au grand air libre...

8 décembre, Taourirt. — Je projette de reconnaître le pays de l'autre côté de l'oued Iriri et de rentrer à Taourirt le soir. Il fait un froid terrible. Si Mohammed est déjà dans la cour, il prend avec moi du lait chaud, du café, puis du pain avec du beurre et du miel, un grand plat de riz au sucre et aux raisins.

Départ à 7 heures 1/2. — Je claque des dents sur mon cheval...

Nous traversons l'oued et suivons une route parallèle à celle de notre arrivée, les collines sont couvertes de cailloux noirs, aucune végétation; caché au bord d'une châba, un douar en terre séchée avec quelques palmiers : on butte littéralement sur le village d'Aggenzal vers 10 heures 1/2. Les habitants viennent au-devant de nous et nous traversons le douar au milieu de la curiosité générale. Le Cheikh Brahidmahit Allah nous fait entrer chez lui tandis que des serviteurs se précipitent

pour tenir nos bêtes et que d'autres apportent le thé, des dattes et des noix dans une corbeille tressée. Rapide échange de politesses, puis nous reprenons la piste.

Le pays forme des falaises recouvertes de galets noirs, parsemés de rares touffes de jujubiers. Agerghaghenn gara à droite. La piste descend raide dans des pierres sur une châba bordée de hautes falaises. Au fond des gorges une palmeraie

Arrêt à 1 heure près de l'oued Fint presque à sec. Deux douars dans le lointain. Nous attendons, accroupis sur des galets, en plein soleil. A 2 heures, le ftour (déjeuner) n'arrive toujours pas, nos guides partent en reconnaissance. Enfin, un indigène apporte ce qu'il faut pour faire le thé, du reste détestable, tandis qu'un autre nous offre du blé bouilli, dans une grande écuelle de bois, et du miel dans un bol. On doit tremper son doigt dans le miel, puis dans la bouillie et l'on fait une sorte de boulette excellente à la langue, mais plutôt lourde à l'estomac.

Déjà des serviteurs arrivent à la file, portant sur la tête le couffin surmonté du couvercle pointu; les plats sont déposés devant nous, le douar qui nous envoie ainsi la mouna est fort loin, mais grâce aux enveloppes de paille elle arrive encore chaude; il y a un mechoui, du poulet, un tadjin...

Le retour se fait dans un pays encore plus aride et plus pierreux. Si Mohammed qui m'accompagne a maintenant quitté sa belle mule harnachée de laine rouge à pompons pour un cheval à la croupe majestueuse. Nous marchons dans un pays monotone à l'infini. Voici de grands trous desquels on retire une terre savonneuse qui sert à laver les vêtements de laine.

Bientôt le soleil descend à l'horizon, un flot de sang monte à l'assaut des montagnes, s'accroche aux aspérités, la marée éblouissante s'étale lentement, atteint les cimes qui flamboient, les sommets de neige qui rosissent, puis, au faîte du ciel, se noie dans le bleu qui s'assombrit; le côté du levant, à son tour, s'embrase, une lave sanglante s'y traîne dans un flot d'or et de cuivre rouge; les nuages se pourprent en s'allumant aux brasiers; les palmiers, au premier plan, découpent avec rigidité leur ombre chinoise sur ce fond éclatant. Puis, brutalement, c'est la nuit : un froid glacial nous fait soudain frissonner tandis que les étoiles déjà scintillent.

Dans la traversée de l'oued, le brouillard s'épaissit, nous enveloppe. Taourirt que nous regagnons enfin est déjà faiblement éclairé par la lune, les ruelles semblent, à cette heure, plus étroites, plus tortueuses.

Si Hammadi, inquiet de notre longue absence, est venu s'informer plusieurs fois de nous... Il vient, aussitôt après le repas du soir, me chercher et me fait entrer dans une cour où ses femmes sont déjà toutes réunies. Toutes mes amies d'hier sont là, enveloppées dans des djellaba, le capuchon rabattu, mais sans voile. Nous sommes assises sur une petite terrasse dominant de quelques mètres la cour.

C'est demain l'Achour, grande fête arabe, et les réjouissances, commencées la veille, redoublent. Autour d'un immense feu de broussailles, toutes les femmes de la Kasbah, esclaves, servantes et enfants, font résonner la tarridja en chantant et dansant; elles ont sur la tête une sorte de couronne faite en palmier tressé. Une esclave jette dans le brasier un silo aérien en palmier tressé, la flamme monte, droite, énorme, nous brûle le visage et éclaire de lueurs fantastiques les fantômes blancs qui se trémoussent devant le feu; de pauvres misérables viennent chercher de la braise; les enfants, ravis, se chauffent, étendent leurs bras et leurs jambes glacés et engourdis, tandis qu'infatigables, les danseuses frappent dans leurs mains en sautant d'un pied sur l'autre.

Mardi, 9 décembre, Taourirt. — C'est l'Achour!... Depuis l'aube le tam-tam a recommencé, les femmes du douar sont réunies en une foule compacte. Les jeunes mariés de l'année sont revêtus par force d'oripeaux pouilleux, de peaux de chacals, de morceaux de tibias de chameaux; ils ont des mâchoires d'ânes sur la tête, attachées avec des chiffons, la figure barbouillée de bouse de vache. Ainsi accoutrés, ils s'avancent, tenus chacun à la corde par un indigène armé d'un bâton, qui les fait sauter, danser, comme font les montreurs d'ours; ceux qui se défendent sont pris par les pieds et trempés dans la séguia (canal d'irrigation), la tête dans la vase; les malheureux, gelés, supplient alors qu'on les laisse; je donne une peseta à l'un d'eux pour qu'il rachète son bain, mais un ordre vient du caïd pour que tous aillent à l'eau. Dire que c'est pour me

faire honneur! j'en suis navrée!... Quelques-uns se sont cachés depuis ce matin, une bande d'enragés part à leur recherche, fouillant partout, et revient triomphalement avec un malheureux qu'on bouscule et injurie; une femme arrive, en pleurs, suppliant qu'on ne touche pas à son mari, mais les autres femmes la rudoient, il faut qu'elle passe par là, c'est l'usage, elles y ont bien passé. Un groupe part, tam-tam en tête, à la recherche d'un nouveau réfractaire, il va loin en dehors du douar, près d'un petit marabout, et la foule hurlante suit fidèlement. Dans les ruelles les femmes, les enfants m'entourent, délaissant les jeux de l'eau pour m'examiner curieusement. Si Mohammed est venu nous rejoindre : c'est mon fidèle ami, il a revêtu pour la fête une djellaba d'étoffe légère marron avec un selham en drap blanc légèrement bleuté.

Près des portes de la Kasbah, des femmes attendent la distribution que va faire le caïd, car l'Achour est une fête rappelant le 1er janvier et qui a lieu dix jours après le début de l'année musulmane. Deux autres jeunes mariés viennent d'être pris et dansent dans la cour, tenus en laisse, leur maître occasionnel leur passe une queue de chacal sous le nez en leur disant : « C'est de la nan (menthe) »; les spectateurs rient et une conversation fort drôle s'engage en chleuh, émaillée de réparties crues, rappelant certaines farces du moyen âge.

Si Mohammed reste avec nous, mais ne mange pas : c'est jeûne. Le repas est délicieux, cependant il n'y a pas de couscous, car on n'en fait pas aujourd'hui.

Le soir je retrouve mes amies, groupées dans la cour éclairée par la lune. Des indigènes sont costumés en youddi, avec la lévite noire, la figure enduite de mousse de savon pour figurer leur teint blême et une fausse barbe. Ils parlent avec l'accent juif et exécutent des pitreries en faisant tournoyer un bâton; l'un d'eux amène une sorte de mule qui rue dans la foule des curieux, lesquels s'écartent devant les coups de pieds; la tête de la fausse bête est faite d'un crâne de mule véritable entouré d'une étoffe rouge, une ceinture forme la queue et des bouts de bois les jambes. Alors s'élève une discussion entre le propriétaire et la foule à qui il veut la vendre très cher. « Il faut diminuer le prix, puisqu'elle rue... » s'écrient les spectateurs. Le débat s'engage sur le prix, à grand renfort de cris et de

gesticulations... Brusquement la mule vient d'être volée, alors, les juifs se lamentent, suppliant la foule de leur rendre leur bien, leur morceau de pain; je fais donner un douro qu'ils subtilisent avec une adresse incroyable; ils gémissent de plus belle : on leur a pris leur pièce d'argent, une si belle pièce toute neuve! La farce se continue indéfiniment. On devine derrière les fenêtres grillées les ombres curieuses des femmes qui en suivent les péripéties avec le plus vif intérêt. Leurs distractions sont rares!...

10 décembre, Taourirt. — Toujours les fêtes de l'Achour. Hommes et femmes se jettent de l'eau et ce sont dans les rues des batailles épiques. Belgod, mon fidèle compagnon, se bat avec une femme près d'une séguia, la lutte se corse, ils sont déjà tous deux trempés, mais Belgod finit la lutte en jetant son adversaire dans la séguia, aux acclamations de la foule enchantée, le soleil heureusement est très chaud et sèche vite la malheureuse chleuh. Du reste, tous nos hommes sont trempés.

11 décembre, Taourirt. — Si Mohammed m'offre le divertissement d'une chasse. Réveil à 5 heures. Nous partons à cheval, au petit jour, la lune éclaire encore et une dernière étoile luit; le douar est endormi dans l'ombre et les maisons se découpent en silhouette sur le ciel d'un rouge sanglant. Rien ne bouge. Une femme cependant nous croise, l'amphore sur l'épaule, se dirigeant vers la fontaine. Si Mohammed, trois cavaliers, Si Chaffaï et quelques indigènes à pied m'accompagnent. Il fait un froid glacial, je ne sens plus mes pieds gelés, mes yeux pleurent de froid... Personne ne parle, nous allons somnolents et engourdis, dans une demi-clarté, brûlés par le froid... Le jour se lève et le spectacle est un émerveillement. Les montagnes rosissent, puis rougissent jusqu'au sommet, les ombres sont d'un bleu profond; les neiges, à leur tour, se pourprent, puis brusquement c'est un embrasement, une folie de rose allant jusqu'au rouge; les falaises de terre sont sanglantes, les montagnes se découpent plus nettes qu'au coucher du soleil, elles semblent avoir puisé dans la nuit une nouvelle jeunesse et se dressent, plus altières, plus farouches. Même si nous ne devons rencontrer aucun gibier, ce spectacle à lui seul

me console de m'être levée en pleine nuit et de cheminer dans le froid, l'estomac vide.

Les cavaliers partent à la débandade, sans plan bien arrêté, ils battent la plaine tandis que nous contournons un plateau pour essayer de l'escalader; les cavaliers tirent en plein galop sur un lièvre, puis sur des gazelles qui disparaissent. Il fait tout à fait jour, mais le soleil ne chauffe pas encore. Tout à coup, sur le plateau, dont les flancs sont à pic, une gazelle fuit à deux cents mètres. J'envoie mes hommes, qui partent bride abattue, lui couper la retraite. Belgod tire, la bête affolée fait demi-tour, et, comme elle suit l'extrême bord du plateau, je tire, à mon tour, la gazelle tombe. Les indigènes se précipitent pour lui ouvrir la gorge selon le rite musulman et en prononçant les paroles consacrées. Un esclave noir, au grand anneau d'or à l'oreille, a pris la bête – qui est fort grande, avec de belles cornes — et la couche en travers de sa mule blanche, le sang s'échappe à flots et rougit bientôt mule et esclave. Si Mohammed a tiré sur un troupeau, mais de fort loin.

Le pays que nous parcourons est aride... que de cailloux! Le soleil maintenant nous brûle, la réverbération est pénible... Les cavaliers courent un lièvre sans succès; ils ne savent pas rabattre le gibier vers le tireur. Une gazelle fuit au petit trot, je lance mes cavaliers, mais leurs chevaux ne sont pas assez vite pour lui couper la route. Nous passons à Tamassint et traversons l'oued. Dans la palmeraie je tire un pigeon de mon cheval, il en tombe six : joie des indigènes qui se précipitent pour leur couper la gorge, puis chantent mes louanges et me remercient d'être venue parmi eux, appelant la bénédiction d'Allah sur moi et sur ma famille. Je suis bientôt entourée d'une nuée d'indigènes, ils me considèrent comme ayant la baraka et viennent toucher mes vêtements comme à un saint marabout. Quant à mes hommes ils éclatent de fierté et se mettent à raconter par le menu mes prouesses; ils brodent à qui mieux mieux...

Arrivons à un souk; peu de monde. Le Cheikh, venu au devant de moi, nous prie de venir prendre le thé chez lui. Il nous conduit dans la traversée du douar. Les maisons sont en terre séchée, un escalier sans jour mène, comme dans toutes les habitations chleuh, à la terrasse sur laquelle donne

une petite chambre. Un serviteur apporte le thé à la menthe, puis deux plats de viande, de la kesra (galette de pain), du miel et du beurre. Nous faisons honneur au repas, car nous sommes en route depuis cinq heures du matin.

Le Cheikh a la physionomie sympathique, il raconte que son fils a été nous voir pour un mal de tête et qu'on lui a dit de mettre des compresses de mèch-mmèch (abricots). Je lui demande s'il reconnaît un de mes hommes dans ce facétieux guérisseur, mais il ne sait pas.

Nous repartons bientôt en direction de la Kasbah. En traversant l'oued je tire des espèces de gros canards à plumes d'or et tête blanche, l'extrémité des ailes et la queue sont noires (Brah); il est très difficile de les approcher parce qu'ils restent en groupe, nageant, tandis que l'un d'eux surveille et pousse, à la moindre alerte, un cri, sorte d'appel de trompette qui fait envoler aussitôt toute la troupe. J'en ai blessé un, tiré de très loin, qu'un de mes hommes, radieux, m'apporte. C'est une belle pièce.

Nous rentrons vers 3 heures 1/2 à la Kasbah; le tam-tam retentit toujours dans la cour du fondak, des hommes, costumés en juifs, continuent leurs facéties avec une peau de vache dans laquelle est un indigène et la foule s'esclaffe. Le repas nous est apporté, mais je me couche sans dîner, je n'en peux plus; après le froid de ce matin, le soleil brûlant de l'après-midi m'a donné une migraine folle.

12 décembre. — Mes exploits, grossis de bouche en bouche, ont ameuté le douar qui attend par groupe à la porte de la Kasbah dans l'espoir de ma sortie. Mais je dois songer au départ; j'ai été dire adieu à mes amies chleuh et à Jemila, elles sont navrées de me voir partir, j'étais leur joie. Nous échangeons des cadeaux. La mère de Si Mohammed me prend à part et me dit à l'oreille de parler au pacha, qui est mon grand ami, afin que l'on procure à son fils une situation intéressante dans la medina; son exil a trop duré. Puis il faut encore que je lise l'avenir dans la main de toutes.

Si Mohammed ne me quitte pas, il me regarde faire mes cantines, il me dit que toute sa famille est désolée de me voir m'éloigner, qu'il a beaucoup de peine : je sais si bien manier

le fusil! Si Hammadi vient le rejoindre, il me répète que les femmes sont bien tristes de me voir partir; tous me regrettent, il n'y a que des amis, je suis « la mallema »; une esclave met à mes pieds deux tapis, puis trente paniers de dattes pour la route.

13 décembre. — Réveil à 6 heures. Si Hammadi est là avec tous les serviteurs et esclaves, le petit jour se lève. Quand je passe la porte de la Kasbah, tous invoquent la bénédiction d'Allah sur nous pour que la route me semble unie...

Il fait froid. Nous cheminons en silence sous la bise glacée. J'ai repris la piste. Je me dirige de nouveau en avant, droit sur les montagnes qui barrent l'horizon. Un petit oued à peu près à sec, encaissé entre de hautes falaises... Le sol devient un peu moins caillouteux... quelques touffes de thym... Le froid me glace les doigts, mes yeux s'injectent de sang.

Bir Anounitrich, 9 heures 1/2. — Nous avons traversé la plaine et maintenant nous montons raide dans une espèce de châba, entre deux falaises, qui nous mène sur un plateau; une gazelle fuit au loin... Descente sur l'oued Amara à sec, bordé de tamaris; l'oued s'encaisse de plus en plus dans des gorges, entre de hautes roches crayeuses formant une sorte de porte monumentale, puis le ravin s'élargit dans un éboulis de grosses pierres, un filet d'eau magnésienne coule entre les galets, de grandes taches d'affleurement de sel scintillent au soleil maintenant venu qui nous brûle. La gorge s'écarte entre des falaises rougeâtres. Nous suivons l'oued à gauche, à flanc de côteau, l'étroit sentier monte dans les pierres, derrière nous s'étend, dans une dernière échappée, toute la plaine de Ouarzazat.

3 heures 40, nous atteignons un plateau boisé, le chemin est affreux, les mules s'affalent avec leurs chouaris, il faut les décharger, puis recorder les cantines. Les hommes suivent à pied, poussant les mules ou les retenant par la queue... Le sentier traverse un bois sur de grandes dalles... Le jour tombe vite... Deux indigènes font rentrer leurs moutons dans des abris en pierres sèches. Ce sont les seuls êtres rencontrés; tout le pays est désert, de fort mauvaise réputation, repaire de coupeurs de route... Mes indigènes ne chantent plus, c'est

le silence absolu. Le soleil est descendu derrière les montagnes, le ciel rougeoie, strié de bandes violettes, puis devient jaune; les nuages sont bleus puis foncent peu à peu; les montagnes rosissent, puis tout s'éteint et la lune pleine monte et brille; mais bientôt des vapeurs s'élèvent de la terre, voilent la lune et c'est l'obscurité.

On suit en silence l'étroit sentier seul visible, descendant au milieu des pierres qui roulent sous les pas des mules et tombent au fond du ravin. Nous remontons sur l'autre versant : de nouveau un plateau. Je suis en avant avec Si Chaffaï. Il n'est pas fier d'être dans la montagne, la nuit, par des chemins atroces. Toujours pas de douar... la lune demeure cachée, la nuit est profondément noire; la solitude absolue en pleine montagne... Le sentier de chèvre descend maintenant à pic dans une châba, Si Chaffaï laisse son cheval, la bride au cou et va à pied; je n'en fais pas autant car je me romprais les os, je laisse flotter les rênes, recommandant mon âme à Dieu. En avant! j'encourage les hommes. Riant de leur effroi, je plaisante : « Quand une femme passe, tout le monde passe! »... A ma droite, l'abîme obscur que le sentier surplombe : c'est un vrai tobogan, les pierres, sous les pas de mon cheval, roulent dans le vide, ma monture glisse des quatre fers et se rattrape juste à temps, le corps déjà surplombait le vide!

J'ai depuis ce matin mon fusil sur l'épaule et j'en suis diablement endolorie. J'encourage ma bête de la voix, elle s'arrête par moment, tâte le terrain, souffle, puis repart, fait une glissade, se raccroche.

« El Amdoullah! » Dieu soit loué, j'arrive enfin dans le fond de la gorge. Si Chaffaï, joyeux de me voir saine et sauve après l'atroce descente, baise le bas de ma robe : il est pâle de sa frayeur pour moi. « Pourquoi, quoique femme, n'as-tu peur de rien? Tu sais tout, tu peux tout... Que Dieu prolonge tes jours. »

Je grelotte en attendant la caravane dans la nuit froide; de la glace semble circuler dans mes veines...

Deux lumières luisent, au loin; elles indiquent l'étape. Se chauffer et manger, quel rêve de bonheur!... Enfin, toutes mes mules et tous mes gens arrivent sans rien de cassé, c'est miracle, mais ils sont tous exténués de l'effort. La lune se

montre maintenant et éclaire, lumineuse, faisant de grandes ombres noires. Nous traversons un premier douar, Amniter, dominé par une Kasbah. L'habitation du Cheikh, pour qui nous avons des lettres, est plus loin, hélas! On entend la musique des danses chleuh et la flamme d'un grand feu éclaire par instants.

C'est maintenant la descente dans l'oued où nous cheminons lentement, harassés, glacés. Plus d'habitations. Où allons-nous?... Les rochers projettent des ombres fantastiques, au loin des chiens hurlent. Il paraît que l'étape est en avant, derrière deux rochers qui semblent barrer l'horizon. Il n'y a plus de sentier, nous remontons dans l'eau, à même le torrent encaissé, qui coule avec fracas sur un lit de galets; les mules luttent contre le courant, buttent contre les rochers invisibles; l'une d'elles s'affale et, pour la sortir de ce mauvais pas, il faut la décharger dans l'eau glacée... Soudain, sur la hauteur, devant nous, se dresse, formidable, la Kasbah qui doit nous abriter et dont les hautes tours se détachent sur le ciel en grandes ombres hargneuses. La masse fortifiée est immense, imposante; la lune baigne de lumière le douar qui se presse contre les murailles du seigneur, c'est un spectacle féerique et j'oublie un instant que j'ai faim et que j'ai froid.

Nous allons à l'escalade de ces masses fortifiées par un sentier de chèvre qui monte, vertical. Arrêt devant une lourde porte bardée de fer derrière laquelle s'engage un colloque avec mes hommes, colloque qui, bientôt, dégénère en querelle. On ne veut pas nous ouvrir, les envoyés porteurs de nos lettres sont arrivés trop tard pour prévenir de notre venue, ce n'est pas une heure pour déranger les gens. Nous voilà donc massés contre cette porte hostile, tremblant de froid; mes dents claquent. Allons-nous coucher dehors, en pleine montagne? bêtes et gens n'ont rien mangé depuis ce matin et il est huit heures du soir, cela fait plus de douze heures que nous marchons... Les pourparlers deviennent orageux, tandis que les mokhazni descendent à la rescousse de la mule tombée dans l'oued et montent les charges trempées sur leurs dos.

Un fol espoir : la porte s'entr'ouvre et j'aperçois un feu, un vrai feu, avec des flammes... Que ne donnerais-je

pas pour m'y chauffer seulement une minute, car mes yeux pleurent et brûlent de froid, je ne puis les ouvrir. La porte s'est refermée. Je ne peux plus remuer, je m'engourdis. Nous allons coucher là, par terre, et dire qu'il y a du feu contre la porte...

Le Cheik apparaît enfin et la porte s'ouvre. Je m'engouffre sous la voûte et me précipite près du feu de gousses de maïs; je suis accroupie sur la terre, les hommes arrivent comme des fous sur le feu, mettant leurs pieds nus dans la flamme même; ils marchent depuis si longtemps par des chemins atroces où il fallait à chaque pas pousser les mules, les aider à franchir les passages dangereux. Nous avons l'air de fous, autour de la flamme qui éclaire nos figures, laissant tout le reste dans l'ombre.

Dimanche, 14 décembre. — Des serviteurs nous apportent de la harira (soupe), du lait, des œufs. C'est le défilé des habitants du douar; chacun, devant le Cheik, dépose une poignée d'orge pour nos bêtes. D'habitude, le caïd offre la mouna (provisions pour les hôtes) qu'il se fait rembourser ensuite par ses administrés, mais il craint d'en être pour ses frais.

Tous ces gens ont des mines de bandits, aux profils d'oiseaux de proie, leurs corps secs et vigoureux sont drapés de haillons... Pour le ftour (déjeuner) même comédie : chaque habitant apporte une portion de ragout de viande dans une écuelle de bois ou de terre ou dans un chiffon douteux, de la kessra (galette de pain) dans le capuchon de son selam crasseux; il dépose son offrande dans un grand plat aux pieds du Cheikh accroupi qui surveille et compte les donateurs. Cette procession est inattendue et pittoresque, mais la préparation de notre repas n'a rien d'engageant.

Le Cheikh est maintenant très aimable, les hommes ont dû lui dire les hauts personnages qui sont nos amis...

En plein jour, la Kasbah n'a plus son grand air de forteresse imprenable, les murs sont en terre séchée et un peu branlants par place.

REYNOLDE DAVID LE SUFFLEUR

ETHELKA[1]

XXXVI

Le samedi 1er avril, on apprit à Budapest la mort du roi Charles.

Le lendemain, le ministre de France écrivit au Quai d'Orsay une dépêche qu'il relut avec satisfaction :

« *Ce qui fait l'étonnement toujours renouvelé des observateurs de la vie hongroise, c'est son instabilité. On dirait d'un liquide ébranlé violemment une fois et qui ne peut reprendre son équilibre que par de longues oscillations en sens inverse. Et encore de telles oscillations pourraient-elles être calculées à l'avance, au lieu que, depuis près d'une année et demie que je suis accrédité à Budapest, il ne s'est guère passé plus d'un mois sans que de graves événements soient venus, de la manière la plus inopinée, ébranler l'édifice social et remettre en question les progrès timidement enregistrés dans la consolidation interne de ce pays si éprouvé par la guerre, la défaite et la Révolution.*

C'est ainsi que, au moment où la campagne électorale qui a déjà commencé en vue du renouvellement du Parlement au mois de mai retenait toute l'attention des milieux politiques, la nouvelle, survenue hier samedi, de la mort à Funchal de l'ex-roi Charles, vient de rallumer soudain les querelles dynastiques qui semblaient, depuis les journées d'octobre, sinon éteintes, du moins transposées sur un plan théorique.

On aurait pu, sans être taxé d'inconséquence, présumer que cet événement ôterait beaucoup de sa force à la position des légiti-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet et 1er août.

mistes, qui, comme je le faisais observer à Votre Excellence dans ma dépêche N° 273 du 28 novembre 1921, tiraient leur principal argument du fait que le roi de Hongrie, ayant reçu l'imposition de la Sainte Couronne, demeurait roi légitime jusqu'à sa mort. Contre cette attente, il semble bien que la propagande légitimiste ait subi une impulsion nouvelle, et il ne serait point surprenant que le jeune prince Otto ralliât autour de lui, outre les partisans du souverain défunt et les mécontents du régime actuel, bon nombre d'esprits aventureux, prêts à prendre fait et cause pour un orphelin par entraînement sentimental, comme jadis leurs ancêtres s'enthousiasmèrent pour la reine Marie-Thérèse venue se mettre sous la protection des Magyars.

Je n'en veux d'autre preuve que les témoignages de deuil à la fois populaire et officiel qu'il m'a été donné d'observer : cafés et théâtres fermés, drapeaux en berne sur les édifices publics et sur les maisons particulières, prières dans les églises, les temples et les synagogues. Presque tous les journaux ont paru encadrés de noir. Votre Excellence voudra bien trouver ci-jointe une analyse de presse avec les extraits des principaux articles. Je me permets d'attirer particulièrement son attention sur la conclusion de plusieurs leaders : « Le roi est mort, vive le Roi », qui me semble montrer de façon symptomatique la persistance de la tradition monarchiste dans ce pays demeuré si près du Moyen Age, tout au moins en ce qui concerne ses institutions et ses mœurs politiques. »

Toute la journée, Andor resta silencieux. Assis près de la fenêtre, dix journaux étalés sur ses genoux, il lisait le récit de la fin du roi, dans la mesquine ville de Funchal, où, de l'ancienne cour, il ne lui restait que deux ou trois fidèles : la solitude morale et les soucis matériels chaque jour plus pesants, les derniers bijoux vendus aux usuriers suisses, et enfin la double pneumonie brutale, qui emportait en quatre jours le malade affaibli déjà par la tuberculose. Le télégramme envoyé par la reine Zita au cardinal primat de Hongrie le 30 mars était imprimé en lettres grasses :

« *Le roi, atteint d'une double pneumonie, est très gravement malade et a reçu les derniers sacrements. Je demande à Votre Éminence et à tous les fidèles de Hongrie de prier pour lui.* »

Lorsque le soir vint, on entendit toutes les choches qui sonnaient le glas; surtout des cloches grêles d'églises neuves, dont les voix étaient tristes comme des plaintes d'enfants. Terffy se leva et fit un grand signe de croix, les journaux froissés tombèrent à ses pieds.

Ethelka se rapprocha de lui, et, surprise, vit le sillon brillant de deux larmes sur ses joues.

— Tu pleures? — interrogea-t-elle.

— Oui. Sur la fin de la Hongrie. Tant qu'il vivait, le roi couronné, nous pouvions espérer encore rétablir l'intégrité de la couronne, mais maintenant, il ne reste plus rien qu'un enfant de dix ans, sans doute malade lui aussi!

Andor se mit à marcher de long en large, le dos voûté; tout en allant, il parlait, d'une voix que la colère montante coupait de brusques éclats :

— Si le roi est mort ainsi, dans la misère, en exil, c'est la faute du gouvernement et des Hongrois Réveillés. S'ils avaient marché avec nous, en octobre, au lieu de nous faire tirer dessus, le roi serait aujourd'hui au château de Bude, et vivant. Je ne mettrai plus les pieds à leurs réunions, ce sont des imbéciles qui se laissent mener par des arrivistes! Il faudrait fonder une autre société, avec les camarades de Sopron et tous ceux que dégoûte la politique actuelle. Nous irons chercher Otto et nous l'installerons ici, par la force! S'il y avait eu seulement cinq cents de nos partisans ici, pendant que nous nous battions à Budaörs, ils seraient entrés au Château et ils auraient jeté tous les ministres par les fenêtres.

Soudain, il se mit à ricaner convulsivement, Ethelka le regardait avec inquiétude.

— Eh, je suis trop bête, après tout, de m'occuper de cela! Va te battre contre les Autrichiens, pauvre niais, pour conserver cinquante mille Hongrois à la Hongrie! Quand tu rentres avec un bon morceau de fer dans la patte, on te jette à la porte, comme un chien, sans te donner un sou. Et si tu crèves de faim, tant pis? Pendant ce temps, tous ces messieurs patriotes de Budapest se partagent l'argent des fonds secrets et tripotent dans les ministères. Celui qui est près du feu, il se chauffe, comme disent les paysans. Pas de raison pour qu'ils ne continuent pas. Dans tous les cas, moi, j'ai fini de travailler

pour les autres! La Hongrie deviendra ce qu'elle pourra. J'en ai fait plus que ma part. J'irai à la prochaine séance des Réveillés, je leur dirai pourquoi je donne ma démission, et ensuite, je ferai mes affaires avec Dénès. Il n'y a plus que l'argent qui compte ici.

Andor marcha vers la fenêtre et ouvrit la croisée, puis il balaya d'un geste les toits que rasait le soleil couchant.

— Viens, Ethelka, viens voir! Tout cela est à vendre. A vendre belle ville sur le Danube, Parlement, Château, places, rues, maisons, et les consciences par-dessus le marché!

XXXVII

— Crois-tu, — demande Anny à Ethelka, — que l'on puisse être heureuse en épousant un homme qu'on n'aime pas?

Un propriétaire rencontré chez des amis a fait demander sa main. Elle hésite : il s'appelle M. Berkès, petite noblesse, il n'est ni jeune, ni vieux, ni bien, ni mal, ni riche, ni pauvre.

Ethelka songe qu'il vaut peut-être mieux que sa sœur arrive tout de suite là où deux vaines expériences l'ont amenée elle-même et répond :

— Tu peux n'être pas malheureuse si tu es égoïste. C'est déjà beaucoup, n'être pas malheureuse.

Anny s'est donc mariée, au mois de mai, dans le petit village qu'habite M. Berkès, près de Debreczen. Les paysans ont dansé trois jours, tous les tziganes étaient ivres d'eau-de-vie de prunes, et on a tué douze cochons et trois cents poulets. Dans les chemins, les fleurs tombées des acacias étendaient une litière blanche et rose où les pieds s'enfonçaient.

Lorsque Ethelka et sa mère sont reparties pour Budapest, Anny n'a pas trop pleuré. Mais dans le train qui roule lentement à travers les blés déjà hauts, sur une voie où les coquelicots poussent, madame de Pallay sanglote.

— La vie se passe à quitter ceux qu'on aime, jusqu'au jour où on est toute seule dans la terre. J'ai froid, Andor, voulez-vous relever la glace? Il faudra venir me voir plus souvent, Ethelka, maintenant que ta sœur est partie. Ne trouves-tu pas qu'il fait froid?

Toute la journée du lendemain, madame de Pallay est restée au lit; le soir, elle s'efforce et plaisante :

— Je suis trop douillette; je t'assure, Ethelka, ce n'est pas la peine que tu restes, j'ai dû m'enrhumer dans le train. Si j'ai besoin de quelque chose, ma bonne est là, il vaut mieux que tu reviennes demain.

Maintenant qu'elle est seule, madame de Pallay a peur. Que la pendule est donc longue à sonner les heures de cette nuit! Peut-être s'est-elle arrêtée? Mais non, en prêtant l'oreille, j'entends le tic-tac du balancier. Ah! voici une heure du matin, encore trois heures avant le jour. Je ne sais pas ce qui me brûle entre les épaules, et ce poids que j'ai sur la poitrine. Il faudra faire venir le docteur : cet hiver, j'ai toussé plus que d'habitude, et tout à l'heure j'ai cru que je n'arriverais pas à monter l'escalier. Enfin, maintenant je n'ai plus de soucis pour mes filles : les voici toutes les deux mariées; si je mourais, je m'en irais tranquille. Je me demande pourquoi le mari d'Anny — je ne peux pas dire M. Berkès et je ne suis pas encore habituée à l'appeler Arpad, c'était le prénom de mon mari — qui sait pourquoi il a dit à Andor que des prés et des champs étaient toujours plus sûrs que la Bourse? Si mon mari avait voulu entrer dans cette Banque Industrielle où on lui proposait une place, en 1910, nous aurions été riches, et moi, moins inquiète pour les petites que je ne l'ai été jusqu'à ces derniers temps.

De bonne heure, Ethelka lui amena le médecin de la famille, le docteur Ivanfy, qui faisait du spiritisme et de la chiromancie et ne croyait pas aux médicaments.

— Est-ce que je vais mourir, docteur? demanda madame de Pallay.

Il la regarda une minute, et, sans même l'ausculter, affirma :

— Mais non, vous ne mourrez pas, montrez-moi votre main, voyons. Oui, je me le rappelais bien, c'est en automne que vous devez mourir. En quelle année, je n'en sais rien : mais pour la saison, j'en suis sûr.

Le docteur resta longtemps à bavarder, la malade ne répondait qu'avec beaucoup de peine; il prescrivit des pilules homéopathiques et partit en annonçant qu'il allait à la campagne et repasserait dans deux jours.

Quand madame de Pallay eut pris le remède, il lui vint une crise d'étouffement si violente qu'Ethelka, affolée, courut chercher un médecin qui habitait en face. Il était absent. Nu-tête, elle descendit alors jusqu'à la place des Capucins et lut sur une porte le nom du docteur Lengyel. Elle entra dans son cabinet et vit un petit homme jaune qui jouait avec un chat noir.

Le médecin l'accompagna en boitillant; sa tête n'arrivait pas à l'épaule d'Ethelka. Il ausculta madame de Pallay : à peine eut-il entendu le souffle des poumons qu'il se releva brusquement :

— Envoyez chercher tout de suite des vésicatoires et deux ballons d'oxygène.

Il reprit son examen, la bouche plissée d'une grimace. Quand il eut fini, il déclara avec un sourire à la malade :

— Ça ne sera rien, un gros rhume.

Mais, passant dans la pièce voisine, il dit à Ethelka :

— Congestion pulmonaire double. Je ne puis répondre de rien pour le moment.

Comme la jeune femme le regardait sans comprendre, il répéta sa phrase, à voix très basse, près de son oreille. Alors Ethelka lui saisit violemment les deux mains :

— Mais il faut la sauver, docteur!

— Taisez-vous et lâchez-moi.

Il se dégagea :

— Vous m'avez fait mal, — dit-il en frottant l'une contre l'autre ses mains décharnées.

Sa très vieille figure avait une singulière expression de tristesse :

— Je ferai ce que je pourrai, soyez-en sûre, mais un médecin ne peut pas toujours grand'chose. Ma fille avait votre âge quand elle est morte, l'an passé. Je vais prendre chez moi ce qu'il faut pour faire des piqûres. Si vous avez des parents en province, prévenez-les.

Vers huit heures, Andor vint, Ethelka l'envoya aussitôt télégraphier à sa sœur. Madame de Pallay passa la nuit sans dormir, mais sans trop d'oppression grâce à l'oxygène. Pendant la journée elle eut des crachements de sang, Lengyel lui fit trois piqûres de caféine pour soutenir le cœur. Le mardi soir,

le mieux factice qui suivit les injections trompa Ethelka et Anny qui arrivait à la gare, et elles retrouvèrent l'espoir, mais lorsque Andor prit à part le médecin pour le questionner, il lui répondit que la malade n'avait plus que deux ou trois jours à vivre et qu'on l'avait soignée trop tard.

Madame de Pallay mourut le jeudi de l'Ascension. Anny s'évanouit pendant le service funèbre à l'église; Ethelka accompagna le cercueil jusqu'au cimetière, les dents serrées, le visage aussi pâle que si elle n'avait pas eu une goutte de sang sous la peau.

XXXVIII

Dès le lendemain de l'enterrement, M. Berkès repartit pour sa propriété. Quand les formalités de la succession furent terminées, Anny le rejoignit. Ethelka resta plusieurs jours étrangère à tout ce qui l'entourait. Elle continuait machinalement à s'occuper de sa maison, et donnait des ordres à la femme de ménage et aux fournisseurs d'une voix blanche et d'un air indifférent. Andor lui annonça un soir qu'il avait commandé une voiture de déménagements pour prendre les meubles rue du Cygne.

— Déjà, — s'étonna Ethelka.

— Oui, je pense avoir trouvé un acquéreur pour le bail. Les déménageurs iront là-bas après demain, tu ferais bien de les surveiller, je crains de ne pas avoir le temps avec la liquidation de fin de mois. A propos, Dénès m'a demandé quand il pourrait venir te faire sa visite de condoléances.

Comme Andor était sot de n'avoir pas remarqué le manège du banquier! Pourtant depuis la soirée à l'Opéra, il les avait invités à diner, et, deux fois, il avait envoyé des fleurs. Elle eut un geste de lassitude :

— Qu'il vienne quand il voudra, la semaine prochaine.

Ethelka prit les clefs et alla jusqu'à la rue du Cygne. Déjà, une couche de poussière couvrait les tables et le marbre des cheminées : dans le salon, le jour entrant par les fenêtres brusquement ouvertes fit s'envoler des mites. Le plancher craqua si fort sous son pas qu'Ethelka, surprise, s'arrêta. Elle s'assit près du piano, sur une petite chaise basse qu'elle

aimait, et regarda tous les objets familiers qui allaient être dispersés. Le casier à musique, la table à ouvrage, la commode où elle s'était si fort cogné la tête une fois, la bibliothèque aux rayons en désordre; alors, ses larmes jaillirent enfin, Ethelka comprit pleinement que sa mère était morte, que sa grand'mère et son père avaient en même temps achevé de mourir, et que son enfance à elle resterait ensevelie dans cette maison, démeublée demain, vide comme un tombeau.

Ethelka pleura longtemps. Puis elle essuya ses yeux et monta dans son ancienne chambre. Sur le balcon, des liserons avaient fleuri; à chaque printemps, ils vissaient leurs spires autour des barreaux de la balustrade; en novembre, tout se flétrissait et il ne restait plus que des brindilles tordues et sèches, qui cassaient sous l'ongle. Ethelka cueillit quelques-unes des clochettes roses. Petite fille, elle en tressait des couronnes pour mettre dans ses cheveux. Cet hiver, les liserons se dessécheraient, mais les graines semées toutes seules germeraient au prochain avril. Qui habiterait cette chambre alors?

Comme cette robe noire pesait à ses épaules! Ethelka enleva son chapeau et s'assit sur son lit d'autrefois. Il lui semblait que tout son passé était enfermé entre les quatre murs de cette chambre, depuis les nuits lointaines où elle riait tellement avec Anny que leur père montait pour les faire taire, jusqu'aux insommies du dernier été, lorsqu'elle hésitait à partir avec Pierre Dumay. Ce chien qui hurlait, ces cloches si lentes à annoncer le jour...

Que lui restait-il de tout cela? Tant de jours s'étaient détachés d'elle, éparpillés et perdus comme les feuilles qu'on arrache d'un calendrier. Ethelka se sentait maintenant plus seule et plus faible que jamais. Le lendemain du mariage de sa sœur, elle s'était promenée dans la plaine avec M. Berkès : il faisait du vent et on voyait flotter dans l'air des flocons soyeux comme des fils de la Vierge.

— Non, — lui avait expliqué M. Berkès, — ce ne sont pas des toiles d'araignée, nous appelons cela des cheveux d'orpheline, c'est une plante qui les produit, et le moindre souffle de vent les emporte.

Des cheveux d'orpheline...

Si encore on savait pourquoi l'on vit. « Nous serons heureux maintenant », répétait souvent son mari. Comme si le bonheur ne dépendait que d'une situation matérielle plus sûre! Ethelka se leva et ouvrit un placard. Sur une planche étaient rangés de vieux chaussons de ballet écrasés par l'usage. Sur un autre rayon s'alignaient quelques livres français donnés jadis par son institutrice. Elle lut un titre sur un cartonnage rose : *Après la pluie, le beau temps.* Ethelka se rappelait toute l'histoire, reconnaissait chaque vignette; on n'oublie jamais ce qu'on a lu à huit ans : les petites filles bien sages épousent un beau zouave pontifical qui a été blessé à la jambe, comme Andor, et elles sont parfaitement heureuses. En France, dans ce pays si raisonnable, c'était possible après tout! Mais en Hongrie, les enfants malheureux n'ont pas toujours le courage d'attendre le bonheur. Hier encore, ces deux petits garçons qui s'étaient tués parce que leur professeur les avait grondés ou simplement parce qu'ils étaient las de vivre! Ethelka se rappela un des discours favoris de Szamar : le pessimisme magyar, les statistiques de Durkheim qui établissaient en 1910 que Budapest était la capitale des suicides; crise aggravée encore par la guerre. En conclusion personnelle, Szamar ajoutait : pas de salut hors d'une politique chrétienne!

Prier? Mais pour demander quoi? Dans cette journée d'octobre où elle était allée s'agenouiller à l'église des Capucins, Ethelka avait supplié Dieu de lui ramener Andor, parce qu'elle croyait pouvoir vivre avec lui une vie renouvelée par la joie sévère du dévouement. Exaucée aujourd'hui, elle se retrouvait pourtant seule, aussi incertaine de l'avenir et du but qu'à son retour du voyage sur le Danube, avec encore une déception de plus, et une déception dont elle ne pouvait rendre personne responsable.

— Je suis seule avec moi. Je n'aime que moi. Je ne suis pas sûre de m'aimer toujours moi-même. Ce jour-là...

XXXIX

Pendant tout le mois de mai, la couronne resta à peu près stationnaire. Le franc se tenait entre 70 et 75, le dollar

oscillait autour de 790 couronnes. La Bourse devenait calme, M. Dénès pour la première fois depuis le début de l'année vit diminuer ses bénéfices, mais cela n'entamait pas son optimisme. Le 5 juin, il vint passer la soirée chez Andor et fit de grands compliments à Ethelka sur l'arrangement de son salon.

— Je n'y ai aucun mérite, — protesta-t-elle. — Ce sont des meubles de famille.

— Voilà justement ce qui nous manque, à nous autres juifs, des maisons et des meubles de famille. Nos appartements sont des chambres d'hôtel ou des salles de musée. C'est que nous sommes en perpétuel mouvement. Quand nous ne changeons pas de pays et de nation, nous changeons de métier et de ville. Mon grand-père tenait un cabaret en Pologne, mon père était régisseur de propriétés près de Debreczen. Si j'avais des fils, soyez sûre, Madame, qu'ils feraient de la peinture à Paris ou du théâtre à Berlin. Nous sommes instables, c'est pourquoi nous réussissons dans les périodes d'instabilité. Et nous avançons vers l'Ouest, comme les capitales.

Ethelka l'écoutait, attentive. Ses vêtements de deuil la faisaient paraître encore plus grande et plus pâle. En la regardant, le banquier retrouvait à la fois les souvenirs de la Bible et ceux des trois mois où il avait été sentimental, à quatorze ans, quand son père était intendant à la campagne, et l'envoyait à l'école juive du village voisin. Le vieux maître racontait l'histoire des bergers, des patriarches et des rois; lorsqu'il rentrait à la ferme, le petit Dénès s'arrêtait en chemin, pour écouter les filles qui bavardaient assises au bord des puits sans margelle, mais elles se moquaient de ses cheveux frisés. Après cet été-là, on l'avait placé comme vendeur dans un magasin de Budapest.

— Si cela continue, — reprit-il, — j'aurai deux bons millions-or à la fin de l'année et votre mari ne sera pas pauvre non plus.

Andor l'interrompit :

— Pourtant, ce mois-ci n'est guère encourageant, nous avons fait moitié moins d'affaires qu'en avril.

— Soyez tranquille, mon cher directeur, — bouffonna

Dénès avec une comique solennité. — Que fait la couronne autrichienne depuis trois jours?

— Elle dégringole assez vite.

— La nôtre suivra et s'effondrera pareillement.

Ethelka s'écria :

— Alors c'est la ruine du pays!

— Oui, Madame, mais ce n'est ni votre faute ni la mienne si nous sommes gouvernés par des sots. Nous ne pouvons pas empêcher la grêle de tomber. Mettons-nous au moins à l'abri! Toutefois, s'il y avait une révolution cet hiver, je n'en serais pas trop étonné.

— Et Otto serait rétabli? — questionna Terffy.

— Il ne s'agit pas de cela, mais bien de savoir ce que feront les ouvriers, lorsque, crevant déjà de faim, ils crèveront aussi de froid. Le coût de la vie monte trois fois plus vite que les salaires. Il y a 150 000 ouvriers autour de Budapest : pour le moment ils ont peur des mitrailleuses de la police, mais rien ne dit qu'en décembre il en sera encore ainsi. Remarquez-le d'ailleurs, les pays voisins ne seraient pas fâchés de voir une République s'installer en Hongrie à la place de notre absurde royauté sans roi.

— Ce serait le communisme.

— Non, le socialisme simplement. Vous avez vu le résultat des élections, dimanche et jeudi dernier : toutes les villes ont voté à gauche, Budapest a élu vingt-cinq députés socialistes. Croyez-vous qu'à la campagne le gouvernement aurait eu sa majorité si le vote avait été secret et sans les gendarmes?

— J'ai de bonnes raisons de trouver ce régime ignoble, mais seul, le roi légitime...

— Oui, — reconnut le banquier, — la monarchie légitime aurait permis une politique libérale. Je suis légitimiste, vous le savez, mais voyez quel rude échec nous venons de subir dans tout le pays : c'est à peine si nos principaux chefs ont pu être élus. Désormais, il n'y a plus de milieu : ou bien la réaction sera la plus forte, ou bien la Hongrie ira à l'inconnu et à la révolution. Moi, j'ai un dépôt à Zurich! — ceci entre nous, — si vous m'en croyez, vous ferez bien de placer aussi vos économies à l'étranger, je vous dirai comment vous y prendre.

Ethekla se mit à rire :

— Des économies, au prix où sont les choses! Nous avons acheté des vêtements et du linge, j'ai une provision de charbon et de bois pour l'hiver. Il est vrai que nous avons vendu l'appartement de ma mère, mais l'argent que nous toucherons ferait une somme insignifiante, transformé en francs suisses, n'est-ce pas, Andor?

— Un million de couronnes à partager en deux, trois mille francs pour toi et autant pour Anny.

— Alors, — conseilla le banquier, — attendez encore. Les affaires vont reprendre. Ayez confiance en moi!

Dès la seconde semaine de juin, ses prévisions parurent se réaliser : le 15, le franc était à 85, le dollar à 1 000; mais les cours se stabilisèrent de nouveau et la Bourse, un instant ranimée, reprit son attitude de réserve. Le petit Pétrini disait :

— C'est un palier.

— Une marche, une marche d'escalier tout au plus! — grognait Dénès.

XL

On arriva ainsi à la fin du mois, avec le dollar à 1 050. Le gouvernement, toujours plein d'optimisme, annonçait comme l'année précédente que la moisson serait magnifique. Il avait plu.

— C'est de l'or qui tombe du ciel, — plaisantait le ministre de l'agriculture en observant par les fenêtres du Parlement les nuages sur les montagnes de Bude.

— Nous verrons bien, — fit Dénès, à qui Andor montrait cette phrase dans son journal.

Le lundi 3 juillet, la Bourse ouvrit sa séance au milieu d'une animation désordonnée : les télégrammes de Zurich indiquaient une nouvelle chute de la couronne autrichienne et du mark allemand : de Vienne, le téléphone annonçait une vive hausse des titres. Aussitôt Budapest suivit le mouvement et l'amplifia — l'instabilité hongroise et juive venant s'ajouter à la nervosité naturelle aux gens de Bourse de tous les pays a fait depuis quarante ans du marché de Budapest le plus capricieux et le plus impressionnable d'Europe.

En même temps que les devises étrangères, les valeurs industrielles et bancaires firent un bond de 30 à 50 p. 100. Les clients affolés venaient demander ce qu'il fallait faire. Dénès leur affirmait que la chute de la couronne continuerait, ils ordonnaient alors d'acheter n'importe quoi. Pour la première fois, la débâcle partait de Budapest, et les places étrangères ne faisaient plus que l'enregistrer avec vingt-quatre heures de retard.

Alors déferla sur la capitale hongroise le même mouvement de panique qu'à Vienne, véritable fuite devant la monnaie nationale. Devant les magasins, la police endiguait les vagues des acheteurs pour empêcher le pillage des dernières marchandises, il n'y avait plus aucune étiquette et les prix changeaient d'heure en heure. Le samedi 29, sur le marché privé, le dollar, bousculant toutes les parités de Zurich, s'inscrivit à 1900. Dénès, qui avait déjà fait depuis quinze jours des gains énormes n'hésita plus et doubla sa position à la hausse en engageant toutes ses réserves et en empruntant tout ce qu'il put trouver d'argent liquide sur le marché, malgré le taux des reports qui atteignait 10 et 15 p. 100 par semaine. Tous ses employés passèrent l'après-midi du samedi et la journée du dimanche au bureau pour mettre les écritures à jour. Andor ne partit qu'à dix heures du soir.

— Si vous voulez, — lui proposa Dénès, — nous irons chercher votre femme et je vous emmènerai souper à Bude, au *Tonneau Vert;* vous connaissez, je pense, leurs carpes farcies et leur poulet au paprika?

Il commanda un menu somptueux et quatre Tokay différents, puis, baissant le ton pour n'être pas entendu d'un officier de police assis près de leur table, il se mit à railler le président du Conseil qui avait déclaré qu'une chute de la couronne au moment de la moisson était contraire à toutes les lois économiques. Le banquier pouffait dans sa serviette :

— Comme si la couronne pouvait obéir désormais à d'autres lois que celles de la chute des corps!

Ethelka riait, on eût dit qu'il ne s'agissait plus de la ruine de la monnaie nationale, mais d'un jeu de hasard où l'on était sûr de gagner à tout coup.

Au dessert, Dénès raconta l'histoire du père de famille

autrichien qui était mort à Vienne en 1914, laissant cinquante mille couronnes à chacun de ses deux fils.

— Vous l'avez entendue sûrement, Madame. Non! Alors la voici : l'un des fils, sérieux et économe, plaça son argent à la Caisse d'Épargne; le second, un ivrogne, acheta cinquante mille bouteilles de vin. La guerre arrive, puis la paix : le garçon sérieux travaillait toujours à son ministère, le vaurien buvait ses bouteilles en joyeuse société. Le mois dernier, les deux frères se retrouvèrent. L'aîné, maigre et râpé, allait à la Caisse d'Épargne retirer ses 50 000 couronnes pour s'acheter une paire de souliers. Le cadet, luisant de santé, avait achevé de boire son vin, et il venait de vendre les bouteilles vides un peu plus de 6 millions. Triomphe de la morale! Vous accepterez bien un peu de ce Tokay; si le patron consentait à m'en céder seulement cent flacons, je ne ferais pas un mauvais placement non plus! A votre santé, Madame, à la vôtre, mon cher directeur, il faut s'attendre à un rude travail cette semaine, mais encore quinze jours à ce train-là et nous pourrons nous retirer des affaires.

XLI

Cette nuit-là, Andor ne dormit guère et fit avec Ethelka des projets pour l'avenir. Elle voulait acheter le plus tôt possible une petite propriété et vivre à la campagne.

— Ici, je ne sors jamais et j'ai l'impression d'étouffer. Je n'ai même pas le temps d'aller au Bois! Je me suis aperçue que c'était le printemps quand il y a eu des cafards dans la cuisine, et l'été lorsque j'ai vu des punaises sur les boiseries du vestibule! La concierge m'a dit que tous les appartements en sont pleins.

Quand Terffy arriva à son bureau, le lundi matin, Dénès l'attendait, les traits tirés par l'insommie :

— Vous allez prendre ma place, — lui dit le banquier, — je vais moi-même à la Bourse avec Pétrini. Faites acheter à nos clients n'importe quoi, mais tout ce que vous pourrez! Prenez comme base en ce moment le dollar à 2 200 au moins; dès qu'un cours s'établira, je vous le ferai savoir.

Toute la séance du lundi fut incohérente et tumultueuse.

Le téléphone avec Vienne marchait mal, les nouvelles de Zurich arrivèrent très tard. Les cours changeaient de minute en minute, la Bourse était comme une boussole affolée par un orage magnétique. — Dollar 2 280. — Beaucoup de spéculateurs réalisaient leurs bénéfices, mais, comme ils rachetaient des devises étrangères, la hausse, un instant arrêtée sur le marché des valeurs, reprenait aussitôt sur les changes. Dans le hall de la Bourse, il fallait jouer rudement des coudes pour ne pas être écrasé. — Dollar 2 400 — Pétrini, hissé sur une marche, glapissait les ordres que lui passait Dénès. Au milieu de cette foule ballottée par d'invisibles courants, parfois une fausse nouvelle creusait un brusque remous. On emportait vers la sortie un jeune homme évanoui. — Dollar 2 500 — Dans le vacarme grandissant, les employés débordés n'exécutaient pas les trois quarts des ordres. Après la clôture, les transactions continuèrent avec la même fièvre sur la place, autour des statues symboliques des provinces perdues, dans les refuges des tramways et aux terrasses des cafés.

Dénès rentra vers cinq heures, exténué, Andor n'avait pas bougé de son bureau depuis le matin. Le banquier envoya chercher un poulet froid et de la salade et ils se mirent à manger sur une table encombrée de bordereaux. Comme ils achevaient, Ethelka arriva, Dénès, qui parlait la bouche pleine et gesticulait avec un os à la main, s'excusa :

— Nous n'avions rien pris depuis ce matin, la fortune vient en ne mangeant pas.

— Vous avez fait de gros bénéfices? — demanda-t-elle.

— Sûrement, mais bien malin qui dirait exactement combien.

— Et toi Andor?

— Je n'ai pas osé risquer l'argent de l'appartement, je le regrette, il aurait quadruplé depuis vendredi.

— N'attendez pas davantage, — conseilla Dénès, — vous pouvez jouer sans crainte à découvert.

Le mardi, Andor perdit toute hésitation en voyant le dollar ouvrir à 2 820.

— Vous ne spéculez pas, vous qui êtes chaque jour à la Bourse? — demanda-t-il à Pétrini.

— Non, — répondit le bossu, — ça ne m'intéresse pas! Du

reste, dans l'État de demain, il n'y aura probablement pas de Bourse, et, en tous cas, pas de spéculateurs.

— Et en attendant?

— En attendant, je vous achèterai ce que vous voudrez, mais n'allez pas trop vite.

Toute la journée du mardi et du mercredi, la hausse continua effrénée. Le mercredi soir, pendant que Terffy supputait ses gains, un vieux monsieur demanda à le voir.

— Est-ce que notre couronne tombera aussi bas que le mark polonais? — s'informa-t-il.

— Je le crains, Monsieur, et il serait prudent de vous couvrir en achetant des valeurs ou des devises.

— Bonne idée! Pourriez-vous me donner tout de suite cent mille dollars? Tout de suite!

— Vous voulez rire!

— Ai-je l'air de quelqu'un qui plaisante? — ricana le visiteur. — J'ai une retraite de trois mille couronnes par mois, il ne me reste plus un sou, je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Andor ouvrit son tiroir :

— Voulez-vous me permettre de vous offrir...

— L'aumône! L'aumône à moi! — hurla le vieillard, soudain furieux. — Je suis l'ancienne Hongrie, celle qui va disparaître, étranglée par vous autres, les sales petits profiteurs! C'est vous qui m'avez ruiné, mais vous ne l'emporterez pas loin, mon argent!

Et, sortant un révolver de sa poche, il fit feu. Terffy se baissa instinctivement, le projectile passa au-dessus de sa tête. Tournant aussitôt l'arme contre lui-même, le vieillard se tira une balle sous le menton et tomba tout de son long. Andor enjamba le maigre corps qui barrait la moitié de la pièce et ouvrit la porte. Des employés accouraient, lui demandant s'il était blessé.

— Non, il m'a manqué.

Kovacs se pencha sur le corps étendu et déclara :

— Il s'est bien touché, lui, le cœur ne bat plus.

Dans les poches du mort, le caissier trouva un brevet de conseiller aulique, au nom du docteur Szikla, président de tribunal, ainsi qu'un diplôme de l'ordre de François-Joseph.

Il semblait à Terffy qu'il était désormais un autre homme, et que ce cadavre étendu devant lui était son passé, un passé qu'il reniait pour une nouvelle existence.

A la tombée de la nuit, dans les faubourgs, devant les boucheries et les boulangeries, de courtes bagarres éclatèrent, aussitôt réprimées. Le kilo de pain était passé en un mois de 50 à 100 couronnes. Les ouvriers métallurgistes et les imprimeurs se mirent en grève. La police à cheval faisait des patrouilles sur les boulevards, et dispersait les rassemblements de plus de trois personnes. Les journaux de gauche, très censurés, réclamaient la taxation des denrées, ceux de droite, la fermeture de la Bourse. On ramassa devant l'Hôtel de Ville une vieille femme morte de faim, un fonctionnaire réfugié de la Croatie lança un pavé dans les glaces du café *New York*, beaucoup d'étrangers quittèrent les grands hôtels, par crainte de troubles pareils à ceux de Vienne. Par contre, des familles de chômeurs anglais entretenus par leur gouvernement venaient s'installer à Budapest pour profiter des prix que le change rendait dérisoires.

XLII

Le jeudi 3 août, le franc atteignit 230, le dollar 4 000; ainsi, la monnaie hongroise avait perdu en quarante-huit heures la moitié de sa valeur. La spéculation triomphait : le dollar vaudrait bientôt 50 000 couronnes comme à Vienne. Avant l'ouverture de la Bourse, Dénès chiffra rapidement ses bénéfices. Il arrivait à un total provisoire de 600 millions, près de 2 millions de francs. De son côté, Andor gagnait 50 à 60 000 francs.

— Je liquiderai le position samedi, — décida Dénès, — il ne faut pas avoir les dents trop longues! D'ailleurs notre couronne a tout de même plus de résistance que la couronne autrichienne, et Pétrini m'a signalé un certain ralentissement des affaires sur le marché.

Soudain, comme midi sonnait, Pétrini arriva, essouflé, le front couvert de sueur :

— Patron, — cria-t-il sans même refermer la porte derrière lui, — le dollar a baissé de 100 points!

Dénès sursauta :

— Hein, 100 points! Et les valeurs?

— La tendance serait encore assez ferme, mais la Banque de Crédit et la Banque de Commerce ont lâché de gros paquets de titres.

Pour la première fois, depuis un mois, les deux plus gros établissements financiers de Budapest vendaient au lieu d'acheter.

— Dans ce cas, — fit Dénès, — cesse tout achat, nous aviserons ensuite.

— Enfin, — acheva Pétrini, — on annonce que le gouvernement va interdire aux particuliers la vente et l'achat des monnaies étrangères et créer une centrale des devises.

Pour le coup Dénès bondit :

— Ferme la porte! — hurla-t-il. Puis à voix basse : — Vends tout ce que tu pourras! Nous allégerons d'autant l'échéance de samedi. Va vite!

Le vendredi, la situation du marché était renversée, la création de la Centrale des Devises se confirmait, l'affolement fut tel qu'en quatre jours le dollar retomba de 4 000 à 1 830; la même débâcle emporta les valeurs, certaines actions s'effondrèrent de 10 000 à 2 500. Le mardi 8, un remisier se pendit aux grilles de la Bourse, le lendemain, un changeur s'empoisonna. Les clients de la banque assiégeaient les guichets pour réclamer des informations; Dénès les rassurait de son mieux :

— Nous avons payé sans aucune peine l'échéance du 5, celle du 12 sera tout aussi facile. Évidemment, si l'amélioration de la couronne continue, une partie de nos gains y passera, mais tant de gens sont complètement ruinés qu'il ne faut pas nous plaindre. Et ensuite, le marché sera dégagé, la situation assainie.

Le jeudi, il s'enferma avec Andor et le caissier pour faire son bilan. Lorsque, après sept heures de travail, ils arrivèrent à la balance des comptes, ils constatèrent non seulement que tous les bénéfices étaient absorbés, mais qu'il faudrait encore verser à l'échéance du surlendemain, 860 millions pour régler les différences sur les opérations à terme, plus 230 millions d'intérêts sur les reports. L'actif en caisse était de 120 millions à peine!

— Je m'attendais à pire, — conclut philosophiquement le banquier. — J'en serai quitte pour faire rentrer l'argent de mon dépôt à Zurich. Bien entendu, pas un mot de tout cela! Nous allons distribuer quand même une gratification au personnel, mettons un million. Mon cher Terffy, vous serez bien aimable d'en préparer la répartition, puis vous vérifierez les chiffres que nous avons relevés, le caissier mettra tout cela au net demain. Il est huit heures, mangez ici, prévenez votre femme... Je repasserai vers minuit, nous télégraphierons ensuite à Zurich.

Dénès sauta dans son auto et rentra chez lui. Il sonna son valet de chambre :

— Prépare tout de suite mon nécessaire de voyage et ma valise. Je vais dîner, je reviens dans une demi-heure.

Pendant qu'il mangeait, le chauffeur fit le plein d'essence, puis Dénès repassa à son appartement pour prendre sa valise. Il appela Andor au téléphone.

— C'est vous, Terffy, vous avez dîné? Bon, vos calculs sont finis? Encore quelques chiffres? Eh bien, rendez-vous à dix heures moins un quart au *Tonneau Vert*, dans la salle du fond. Nous aurons une conférence avec deux de mes confrères. J'espère arranger la situation ici même. Il va être neuf heures, soyez exact et réservez la table. Si je suis un peu en retard, ne vous impatientez pas.

Il se fit ensuite conduire chez Etelka.

— Vous ici! — s'exclama-t-elle, — j'ai cru que c'était mon mari, bien qu'il m'ait prévenue qu'il ne dînerait pas ici.

— Non, il rentrera très tard. Ne perdons pas de temps. Vous savez que je vous aime depuis que je vous ai vue.

Elle eut un mouvement de recul :

— Vous êtes fou, je crois!

— Mettons que je sois fou, mais écoutez-moi. Vous êtes trop intelligente pour ne pas comprendre : après-demain, la banque sautera. Oui, je jouais la baisse de la couronne, la hausse me casse les reins. Passif d'un milliard. Aucune envie de payer sur mes économies à moi. J'ai deux millions de francs suisses à Zurich, je vous l'ai dit. Demain matin je serai à Vienne et dimanche en Suisse. Tout ce que je possède est à

vous si vous m'accompagnez, je sais que vous avez un passeport.

Ethelka répéta :

— Vous êtes fou!

— Voyons, vous n'aimez pas votre mari, je ne vous demande pas davantage de m'aimer. Faites pour moi ce que vous faites pour lui. Mon auto est en bas, il y a des couvertures Pas besoin d'emporter de bagages, nous achèterons à Vienne tout ce qu'il vous faudra. Ne prenez que votre manteau. Venez, je vous en supplie!

Il s'agenouilla lourdement devant elle et baisa le bord de sa robe. Ethelka lui dit :

— Laissez-moi passer, je vais prévenir Andor.

Le banquier se releva, très rouge, et se tamponna la figure avec son mouchoir, puis, d'une voix changée :

— Soit. Je partirai seul demain matin. Maintenant, si vous voulez avertir votre mari, faites-le! Qu'il avise la police et l'on m'arrêtera cette nuit dans mon lit. Peut-être aussi voudrez-vous bien vous rappeler que si je n'avais pas donné une place à votre mari chez moi, en décembre, il serait mort de faim à l'heure qu'il est, et vous... Madame, je vous baise les mains.

Dans l'escalier, Dénès regarda sa montre : il était neuf heures trente-cinq, si Ethelka allait tout de suite à la banque, elle risquait encore d'y trouver Andor. Avant minuit, tous les postes de la frontière autrichienne seraient alertés et, si vite qu'il allât, il ne pouvait pas y arriver avant une heure du matin. Au contraire, la frontière de Tchécoslovaquie, entre Szob et Parkan, était à 150 kilomètres à peine. Le banquier n'hésita qu'une minute et dit à son chauffeur de prendre la route de Vacz.

Ethelka entendit l'auto démarrer, la lueur basse des phares balaya le tournant de l'avenue Andrassy, puis le feu rouge de l'arrière disparut. Elle descendit l'escalier, et appela une voiture qui passait dans la rue.

— Je ne peux pas vous prendre, — cria le cocher, — vous voyez bien que mon cheval boite.

Ethelka alla à pied jusqu'aux grands boulevards, suivie par un homme qui lui faisait des compliments. A la place

Octogonale, elle trouva enfin un taxi. La banque était fermée, et sans aucune lumière. Ethelka se fit conduire à la police et répéta à l'officier de service tout ce que Dénès lui avait dit.

Pendant ce temps, le long du Danube, la lourde automobile roulait à 80 kilomètres à l'heure, vers le nord. A chaque cahot Dénès touchait superstitieusement la poignée de la porte :

— Pourvu qu'un ressort ne casse pas!

A la sortie d'un village, un pneu creva. Tandis que le chauffeur changeait la roue, le banquier se mordait les doigts d'impatience; des chiens aboyaient derrière les clôtures. On repartit, un carrefour fit perdre encore du temps, puis, les falots des douaniers hongrois barrèrent la route.

A onze heures moins dix enfin, l'automobile franchit la frontière tchèque. L'ordre d'arrêter le banquier arriva un quart d'heure après.

XLIII

Infinie, sans une ondulation de terrain, la plaine s'étale jusqu'à l'extrême bord de l'horizon arrondi comme un horizon marin. Çà et là, un bouquet d'acacias qui s'étire dans la lumière, la potence oblique d'un puits, le nuage de poussière soulevé par un troupeau en marche, ou la noire traînée de fumée d'une machine à battre le blé. L'air surchauffé vibre comme devant la plaque rougie d'un four; parfois les sables brûlants projettent vers le ciel de tremblants mirages, et le gardien de chevaux, dressé sur ses étriers, croit voir des ombres de forêts, de villes, de vaisseaux. De longues bandes de terrains, aveuglantes de blancheur, miroitent : affleurements de sel marin et de soude, où il ne croît que des salicornes, où suintent des eaux saumâtres que fuient les oiseaux. Les blés sont coupés depuis un mois à peine, et déjà, défonçant les chaumes, les buffles noirs à l'encolure énorme, à la tête sauvage et frisée, traînent les charrues, de leur pas lourd et puissant qui s'emporte en saccades violentes à chaque résistance de la terre déchirée par le soc.

Ethelka, sur la terrasse de la maison de M. Berkès, comme chaque matin, regarde.

Le jardin se dessèche, envahi par le sable. Dans l'allée,

deux grosses outardes apprivoisées se soulèvent lourdement sur leurs ailes rognées. A droite, les murs de la ferme, blanchis à la chaux, réverbèrent durement le soleil. Des fruits rouges de paprika sèchent, pendus en guirlandes aux solives du toit. Derrière les tournesols de la haie, dans un maigre pâturage, grogne une harde de porcs noirs à soies rudes. Avec un grand bruit joyeux, les oies prennent leur vol vers un champ de maïs, tous les enfants armés de gaules se lancent à leur poursuite. Le soleil monte et la chaleur devient plus lourde et plus brutale : il va être midi, les troupeaux reviennent à l'étable, les ombres rétrécies se replient à la base des murailles et se ramassent en rond au pied des arbres. Bientôt, Ethelka ne voit plus rien de vivant, n'entend plus un bruit humain, plus un cri d'oiseau. La ferme va dormir jusqu'au soir. Le soleil verse sur la plaine le silence du désert et le temps s'abolit dans l'immensité de l'espace immobile.

Il semble à Ethelka que la catastrophe de la banque et sa propre ruine se sont passées dans un autre monde, et qu'elle n'a vécu qu'en un cauchemar cette nuit où Andor est rentré à la maison, pâle comme un somnambule, après avoir vainement attendu Dénès au *Tonneau Vert* jusqu'à deux heures du matin. Cette expression, sur son visage, d'homme qui a reçu un coup de couteau, quand Ethelka lui a raconté la visite du banquier! Puis, aussitôt, le sursaut animal de rage et de jalousie, et les poings serrés :

— Où est-il maintenant?

— J'ai averti la police; sinon, nous aurions été complices. Cela ne nous regarde plus. Dis-moi plutôt si nous avons tout perdu, nous.

La puissance des chiffres a calmé la colère d'Andor.

— J'ai fait le calcul. J'arriverai à payer mais il ne nous restera pas une couronne. Et comment vivre, après? Je te demande pardon, ma pauvre Ethelka.

Cette figure vaincue, ces yeux où les larmes brillent... Ethelka a mis sa tête sur l'épaule d'Andor, sa joue contre sa joue mouillée. Il la presse sur sa poitrine à l'étouffer. Et soudain, au plus profond de son corps, elle sent renaître le vertige oublié. Dans le goût salé des larmes, elle retrouve l'âcre saveur d'autres baisers. Ses mains se crispent sur la

nuque d'Andor ainsi qu'autrefois sur celle de Pierre, ses paupières battent comme une lampe qui va s'éteindre, et, pour la première fois, entre ses lèvres sèches, elle murmure :

— Je t'aime, Andor!

Depuis une semaine, toute la chair d'Elthelka garde la mémoire de cette nuit où pour la première fois elle s'est donnée sans réserve à son mari. Elle se rappelle, au matin, la langueur confiante de leur réveil; ce n'est qu'au moment où le jour est entré par les fenêtres ouvertes qu'elle a de nouveau pensé à la catastrophe. Le soir, lorsqu'Andor lui a demandé d'aller chez Anny pendant la liquidation de la faillite, elle a senti pour la première fois cette douleur des adieux qui perce tout le corps d'un déchirement pareil à celui de la volupté.

Son amour pour Andor, depuis huit jours, chaleur dans sa poitrine. A peine arrivée à la ferme, elle a voulu en parler à sa sœur. Anny a secoué la tête, sans répondre, puis a haussé les épaules avec un bref soupir.

— Mon mari s'est occupé de moi pendant trois mois.

— Et maintenant?

— Il chasse, il boit, il joue, il faire pire peut-être.

Dès le lendemain. M. Berkès s'est mis à lancer des compliments énormes à Ethelka et à la regarder d'une manière qui la fait rougir. Elle n'ose plus rester seule avec lui dans le salon, depuis qu'il l'a embrassée pendant qu'elle jouait du piano, il lui tarde qu'Andor revienne la chercher.

Tous les chiens de la métairie hurlent comme des furieux. Il n'y a que la vue du facteur qui les mette dans une telle colère. C'est la lettre quotidienne d'Andor. Ethelka s'arrête pour la lire au milieu de la cour, en plein soleil, la blancheur incandescente du papier lui fait cligner les paupières. Ce sont toujours les mêmes mots qui accrochent son regard : expertise, enquête judiciaire, vérification des livres, mais les lettres dansent devant ses yeux comme un essaim de mouches et les phrases se brouillent dans son esprit, elle ne peut pas rassembler ses idées, sous la fournaise de ce ciel aveuglant. Mais ce soir, lorsque le soleil aura sombré dans une grande poussière dorée, lorsque tout dormira, Ethelka reviendra à la même place, sous la vérandah...

La nuit élargit encore la plaine immense; Ethelka seule, debout, écoute, attentive aux rumeurs nocturnes, vol d'un oiseau de nuit, frissons soudains du vent dans les acacias, plainte monotone, aussi triste que celle d'un hautbois et plus grave, du berger qui joue sur son *tarogato* un air traînant et désespéré, tandis que ses moutons noirs broutent des herbes invisibles.

En ce moment, sur une autre planète, dans un autre univers, la géhenne de Budapest ahanne et gémit : picotement des lumières, halètements des usines, roulement des trains, hurlements des sirènes, rumeur sourde de la foule. Où est Andor? Sans doute est-il rentré à la maison : les tempes brûlantes, la tête bourdonnante encore de chiffres, il calcule pour la millième fois ce qui échappera à la débâcle, et demain il se mettra de nouveau à la recherche d'un gagne-pain, comme à sa sortie de l'hôpital. Que toutes ces agitations sont vaines! Ethelka perdrait courage dans ce stérile labeur. Ah, pourquoi cette séparation, lorsqu'on pourrait ensemble se noyer dans l'amour comme dans une mort!

Ethelka tend les bras vers la plaine où stagne un lac de brume pâle. Plus seule encore que l'an dernier, dans la nuit de la bataille, car Anny ne viendra pas veiller avec elle et la prendre dans ses bras. Ethelka ne lui a pas dit qu'elle a quitté Andor au matin de sa vraie nuit nuptiale, et puis Anny, déçue et durcie, ne souffrirait plus de sa peine.

Dans l'acacia, la voix d'un rossignol d'août, qui chante désespérément seul, comme à l'automne.

XLIV

La grande salle à manger, longue et voûtée comme un réfectoire de couvent. Le déjeuner se prolonge. Demain, Ethelka repartira avec son mari qui est venu la chercher.

— Aussi, quelle imprudence, mon cher Terffy! — déclare Berkès, tout en découpant la dinde. — Vous auriez bien pu prévoir que la baisse de la couronne ne serait pas éternelle, je vous parle comme un paysan, nous avons suivi cela d'un peu loin.

Andor écoute, d'un air las et distrait. Ses joues se sont creusées et ses mains sur la nappe semblent décharnées.

— Au fond, nous autres propriétaires, nous n'y risquions rien, mais cela n'empêche pas de réfléchir. Que le diable emporte les Tchèques et les Roumains, et que le Bon Dieu nous rende tout ce qu'ils nous ont volé avec ce maudit traité! Mais enfin, la bonne terre hongroise nous reste, et notre blé. La couronne remontera, nous ne sommes pas des mendiants, des meurt-de-faim comme les Autrichiens! Vous avez tort, à mon avis, de reprendre une place à Budapest. Vous seriez beaucoup mieux à la campagne. Je suis sûr que votre femme s'y trouverait fort bien. C'est chez un changeur que vous voulez entrer?

— Oui, un petit changeur à qui j'ai rendu service quand j'étais « directeur de banque ». Il s'appelle Farkas.

— Et il s'appelait Wolff il y a dix ans, sans doute?

— Bien sûr, on magyarisait son nom pour dix couronnes en ce temps-là.

— Et quel genre de juif est-ce?

— Craintif et méticuleux, tout l'opposé de Dénès. Quand on lui présente un billet de banque à changer, il le marchande comme un vieil habit. L'autre jour il a payé mille couronnes de moins pour une banknote de cinq livres sterling qui était un peu déchirée.

Berkès achevait de découper la dinde. D'un coup sec, il fit sauter un blanc qu'il offrit à Ethelka, au bout de la fourchette, suivant la vieille coutume hongroise. Puis il posa à plat sur la table ses mains aux ongles coupés carrés :

— En tout cas, si celui-là aussi fait faillite, vous n'avez qu'à revenir ici, vous connaissez le chemin : chez moi, vous ne mourrez jamais de faim et vous ne vous ennuierez pas trop. Ma femme s'est très vite habituée à la campagne.

Anny n'a même pas levé les yeux.

Le lendemain, au moment des adieux, Berkès força Ethelka et Andor à emporter un jambon. Il les conduisit lui-même à la gare avec ses petits chevaux jaunes qui trottaient inégalement, prenaient souvent le galop et manquaient à chaque tournant de faire verser la calèche basse dans le fossé. Le cigare de Berkès faisait des étincelles au vent. En route, on

rencontra une noce paysanne, il fallut s'arrêter, Berkès embrassa la mariée et but un grand coup de vin à sa santé. Derrière le cortège, dans la poussière, des enfants tziganes de dix à douze ans suivaient, nus et bronzés, le ventre ballonné par trois jours de mangeaille.

A la station, Berkès serra longuement la main d'Etelka et l'invita avec une telle insistance à revenir, qu'Andor, à peine en wagon, demanda à sa femme, mi-jaloux, mi-plaisantant :

— Tu n'as pas peur qu'Anny te fasse des scènes?

— En tout cas, — répondit Ethelka, — j'aimerais mieux ne pas être trop souvent chez eux.

XLV

Le vent aigre de la mi-octobre souffle le long des rues. Les petits ramoneurs slovaques sont descendus de leurs montagnes, les marchandes en plein air étalent des chrysanthèmes et des pommes rouges sur les trottoirs, les cours des maisons sont pleines de l'odeur humide du bois fraîchement scié.

Ce matin, le tapissier est venu chez Terffy pour reprendre les meubles qu'il lui avait vendus à crédit et qu'on n'a pas encore payés. Une grande tache d'humidité moisit la tapisserie de la salle à manger à la place du dressoir bleu aux gaies tulipes rouges. Ethelka a mis la table dans le salon. Elle s'assied, les reins et les genoux douloureux : depuis sept heures du matin, elle ne s'est pas reposée un instant : plus de femme de ménage, il a fallu balayer, battre les tapis. Elle est sortie pour le marché; là, on ne sait plus quoi acheter : une livre de viande coûte mille couronnes et Andor n'en gagne chez Farkas que soixante mille par mois. Ces billets de mille couronnes, une fortune autrefois, sont devenus de vrais chiffons de papier, tachés de pétrole chez l'épicier, de graisse chez le boucher. Les gens ne prennent plus la peine de les serrer dans leur portefeuille et les froissent en boule dans leur poche.

Le plus fatigant, c'est de laver le linge. Ethelka regarde ses mains où déjà le travail a tracé ses sillons, où l'eau froide et le savon commencent à creuser des gerçures : bientôt elle aura des mains de pauvresse.

Au printemps dernier, chez le coiffeur, la manucure, une

vieille dame russe, pauvre visage ruiné, poches sous les yeux meurtris, lui a raconté sa vie :

— Mon mari était chambellan du tzar, nous avions quatre cents paysans, et maintenant je vis de pourboires, mais c'est le seul métier où on puisse garder des mains de dame.

Ethelka connaît plusieurs de ces réfugiés russes dont Budapest est plein, la princesse Kornilof qui s'est faite infirmière, la comtesse Oblonski, devenue modiste, sans compter celles qui chantent ou qui dansent, sans compter les anciens aides de camp qui tiennent le piano dans les orchestres des bars. Apre volonté de vivre, chez ces Slaves qu'on prétend si résignés! Ethelka admire cette énergie que ne soutient plus aucun espoir. Les Hongrois n'auraient pas une pareille résistance : ils jouent; si la chance s'obstine contre eux, si la partie est perdue, c'est fini. Budapest, capitale des suicides.

— Je meurs de faim! — s'écrie Andor en entrant.

— Ne m'embrasse pas! Je sens la cuisine, il y a des choux ce matin, je vais faire une omelette.

Mais elle revient presque aussitôt, consternée.

— Les œufs n'étaient pas frais, je les avais payés 80 couronnes pièce pourtant.

Elle pleure presque :

— Veux-tu que je descende en acheter d'autres? — propose Andor.

— Si tu veux, je ne peux pas sortir habillée comme je suis, mais n'en prends que deux pour toi, je n'ai plus faim.

A table, Ethelka écarte après y avoir à peine touché son assiette de choux et regarde son mari manger. Comme il a vieilli depuis trois mois! Il a de nouveau le même visage émacié qu'après sa blessure. Elle se lève de sa chaise et vient s'asseoir près de lui.

— Dis-moi, Andor, est-ce que nous allons devenir tout à fait des pauvres?

— Je cherche une place meilleure. Pétrini pense avoir quelque chose pour moi en novembre, je me ferais peut-être quatre-vingt mille couronnes par mois.

— Ce mois-ci, nous en avons dépensé cinquante mille rien que pour la nourriture et tout continue à augmenter.

— Il faudrait pourtant que tu reprennes une femme de ménage.

— C'est impossible. On les paie maintenant quatre à cinq cents couronnes la matinée. Heureusement encore que nous avons du charbon et du bois pour tout l'hiver!

Andor se lève, sans répondre, et se met à marcher de long en large, les mains nouées derrière le dos, courbant la tête.

— Arrête-toi, je t'en prie, — supplie Ethelka, — je ne peux pas te voir marcher ainsi comme une machine. Rassieds-toi, écoute.

— Il va falloir que je reparte, le bureau ouvre à deux heures.

— Un mot seulement. Tu dis que tu pourrais gagner quatre-vingt mille couronnes si Pétrini te procure un emploi.

— Oui, au maximum. Jamais cela ne nous suffira.

— Et si nous vendions nos meubles?

— On n'en tirerait pas le quart de ce qu'ils valent!

— Je pourrais travailler, — propose Ethelka.

Andor secoue la tête :

— Tu ne trouveras rien que des broderies à faire à la maison, et ce qu'on te donnera paiera à peine la soie.

— Et si je dansais dans un théâtre? La Gigli m'apprendrait vite deux ou trois numéros.

— Jamais de la vie! Comment veux-tu que j'oublie que c'est chez elle que tu as rencontré...

Ethelka eut une moue douloureuse et murmura :

— Je sais bien que tu penses toujours à lui. Si tu savais comme ce temps est mort pour moi! D'ailleurs il y a d'autres écoles. Émilia Nirschy est revenue de Berlin et a repris ses cours.

— Pardonne-moi, mais je n'ai de souci que pour toi. J'espère, je suis sûr que je trouverai de nouveau une situation. D'ici là, il faut essayer de tenir, de gagner un jour après un jour, une semaine après l'autre, comme une ville assiégée. A moins...

— Quoi? — interrogea-t-elle, anxieuse.

— Non, je ne pensais pas ce que tu crois. Mais il y a l'Amérique : tous les Hongrois qui ont émigré sont riches. Un ouvrier chez Ford touche plus d'argent chaque semaine que nos ministres en un mois, et chaque famille a son auto. Mais,

même en vendant tout ce qui nous reste, nous ne pourrions pas payer le passage. Il faudrait que je me fasse embaucher comme matelot, comme chauffeur sur le paquebot. Et cela...

Il n'acheva pas sa phrase.

Ethelka avait vu se dresser aux premiers mots de son mari le mirage de l'immense Amérique émergeant des flots. Terre encore inondée de soleil quand l'Europe est dans la nuit, maisons entassées à l'assaut du ciel, forêts de cheminées, puits jaillissants de pétrole, nappes infinies de blé, trains de bois sur les larges fleuves, foules puériles et heureuses, le bétail humain le mieux nourri du monde, avec ses trois classes de citoyens se distinguant par la marque de leur auto : Ford, Buick ou Packard. Là-bas, oui, là-bas peut-être elle vivrait enfin! Mais lorsqu'Andor s'arrêta, ce fut comme si le vaisseau avait touché un récif. Ethelka courba la tête et se laissa glisser, résignée, sur le fauteuil, fixant une fleur du tapis avec de grands yeux vides, où ne venaient pas même des larmes, comme on regarde un naufrage. Puis d'une voix assurée, elle dit :

— Je retournerai chez Carlotta Gigli, pour préparer l'examen des artistes, c'est l'affaire de trois mois, ensuite nous verrons.

XLVI

Quinze jours, Ethelka hésita encore. Un soir enfin, elle se décida. A cinq heures, la nuit tombait déjà; il bruinait. Dans l'escalier obscur de l'école, à une marche ébréchée, le pied lui manqua et elle se tordit la cheville. Devant la porte, elle s'arrêta un instant avant de sonner et tendit l'oreille. Le piano jouait un prélude de Chopin, celui qui accompagnait les exercices de la quatrième position, la canne de la Gigli battait la mesure, les chaussons des danseuses faisaient un bruit sourd en retombant tous ensemble sur le plancher. Ethelka entra et, dès le vestibule, sentit de nouveau l'odeur âcre de la colophane et la touffeur des corps en mouvement. Deux petites élèves qui achevaient de relacer leurs souliers lui sautèrent au cou, la vieille habilleuse lui baisa la main et courut avertir la Gigli.

La musique cessa, Carlotta parut, les bras tragiquement croisés dans l'entrebaillement de la porte.

— Tiens, on daigne se rappeler que je vis! On vient peut-être m'annoncer son divorce : ou bien tu veux des nouvelles de ton Français? Il est venu ici quelquefois avec Ilona Berkovitz, la grande blonde qui joue à l'*Apollo*.

Ethelka sentit un flot de sang brûler ses joues et répondit seulement :

— Que vous êtes devenue méchante, tante Carlotta!

— Tu as de la peine, — dit la danseuse, en ouvrant ses bras. — Passe dans le bureau, raconte-moi ce qui t'arrive. Tu sais, il laisserait bien la Berkovitz. Si tu savais comme il m'a parlé de toi! Il t'avait vue une fois au théâtre, je crois, et aussi au restaurant. Moi, je n'ai jamais compris pourquoi tu es rentrée seule à Budapest l'autre été. Et ton mari, tu l'aimes?

D'un battement des paupières, Ethelka fit signe que oui.

La danseuse s'assit sur un coin de la table et lui donna une chaise où une robe à paillettes d'or était étalée sur le dossier.

— Ne t'appuie pas, tu la froisserais. Quel dommage, avec les jolies jambes que tu as, de ne pas avoir continué la danse!

— Mais vous me disiez que j'étais trop paresseuse et que jamais je ne ferais un pas convenablement.

— Peuh, aujourd'hui, ça n'a plus d'importance. Des cochons, tu entends, des cochons tous les hommes! Tu aurais eu un succès fou. Il gagne beaucoup d'argent, ton mari?

— Plus maintenant, sa banque a fait faillite. Nous avons été déjà forcés de vendre des meubles.

— Quand je te le disais, qu'avec la danse on a toujours son pain dans sa main.

— Est-ce que je ne pourrais pas recommencer, tante Gigli?

— C'est long, un an d'interruption. Et il te permettrait de danser en public? Il n'est pas jaloux?

— Il faudra bien, nous ne pouvons plus nous tirer d'affaire.

— C'est affreux, — cria la danseuse, — ce matin, cent couronnes, l'œuf! J'ai dit à la marchande : gardez-les cent ans! Elle m'a répondu : je les vendrai plus cher demain. Le bâton pour ces gens-là, le bâton! Et j'ai beaucoup d'élèves en retard

pour me payer. Écoute, il faudrait venir trois fois par semaine, tu feras quelques exercices, et le mois prochain, je t'apprendrai deux danses, comme ça tu passeras l'examen des artistes à la Noël.

— Vous croyez que je serai reçue?

— Bien sûr, voyons, je serai là, et à la Commission personne n'ose me contredire. Ils n'y entendent rien : ce sont des épiciers, des dentistes, il y a même un commissaire de police. Après, nous verrons pour un engagement. On me demande souvent des numéros pour le *Tabarin* ou pour le *Chapeau Rouge*. Tu me paieras quand tu auras passé ton examen. Il faut que je continue la leçon; si tu as le temps, viens dans la salle. C'est le cours supérieur, tes anciennes camarades sont là, elles pourraient déjà danser à l'Opéra bien mieux que tous les éléphants qu'on y a engagés!

Assise près de la Gigli, Ethelka regarde : les lampes se reflètent dans l'ébène du piano, sombre miroir; M. Wolff joue le *Printemps* de Sinding, le seul morceau pour lequel il s'anime; la pédale qu'il met et relève grince à chaque mesure. Derrière le piano, deux mères de famille, tout en tricotant, font à mi-voix des réflexions, la Gigli se retourne et les fait taire, puis, de sa canne, elle atteint les mollets d'une élève qui se reposait à la barre.

— Veux-tu travailler, paresseuse? Un peu plus vite, monsieur Wolff, ces enfants s'endorment.

La pluie d'arpèges redouble, voici les gammes chromatiques de la fin.

— Attention au glissé, — recommande la danseuse.

Pédale, pommade des derniers accords, M. Wolff s'éponge le front, la salle de danse est comme une volière de perruches.

— Nous recommencerons dans trois minutes.

Au milieu du bourdonnement des jeunes filles, Ethelka restait muette. Ainsi, après deux années, elle était revenue au même point, comme ces voyageurs égarés dans une forêt qui marchent toute la nuit en rond et se retrouvent au même endroit lorsque point le jour. Elle savait tout ce qui allait venir : M. Wolff jouerait le *Beau Danube Bleu*, et les danseuses allaient tournoyer, se tenant par la main, tournoyer en rond, sans avancer, au mouvement alangui de la valse qui les

tient prisonnières. Ainsi, sa vie, après d'inutiles détours se fermait comme un cercle. M. Wolff plaqua les accords du prélude, puis le rythme balancé de la valse s'établit. Derrière cette porte, Pierre Dumay allait-il apparaître? Son premier regard si lourd sur ses jambes nues... Elle ne lui parlerait pas, elle ne voulait plus de ce passé. Ah, plutôt se briser la tête contre les murs, s'évader de cette existence où elle n'était qu'une épave entraînée dans l'entonnoir d'un tourbillon! Mais les courbes se font de plus en plus étroites et déjà Ethelka sent l'attirance des profondeurs et la lassitude, et l'abandon presque heureux de soi-même. A quoi bon résister, quand il n'y aurait qu'à fermer les yeux, à se laisser aller.

— Que vous êtes jolie, Ethelka, — fait une voix enfantine, près d'elle. — Encore plus jolie que l'année dernière.

Ethelka lève les yeux, c'est une petite fille qu'elle prenait sur ses genoux autrefois. Ne pas pleurer devant elle, il ne faut pas pleurer.

XLVII

Ils sont une douzaine dans la salle basse d'un petit cabaret. Il y a de la bière sur la table. Pétrini, d'une voix sourde et passionnée, parle.

— Après la guerre, vient la peste, après la peste, la famine, car les fléaux appellent les fléaux, jusqu'à ce que les peuples, las de souffrir, se révoltent.

Andor regarde autour de lui. C'est la première fois qu'il vient ici. Trois ou quatre ouvriers, un imprimeur aux mains noircies, deux jeunes gens qui ont l'air d'étudiants, un vieillard à longue barbe étroite, les autres doivent être des employés de commerce.

— Tous les peuples souffriront également, — s'écrie le bossu, — et la misère s'étalera d'Orient en Occident, comme les grandes invasions ou les épidémies du Moyen Age. La révolution a éclaté trop tôt en Hongrie, et, par ses folies, le communisme s'est tué lui-même. Maintenant nous voici à un régime pire que celui de 1914.

Andor risque :

Les Habsbourg...

Ses voisins murmurent.

— Oui, — répond Pétrini, en les calmant d'un geste, — mais ce qui est mort est bien mort. Etes-vous allé l'autre jour à la basilique pour l'anniversaire d'Otto?

— Elle était pleine.

— Je le sais, et on a applaudi pendant le sermon, mais en sortant, chacun de vous est allé de son côté, à ses affaires, et l'on s'est dit au revoir, au prochain anniversaire. Nous aussi, les Juifs, nous disons : « L'an prochain à Jérusalem », mais nous n'y croyons plus depuis longtemps.

Andor sourit avec les autres, le bossu poursuit.

— Il faut faire de la propagande. Et surtout ne rien risquer trop tôt : les révolutions bien préparées ne versent presque pas de sang. Chacun doit savoir d'avance quel sera son rôle : une équipe aux chemins de fer, une équipe aux téléphones.

Terffy se rappelle le club des Hongrois Réveillés, où on ne parle que de bombes, de pogroms, et les vociférations, et les lourdes bandes de fumée qui traînent sous le plafond. Ici, il s'agit aussi de tout bouleverser, mais Pétrini a l'air calme d'un contremaître qui distribue à ses ouvriers le travail de la semaine. Eux, attentifs, écoutent, lui faisant parfois répéter une phrase qu'ils n'ont pas bien comprise.

— Il faut recruter, — explique-t-il, — des adhérents pour les syndicats et les convertir au socialisme. Ne parlez jamais de république, on tolère le socialisme, mais le mot de république vous mènerait en prison.

Le bossu s'anime et parle trop fort. Le guetteur s'agite et met un doigt sur ses lèvres. Sait-on jamais si le patron du cabaret n'est pas un espion de police? Pétrini continue à voix basse, il expose les réformes sociales que doivent revendiquer les ouvriers, les autres se sont rapprochés et l'écoutent avec cette application obstinée des travailleurs manuels, qui, pour s'assimiler les idées, les mâchent lentement comme un pain trop dur, mais Terffy ne pense plus à ce que dit Pétrini. Que lui importe le sort des ouvriers ou des paysans? Discussions bonnes tout au plus pour tromper l'ennui de l'officier sans soldats qu'il était encore l'année dernière, au temps où il fréquentait les Hongrois Réveillés! Maintenant d'autres

soucis lui martèlent la tête : ce matin Ethelka a ouvert devant lui le tiroir où elle enferme l'argent du ménage. Il était vide, et la fin du mois ne viendra que dans dix jours. Il ne reste plus rien à vendre; les derniers meubles du salon de madame de Pallay sont partis, emportés par le boucher fatigué de faire crédit. Que de choses pourtant il faudrait acheter! La pauvreté a ceci de terrible que tout manque à la fois : un soulier se crève, le coude d'un veston se troue, les cols rentrent déchirés du blanchissage, les boutonnières des chemises se déchirent, les manchettes s'effilochent... Si, Andor a encore quelque chose à vendre : le smoking qu'il a fait faire au printemps, lorsque Dénès l'a invité à l'Opéra. Celui-ci s'est esquivé au bon moment! Andor ne lui en veut pas de sa faillite, malgré tous les ennuis de la liquidation et de l'enquête judiciaire qu'il a fallu supporter. Mais cette visite à Ethelka, le soir où il a pris la fuite, Andor ne la lui pardonne pas. Tant d'hommes désirent sa femme! Et pourtant, il faudra peut-être se résigner à la laisser danser. Confiance, oui, il a confiance en elle. Mais la confiance n'a jamais empêché personne d'être jaloux et de souffrir.

Ethelka sait déjà deux danses, l'une gaie, l'autre triste, une rhapsodie hongroise de Liszt, et la *Mort du Cygne* de Saint-Saëns. Mais si elle trouve un engagement, Andor ne la laissera pas aller seule, il est libre le soir après son travail chez le changeur. Il lui semble, si Ethelka danse sous ses yeux, que les regards des autres hommes ne pourront pas l'atteindre, les yeux fripés de tous ceux qui sont assis devant les seaux à champagne, aux petites tables des cabarets de nuit, marchands, profiteurs, aux doigts courts scintillants de trop grosses bagues, qui sont fiers de leur argent et de leur graisse et disent à chaque phrase : « Mon tailleur, ma villa, ma manucure, le professeur de chant de ma femme... »

Mais, dans le murmure indistinct que fait la voix de Pétrini, quelques mots se détachent... « et nous fermerons toutes ces boîtes de nuit qui ne sont que des maisons de prostitution où l'on fait danser les filles avant de les livrer aux clients ».

XLVIII

— A toi, maintenant, Ethelka, — fait la Gigli : — *La Mort du Cygne*. Piano, piano, M. Wolff, et marquez bien le chant pour qu'elle s'y reconnaisse quand il y aura le violoncelle... Commençons, le buste droit, les bras bien arrondis derrière la tête, ta jambe est trop en dehors, attention, tu pars à la troisième mesure. Un, deux, trois, là. Maintenant... Non, pas comme cela, le glissé plus léger. Ce n'est pas la mort du Cygne, c'est le pas de l'oie. Voulez-vous bien vous taire vous autres... ne riez pas, vous êtes encore plus maladroites qu'elle! Tiens, Ethelka, regarde... Reprenez, M. Wolff. Tu vois, j'avance; au quatrième pas, de petits mouvements de bras pour imiter les battements d'ailes. La tête de côté, roulant un peu sur les épaules, et ainsi de suite.

— Bravo, — s'écriait le pianiste, — vous êtes inimitable!

— Bravo, bravo! — reprenaient les élèves en chœur.

— La Pawlowa, elle-même, — affirmait M. Wolff, — ne danse pas comme vous!

La Gigli eut un sourire :

— La Pawlowa? Elle n'a dansé le *Cygne* qu'après me l'avoir vu danser à Londres. Allons, Ethelka, recommence.

La musique reprit et, tandis que la phrase molle et cotonneuse de Saint-Saëns se déroulait, Ethelka dansait.

Hésitante d'abord, puis mimant sur un rythme plus pressé les efforts de l'oiseau captif que sa blessure enchaîne au sol, elle était pareille, dans sa courte tunique noire, à un grand oiseau noir. Seuls, ses bras flexueux rappelaient en leurs ondulations molles le cou neigeux des cygnes blancs. Une deuxième fois, estompée dans la brume sonore des pédales, la phrase traîna ses notes. Maintenant, Ethelka, allongée à demi sur le sol, prisonnière de la terre, soutenait avec peine sa tête qu'un poids trop lourd semblait entraîner. Au dernier accord, après un dernier frémissement, elle retomba.

— Bravo! — cria la Gigli, — tu n'es pas capable de faire une pointe, mais ça, c'était rudement bien! Tu pourras dire que c'est moi qui te l'ai appris, et pour un engagement, sois tranquille. La Commission d'examen se réunit au début de janvier; si tu n'es pas reçue, je ferme l'école et je me mets

loueuse de chaises sur le Corso. Et ton costume? Tu as pensé à ton costume?

— Non, — avoua Ethelka, — mais ce ne sera pas long à faire sans doute.

— Pas long? On ne sait jamais, les couturières ont tant de travail en cette saison! Je peux bien te prêter un costume hongrois pour ta rhapsodie, mais celui du Cygne, je ne l'ai plus. Il est resté au Théâtre de Saint-Pétersbourg en 1914, l'année de la guerre. Je suis partie en n'emportant qu'une valise et Fuchs, le premier chef d'orchestre, a pris le train en pantoufles. Et ton mari, à propos, toujours aussi jaloux? Il va te laisser paraître en public?

Ethelka secoue la tête.

— Pas de bon cœur, mais moi non plus, ce n'est pas de bon cœur que je danserai.

— Que tu es sotte! Ah, je suis bien bête de me fatiguer à t'enseigner quelque chose. Vous êtes toutes pareilles, aucune de vous n'a la vocation. Les unes font du ballet pour maigrir, les autres pour trouver un amant qui les entretienne, et celle-ci, qui vient de danser le Cygne comme une artiste, comme si elle comprenait ce qu'elle danse, ça l'ennuie de se montrer en public. Tu devrais aller suivre des cours de comptabilité ou de cuisine. Tu pourrais aider ton mari au bureau ou lui faire du bon goulasch.

Elle s'arrêta, pour reprendre haleine. Ethelka en profita.

— Vous le savez bien, tante Gigli, tout ce que j'aurais souhaité, c'était de vivre tranquille avec mon mari. Depuis un an que nous sommes mariés, il n'a jamais été libre sauf cinq ou six dimanches.

La Gigli cessa de crier.

— Rien ne t'empêche de l'aimer, si tu danses, et tu peux être sûre qu'il t'aimera davantage, lui, en te voyant chaque soir aux lumières. Il voudra te faire oublier tous ces hommes qui t'applaudiront. Seulement, tu feras bien d'être sage, ça fatigue, tu sais, de danser chaque soir!

XLIX

La neige luisante et gelée crisse sous les pieds, poudroie sous la lune. Ethelka, le front pressé contre les carreaux du

salon, regarde les toits bleuis et, de temps en temps, essuie avec son tablier la buée de sa respiration qui ternit la vitre. Le poêle, qu'elle a allumé très tard pour économiser le bois, fume. Neuf heures sonnent; avec la neige, on dirait que les cloches sont enveloppées dans du coton. Andor rentrera très tard. Depuis une quinzaine il travaille de six heures à dix heures chez M. Antal, le marchand d'étoffes, pour mettre en ordre une comptabilité où Antal fraude à la fois le ministère des finances, la ville de Budapest et ses associés.

A tous les étages, les lumières s'éteignent, des voix joyeuses retentissent dans l'escalier. A minuit, il n'y aura plus personne, même les servantes seront sorties avec leurs amoureux. Il faut être bien pauvre ou bien triste pour rester chez soi la nuit de la Saint-Sylvestre. Andor et Ethelka seront seuls dans la maison vide. Ils n'ont pas accepté l'invitation de Berkès qui aurait voulu les garder quelques jours à la campagne. Pourtant, au souvenir de la Saint-Sylvestre de l'année passée, Ethelka ne regrette ni les lumières, ni la musique, ni la joie des soupeurs. Elle ne pense qu'au sourire de madame de Pallay, regardant Andor, le même sourire avec lequel elle disait cet été : « Je puis bien mourir maintenant, je ne suis plus inquiète, ni pour toi, ni pour Anny ».

Ethelka va voir à la cuisine si l'oie ne brûle pas. Andor l'a rapportée hier du marché. Il a été obligé de demander un acompte à Antal, car chez Farkas on n'est jamais payé qu'avec une semaine de retard. Pétrini prétend que le changeur le fait exprès pour gagner huit jours d'intérêt sur les salaires des employés et Farkas est bien capable de cette profonde invention.

— Avec l'oie, — calcule Ethelka, — nous mangerons deux jours.

Dans la cuisine, le froid jette un drap mouillé sur ses épaules, ce n'est qu'à un mètre du fourneau à gaz qu'on en sent un peu la chaleur. A la campagne, chez Berkès, il doit y avoir au moins quatre oies enfilées à la même broche devant un feu énorme et la graisse chante dans les lèchefrites. C'était ainsi autrefois, à la maison, lorsqu'Ethelka était toute petite et que sa grand-mère, s'approchant de la cheminée, piquait

une fourchette sous la peau rissolée de l'oie, et jugeait en dernier appel si elle était cuite à point.

Andor est rentré, et, sans ôter son manteau, va jusqu'à la cuisine. Ethelka l'embrasse, ses joues sont glacées, sur son chapeau et ses épaules des cristaux de neige sont restés, secs et brillants comme du verre pilé. Il secoue ses manches.

— Quel froid dehors! J'ai manqué tomber sur le trottoir. Devine ce que je t'ai apporté!...

Ethelka tâte le sac de papier qu'il tient sous son bras.

— Des pommes?

— Non, pas des pommes, des oranges.

— Des oranges? Où les as-tu achetées?

— C'est un ami de Pétrini, un anarchiste mécanicien aux chemins de fer de Sud, qui me les a données, elles viennent d'Italie.

Ethelka bat des mains. Elle n'a pas mangé d'oranges depuis la guerre, car les dix ministres des finances qui se sont succédé n'ont rien trouvé de mieux pour enrayer la chute de la couronne que d'interdire l'importation des fruits exotiques et des parfums.

Ils se mettent à table. Maintenant le poêle tire bien. Il fait chaud.

— Ne regarde pas la nappe, — défend Ethelka. — Dire que j'ai choisi la moins reprisée, c'est affreux ce que la lessive use le linge!

— J'ai bien peur que nous ne puissions en acheter d'autres avant longtemps!

— Et cette place que Pétrini te promet depuis trois mois?

— J'ai refusé, je n'aurais pas gagné beaucoup plus que chez mon changeur et d'ailleurs, même bien payé, je ne pouvais pas faire ce qu'il me demandait. Écrire des articles dans leur nouveau journal socialiste, ce n'est pas mon affaire. Il sera encore plus à gauche que la *Voix du Peuple*! Je ne veux plus m'occuper de politique. J'ai assisté à quatre ou cinq réunions pour faire plaisir à Pétrini. On n'y fait pas beaucoup de bruit mais on n'y parle que de la révolution prochaine.

— Nous du moins, nous ne perdrions pas grand chose à une révolution! — plaisante Ethelka.

— C'est entendu, mais si j'ai quitté les Hongrois Réveillés

ce n'est pas pour aller avec les rouges. Chez les Réveillés, au moins, je retrouvais quelques camarades de régiment. Du reste, je n'aurai plus le temps si tu danses, je t'accompagnerai tous les soirs.

— Cela ne te fait pas trop de peine que je danse?

— Ah, si je voyais un moyen quelconque de gagner de l'argent! Ce que je voudrais, vois-tu, ce serait un travail à faire ici. Traduire des livres, par exemple. Comme cela nous serions toute la journée ensemble... Malheureusement, les éditeurs ne publient rien, au temps où nous sommes. Les gens qui auraient de l'argent pour acheter des livres ne savent pas lire. Mais ce n'est pas une conversation pour la Saint-Sylvestre, ma pauvre Ethelka. Donne-moi un peu de vin. Il fait bon ici et cette oie est délicieuse. Quel dommage que nous n'ayons plus de piano, nous aurions été mieux que l'année dernière au *Hungaria*! Tu m'aurais joué une chanson.

— Laquelle, Andor? *Un nuage a passé sur la forêt?*

— Non, celle que je préfère depuis que tu m'aimes : *Jolie fille brune, à quoi rêves-tu?*

Ethelka voudrait sourire, mais n'en a pas le courage : les dernières bûches flambent dans le poêle, demain il fera froid, et ils doivent déjà plus d'argent qu'Andor n'en gagnera pendant tout le mois de janvier, ce terrible mois de janvier, où il faudra donner des étrennes à la concierge, à la femme qui balaie les escaliers, à celle qui nettoie les carreaux, à l'homme qui enlève les ordures, au facteur, à l'employé du gaz, à celui de l'électricité.

JEAN MISTLER

(*La fin dans le prochain numéro.*)

L'ATLANTIDE

ESQUISSE DE PROTOHISTOIRE EURAFRICAINE

Nos études sur le passé de l'humanité comportent des méthodes différentes suivant l'ancienneté des temps envisagés. L'histoire se base essentiellement sur les écrits des hommes : son domaine remonte donc, pour chaque peuple, jusqu'à l'invention de l'écriture. La préhistoire fait, par contre, état des documents recueillis sur nos ancêtres et antérieurs aux plus anciens récits humains.

Toutefois certains événements ne nous sont connus par aucun témoignage contemporain des faits et cependant leur souvenir s'est longtemps perpétué par la voie orale, avant d'être fixé dans les textes. En général, ces événements remontent à la période intermédiaire entre celle dont s'occupe la préhistoire et celle qui fait l'objet des travaux historiques. Aussi une discipline nouvelle, la protohistoire, tend-elle à s'individualiser, discipline dont le cadre est constitué par une série d'essais critiques sur les plus vieilles traditions.

Par son essence même, cette science est inéluctablement conjecturale. Ses processus d'investigation sont fort différents de ceux de l'histoire. Elle dispose des mêmes éléments matériels d'études que la préhistoire, mais en outre elle s'efforce de coordonner les précisions acquises méthodiquement avec la légende. Cette réalisation apparaît, sans doute avec raison, chimérique à beaucoup d'esprits. Le problème de l'Atlantide est justement de ceux dont le thème doit être ainsi commenté.

Pour presque tous les philosophes, les récits de Platon concernant le continent submergé sont de pures fictions littéraires; une telle interprétation n'est *a priori* nullement démontrée. Il serait même étonnant que le grand penseur grec ait inventé entièrement une succession d'événements aussi complexes et, par certains côtés, vraisemblables. La critique scientifique peut donc discuter la valeur documentaire des textes rédigés par le disciple de Socrate.

Le point de vue chronologique est incontestablement l'un de ceux qui dominent la question de l'Atlantide. Platon place les événements qu'il narre dans le *Timée* et le *Critias* à une époque fort reculée : il fait ainsi état d'une date qui serait la plus ancienne de l'histoire humaine. Les notions acquises sur la valeur absolue de la durée des périodes géologiques, par la précision qu'elles nous apportent sur la dernière grande phase de l'histoire de la Terre, nous permettent d'infirmer la date de huit mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, fixée par le philosophe grec.

Par contre, l'origine, invoquée par Platon, des informations qu'il rapporte, donne une certaine valeur au thème développé. En effet, les annales des temples de Saïs auraient conservé comme une très vieille tradition l'histoire de l'Atlantide telle que l'exposèrent à Solon les prêtres de l'antique cité du Delta. Aujourd'hui, les égyptologues sont d'accord, à la suite de M. A. Moret, pour attribuer aux légendes des dynasties divines et semi-divines des chroniqueurs grecs une certaine valeur protohistorique. Il faut remarquer, en outre, que la ville de Saïs est précisément l'un des centres qui ont joué un rôle prédominant dans l'histoire des habitants de la vallée du Nil avant Ménès, le premier pharaon.

Dans quelle mesure les précisions géographiques fournies par Platon s'harmonisent-elles avec ce que nous savons de l'expansion des relations extérieures de l'ancienne Égypte? Nous verrons que celles-ci étaient très limitées vers l'ouest et beaucoup moins étendues dans cette direction que dans toutes autres. Cependant la Libye était en connexion terrestre avec l'Égypte, dont la séparait un désert semé d'oasis. Aux temps de l'antiquité prépharaonique et pharaonique, les transactions commerciales, base du développement de la

connaissance des pays étrangers par les gens de la vallée du Nil, s'effectuaient, semble-t-il, bien plutôt par eau que par terre.

Les traces que nous pouvons relever de l'influence égyptienne vers l'ouest n'apparaissent pas au delà de la longitude des Syrtes. Toute une série d'éléments géographiques éveillent l'idée que l'Atlantide, telle que nous la présente Platon, a pu être une terre de cette région, une île de Djerba beaucoup plus grande que l'actuelle, par exemple.

Toutefois un examen d'ensemble de la description de l'Atlantide de Platon suggère presque inéluctablement l'idée que le continent disparu défini par le philosophe grec correspond à un ensemble composite. En particulier cette terre, aujourd'hui affaissée sous les eaux marines, aurait vu jadis s'épanouir les civilisations des métaux, du bronze notamment. Or les documents archéologiques démontrent que l'Afrique du Nord n'a jamais été un centre de développement du travail des métaux.

Cette physionomie de la question de l'Atlantide nous oriente ainsi vers le plus grand problème de la protohistoire, la découverte du bronze, cet alliage que, presque tout de suite, l'homme substitua au premier métal commun employé pur, le cuivre.

***

Le trait dominant de la géographie, au cours des ères géologiques, réside dans la prééminence d'un océan développé parallèlement à l'équateur, des Antilles à la Méditerranée, à la mer des Indes et sans doute au Pacifique médian. Au sud et au nord de cette Thétys ou Mésogée s'étendaient de vastes terres émergées, dont l'une, le continent nord-atlantique, unit étroitement, pendant fort longtemps, l'Europe à l'Amérique septentrionale. Cependant, dès le milieu de l'ère secondaire, tendait à se développer une vaste mer à allure méridienne, l'Atlantique : ainsi, se substitua progressivement à l' « Atlantide des géologues » un océan qui, définitivement, isola le Vieux Monde du Nouveau Continent, au moins dès la fin des temps pliocènes, c'est-à-dire vers le terme ultime

de l'ère tertiaire. Par conséquent, lorsque l'homme s'installa dans nos pays, la limite des terres et des mers était déjà à peu de chose près ce qu'elle est aujourd'hui.

C'est généralement au large de la côte du Maroc que les critiques, admettant l'existence de l' « Atlantide de Platon », placent cette vaste terre qui aurait été engloutie dans les abysses océaniques. Constitué par de vieux pays de pénéplaines ou mesetas, le Maroc a vu son relief rajeuni par des mouvements orogéniques de l'ère tertiaire. Vers le début de cette époque géologique, un chenal marin contournant à l'ouest la meseta marocaine, reliait le Gharb au Sous; dès le milieu de cette période, la chaîne du Haut Atlas se prolongea au large de la côte actuelle pour gagner les Canaries. Ces dernières furent définitivement isolées au début de l'ère quaternaire et un détroit permit dès lors aux faunes méditerranéennes et sénégaliennes de se confondre dans les mers du nord-ouest africain.

Du tracé de la côte atlantique, désormais établie sur son emplacement actuel, témoignent d'anciens dépôts de plages marines, qui s'échelonnent tout le long du rivage marocain, particulièrement vers Fédala, Casablanca, Mogador. Sur ces formations marines nous trouvons partout aujourd'hui des amas de cendres remplis de coquilles calcinées et d'outils de l'âge de la pierre polie ou néolithique. Ces accumulations de débris de cuisine, abandonnées par des pêcheurs, démontrent la très grande fixité du littoral marocain depuis les temps néolithiques. De tels dépôts artificiels se retrouvent, avec les mêmes caractères, plus au sud, entre Mogador et Agadir, puis le long de la côte du Rio de Oro, enfin aux Canaries. La constance d'allure de ces « concheros », aussi bien sur le continent que dans les îles, tout comme l'identité d'aspect de tels détritus de l'activité humaine en ces divers milieux, ne laissent place à aucun doute sur l'impossibilité d'admettre l'existence d'une vaste terre émergée, aux temps protohistoriques, en face du Maroc actuel.

Il convient de noter, d'ailleurs, que des traditions presque néolithiques se manifestent encore chez les pêcheurs berbères du Maroc. Ce sont toujours les mêmes espèces de coquillages que les indigènes font cuire sur les plages et dont ils utilisent

ensuite les débris calcinés pour protéger les tombes. Il y a ainsi dans cette société berbère, si attachée à ses coutumes ancestrales, une curieuse persistance de traditions, dans une contrée qui, précisément, est aujourd'hui presque la seule de l'Afrique mineure où l'industrie de la pêche soit exercée par des indigènes.

Des amoncellements de débris de coquillages marins, restes de cuisine néolithiques, analogues à ceux du Maroc, sont connus depuis longtemps sur la côte du Portugal. Par conséquent, comme le rivage marocain, le littoral actuel de l'Ibérie n'a pas varié depuis la fin du quaternaire. La constance de traits géographiques des contrées riveraines de l'Océan, depuis la Galice jusqu'au Sénégal, apparaît donc bien établie pour les temps néolithiques et postnéolithiques.

Cette conclusion peut être étendue à des pays plus septentrionaux. Le littoral actuel français est aussi jalonné par des stations où abondent des restes de coquillages marins recueillis par les hommes de l'âge de la pierre polie, dans la Charente-Inférieure, le Finistère, la Somme, le Pas-de-Calais; des observations identiques ont été faites en Irlande.

Les gisements de même nature les plus célèbres sont les kjökkenmöddings du Danemark. L'âge exact de ceux-ci est aujourd'hui bien établi, comme d'une façon générale toute la chronologie des temps postérieurs à la dernière grande glaciation quaternaire scandinave, grâce aux recherches poursuivies par un géologue suédois, M. G. de Geer. Il est désormais permis de définir avec précision le millénaire qui a vu se constituer tel ou tel dépôt à la périphérie de la mer ou de l'ancien lac baltique : les formations postglaciaires comportent, ici, en effet, des intercalations répétées de lits clairs et foncés qui correspondent à l'alternance des saisons. En suivant certains de ces lits sur des distances plus ou moins grandes, les géologues ont pu relever, de proche en proche, tout le long des côtes de Scandinavie, des repères qui les ont conduits à établir une échelle chronologique pour l'ensemble des formations récentes du nord de l'Europe. Il a été ainsi démontré que, dans ces contrées : 1° la période de transition entre l'âge de la pierre taillée et l'âge de la pierre polie, correspond au Ve millénaire; 2° le néolithique des kjökkenmöddings, au IVe;

3° le néolithique récent, au IIIe et à une partie du IIe; 4° l'âge du cuivre, à la fin de ce dernier millénaire; 5° l'âge du bronze, au Ier millénaire.

Nous ne possédons pas des méthodes aussi précises pour l'évaluation de la durée des temps préhistoriques et protohistoriques de l'Europe occidentale. Toutefois, il semble que l'on puisse faire remonter dans nos pays la période de transition de l'âge de la pierre taillée à l'âge de la pierre polie aux VIIIe-VIIe millénaires, le néolithique aux VIIe-IIe millénaires, l'âge du cuivre au IIe, l'âge du bronze enfin au Ier millénaire.

Pour l'Égypte, une opinion très généralement admise reporte sensiblement plus loin dans le passé l'apparition successive de ces divers stades de civilisation. Ici encore une échelle chronologique assez exacte est fournie par la géologie; son unité de mesure est définie par la vitesse d'accumulation des limons du Nil, en fonction de l'épaisseur de ces derniers, dans le sous-sol du delta actuel. L'âge de la pierre polie, dans le nord-est africain, comprendrait du XXe au VIIe millénaires, l'âge du cuivre du VIe au IIIe, l'âge du bronze commençant au IIe millénaire.

L'hégémonie de Saïs, dans l'ouest de la Basse-Égypte, remonterait approximativement au VIe millénaire.

Toutes ces données de la chronologie égyptienne préhistorique, protohistorique et historique, malgré les nombres élevés auxquels elles arrivent, restent cependant inférieures aux millésimes figurant dans les annales pharaoniques. Il faut, sans nul doute, faire subir une réduction très sensible aux chiffres donnés par les chronologistes, dont les informations ont été recueillies dans les temples égyptiens : tel est le cas du récit de Platon concernant l'Atlantide.

Ainsi les éléments d'évaluation du temps absolu réunis par la géologie préhistorique démontrent clairement la jeunesse relative de la civilisation du bronze. Si réellement les terres atlantéennes ont vu s'épanouir l'industrie de cet alliage, avant leur disparition, c'est que la submersion de ce continent n'a pas été antérieure au IIe millénaire; si même c'est à l'âge du cuivre que remontent les événements rapportés par Platon, il est impossible néanmoins d'en fixer l'époque avant le VIe millénaire.

Tout ce que nous savons de la préhistoire et de l'histoire de l'Égypte nous montre la plus vieille grande civilisation du globe comme ayant eu un champ d'action très limité vers l'ouest en Afrique. Le peuple le plus occidental mentionné dans les annales pharaoniques est celui des Mashaouasha, dont l'habitat n'était certainement pas situé sensiblement au delà des Syrtes.

Or il existe, dans le golfe de Gabès, une île, Djerba, qui, même aux temps historiques, paraît avoir été sensiblement plus étendue qu'aujourd'hui, aussi bien si on s'en rapporte aux écrits de Sylax et de Pline, qu'aux monuments romains actuellement submergés. D'autres terres insulaires de la Petite Syrte, les Kerkenna, présentent aussi des constructions partiellement recouvertes par la mer. Enfin plus au sud-est, au large des Biban, les écueils de Zera, qui n'apparaissent plus qu'à marée basse, constituaient encore, au XIIe et même au XVIe siècle, une île habitée et couverte de jardins.

L'ensemble de cette région des Syrtes est donc en voie d'immersion constante et cela depuis fort longtemps déjà. Le vaste plateau sous-marin que recouvrent les eaux du golfe de Gabès conserve les formes de terrain caractéristiques des régions continentales : le fait est si frappant que les indigènes donnent ici le même nom d' « oueds » aux vallées submergées et émergées. En outre, le modelé spécial des chotts, de ces lacs salés propres aux contrées algéro-tunisiennes, se retrouve au fond de la mer non loin des rives de Djerba.

Ces oueds sous-marins de la Petite Syrte, qui étaient certainement déjà connus des marins grecs et latins, ont bien pu éveiller l'idée de ces canaux si curieux dont Platon évoque l'image dans sa description de l'Atlantide. De même la réduction constante de la surface des îles du golfe de Gabès a pu suggérer la notion d'un continent en voie de disparition aux navigateurs de l'antiquité.

Les œuvres artistiques rupestres répandues dans tout le nord africain, de l'Égypte au Maroc et au Soudan, remontent aux civilisations qui se sont successivement développées au sud de la Méditerranée depuis la fin de l'âge de la pierre taillée jusque bien après l'ère chrétienne. Les peintures et les gravures que portent les rochers de l'ancienne Libye

témoignent, à partir du XXe millénaire environ, d'influences égyptiennes qui ne se retrouvent pas dans le Sahara proprement dit ou plus à l'ouest. Ces données archéologiques concordent avec les affirmations historiques des documents pharaoniques qui nous font voir les Libyens jouant, de temps immémorial, un rôle dans la formation ethnique des Égyptiens.

Ce rôle a d'ailleurs varié d'importance avec les époques. Très accusé pendant les temps prédynastiques, l'action libyenne en Égypte serait devenue à peu près nulle entre 2 670 et 1 300. Or il semble que pendant cette longue période se soient implantées en Libye-Berbérie d'abord l'industrie du cuivre, ensuite celle du bronze. Dès 1 460, les documents pharaoniques nous font part de l'arrivée en Libye des gens de Chypre et de Cilicie. En réalité, il est très vraisemblable que beaucoup plus tôt les peuples de la mer ont commencé à exercer une certaine influence dans le nord africain, en dehors de l'Égypte, comme en Égypte même; ce sont eux qui furent sans doute, en Libye-Berbérie, les propagateurs du cuivre et du bronze.

La première installation en Berbérie des peuples de la mer ne remonte certainement pas à 8 000 avant J.-C., date attribuée par Platon à la disparition de l'Atlantide, continent où s'épanouissaient déjà les civilisations des métaux. D'ailleurs, si nous sommes encore mal fixés sur les débuts des âges du cuivre et du bronze en Berbérie, c'est justement parce que, dans ce pays, les témoins de ces deux phases industrielles consistent rarement en objets métalliques, l'usage de la pierre continuant à prédominer dans les conditions du développement ethnique de la contrée.

Platon, dans ses descriptions du continent disparu, nous révèle la remarquable richesse en étain de ces terres. Si le mur entourant l'enceinte extérieure de la capitale atlantéenne sur plus de 6 kilomètres de long était entièrement recouvert de cuivre, constituant un véritable revêtement, l'enceinte intérieure, longue de plus de 4 km. 1/2, était elle-même enrobée d'étain fondu. L'acropole, sur 2 km. 1/2 de circonférence, présentait un placage d'orichalque aux reflets de feu. Enfin, au centre, le temple de Clito et de

Poséidon, enchâssé dans une clôture d'or de 1 km. 1/2 de long, avait ses murs, ses colonnes et ses pavements garnis d'orichalque, d'argent et d'or, tandis que son toit était couvert d'ivoire.

Aucun pays de l'Occident dans la très haute antiquité n'a pu posséder sur son territoire de telles richesses. L'abondance de l'ivoire peut éveiller encore l'idée de la proximité de l'Afrique du nord et de l'Atlantide; Polybe ne raconte-t-il pas, en effet, d'après le roi Gulussa, fils de Massinissa, que, dans le sud de la Berbérie, aux confins de l'Éthiopie, les défenses d'éléphants sont tellement abondantes qu'on s'en sert pour faire des poteaux, des haies, des clôtures de parcs à bestiaux?

Par la variété et la richesse de ses minerais, l'Atlantide se révélerait un pays véritablement exceptionnel. Deux métaux, l'étain et l'orichalque, semblent avoir été particulièrement abondants, ce qui nous paraît aujourd'hui bien surprenant.

L'emploi de l'étain sur une échelle telle que celle indiquée dans les écrits de Platon est invraisemblable du fait de la rareté actuelle des gisements de ce corps.

L'orichalque nous demeure inconnu. Son nom figure cependant dans le texte grec du « Bouclier », attribué à Hésiode, où il est question de cnémides d'orichalque. Aristote emploie le même mot sans le définir et les « Mirabilia » pseudo-aristotéliens parlent des orichalques de Phénée, en Arcadie, non loin de Mycènes.

Je verrais volontiers dans le mot orichalque un nom du bronze. Le grand argument mis en avant pour contredire une telle manière de voir est que l'orichalque était un corps naturel selon Platon. Mais pourquoi n'aurait-on pas donné un nom spécial au minerai où cuivre et étain étaient associés, minerai rarissime en Toscane, mais commun en Cornouailles?

Le texte même du *Critias* nous amène ainsi à nous occuper du grand problème que soulève l'origine de l'industrie, le problème de la genèse des alliages. Comment ont pu être reconnues pour la première fois les propriétés particulières du mélange de deux corps? Il semblerait logique qu'une telle observation ait été faite à la suite de la rencontre de l'asso-

ciation du cuivre et de l'étain dans un même gîte minier, puisque le bronze est le plus ancien alliage connu qui ait été largement répandu.

Dans le Vieux Monde accessible aux Anciens, le cuivre et l'étain ne se trouvent ainsi réunis en grande quantité qu'en Cornouailles : aussi l'hypothèse a-t-elle été émise que ce pays avait été le centre de création de l'industrie du bronze. Trop de faits contredisent une telle manière de voir pour qu'il soit possible de s'arrêter à cette hypothèse. L'exploration archéologique du sud-ouest de la Grande-Bretagne a été poussée très loin : il serait invraisemblable qu'une civilisation se soit épanouie dans cette contrée sans laisser de traces reconnues jusqu'à ce jour.

L'impossibilité d'interpréter l'origine du bronze par le développement d'une industrie locale autochtone en Cornouailles oblige à envisager d'autres hypothèses pour expliquer la découverte de cet alliage.

Les plus vieux bronzes égyptiens analysés avec précision sont ceux trouvés dans la petite pyramide de Médoum : ils remontent à la IVe dynastie, soit à 2840 environ avant J.-C. Or, les relations commerciales entre l'Égypte et les peuples égéens devinrent, semble-t-il, surtout actives sous la VIe dynastie, vers 2540 à 2390. D'autre part, les historiens de la Crète placent la première époque du bronze, dans cette contrée, entre 2400 et 2000. Lorsque régnait la IVe dynastie pharaonique, les insulaires de la Méditerranée orientale ne connaissaient donc pas le bronze et par suite il n'y a aucune chance que ce soit eux qui aient ravitaillé en étain, pour la fabrication du bronze, les populations de la vallée du Nil. Resterait donc deux hypothèses : ou les Égyptiens auraient été chercher eux-mêmes le métal en Ibérie, ou des indigènes de l'Espagne, comme les gens de Tartesse, auraient directement apporté leurs minerais dans le Delta. Ce sont là des conceptions *a priori*, du moins dans l'état de nos connaissances en protohistoire.

Aussi certains auteurs pensent-ils que l'étain utilisé en Égypte vers 3000 avant notre ère venait de la Drangiane, c'est-à-dire du Khorassan actuel, après avoir emprunté le chemin de l'Élam et de Sumer. Mais aucun document pro-

bant ne témoigne de l'existence d'exploitations aussi anciennes sur le territoire qui fait aujourd'hui partie de la Perse nord-orientale. Il est aussi improbable que l'industrie du bronze fut originaire de cette partie du Proche Orient que de la Cornouailles.

La géographie de l'industrie de l'étain, impossible donc à préciser entre les ans 3000 et 2400, devient ensuite beaucoup plus aisément compréhensible, grâce au rôle joué en matière de navigation par les Égéens. L'expansion commerciale de ces derniers n'atteignit d'ailleurs que progressivement l'Ibérie. Mais elle fut très tôt en liaison avec la navigation des gens de Tartesse.

Dans la Bible, la locution « navire de Tharsis » signifie long courrier, expression qui éveille l'idée d'un très ancien développement de la grande navigation chez les populations du sud-ouest de l'Espagne. Par conséquent l'ampleur géographique du négoce des gens de Tartesse était bien connue des habitants des contrées riveraines de la Méditerranée orientale dès une très haute antiquité. Malheureusement nous ignorons tout de l'histoire de Tartesse et ne pouvons, par suite, dire si ce pays a pratiqué avant le temps des Égéens la grande navigation et s'il a eu alors des relations directes avec l'Égypte, à laquelle il aurait fourni son premier étain.

Des traditions grecques éveillent, d'ailleurs, nettement l'idée des antiques liaisons entre Égyptiens, Égéens, Libyens, Ibères et habitants de l'Atlantide. La généalogie d'Apollodore présente comme point initial de ces relations le mariage de Poséidon, autrement dit des « gens de la mer », avec Libye, c'est-à-dire les habitants de l'Afrique mineure. Leurs enfants furent Agénor, roi de Phénicie, et Bélos, roi d'Égypte. Une autre légende présente Cronos, roi de Libye, comme le frère d'Atlas, héros éponyme des Atlantes et roi de l'Hespérie, l'ancienne Ibérie.

Comme on le voit ces réminiscences de vieilles notions singulièrement déformées par les écrivains de l'antiquité classique, s'harmonisent assez bien avec les conceptions exposées ci-dessus.

***

Cinq éléments me paraissent tout spécialement caractéristiques de l'histoire de l'Atlantide de Platon. Ce sont : 1° l'ancienneté des événements; 2° le lieu d'origine des éléments d'information; 3° l'abondance de l'ivoire; 4° la richesse en étain du sous-sol; 5° les circonstances physiques de la disparition de cette terre émergée.

La destruction de l'Atlantide de Platon, au lieu de remonter à 8000 avant J.-C., pourrait tout au plus dater du VIe ou même plutôt du IIIe millénaire, ce qui en ferait encore, d'ailleurs, un événement fort ancien; il serait normal que Saïs, un des plus vieux centres humains connus, ait conservé dans ses temples la trace de traditions aussi reculées.

Parmi les pays où les gens de l'antiquité ont connu l'éléphant encore abondant et où par suite existaient des possibilités de large emploi de l'ivoire, figurent le sud tunisien et le sud marocain, qui furent précisément les derniers îlots de refuge de ce proboscidien en Berbérie. En aucune manière, la découverte de figures d'éléphants sur des monuments de l'Amérique centrale ne saurait être invoquée en faveur de l'existence récente d'une vaste terre émergée entre l'Afrique et l'Amérique. La facture des éléphants sculptés sur des constructions du Honduras révèle clairement l'origine hindoue de ces motifs architecturaux. C'est donc au voisinage des Syrtes ou dans le Sous que nous conduisent naturellement les affirmations de Platon sur l'abondance de l'ivoire d'éléphant en Atlantide.

La richesse en étain de cette contrée hypothétique est inconciliable avec une telle solution géographique du problème posé par les récits du *Timée* et du *Critias*. Ce serait, semble-t-il, de Galice qu'auraient tiré leur étain, aux temps historiques, les Égyptiens pharaoniques. La plupart des auteurs pensent qu'il en aurait été autrement pour la période protohistorique : la Drangiane, le Khorassan actuel, au nord-est de la Perse, c'est-à-dire la région où s'élève aujourd'hui la ville de Meched, eût alors ravitaillé en étain les habitants de la vallée du Nil. Cette dernière manière de voir ne repose sur aucun document écrit, ni sur aucune fouille archéolo-

gique, pas plus qu'elle n'a été corroborée par des prospections minéralogiques. Pour ma part, il m'apparaît beaucoup plus vraisemblable de supposer que les Égyptiens ont de tout temps tiré la plus grande partie de leur étain de la même région, d'une région avec laquelle ils étaient en relations maritimes indirectes, la Galice.

A l'époque qui a précédé immédiatement la disparition de l'Atlantide, les Égéens dominaient sans doute les mers, d'après le parallélisme que nous pouvons établir entre la chronologie crétoise et le stade de l'industrie des métaux, tel que nous le définit Platon : ce sont évidemment les Égéo-Mycéniens que le philosophe désigne dans ses textes sous le nom d'Athéniens pour flatter l'orgueil de la grande cité grecque, dont il était originaire.

L'histoire de l'Atlantide narrée par le disciple de Socrate est, à mon avis, une esquisse des phénomènes géologiques d'après les notions connues des anciens et présentée selon la forme habituelle des exposés scientifiques du philosophe : l'interprétation que donne Platon de ces phénomènes se sépare peu, à certains points de vue, de nos conceptions actuelles sur la physique terrestre.

Ainsi le grand penseur grec semble avoir établi dans le *Critias* et le *Timée* une sorte de synthèse géologique, où sont venues se juxtaposer, avec une inégale importance d'ailleurs, des notions géographiques empruntées à la Berbérie et à l'Espagne, notions toutes liées à des événements fort anciens, dont le souvenir était mal fixé dans l'esprit des hommes : remontant peut-être au VIe, mais plus probablement au IIIe millénaire, les cataclysmes dont parle Platon auraient laissé une empreinte durable dans les traditions d'une des plus vieilles cités de la Basse Égypte, le pays des plus antiques légendes humaines, comme de la plus vieille histoire des civilisations dont nous connaissons les écrits.

L. JOLEAUD

UN GRAND PROFITEUR DE GUERRE
SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

OUVRARD[1]

Séguin est le spécimen le plus curieux, en tout cas le plus bizarre des « nouveaux riches », comme on les appelait déjà à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe. Sa renommée et son immense fortune datent d'un rapport du célèbre Fourcroy à la Convention.

Dans les temps de danger national extrême, les foules, en proie à une sorte de fièvre obsidionale, accueillent, avec enthousiasme et sans réflexion, toute invention qui promet de renforcer les moyens de défense. Il n'est pas rare que les savants eux-mêmes, pourtant calmes et réfléchis par état, se laissent prendre à la frénésie générale. Ce fut le cas de Fourcroy.

Le 3 janvier 1795, il fit à la Convention un rapport sur une invention de Séguin, propre à fournir aux armées, en deux ou trois semaines, des chaussures qui ne se pouvaient fabriquer qu'en dix-huit mois ou deux ans, vu la durée du tannage. Mais écoutons Fourcroy aveuglé par son patriotisme.

D'abord quelques mots de son exorde, modèle de l'emphase parlementaire de l'époque : « ...Pendant la durée des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

trames les plus atroces contre la représentation nationale, dans les nuits même où la tyrannie conspirait contre elle, des savants, des artistes, rassemblés peu loin de la conspiration, puisaient dans leur génie les moyens de résister à ses funestes effets, et de fournir à ses défenseurs toutes les ressources que la tyrannie, l'ignorance et la faction déprédatrice leur enlevaient sans cesse... » Puis abordant la question des chaussures, il dit : « Le tannage ancien durait près de deux ans... On enfermait les peaux, en les enveloppant de tan, pendant dix-huit mois ou deux ans. Le tannage nouveau, dû aux découvertes du citoyen Séguin, rend en vingt-quatre heures, pour les peaux de veau, et en sept ou huit jours pour les peaux de bœuf, la peau propre à la fabrication des souliers; la simplicité du moyen est telle, que chaque citoyen pourrait faire chez lui, pour sa consommation, plus facilement même qu'il ne fait la lessive, les cuirs nécessaires à la fabrication de ses souliers. »

Peut-on, en effet, imaginer quelque chose de plus pratique, et comment n'être pas surpris que cette découverte n'ait pas été faite plus tôt? « Mais ne sait-on pas, s'écrie Fourcroy emballé par son discours, ne sait-on pas que les choses les plus simples sont les dernières auxquelles les travaux des hommes arrivent dans tous les genres? »

La Convention, transportée par l'éloquence du grand savant, rend immédiatement le décret suivant : « Seront mises à la disposition du citoyen Séguin : 1° la propriété nationale connue à Sèvres sous le nom de maison Brancas, et l'île qui touche à cette commune; 2° la propriété nationale connue sous le nom de Ravannes, district de Nemours, département de Seine-et Marne.

» Toutes les peaux seront réquisitionnées au profit de Séguin. Le Comité de Salut public lui donnera toutes les sommes dont il aura besoin, et lui donnera toutes les facilités pour la fabrication et la vente des cuirs; Séguin sera le fournisseur des chaussures de toutes les armées de la République. »

Les armées eurent des souliers, mais promptement spongieux et avachis. Il n'y eut de solide en cette affaire que les millions récoltés par Séguin.

Parvenu à une opulence de nabab, Séguin offrit un singu-

lier mélange de prodigalité et d'avarice sordide. Demi-fou, en vérité, possédé à l'extrême de l'envie d'étonner le monde de toutes façons, il affecte de se promener au Bois, en robe de chambre, dans un cabriolet luxueux. Les personnes qui viennent le voir, pour la première fois, dans son hôtel de la rue d'Anjou, le prennent volontiers pour le frotteur, et lui demandent le maître de la maison. A ses réceptions fort élégantes, il ne craint point de se montrer en veste et en pantoufles. Dans une fête nocturne, donnée en son château de Jouy, il poussa l'originalité au delà des bornes permises. Cette réunion, où tout le monde était admis, devait se terminer par un feu d'artifice. Il en fit disposer les fusées de telle sorte que les étincelles vinrent menacer le visage des assistants. Ceux-ci s'enfuyant tombèrent dans des chausse-trappes qu'il avait fait recouvrir de feuillages.

Les salons de la rue d'Anjou étaient d'une splendeur sans rivale, ornés de véritables trésors de tableaux anciens, d'instruments de musique les plus rares, tels que des Stradivarius, des Amiati et d'autres. La cour du rez-de-chaussée était occupée par un grand manège découvert, à l'entour duquel il avait fait bâtir des remises pour quarante chevaux. Il en avait toujours au moins vingt, mais quand sa femme voulait sortir, il lui donnait trente sous pour prendre un fiacre.

Jetant, comme on dit, l'argent par les fenêtres pour ce qui regardait le décor de sa demeure, il ne pouvait solder les menues dépenses qu'après sommation d'un huissier. Par la logique de cette lésinerie, il était d'une dureté intraitable pour qui lui devait peu ou beaucoup. De cette ténacité inexorable, Ouvrard ressentira plus tard de terribles effets. Par contre, Séguin sera, un jour, aux prises avec un homme non moins âpre que lui aux restitutions pécuniaires. Mais celui-là était guidé par les intérêts de l'État, et non par des instincts cupides : Napoléon écrira un jour à son ministre : « Séguin a été condamné à 1 million 800.000 francs. Je n'entendrai à aucune compensation. Je veux la somme entière. »

***

Que ce soit à la chasse, comme il l'a insinué, ou ailleurs, Ouvrard avait rallié Séguin au groupe de puissants capi-

talistes qui, sous sa haute direction, parvint non seulement à se substituer au ministre du Trésor public, mais encore — et cela confine à l'invraisemblance — à détendre, un instant, en leur faveur, la méfiance de l'Empereur.

Sous le nom de *Compagnie des Négociants réunis*, cette organisation acquit la triste célébrité d'avoir mis la France à deux doigts de sa perte : « Le plus grand ennemi de la France n'était pas en Autriche », s'écriera Napoléon lorsque, à la fin de 1805, s'effondrera la Compagnie des Négociants réunis.

Cette Compagnie avait à sa tête la fine fleur des grands faiseurs de l'époque, parmi lesquels se retrouvent les Michel frères, ces fournisseurs indélicats, dont il a été parlé plus haut. Elle s'apparentait étroitement à l'autre Compagnie, titulaire du monopole des vivres de l'armée et administrée par Vanlerberghe et Ouvrard. Il résultait de cette connexion plutôt anormale, que les munitionnaires, sans préoccupation des autres ayants droit, s'adjugeaient d'abord les réserves du portefeuille de l'État géré, comme nous allons le voir, par la Compagnie des Négociants.

Sous l'impulsion de ses habiles protagonistes, cette dernière société ne pouvait manquer d'être menée grand train. Un rapport de police nous apprend que, dès le 24 septembre 1804, « la nouvelle agence Vanlerberghe, Séguin et Cie délivre des obligations des receveurs-généraux de l'an XIV [laquelle commençait le 25 septembre 1805]. » En marge de ce document, Fouché a écrit de sa main ces mots qui n'ajouteront rien à sa réputation de finesse : « En observant bien le mouvement de la Bourse, on apprendrait bien des choses. » Un autre rapport de police dit que « ces Messieurs du comité financier institué par Ouvrard étaient en relations étroites depuis longtemps, et se servaient de caution l'un à l'autre quand l'occasion s'en présentait ».

Le pivot des opérations de la Compagnie des Négociants réunis, fondée par Ouvrard, était la spéculation hasardeuse sur les métaux précieux de l'Amérique du Sud. Ses co-associés ne le questionnèrent pas outre mesure sur les chances de réussite d'une telle entreprise. Ces grands manieurs d'argent étaient de ceux qui aiment à faire des affaires avec l'État, d'autant plus vulnérable qu'il est plus nécessiteux. Or, quelle

aubaine de « travailler » avec deux États alliés, la France et l'Espagne, appauvris l'un et l'autre; tous deux intéressés à la réapparition du numéraire dans leurs caisses! En outre, les Négociants réunis connaissaient assez d'histoire pour savoir qu'au temps de Law, sur des données encore plus chimériques, puisque rien n'existait que dans l'imagination du fameux Irlandais, des gains fabuleux avaient été réalisés par les agioteurs. Ceux d'aujourd'hui, tous docteurs en leur métier, espéraient bien, comme on dit, tirer leur épingle du jeu.

***

Cependant, rien n'était possible, près de la Cour d'Espagne, sans l'assentiment de Barbé-Marbois, qualifié pour agir au nom du gouvernement français. C'était la seule préoccupation des collaborateurs d'Ouvrard. Elle ne fut pas de longue durée, car, en ce 30 juin 1804, Ouvrard et Séguin sortirent du cabinet du ministre avec le résultat phénoménal d'avoir le droit exclusif de disposer des fonds publics, en un mot, d'avoir en mains les clés du Trésor.

On voit la tactique d'Ouvrard. Il apportait les cent cinquante millions promis, contre autant d'obligations de receveurs-généraux, bien entendu. Mais le financier émérite qu'il était ne laissait pas de signaler que c'était un palliatif éphémère, vu l'arriéré qui pesait lourdement sur le Trésor. La situation demeurerait mauvaise. Elle ne ferait qu'empirer maintenant que la Banque de France ne pouvait, sans une nouvelle provision de numéraire, augmenter le nombre des billets en circulation. La rareté de ces billets, seule monnaie existante, paralysait déjà le commerce. Danger de faillites, danger de suppression des salaires, menace de soulèvement des ouvriers!

C'est à la suite de ce tableau sinistre, et malheureusement vrai, qu'Ouvrard déroula la conception fantastique qui le hantait depuis cinq ans : restaurer les finances des deux pays, France et Espagne, au moyen des piastres de l'Amérique méridionale. A l'objection inévitable du blocus maritime, il répondait, en homme qu'on ne prend pas sans vert, que, grâce à ses relations internationales, il vendrait, à un prix

avantageux, des piastres à des maisons étrangères. Celles-ci, en leur qualité de neutres, obtiendraient aisément les licences d'importation. Il prononça même, à ce propos, les noms des banquiers Hope et Baring, d'Amsterdam et de Londres, qui avaient négocié naguère la vente de la Louisiane.

A ce trait génial de l'intarissable improvisateur de solutions inespérées, Barbé-Marbois, transporté d'admiration, se trouva tout prêt à accorder tout ce que lui demanderait cet homme, sorte de Messie envoyé par la Providence, pour détourner la catastrophe des finances. Rien de plus naturel, certes, qu'Ouvrard allât lui-même à Madrid traiter cette affaire, rien de plus naturel également qu'il fût introduit à la Cour d'Espagne, à titre de créancier substitué au Trésor français, puisque la Compagnie des Négociants réunis en avait désormais le service. L'Espagne était alors débitrice de 32 millions sur la contribution de guerre qu'elle s'était engagée à fournir à la France. Des lettres d'introduction, Barbé-Marbois en eût donné autant qu'Ouvrard en aurait voulu. « Je crois superflu d'écrire une seconde lettre au ministre des Finances de Sa Majesté Catholique », écrira Barbé-Marbois à Ouvrard quand, prochainement, il sera en route ponr Madrid.

Pendant qu'il était en veine de confidences, Ouvrard ne laissa pas ignorer à Barbé-Marbois qu'il n'avait pas encore d'idée bien arrêtée sur la ligne de conduite qu'il suivrait pour obtenir tout ou partie des droits de l'Espagne sur les richesses des colonies américaines. Toutefois, ce qu'il savait pertinemment, — l'ayant pratiqué de longue date, — c'est que la chance de recevoir quelque chose est d'autant plus grande qu'on offre soi-même des avantages appréciables. L'application de ce principe s'imposait d'ailleurs dans le cas actuel.

L'Espagne, en raison de son dénûment, devait, avant tout et dans l'intérêt commun, être soutenue pécuniairement. A cet effet, des millions étaient nécessaires. On n'en avait certes guère de disponibles. Mais, insinuait Ouvrard, ne pouvait-on se les procurer facilement en anticipant, pour un délai très court, sur les réserves du trésor public? L'heure était passée de rester gémissants, comme des myopes embourbés dans la zone resserrée des prescriptions officielles.

Barbé-Marbois devait tolérer que, momentanément, la Compagnie des Négociants prélevât une quantité d'obligations excédant sensiblement les besoins normaux. Au demeurant, soulignait Ouvrard, il ne s'agissait là que d'un accroc accidentel au règlement. On y remédierait quand on voudrait, attendu que les obligations, légalement en réserve, seraient confiées, et non vendues, à des prêteurs qui les restitueraient, à première demande, contre les sommes avancées.

La séduction de l'éloquence spéciale d'Ouvrard, l'abondance de ses arguments, sa foi impressionnante dans la panacée des millions du Mexique, n'eurent pas de mal à convertir le ministre enchanté d'être libéré de tout souci. Restait à justifier ce transfert massif d'obligations aux yeux de l'Empereur qui, même au plus fort de ses préoccupations de guerre, examinait chaque soir le bilan du Trésor. Nul doute qu'on ne lui signalât cette mesure comme provisoire, et d'ailleurs garantie par la fortune des Négociants réunis. Il est si vrai qu'on lui avait donné cette conviction, que le jour où les tractations d'Ouvrard à Madrid auront abouti, il écrira, du camp de Boulogne à Barbé-Marbois : « Des renseignements que je reçois de Madrid me disent que M. Ouvrard a fait tout ce qu'il a voulu. J'espère donc que vous m'annoncerez bientôt que les obligations sont rentrées au portefeuille. »

On peut s'étonner que Napoléon, inflexible d'ordinaire sur l'observation du règlement, ait assoupli sa sévérité en cette circonstance. Mais les présomptions d'Ouvrard illusionnaient tellement l'entourage de l'Empereur, l'affaire des piastres était tellement désirable, il avait tellement besoin d'argent pour l'exécution de ses plans, qu'il consentit à ce qui semblait n'être, après tout, qu'un déplacement provisoire des valeurs du portefeuille.

***

Au moment d'être privé, pour un temps assez long, des services si précieux de son conseiller financier, le ministre éprouva une certaine inquiétude. Il se demandait qui, en l'absence d'Ouvrard, serait capable de diriger la Compagnie des Négociants réunis, devenue la gérante des fonds publics.

Ouvrard donna tout apaisement à Barbé-Marbois, en lui annonçant qu'à la tête de la Compagnie il avait placé l'homme dont la compétence n'avait pas de rivale parmi les spécialistes de la finance. Ce phénix était M. Desprez, banquier, rue de Choiseul, et l'un des régents de la Banque de France. Mal définies par Ouvrard, dans ses Mémoires, les nouvelles attributions de Desprez ont été parfaitement précisées par lui-même, en 1810, de la prison de Sainte-Pélagie, où ses malheurs l'ont refoulé. Il retrace sa vie dans une supplique qu'il adresse à l'Empereur : « J'ai été, dit-il, agent et gérant de la Compagnie Ouvrard, Vanlerberghe, Séguin et Michel, formée pour la négociation des valeurs des receveurs-généraux. »

Le choix fait par Ouvrard était excellent. Desprez avait hérité, dans les hautes sphères administratives et près de Napoléon, d'une partie de la très grande considération qui s'attachait à la mémoire de Dufresne, dont il avait été le commis pendant une dizaine d'années. Dufresne emporta des regrets vifs et unanimes. La mort de ce collaborateur dévoué et d'une intégrité exemplaire causa à Napoléon une désolation profonde, dont on trouve le touchant témoignage dans ce qu'il écrivait, le 4 février 1801, à Gaudin, ministre des Finances : « Je sens vivement, citoyen ministre, la perte que nous venons de faire du citoyen Dufresne, directeur du Trésor public. L'esprit d'ordre et la sévère probité qui le distinguaient nous étaient bien nécessaires... Je désire que vous placiez son buste dans la salle de la Trésorerie... »

Ayant surtout pour but de convaincre l'Empereur que sa fortune ne provenait pas des méfaits récents qu'on lui imputait, mais remontait à une époque antérieure à l'Empire, la confession de Desprez nous sert à comprendre pourquoi Ouvrard lui avait donné la direction de la Compagnie des Négociants réunis. Il était, de tout Paris, le mieux au courant des jeux de Bourse sur les fonds d'État. Sous le Directoire, Dufresne, déjà directeur du Trésor public, lui confia des opérations de change « assez majeures », selon son expression. Ensuite, il fut probablement l'innovateur de la grande spéculation des bons des receveurs-généraux, car il dit : « A l'époque de la pacification de la Vendée et de la bataille

de Marengo, on donnait aux fournisseurs des obligations de receveurs-généraux à l'escompte de 4 1/2 p. 100 par mois. Je réalisai un assez gros bénéfice[1]. »

Desprez, par sa réputation d'habileté, était connu de Barbé-Marbois qui l'agréa, avec empressement, comme intérimaire à la présidence de la Compagnie des Négociants. Ouvrard n'eut pas besoin d'exposer les mérites de son suppléant. Ravi, exultant à la perspective de l'avenir paisible qu'il entrevoyait grâce à la maîtrise et à la sollicitude d'Ouvrard, séance tenante, Barbé-Marbois appela Roger, son secrétaire intime possédant toute sa confiance, et lui signifia que, désormais, la Compagnie des Négociants réunis était chargée de tous les services du Trésor. Par conséquent, lui seraient délivrées contre les mandats administratifs, ou même contre ses propres reçus et autres valeurs endossées par elle, toutes les obligations des receveurs-généraux et autres bons à échéances lointaines qui seraient dans le portefeuille du Trésor.

Disons tout de suite que Roger, qui voyait les choses de plus près que son chef, ne resta pas longtemps le spectateur attristé de la dilapidation des valeurs dont il était comptable. Au jour du règlement de cette exploitation fabuleuse de la fortune publique, il fut convaincu d'avoir bénéficié, pour sa part, d'une somme de 1 million 200 000 francs.

***

Parti de Paris, fin septembre 1804, Ouvrard, sur la route de Madrid, s'abandonna sans doute aux douceurs du rêve de sa vie. Un dernier effort, et il sera l'arbitre financier de presque toute l'Europe! A l'aide de quels arguments emportera-t-il le succès décisif? Il n'en a cure. A quoi bon entasser les hypothèses? C'est le fer en main qu'on découvre le point faible de l'adversaire.

A peine a-t-il mis le pied en Espagne, qu'il reçoit une lettre de Barbé-Marbois qui lui rappelle l'exceptionnelle gravité de sa mission : « Je vous réitère, dit le ministre, qu'il est de la plus grande importance que vous ne partiez pas de Madrid, sans avoir mis dans la meilleure situation toutes les

1. *Archives nationales*, F⁷, 6554.

affaires pour lesquelles vous vous y êtes rendu... Je ne suis pressant sur l'exécution des engagements pris que pour prévenir des embarras plus grands. Je compte essentiellement sur votre zèle et votre intelligence, et vous prie d'être assuré que je suis entièrement à vous. »

Avant d'entreprendre ses démarches, Ouvrard était curieux de s'orienter dans la capitale de ce qui avait été, au XVIe siècle, la première nation de l'Europe, celle qui avait donné un nouveau monde à l'univers. Tout pour lui était sujet d'étonnement. Il sortait de France où rien du passé, pour ainsi dire, ne subsistait; où tout était nouveau : mœurs, lois, coutumes, gouvernement. Au terme de son voyage, il se trouvait soudain reporté à plus de cent ans en arrière, dans une vieille monarchie demeurée inerte au milieu du mouvement de l'Europe. Ces moines de tous ordres, de toutes couleurs, mêlés à la population; ces carrosses massifs, sculptés, dorés; ces cavaliers, ces gardes-wallons, équipés comme au temps de Louis XIV; on croyait assister à quelque spectacle historique.

Si la rue rappelait les gloires et les splendeurs d'autrefois, il n'en allait pas de même pour ce qui regardait la dignité du trône. Certes, on ne manquait pas à Paris d'anecdotes désobligeantes sur les mœurs de la famille royale. D'apparence exagérées, elles étaient cependant au-dessous de la réalité. Ouvrard put s'en convaincre, dès son arrivée à Madrid. Le tableau des scandales de la Régence, en France, donnerait à peine une idée des dérèglements de la Cour espagnole.

Le roi Charles IV peut se placer en tête des rois toujours fatigués des affaires, ne sentant pour elles que de l'éloignement. Aussi accepta-t-il comme un bienfait l'amant de sa femme, pour gouverner le royaume à titre de premier ministre. Charles IV s'adonnait passionnément à la chasse. Tous les jours, quelque temps qu'il fît, il y consacrait sept ou huit heures. Ensuite il se retirait dans une ferme près du palais. Là, son enfantillage l'avait porté à réunir, pour s'en amuser, tout un magasin de pendules baroques et de bibelots insignifiants, achetés à tout venant.

La reine Marie-Louise ne brillait point par la beauté.

Petite, assez grosse, elle était cependant fière de son visage qui, par ses traits accentués, rappelaient vaguement ceux de l'impératrice Catherine II. Cette ressemblance l'incita peut-être aux excès sensuels qui caractérisèrent la Sémiramis du nord. Ayant, elle aussi, son Potemkin, Marie-Louise l'imposa à son royal époux témoin insoucieux de son inconduite.

Il y avait un seul maître en Espagne, c'était Manuel Godoï. De la guérite du corps de garde à la grille du palais, une œillade royale l'avait appelé aux marches du trône. L'amour de la Reine et la débilité du Roi mirent bientôt le sceptre entre ses mains. Seules, une jeunesse souriante et sa corpulence de « bel homme », selon le terme usité, avaient fait sa fortune. Plutôt vulgaire que distingué de sa personne, il n'avait de remarquable que l'importance ridicule qu'il attachait à sa toilette, et à son teint qu'il soignait comme aurait pu le faire une jolie femme. Ne parlant que l'espagnol, et encore incorrectement, avec un mélange d'expressions triviales, ignorant des sciences, de l'histoire et de la géographie, fort seulement en intrigues, il eut le talent de gagner, sur le Roi, un ascendant égal à celui qu'il exerçait sur la Reine.

Dans les huit ans qui marquent son ascension de la caserne au pinacle, Godoï se vit décoré des titres de prince de la Paix, duc de l'Alcudia, premier ministre d'Espagne, généralissime des armées et grand amiral, etc. Sa cour était plus recherchée que celle des souverains. De onze heures à midi, accourait dans son palais une foule de personnes de toutes classes, jalouses d'obtenir un regard. Là se voyaient confondus les Grands d'Espagne, les généraux, les magistrats, les prélats, les duchesses et les courtisanes. Tous et toutes empressés à ce qu'on peut qualifier de bazar de la fortune, les adulateurs s'évertuaient à lui trouver des ancêtres titrés. Un maître en l'art héraldique parvint à faire remonter sa filiation à Montézuma, roi du Mexique. Rien ne pouvait le flatter davantage; car s'il ne tenait qu'à lui de se dire vice-roi d'Espagne et des Indes, combien était précieux le droit authentique à une couronne?

Napoléon, devenu Premier Consul, aurait bien voulu abolir la prédominance de cet homme si insolemment comblé d'honneurs. Il redoutait que ses vices le portassent à devenir

l'instrument de l'Angleterre. Allant sans doute un peu loin, en entrant dans le vif de choses qui, selon l'expression courante, ne le regardaient pas, il avait, en 1803, écrit au roi d'Espagne : « ...Je crois avoir un devoir à remplir auprès de Votre Majesté, en la priant d'ouvrir les yeux... Que Votre Majesté me permette de le lui dire, l'Europe entière est affligée autant qu'indignée de l'espèce de détrônement dans lequel le prince de la Paix se plaît à La présenter à tous les gouvernements. C'est lui qui est le véritable roi d'Espagne... alors que le prince de la Paix qui s'est, par degrés, emparé de tout le pouvoir royal, et qui, conservant dans son rang les passions basses de son caractère, ne s'est jamais élevé à aucun sentiment qui l'attache à la gloire, n'a existé que pour ses propres vices et sera toujours uniquement gouverné par la soif de l'or. »

De ce qu'il entendait à Madrid, Ouvrard retint principalement ce qui était en concordance avec les derniers mots de la lettre précitée du Premier Consul. Pas de conversation qui ne lui confirmât l'avarice, la cupidité de Godoï qui acceptait les présents de toutes mains. De ces hommes attachés d'abord à leurs gains personnels, Ouvrard en avait rencontré souvent. Il savait la façon de se comporter avec eux.

Selon le protocole, il lui fallut, en premier lieu, rendre visite aux ministres. Ceux-ci n'ignoraient pas que cet émissaire français, venait, au nom de son gouvernement, réclamer la somme considérable de trente-deux millions arriérés sur la contribution de guerre afférente à l'Espagne, et ensuite régulariser les versements mensuels de six millions pour le même objet. Aussi, Ouvrard fut-il accueilli par un concert de lamentations. Après l'aveu d'une pénurie excessive des finances, on lui fit un tableau sinistre des souffrances du peuple, causées par une effroyable disette. A ces révélations, Ouvrard opposait un calme souriant. Quelle exagération dans ces alarmes! Ces ministres lui faisaient l'effet de l'homme riche qui meurt de faim en face de ses trésors. L'Espagne n'a-t-elle donc pas des ressources incalculables? Il n'y a qu'à les mettre en valeur. Son assurance, sa force d'élocution en imposèrent graduellement à ses interlocuteurs.

Au cours de ses conciliabules avec les ministres, il fit

mieux que de parler. En un tournemain, pour ainsi dire, il remédia à la famine qui désolait le pays. Rompu aux artifices de la spéculation, il avait découvert promptement que la rareté des céréales provenait d'un accaparement organisé pour surélever les prix à un taux excessif. Sachant en outre qu'en France, il y avait cette année surabondance d'un blé qui ne se conservait pas, il n'hésita pas à conclure, avec les autorités espagnoles, un marché de 2 millions de quintaux de blé, à raison de 26 francs 36 centimes le quintal. On ne pouvait douter qu'Ouvrard eût qualité pour traiter cette affaire puisqu'il était accrédité officiellement près de la cour de Madrid. Quant aux moyens d'assurer la livraison des grains, on ferait passer, à dos d'homme, ce qui ne pourrait arriver par mer.

En concluant ce marché, Ouvrard, on le pense déjà, n'avait pas oublié ses intérêts. En vendant le quintal au prix de 26 francs 36 centimes, il bénéficiait de 8 francs 22 centimes par quintal, soit de 16 millions environ sur la totalité.

Peu sensible à la vanité, l'Empereur, à qui fut soumis nécessairement le permis d'exportation, ne se laissa pas étourdir par les flagorneries préliminaires d'Ouvrard qui disait : « Sire, les hommes guidés par des vues de bien public trouvent un accès facile près du trône de Votre Majesté. Elle accueille avec bonté leurs idées. Elle en juge la valeur et, lorsqu'elles lui paraissent dirigées vers un but louable, elle en daigne prononcer l'approbation... » Et sachant bien qu'il ne sera pas désagréable à l'Empereur, il se lance dans une diatribe véhémente contre l'Angleterre « fidèle à l'immoralité de son système, à sa politique révoltante »; puis, afin que l'on soit bien convaincu de la pureté de son patriotisme, il termine par ces mots : « Ce n'est point une démarche d'intérêt particulier, c'est une démarche d'intérêt public que je crois devoir faire auprès de Votre Majesté. »

Napoléon, qui se piquait, lui aussi, de penser à l'intérêt public, approuva le marché, mais sous la réserve que son titulaire se contenterait de 4 francs 22 centimes par quintal, ce qui lui laissait encore un gain fort respectable de 8 millions 440 000 francs, et que le reste, soit 8 millions serait versé dans les caisses de l'État[1].

1. Archives nationales. A. F., IV, 151.

La nouvelle qu'une énorme quantité de blé arriverait prochainement en Espagne, produisit un effet foudroyant. A Madrid, en un seul jour, le prix de la mesure tomba de 100 francs à 16 francs. A partir de ce moment, les misères du peuple furent soulagées comme par enchantement.

Dès lors, on conçoit aisément quel aspect de grand augure, de faiseur de miracles, Ouvrard prit aux yeux des ministres, êtres assez bornés d'ailleurs, pour la plupart, mais tous soucieux avant tout des profits et jouissances qui se recueillent dans les Cours dissolues. En peu de temps, il conquit autant d'influence que Law en avait exercé sur l'entourage du Régent. Avec ébahissement et, pour ainsi dire, avec une foi sacrée, on écoutait Ouvrard parler des destinées splendides de l'Espagne; de ses finances relevées à leur ancienne puissance par les trésors d'Amérique; par la prospérité agricole et commerciale, portée à son maximum par le projet grandiose d'un canal qui, du Guadarama, amènerait l'eau à Madrid, et celui d'un autre canal, plus imposant encore, qui communiquerait à la mer par le Tage et le Guadalquivir. En un mot, Madrid port de mer!... Autant de phrases, autant de paroles d'Évangile pour son auditoire émerveillé.

C'est donc reluisant d'une réputation prestigieuse qu'Ouvrard se présenta à l'Escurial, où il était convoqué par Godoï, l'Excellence omnipotente. Depuis longtemps, les deux hommes avaient entendu parler l'un de l'autre, mais ils ne s'étaient jamais vus. D'un regard, l'Espagnol a toisé Ouvrard dont il se contente de dire dans ses Mémoires : « Cet homme grandement connu par sa spécialité en fait de provisions, dont je n'ai ni à défendre, ni à censurer les actes qui lui ont valu une célébrité diversement appréciée... »

Après l'échange de politesses accoutumé, et les remerciements chaleureux pour le projet de ravitaillement de l'Espagne en céréales, Godoï demanda à Ouvrard quel était le but de sa mission. Certes, il ne le connaissait que trop, ce but. Cependant, il lui plut de feindre l'ignorance, afin de mieux jouer le rôle de débiteur loyal, victime de la rigueur des temps. Aussi, aux premiers mots touchant les 32 millions dûs à la France, et les futures mensualités de 6 millions, il éclata en plaintes larmoyantes. « Nous avons la meilleure

volonté, mais pas un écu. Nos caisses sont vides. Le croiriez-vous, faute de 500 000 francs, la Cour doit renoncer à sa villégiature annuelle à Aranjuez? C'est horrible! »

Simulant lui-même l'attendrissement, Ouvrard l'interrompit par ces mots : « Qu'à cela ne tienne, voici un bon de 500 000 francs, que je vous supplie d'avoir la bonté de mettre aux pieds de Sa Majesté la Reine ». Godoï fut extrêmement sensible à cette offre généreuse. Quel ravissement à la perspective des jours heureux qu'il passerait avec Marie-Louise, sous les ombrages d'Aranjuez! Sa joie ne connut plus de bornes lorsque Ouvrard, pour prouver sa confiance dans l'Espagne, déclara qu'il prenait, pour son compte, les 32 millions arriérés et qu'il accorderait tous les délais qu'on lui demanderait pour s'en acquitter. Par ces procédés qui étaient bien dans sa manière, Ouvrard ne doutait pas qu'il rendait Godoï favorable à ses visées ultérieures. Aussi est-ce intentionnellement qu'à ce premier contact, il n'esquissa qu'à traits légers et vagues son plan d'exploitation des immenses ressources de l'Espagne.

***

En artiste consommé dans ce genre d'intrigues, Ouvrard conduisait, à pas comptés, sa négociation. Jugeant un jour que Godoï était suffisamment échauffé sur le rôle de régénérateur de sa patrie qu'il lui laissait entrevoir, il termina la conversation par ces mots : « Il y aura pour vous plus que de la gloire à rétablir la prospérité de votre pays, car vous aurez rendu plus précieuse votre alliance avec la France. L'Empereur, soyez-en assuré, voudra vous récompenser, et même n'oubliez pas qu'il aime à faire des rois ». Quelles parole pouvaient être plus douces à l'oreille de Godoï ? Avec effusion, il dit à Ouvrard : « Je veux le succès de votre mission. Donnez-moi des conseils. J'appuierai près du roi les plans que vous me proposerez. Venez me voir tous les matins[1] ».

Ouvrard ne laissa pas d'accepter cette aimable et insigne invitation. « Je voyais, dit-il, tous les jours le prince de la Paix à son lever. Je prenais ordinairement le chocolat avec

1. Ouvrard, *Mémoires*, t. I, p. 86 à 90.

lui ». En ces tête-à-tête familiers, Ouvrard apportait les réflexions auxquelles il s'était censément livré au cours de la nuit. Son hôte admirait la fécondité de ce cerveau, inépuisable réservoir d'idées. Une fois, c'étaient les millions qu'on tirerait de l'expropriation des biens de main-morte appartenant à la noblesse et au clergé. Grave question chez un peuple composé, en majeure partie, de gens fanatiques ou vivant des charités monastiques. Très grave question dont le ministre différait l'examen quoique Ouvrard se portât garant de la sanction du pape. Bonaparte n'avait-il pas obtenu plus fort que cela, le concordat de 1803? A d'autres séances, il reprenait l'exposé de son plan mirifique de Madrid port de mer, et du développement des voies de communication en général. Toutes mesures profitables à la résurrection économique de l'Espagne. On ne pouvait guère contester l'efficacité de ces entreprises colossales. « Mais, faisait Godoï, de la conception à l'exécution, il y a loin, quand on n'a ni ni argent, ni crédit ».

Ouvrard était préparé à l'objection. Il l'attendait même impatiemment, car elle devait lui fournir l'occasion de proposer directement la combinaison qui était, en quelque sorte, le roman de sa vie : l'exploitation des richesses du Mexique et du Pérou. « Du crédit! s'exclama-t-il, mais quel pays, autre que l'Espagne a autant de moyens de s'en procurer? Ses ressources coloniales sont immenses. Elles représentent un gage d'une solidité incomparable pour des prêteurs que je me charge de trouver, au nom d'une Société dont j'assumerais volontiers la direction. Cette Société aurait pour objet l'extraction libre des métaux, ainsi que le trafic exclusif : exportation et importation de toutes matières entre l'Espagne et l'Amérique ».

Les grands mots étaient lâchés : Société, produits coloniaux; monopole des échanges; c'est-à-dire des centaines de millions à mettre en œuvre sous la direction d'Ouvrard.

C'est avec un enthousiasme croissant que le prince de la Paix suivait le discours de son commensal attablé devant le chocolat matinal. Quels bénéfices fantastiques à recueillir d'une affaire de cette envergure et qui ressortissait à son bon vouloir! Toutefois cet enthousiasme s'empreignit sou-

dain d'une teinte d'hésitation. Ouvrard alla au devant de la préoccupation dont il devinait le motif. Un transit quelconque ne pouvait s'effectuer qu'avec le consentement de l'Angleterre, maîtresse de la navigation. L'argument était trop topique pour qu'il ne l'eût pas envisagé. La surveillance anglaise ne l'embarrassait pas, ayant été nécessairement à la base de son échafaudage commercial. Il répéta ce qu'il avait dit naguère à Barbé-Marbois. Pour lui la difficulté n'existait pas, attendu qu'il agirait de connivence avec un banquier de pays neutre. On n'aurait pas de motif de refuser le passage à des navires frétés de marchandises payées d'avance par des traites déjà mises en circulation. A cet effet, Ouvrard avait jeté les yeux sur la maison Hope d'Amsterdam qui possédait également un comptoir à Londres. Depuis nombre d'années, il entretenait, en raison de ses spéculations internationales, des relations constantes avec cette banque.

Hope était un ami du temps des débuts d'Ouvrard à Paris. Il y était venu avec les pouvoirs d'une banque de Hambourg, réclamer au gouvernement une indemnité due pour la saisie de navires allemands. On ne lui paya finalement que le quart de la somme qu'il revendiquait. Néanmoins, ce quart, vu les circonstances qui accompagnèrent la transaction, lui laissa entre les mains une fortune de plusieurs millions.

Hope jouissait, dans le monde parisien de cette époque, d'une notoriété particulière. Il la devait, en grande partie, au retentissement d'un procès curieux, épilogue d'une liaison galante. Il avait été l'amant en titre de mademoiselle Lange, célèbre comme artiste du Théâtre-français où elle jouait en même temps que Talma; célèbre aussi comme hétaïre ruineuse de trois munitionnaires; célèbre enfin par sa querelle avec le peintre Girodet. Celui-ci, furieux du refus du portrait qu'il avait fait d'elle, la peignit sous les traits d'une Danaé toute nue, sous une pluie de gros sous. Ce tableau exposé au salon de peinture y fit naturellement scandale.

Mais voici l'objet du procès : Hope, ayant eu de mademoiselle Lange, une enfant baptisée sous le nom de Palmyre, avait donné 200 000 francs pour que la petite fille lui fût remise. Mademoiselle Lange repoussa cette demande, prétendant que les 200 000 francs lui avaient été donnés

pour la dédommager de sa retraite du théâtre, et à nulle autre fin. Un procès s'engagea le 27 février 1797, à la troisième section du tribunal civil de Paris. A l'audience, l'avocat de la morale publique, pris d'une sainte indignation, s'écria : « Que les étrangers gardent leur or s'il ne doit servir qu'aux dérèglements des mœurs et aux scandales de nos tribunaux!... » Les considérants du jugement reconnaissent « la nécessité de déposer en mains tierces le fruit de l'union passagère et illégitime de Lange et de Hope ». Subsidiairement, ils décident « que, Hope étant étranger à la France, il devient indispensable d'assurer à Palmyre, sa fille, le paiement de la dette sacrée qu'il a contractée envers elle en lui donnant le jour (*sic*)... et que les 200 000 francs remis à mademoiselle Lange doivent tourner au profit de l'enfant... que trois parents ou amis de Hope, et pareil nombre de parents ou amis de Lange procéderont à la nomination d'un tuteur autre que Lange et Hope »[1].

En racontant cette historiette qui amusait Godoï, Ouvrard soulignait sans doute, par maints détails, son intimité avec Hope. Il avait effectivement d'excellents rapports avec celui-ci dont la maison avait la spécialité des très grandes affaires internationales. Elles étaient nombreuses à cette époque où tous les États d'Europe avaient besoin d'or et de valeurs banquables, ne fût-ce que pour les achats de denrées exotiques et pour l'entretien des troupes en campagne.

Bien souvent, à Amsterdam, Ouvrard avait reçu de l'ami Hope la confidence que les sollicitations les plus instantes émanaient du Trésor anglais, épuisé par les subventions qu'il accordait, sans compter, aux souverains alliés afin qu'ils persistassent dans leurs hostilités contre la France. Hope ajoutait même que Pitt le pressait vivement de trouver le moyen de transporter en Europe les métaux précieux que détenaient les colonies espagnoles. On voit que ce n'était nullement une fantaisie d'Ouvrard que de fonder un espoir sur la coopération de l'importante maison Hope.

A chacune de ses conversations avec Ouvrard, le prince de la Paix redoublait d'admiration pour des propositions

1. A. Douarche, *Les tribunaux civils pendant la Révolution*, t. I, p. CLXXXII, et t. II, p. 337.

si neuves, ayant en outre toutes les apparences d'une étude sagement raisonnée. Cependant, une fois le principe admis d'une Société Ouvrard pour les importations et les exportations de toutes les marchandises, des productions et des matières d'or et d'argent des pays américains, Manuel Godoï était en droit de se demander ce qu'il gagnerait dans l'affaire. Il ne doutait pas de la libéralité du concessionnaire de ce privilège inestimable; mais si fastueux que soit ce présent, que serait-il auprès d'une part bénéficiaire, stipulée sous une forme à débattre? Afin d'avoir positivement le contrôle des opérations, en même temps qu'il se donnerait figure de gardien vigilant des intérêts de l'État, il insinua qu'il conviendrait, sous tous rapports, que le gouvernement espagnol fût partie contractante dans l'entreprise de la Société. Du moment qu'Ouvrard en serait le seul gérant, il réaliserait tous ses projets au moyen de traites tirées sur le gouvernement espagnol, lesquelles seraient gagées par ses propriétés d'outre-mer.

Toutefois, malgré la sorte de tutelle qui réduisait presque à néant la personnalité du roi Charles IV, sa signature devait figurer au bas de l'acte à intervenir. Pour ce qui regardait cette formalité, le prince de la Paix demanda un délai de vingt-quatre heures, afin d'arrêter les conditions dans lesquelles cet arrangement d'un caractère vraiment spécial, voire insolite, serait présenté au Roi.

Le lendemain, une grande surprise attendait Ouvrard au palais. Au lieu d'être comme d'habitude en tête à tête avec Manuel Godoï, au chocolat du matin, il se trouva en tiers avec la reine Marie-Louise qu'il n'avait pas encore vue. Quel chemin parcouru depuis le jour où — ce qu'il affirme dans le récit de ces débuts à Paris — il fut invité à partager sans façon le petit déjeuner de Robespierre!

Mais il convient de donner textuellement la narration d'Ouvrard : « ... Cette princesse, loin de paraître embarrassée par la présence d'un étranger, semblait au contraire trouver une sorte de plaisir à montrer l'affection qu'elle portait au prince de la Paix. Celui-ci, de son côté, n'avait rien changé à l'aisance habituelle de ses manières. Ses plaisanteries, sa familiarité auraient pu paraître de la fatuité;

mais j'y vis plutôt le désir de me donner la mesure de son crédit, et de me convaincre de plus en plus que ce qui serait convenu avec lui, le serait avec la monarchie espagnole ».

En face des mignardises du couple amoureux, Ouvrard, écouté assez distraitement, on peut le croire, développa ses vues sur les moyens de restaurer la prospérité de l'Espagne. Il s'étendit complaisamment sur les résultats magnifiques que donnerait la Société qu'il projetait de fonder. Interrompant un instant les coquetteries de sa maîtresse, le favori précisa que, de toute nécessité, l'acte définitif devait avoir comme titulaires le gouvernement espagnol et M. Ouvrard, et par conséquent être revêtu du sceau royal. Comprenant le sens du regard interrogateur de son amant, la Reine promit tout ce qu'on voulut.

Parole de reine, parole sacrée! L'effet de son intervention ne se fit pas attendre. Ordre fut donné aux bureaux de rédiger les clauses définissant les intérêts de l'État et ceux d'Ouvrard. Ce n'est pas tout. Ordre fut également donné de mettre à la disposition d'Ouvrard un appartement en l'hôtel du ministre des finances, dont il partagerait désormais la table. Ces faveurs inusitées rehaussèrent encore la considération générale dont il jouissait à Madrid. Il ne lui manquait plus que d'être présenté officiellement à la Cour, honneur insigne dont le prince de la Paix négocia les détails. Toutefois, un grand obstacle devait être d'abord surmonté : l'étiquette ne permettait pas qu'on parût, devant Leurs Majestés, avec les cheveux *à la Titus*, ou, suivant l'expression madrilène, *à la jacobine*. Le moindre souvenir des temps révolutionnaires était en horreur à l'aristocratie espagnole. Ouvrard se soumit au protocole en s'affublant d'une énorme perruque bien poudrée, ainsi que de l'habit de Cour. Ce travestissement concilia toutes les convenances et la présentation se fit en grande cérémonie.

***

Enfin, le 26 novembre 1804, la signature royale était apposée au bas d'un acte sans exemple en aucun temps, dans aucun pays : disons même qu'il n'avait fallu rien de moins

que la découverte d'un nouveau monde, pour un acte si nouveau.

Voici les principales dispositions extraites des vingt-quatre articles du traité :

1° Société avec Sa Majesté Charles IV pour la formation d'une maison de commerce à Bordeaux, sous la raison Ouvrard et compagnie. Il sera établi, d'un commun accord, dans les places de Hambourg et autres villes, des maisons de commerce pour le compte de la Société sous la raison Ouvrard et compagnie. Il est dès à présent convenu qu'il en sera formé une au port de New-York en Amérique.

2° La maison Ouvrard et compagnie de Bordeaux jouira dès à présent, et pendant toute la durée de la guerre avec l'Angleterre, du privilège exclusif d'introduire, *sous pavillon neutre*, dans les ports de la Vera-Cruz, la Havane, Caracas et Montevideo, les marchandises, ustensiles, denrées, en général tout ce qui est nécessaire à leurs besoins et à leur consommation. Elle jouira également du privilège d'extraire des dites colonies, et *sous pavillon neutre*, toutes les denrées, productions et matières d'or et d'argent qu'elles peuvent produire.

3° Partage égal et par moitié, entre Sa Majesté Catholique et Ouvrard, des bénéfices à provenir de la Société.

Parmi les stipulations relatives aux diverses opérations de la Société, on remarque la précaution apportée par Ouvrard à la sauvegarde de ses intérêts : « M. Ouvrard demeurera spécialement chargé de diriger, administrer et combiner les opérations pour le compte de la Société, de la manière qui lui paraîtra la plus économique et la plus sûre ». Puis, à l'article XIV, cette petite phrase qui en dit long sur l'inexpérience de son co-associé : « Tous les frais et risques seront à la charge de Sa Majesté Catholique ».

Et le tout signé : « Ouvrard et compagnie, » *et en dessous* :

Approuvé
« Moi le Roi ».

Dès qu'une solution favorable à ses desseins apparut certaine, Ouvrard lança l'heureuse nouvelle à Paris. Elle y rendit l'espérance de voir reparaître sous peu le numéraire

dont l'absence était fort nuisible au commerce. Le ministre du Trésor public, particulièrement, ressentit une joie extrême. L'or, bientôt, réparerait les lacunes créées par son imprudente complaisance envers la Compagnie des Négociants réunis. L'Empereur, lui-même, avait été, des premiers, averti des accords de Madrid. Huit jours avant qu'ils fussent signés, il écrivait déjà à Barbé-Marbois, comme on l'a vu plus haut, que « Ouvrard ayant fait à Madrid tout ce qu'il a voulu, les obligations rentreraient bientôt au portefeuille ». Et deux mois plus tard, toujours anxieux de récupérer ces titres, il disait encore : « Mon intention est, je ne puis que le réitérer, que toutes ces obligations rentrent, puisque les fournisseurs se sont arrangés avec l'Espagne, aux conditions les plus avantageuses ». Hélas! elles étaient prisonnières, les obligations. Impossible de les retirer des mains des prêteurs : le Trésor n'avait plus rien que les traites tirées sur elle-même par la Compagnie, et celle-ci n'était nullement disposée à fournir des espèces.

Barbé-Marbois ne s'émouvait pas outre mesure des injonctions impériales. Il se tranquillisait et tranquillisait l'Empereur, avec d'autant plus d'assurance, qu'il avait reçu d'Ouvrard l'avis qu'à titre de consécration du traité espagnol, on lui avait remis 752 traites, soit 262 millions de francs, en comptent la piastre à 5 francs, cours le plus bas en Europe.

Qui ne se serait réjoui à ce merveilleux dénouement d'une situation angoissante? C'était, au sens étroit du mot, un véritable âge d'or qui s'ouvrait pour les finances françaises.

***

Lorsque Ouvrard eut en poche son contrat fabuleux, il fit un voyage rapide à Amsterdam pour communiquer aux directeurs de la banque Hope, son acte de société avec Charles IV, leur en développer les avantages et obtenir leur participation. « En m'écoutant, dit-il, ces messieurs se regardaient avec une surprise mêlée de doute; les plans que je leur exposais leur paraissaient si vastes qu'ils avaient peine à y croire et semblaient éprouver quelque inquiétude sur l'état de ma raison. Ils me demandèrent à réfléchir sur

ce que je venais de leur dire; enfin, après plusieurs conférences, cédant à l'évidence, ils firent avec moi un traité pour l'exécution de mes opérations ».

Au retour d'Amsterdam, Ouvrard séjourna à Paris. Un grand triomphe l'y attendait. Le ministre du Trésor public se prosternait devant ce libérateur de ses tourments. Applaudissements, félicitations, louanges, rien ne lui fut épargné de ce qui peut flatter l'amour-propre d'un homme.

Il était donc enfin réalisé, ce rêve, si longuement et si ardemment caressé, d'être, aux yeux de tous, le seul financier capable de relever la fortune publique. Par cet apport miraculeux de capitaux, Ouvrard n'était-il pas, en vérité, le collaborateur efficace du chef des armées françaises? Déjà, il se voyait sur le pavois à côté du héros des victoires!

Toutefois, ces illusions de gloire n'effaçaient pas, dans son esprit, les pensées d'ordre matériel. Avec Desprez, Vanlerberghe et ses partenaires de la Compagnie des Négociants réunis, Ouvrard, avant de retourner à Madrid, arrêta les plans des importantes spéculations qu'ils pouvaient faire, soit en escomptant les bons des receveurs-généraux, soit en vendant à terme les piastres dont ils connaîtraient, avant tout le monde, les dates possibles de livraison. Cette situation privilégiée leur vaudrait des bénéfices que l'imagination avait peine à évaluer. La moisson s'annonçait belle!

Toutes ces espérances magnifiques sombrèrent, hélas! dans l'inexécution des promesses du ministère anglais. Si les agissements de Pitt n'absolvent pas complètement Ouvrard, ils montrent pourtant que ses conceptions — si chimériques qu'elles apparaissent — reposaient toujours sur des possibilités, aventureuses si l'on veut, mais possibilités tout de même. Dans le cas actuel, ce n'était nullement être halluciné que de croire que les galions d'Amérique traverseraient les mers. Ne tenait-il pas de la bouche de son ami Hope que Pitt, pressé d'avoir des réserves d'or, avait parlé lui-même d'en acheter à l'Espagne et de délivrer les licences nécessaires au passage des navires?

Mais Ouvrard, à l'instar des spéculateurs audacieux, eut le tort d'écarter de son esprit l'événement aléatoire qui plane toujours sur les prévisions humaines.

En effet, à l'heure où l'offensive de l'Autriche et de la Russie était encore indécise, Pitt promit de laisser passer quatre frégates. Il changea d'avis et ferma l'oreille, lorsque la coalition se décida à marcher vers les frontières de France. On pensa le regagner en offrant, par une maison de Londres, de vendre des piastres à la Compagnie des Indes qui en avait grand besoin. Il se refusa à tout. Pour expliquer son revirement, il prétexta qu'il avait compris qu'il s'agissait de piastres déjà en Europe; que celles-là, il les paierait n'importe quel prix; mais que, pour rien au monde, il ne favoriserait une importation d'Amérique dont profiterait peut-être, par une manœuvre occulte, l'Espagne alliée de la France.

Quand l'Empereur, à l'instigation de son ministre, autorisa la création de la Compagnie des Négociants réunis, il n'aperçut sans doute qu'une facilité de se procurer des ressources pécuniaires. Superficiellement, elle était, certes, fort séduisante, la formation d'une Société puissamment riche et capable de faire face, à tout moment, aux dépenses militaires qu'il s'efforçait de tenir secrètes.

Sous la plume de Barbé-Marbois, on retrouve, nettement exprimée, cette façon d'envisager la combinaison imaginée par Ouvrard. Faisant à celui-ci un pressant appel de fonds, il lui dit : « Je vous le demande avec tous les droits que me donnent les moyens que j'ai mis à la disposition de vos sociétaires, et j'avoue que je n'aurais jamais pris sur moi de le faire si, d'un côté, l'importance des mouvements de nos armées et, de l'autre, la connaissance que j'ai eue de vos affaires ne m'y avaient déterminé. J'ai pris surtout en considération cette partie de votre avoir... Je suis assuré qu'il suffit que je vous le dise pour que vous donniez toute satisfaction au Trésor... »

Que l'innocence d'un Barbé-Marbois se soit laissée prendre au mirage, habilement projeté, de la fortune d'Ouvrard et consort, cela se comprend assez bien. Mais le défaut de psychologie de Napoléon, en cette occasion, étonne vraiment. Il était trop averti pour attribuer à ces capitalistes la moindre intention patriotique. Fort de son génie et confiant dans la chance qui l'avait toujours accompagné, il comprit probablement que ces messieurs faisaient une grande spéculation

basée sur une paix prochaine dictée par la France. Son erreur fondamentale, en cette affaire, fut donc de croire que ces roués de la finance risqueraient une partie de leur avoir, en faveur d'une éventualité aussi vague que le sort des batailles.

Ce qu'il ne prévit pas, c'est qu'Ouvrard et Desprez emprunteraient de l'argent au Trésor au lieu de lui en prêter. Encore moins pensait-il que, par une conception qu'on peut à volonté qualifier de géniale ou de diabolique, Ouvrard, à Madrid où il était revenu couvert des lauriers de Paris et d'Amsterdam, agirait, de concert avec la Compagnie des Négociants réunis, c'est-à-dire avec Desprez, comme si les piastres étaient, non pas, au delà des mers, mais sur le continent dans les souterrains d'une banque leur appartenant. Il y eut autour de ces piastres une chevauchée de papiers de circulation, telle qu'on n'en avait jamais vue, telle qu'on n'en revit jamais.

Pour faciliter ses opérations, Ouvrard, c'est-à-dire sa Compagnie, avait réorganisé et subventionné la *Caisse de consolidation* de Madrid, sorte de banque officielle d'émission de billets ayant cours forcé. Maintenant, elle était en outre chargée de créer des comptoirs aux ports d'Amérique et de diriger les études relatives aux grandes canalisations, à l'exploitation des mines de plomb et du monopole des tabacs de la péninsule. Tout, absolument tout, rentrait dans le cadre des ambitions d'Ouvrard, fondées toujours sur la possession des piastres. Volontiers, il eût affermé toute la monarchie espagnole.

Afin de faire face à ses dépenses, la Caisse de consolidation souscrivait à la Compagnie des Négociants réunis des traites sur la Vera-Cruz, La Havane et Caracas, mais recouvrables seulement le jour où l'on pourrait traverser les escadres anglaises. De ces traites, Ouvrard en recevait autant qu'il en désirait. On en créa même qui s'élevaient à une somme dix fois supérieure au montant des piastres existantes dans les comptoirs qui devaient les acquitter[1]. Desprez échangeait au Trésor public ces mandats espagnols bien précaires, contre autant d'obligations des receveurs-généraux.

Cette incroyable substitution de titres, inégaux de valeur

1. Mollien, *Mémoires*, t. II, p. 6.

réelle, ne pouvait se faire qu'avec la complicité du premier commis du Trésor. Ses écritures, limitées à l'inscription chronologique des sommes nominales, ne présentaient aucun déficit. Les rentrées se balançaient exactement avec les sorties. Il ne fallait rien de moins que l'incurie d'un Barbé-Marbois pour se contenter d'une comptabilité aussi sommaire.

Cependant, le portefeuille français n'étant pas inépuisable, quand Desprez l'aura bien asséché des bons des receveurs-généraux, il portera les papiers de Madrid à la banque de France qui n'a rien à lui refuser en sa qualité de régent.

Oh! Desprez ne se casse pas la tête, comme un Barbé-Marbois, quand il a des paiements à faire. N'a-t-il plus de bons des receveurs, ou d'aventure, les traites espagnoles se font-elles attendre, il ramasse à Paris, il prend n'importe quels billets souscrits le plus souvent par des gens d'une solvabilité douteuse. Ouvrard cite lui-même une maison Grammont de Bordeaux qui s'est trouvée débitrice de quatorze millions, et qui n'aurait pu alors obtenir un crédit de 200 000 francs. Ces effets qui n'étaient guère que paperasses, et qui avaient été achetés à vil prix, on peut le croire, allaient aussi à la Banque de France pour leur valeur nominale.

Desprez fera tant et si bien qu'un jour la Banque de France, ayant donné, par le roulement accéléré de ses presses, satisfaction à son régent, se trouvera n'avoir plus en caisse que 1 500 000 francs pour répondre à 92 000 000 exigibles à vue. On conçoit que les agissements de Desprez, creusant durant quelques mois des trous qu'il bouchait avec du papier, aient suscité des bruits alarmants sur le marché. Le crédit de l'État, la confiance dans la Banque, les valeurs de Bourse en ressentirent graduellement des atteintes graves.

***

Au mois d'août 1805, alors que l'Empereur vient d'arriver au camp de Boulogne pour prendre le commandement de ses troupes, on fut dans l'impossibilité de lui cacher les inquiétudes qui régnaient parmi les gens d'affaires. Toutefois, on s'appliquait à en rejeter les motifs sur les manœuvres des baissiers et sur les appréhensions causées par les dan-

gers de la guerre. Le 9 août, il écrit à Barbé-Marbois : « ... Rassurez les hommes à argent; faites-leur entendre qu'il ne sera rien hasardé qu'avec sûreté; que mes affaires sont trop belles pour rien hasarder qui puisse mettre à trop de hasards le bonheur et la prospérité de mon peuple. Sans doute, que de ma personne je débarquerai avec mon armée, tout le monde doit en sentir la nécessité; mais moi et mon armée ne débarquerons qu'avec toutes les chances de débarquement. »

Cette belle perspective de l'invasion de l'Angleterre dut bientôt être abandonnée. Quinze jours à peine écoulés, il apprend que l'Autriche se dispose à attaquer, par la frontière allemande, la France dont l'armée est sur les côtes de la Manche. Comment parer ce coup de l'adversaire? C'est parmi ces préoccupations suffisantes, certes, pour absorber l'esprit d'un chef d'État et d'un général, que des rumeurs informent Napoléon que la Banque de France est sérieusement compromise.

Ayant toujours considéré que la Banque, symbole du crédit de la nation, était son principal appui financier, il est bouleversé, désespéré. En ce 24 août 1805, il s'arrache à l'étude des préparatifs militaires, au choix du plan de campagne qu'il adoptera pour faire face à l'Autriche, et il écrit à Barbé-Marbois. Sa lettre comporte plus de mille mots; il faut se borner à en extraire quelques phrases : « ... Dans les affaires qui occupent mes instants, et la multiplicité des sollicitudes qui emplissent ma pensée, je n'ai pu voir ce que faisait la Banque et m'y opposer. Je m'en suis reposé sur vous. Vous êtes coupable de lui avoir laissé transgresser la loi. C'est là qu'est le mal; ne le cherchez pas ailleurs... Les billets de banque n'étant plus donnés à l'escompte contre un véritable crédit se trouvent être des billets de circulation. En escomptant ainsi, je tranche le mot, la banque fait de la fausse monnaie. Il ne faut donc pas s'étonner que le public se presse pour échanger les billets contre de l'argent ».

Et l'on peut croire que c'est la mort dans l'âme, que, devant le péril autrichien, Napoléon, soucieux plus que jamais du moral de son armée, ajoute : « J'arrêterai, s'il le faut, la solde de mes troupes pour soutenir la Banque. Je m'afflige de ma

manière de vivre qui, m'entraînant dans les camps, détourne mes regards du premier de mes soins, de ce premier besoin de mon cœur : une bonne et solide organisation de ce qui tient aux banques, aux manufactures et au commerce. C'est à vous de me suppléer et d'exécuter la loi. Je ne puis vous en dire davantage ».

Ces rappels au devoir, presque à la pitié, ne suffirent pas à secouer l'inertie de Barbé-Marbois. Desprez, agent de paiement de tous les services, continuait à faire ce qu'il voulait, et à pratiquer le système commode de se débarrasser d'une demande de fonds en envoyant une traite sur un payeur, celui-ci n'eût-il pas provision pour y faire honneur! Il poussa même la témérité jusqu'à en user de cette façon avec l'Empereur.

C'est six jours après avoir écrit la lettre désolée, reproduite plus haut, que Napoléon commença à voir clair dans l'étrange administration de Desprez, le financier en qui il pensait avoir trouvé l'élève et le digne successeur de Dufresne, ce grand honnête homme qu'il avait tant regretté. Le 30 août, il mandait à Barbé-Marbois : « ... M. Desprez se moque de moi : il saisit le moment où je me trouve à mon armée pour la faire manquer de tout... Si messieurs Roger [le premier commis du Trésor] et Desprez sont dans l'intention de faire manquer mon service, ils en prennent bien le chemin... M. Desprez tire un million sur le payeur d'Arras, qui ne peut rien donner... Le service de l'armée ne se fait qu'avec un retard immense et à prix double de ce que tout coûterait, parce que les payements sont illusoires... Serai-je réduit, à Boulogne, à perdre quinze jours ou à voir déserter mon armée faute de solde? »

A dater de ce moment, à Boulogne comme à Paris où il séjournera moins de trois semaines, ses jours, ses nuits sont exclusivement consacrés aux soins impérieux, aux infinis détails que nécessite le renversement de la manœuvre conçue pour envahir l'Angleterre et qui doit maintenant, par la marche la plus secrète, la plus rapide qui eût lieu en aucun temps, le jeter dans les plaines d'Allemagne. Son humeur, intraitable pour tout ce qui est étranger à cette préoccupation capitale, apparaît dans ses réponses sèches et bru-

tales, comme quand, par exemple, on lui propose l'achat d'un château : « Je n'ai que trop de châteaux. Je n'ai pas besoin de celui-là » ou qu'on lui envoie un plan de descente en Angleterre : « Renvoyé au ministre de la police pour faire dire à cet homme de rester tranquille et qu'il s'occupe de ses affaires[1]».

Avant que de partir pour rejoindre son armée, il adresse au peuple français ces paroles vibrantes et prophétiques : « Vous ne me reverrez que triomphant; vous ne me reverrez que quand j'aurai confondu l'orgueil de nos ennemis; que quand ils auront appris que nous sommes encore les mêmes qui enlevèrent si longtemps la victoire à leurs étendards. »

***

A peine l'Empereur a-t-il tourné le dos que les baissiers reprennent leur métier avec une ardeur qui s'était ralentie, durant le passage du souverain à Paris. La guerre positivement déclarée, les dangers de la patrie, l'incertitude de l'avenir si l'Empereur succombait en un combat, autant de thèmes favorables aux spéculateurs. Ils achevèrent d'affoler les porteurs de billets de banque, en ébruitant l'épuisement du Trésor, et la fragilité de la Banque de France.

Le dénigrement était facile, car le Trésor se vidait des bons des receveurs-généraux et la Banque de ses billets, au profit de la Compagnie des Négociants réunis. Celle-ci, bien entendu, se payait elle-même ou se donnait des avances sur les fournitures dont elle avait le monopole. En outre, elle envoyait en Espagne, à Ouvrard, des millions remboursables à l'arrivée des piastres américaines. De cette manière, nos deux grands organismes financiers finiront par ne plus avoir, comme réserves ou garanties, que des traites espagnoles à échéances vraiment hypothétiques.

C'est dans ces conjonctures que se déchaîna, incoercible, une panique financière dont on a le sombre tableau en lisant les rapports quotidiens faits à l'Empereur par son frère Joseph Bonaparte qui présidait, par intérim, le conseil des ministres.

1. *Correspondance de Napoléon Ier*, t. XI, p. 184 et 185.

Joseph est de ceux qui ne s'émeuvent pas facilement. Majestueusement assis dans le fauteuil présidentiel, il écoute, impassible, les discours de l'un et de l'autre, dont il transmettra la substance à son frère. De décisions, Joseph n'en prend d'aucune sorte. C'est sans commentaires qu'il signale, dès le lendemain du départ de Napoléon, que « la Banque de France a pris un arrêté ordonnant le remboursement d'un seul billet de mille francs au même porteur ».

Et les jours suivants, pendant que l'Empereur, déployant une activité prodigieuse, s'avance triomphalement des bords du Rhin à la capitale de l'Autriche, Joseph lui écrit : «...La Banque a échangé hier 573.000 francs et n'a reçu que 70 700. » « ...On ne dissimule pas dans le public que la partie est forte, que l'on craint que les ennemis en leur qualité d'agresseurs n'aient pris les devants... » « La Banque s'est bien montrée pour M. Desprez pour lequel elle est prête à donner 45 millions « ... M. Barbé-Marbois croit (*sic*) qu'il est dû beaucoup à M. Vanlerberghe, et m'a paru désirer d'être autorisé à faire des payements de plusieurs millions à ce fournisseur... » « ...Plus d'affluence à la Banque aujourd'hui que de coutume; la queue s'étendait jusqu'au milieu de la place des Victoires, elle était formée au point du jour »... « ...On a été obligé de dissiper cette nuit 5 ou 600 individus qui s'étaient portés à la place des Victoires pour attendre l'ouverture de la banque. Tous les jours, la force armée est obligée de contenir l'impatience des rassemblements formés aux avenues de la Banque. Cet état ne paraît pouvoir finir que quand la Banque aura quinze à vingt millions de numéraire... Il n'y a pas d'inquiétude à avoir que celle qui résulterait d'un mouvement désordonné et spontané, si quelques mauvais sujets du rassemblement pouvait avoir l'espoir de piller la Banque... » «...Les créanciers refusent d'accepter les billets de banque»... « ...La Banque continue à faire beaucoup de mécontents, les régents disent que leurs affaires ne peuvent se rétablir tant que Desprez leur demandera des escomptes aussi considérables »...

On ne sait quoi plus admirer de la placidité ou de la candeur de Joseph Bonaparte, en face de ces événements graves.

Sa candeur, quand, confiant dans les promesses qu'Ouvrard

continue de faire, il termine ses rapports à l'Empereur par ces mots : « On attend les piastres d'Espagne », ou bien : « La Banque est toujours pressée, mais on nous fait espérer des piastres d'Espagne » ou encore : « Le ministre du Trésor public vient de me dire qu'il n'était plus inquiet, qu'il aurait des piastres d'Espagne ».

Sa placidité, quand il croit avoir rempli son devoir en répétant : « Je soumets ces observations à Votre Majesté, c'est à vous de les juger[1] ».

***

Mais l'Empereur, quelque envie qu'il en eût, avait bien autre chose à faire que d'étudier les moyens de redresser les finances délabrées. Le premier bulletin de la Grande Armée va nous dire pourquoi rien au monde ne pouvait détourner sa pensée du but qu'il poursuivait, en ces jours mêmes qu'il recevait les lettres de Joseph. « ... Un grand et vaste mouvement nous a portés en Bavière, nous a fait éviter les montagnes Noires... et enfin nous a placés à plusieurs marches derrière l'ennemi qui n'a pas de temps à perdre pour éviter sa perte entière ».

« Acculer, cerner l'ennemi dans Ulm, en finir d'un coup de massue avec les Autrichiens, c'est l'unique et fébrile obsession de ses pensées. Il faut voir avec quelle éloquence passionnée il s'efforce de transfuser sa propre ardeur dans l'âme de tous, généraux et soldats. A Soult, il mande : « ...Si vous entendez le canon, ne perdez pas votre temps... descendez comme l'éclair. C'est vous qui ramasserez tout, il ne doit pas en échapper un... » Par un temps affreux, par un froid vif, de la neige jusqu'au genou, il fait former en cercle les régiments du corps d'armée de Marmont. Il leur dit : « ...Sans cette armée qui est devant vous, nous serions aujourd'hui à Londres; nous eussions vengé six siècles d'outrages et rendu la liberté aux mers... Soldats, la journée de demain sera cent fois plus belle que celle de Marengo... Vous serez cités d'âge en âge à l'admiration des générations futures ».

1. Tous les fragments des lettres de Joseph Bonaparte, donnés dans cette étude, sont extraits du tome I de ses Mémoires.

Ajoutons que, pour l'empêcher d'intervenir dans les affaires de Paris, il y avait non seulement les conditions morales mais aussi les conditions matérielles. Impossible pourtant de ne pas donner de nouvelles à la capitale. Tout ce qu'il peut faire c'est d'en charger son secrétaire. Le 7 octobre, Méneval mande à Joseph Bonaparte : « Monseigneur, l'Empereur m'ordonne d'écrire à Votre Altesse pour lui donner des nouvelles de l'armée. Il ne vous écrit pas, parce qu'il est trop occupé. Tout va au mieux; on se bat à force, les Autrichiens sont tournés... »

Comment, d'ailleurs, Napoléon aurait-il fait pour écrire lui-même, quand, à son quartier général, il n'a selon son aveu « ni voiture, ni bureau, ni rien »? Ce qui est confirmé par ces lignes du troisième bulletin : « Il pleut beaucoup, mais cela ne ralentit pas la marche de la Grande Armée. L'Empereur donne l'exemple, à cheval jour et nuit... Il a fait hier quatorze lieues à cheval, il a couché dans un petit village, sans domestique et sans aucune espèce de bagages ». Ce ne sont point là des figures de style appropriées à l'exaltation des troupes. Ce sont des actes dont il y avait des milliers de témoins, comme de l'épisode relaté par le sixième bulletin : « ...A Ulm, au défilé d'une foule de prisonniers ennemis, un colonel autrichien exprimait son étonnement de voir l'empereur des Français, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée. »

ARTHUR-LÉVY

(A suivre.)

ESQUISSES POLONAISES

Voici Cracovie : noyée dans la brume du matin, elle semble, par cette chaude journée de mai, oublier le lent cauchemar de l'hiver. Des cloches. Regardez ce vol de pigeons... Où donc sommes-nous? Près la place Saint-Marc à Venise, ou devant l'Ile d'Amour à Bruges, cette Venise septentrionale, embrouillée dans son puzzle de canaux? Sainte-Barbe de Cracovie abrite sous ses pignons pointus ces oiseaux tendres, Sainte-Barbe, la première des églises de Cracovie que je salue au passage. Comme elle est modeste et frêle, à l'ombre de Notre-Dame! Et comme on la remarquerait peu, si d'abord l'on n'était attiré par la forme même de son toit en zigzag, et par sa couleur de brique hâlée par les coups de soleil, plus rudes après la blancheur de la neige; mais comme elle est touchante pourtant, cette église que les maçons employés à construire la grande paroisse, édifièrent, dit-on, aux seuls jours fériés et aux heures de loisir... Devant le porche, une Passion sculptée dans la pierre au xve par un élève de Wit Stwosz, qu'on appelait à Nuremberg, où il acheva sa vie, *le maître de Cracovie,* tandis qu'à Cracovie on le surnommait l'*artiste nurembergeois.*

Quel symbole, cette Passion amenant le fidèle du seuil profane jusqu'au sanctuaire de la paix éternelle!... Faut-il avoir souffert, dites, compatriotes de Mickiewicz et de Kosciuszko, pour connaître la douceur du repos? Et pendant toute ma randonnée en Pologne, je n'oublierai plus cette manière de « prologue », cette *Invitation au Voyage à travers les siècles...*

« *S'il vous plaît, monsieur, s'il vous plaît, madame* » : on leur a donc donné quelque chose? offert un renseignement? rendu quelque service?... Cette formule ne correspond à rien qu'à une gentillesse digne de notre Grand Siècle; elle s'ajoute au discours, le précède, l'éclaire, se mêle à lui, le termine aussi, et, par son escorte fidèle, évite de lui donner une marche traumatique. « Ah! ces jolies formules, qui sont plus que des formules, me disait un jour Barrès, mais que nous n'apprécions plus que comme des formules, tant elles nous apparaissent surannées, vieilles, flétries! » — *S'il vous plaît, monsieur, s'il vous plaît, madame, s'il vous plaît...*

« *Proszc pani, proszc pana* » : de quelque côté que je me tourne, je ne cesse d'entendre ces mots qui ont, grâce à l'accent chantant du polonais, un air de musique. Ils chantent la politesse de ce peuple, et qui n'est pas seulement acquise, mais spontanée.

Empêtré dans mon petit guide cracovien, imprimé en anglais, je cherche les célèbres *Halles aux draps* que j'ai devant mes yeux précisément, les *Sukennice*, du XVIe siècle, longue galerie de 120 mètres, bordée d'échoppes à l'intérieur, aux éventaires ayant conservé un caractère archaïque, et où l'on vend pêle-mêle des tabliers et des fichus, des galoches ruthènes en cuir de vache, des *serdaks*, gilets en peau de mouton, des jouets en bois à bon marché, de la verroterie, des gâteaux à l'anis et au miel, et des coffres de voyage plaqués de zinc enluminé... Je vais de droite, de gauche, m'abandonnant au destin, furieux contre moi-même de m'être embarqué sans savoir au moins deux cents mots polonais, quand, très gentil, un jeune homme m'aborde et me demande en anglais :

— *S'il vous plaît, monsieur*, puis-je vous aider? Vous cherchez quelqu'un? quelque chose?

Je réponds en polonais, d'abord, pour ne pas l'étonner trop : « *Proszc pani* »; puis, en anglais, je lui explique mon désarroi; il semble plus gêné que moi, timide, parle plus bas, et, ayant l'air de s'excuser de son indiscrétion, il ajoute très vite :

— Si vous voulez, je vous conduirai à travers la ville, je ne suis pas pressé : mon cours à l'Université ne commence qu'à deux heures.

Il ment, avec gentillesse. Il ment parce qu'il ne faut à aucun

prix avoir l'air de se déranger pour moi de sa route habituelle. Et nous voici cheminant de compagnie. Après quelques minutes, il me regarde, et dans le français le plus pur :

— Vous êtes Français, peut-être, monsieur? — Il n'a pas dit « *s'il vous plaît* », cette fois. Je fais un signe de tête.

— Ah! — soupire-t-il avec joie, — quelle chance! nous allons pouvoir parler plus facilement et vous n'aurez plus d'effort à faire pour me poser des questions.

Et tout de suite il me confie son désir de connaître la France; ses parents y sont venus et revenus. Nous ne savons point, paraît-il, combien la jeunesse polonaise ne se sent complètement équipée qu'après avoir foulé notre sol, visité nos musées, rêvé devant nos églises, admiré nos ciels et nos horizons plus et moins vastes que les siens...

Dix heures, onze heures : j'entends la fanfare trompéter la fuite du temps au sommet de la tour Notre-Dame... Et mon guide est toujours à mes côtés: j'ai oublié son cours à l'*Université* (qu'il vient de me montrer, à un détour des *Planty*, ce jardin circulaire qui entoure Cracovie d'une couronne de verdure fleurie, depuis un siècle); et s'il a feint, lui, de l'oublier, c'était pour ne pas ternir mon plaisir, ni l'abréger; je ne suis plus un étranger, du moment que grâce à lui il me sent content, et il prétend bien ne pas pouvoir perdre son temps par cela même qu'il embellit le mien...

Refaisons en pensée la promenade à travers la ville, de la porte massive de Saint-Florian à Sainte-Croix dont la voûte tout entière repose sur un pilier (l'on dirait d'un tronc gigantesque et qui s'évase en fleurs), du *Rynek* (place du Marché) à la cour intérieure de la *Bibliotéka Jagiellonska* avec ses arcades gothiques gardant entre leurs plis de pierre un peu du recueillement indispensable aux travailleurs intellectuels. La plupart des beaux monuments cracoviens, — je l'ai dit à mon guide, et puis à Karel Rostworowski, le grand dramaturge polonais dont le palais seigneurial de la rue Saint-Jean a une des façades les plus baroques de Cracovie, — on regrette de les voir tant restaurés; ou plus exactement on éprouve quelque gêne à les *déchiffrer* sous des restaurations un peu trop conformes à celles que Viollet-le-Duc imposa chez nous. Combien je leur préfère, à cause de sa pureté, l'église universitaire

Sainte-Anne, exécutée à la fin du XVIIe siècle d'après les plans de Tylmann et décorée de hauts-reliefs en stuc, ciselés par Balthasar Fontana. N'est-ce pas la véritable *flore* baroque de Cracovie, cette forêt de branches fleuries, de rinceaux, jeu figuré de la nature, si précis que l'on s'étonne de le voir s'animer loin du soleil, dans l'ombre de l'église qu'elle éclaire et embaume! Ici tout est « demeuré en l'état », comme constatent les manuels archéologiques : seule la poussière des siècles, tombant jour à jour sur ces sculptures, les a saupoudrées de patine, comme nous le notons aussi pour les tombeaux des rois, dans la cathédrale du *Wavel*, ce château se mirant dans les eaux de la Vistule, vaste vaisseau de pierre qu'effritent la pluie et le gel, que grignote le temps, cependant que s'élève toujours davantage, en face de lui, le monument en terre élevé par les Cracoviens à la mémoire de Kosciuszko.

Jusqu'à la fin du XVIe siècle, les rois de Pologne ont habité le *Wavel*, et pendant le règne de Sigismond Ier, les architectes, Lorri et Berecci, le reconstruisirent en partie, selon les exigences de la Renaissance. Puis vinrent les Autrichiens qui le désaffectèrent pour y installer des casernes... Mais déjà l'on a reconstitué la cour intérieure avec son armée d'arcades et ses colonnes minces, immobiles, qui semblent, quand vient la nuit, présenter armes aux spectres royaux, et bientôt l'on pourra admirer dans son entier ce palais, témoin d'une ère de glorieuse prospérité pour la Pologne. Les tombeaux des rois, et surtout ceux que l'on a taillés dans le marbre sanguinolent de Salzbourg, comme ceux de Saint-Denis, ou d'Innsbrück, ou de Vienne, font rêver, ils évoquent la majesté d'autrefois et résument à eux seuls tout un chapitre d'histoire.

— Ah! pour vous, monsieur, — me dit en riant Rostworowski, — les Jagellons, les Sigismond, cela se brouille, n'est-ce pas?

Peut-être : mais, à cause des mariages entre les rois de Pologne et les Italiennes ou d'autres étrangères, l'on suit facilement l'évolution artistique de Cracovie.

Mais descendons vers la *rue des Chanoines*, voulez-vous, car autant que les plus beaux palais des rois, les maisons des hommes sont révélatrices et donnent à un pays son caractère. La rue des Chanoines! avec ses demeures du XVIe et du

XVIIe siècles, et qui tourne en suivant la voie, en telle sorte que les demeures s'arrondissent parfois. Voyez les frontons avec les écussons aux armes parlantes, si fréquentes en Pologne, (vous en trouverez à Varsovie, sur la place du Vieux-Marché, par exemple, et à Wilno, et dans la plupart des villages, comme aussi sur la place du *Rynek* à Cracovie et dans la rue Saint-Jean). Il y a la maison « *sous* » *les Nègres*, comme la maison du « *Lion* », du « *Rhinocéros* », de la *Vierge*, de *Saint-Florian*, patron de Cracovie, de la *Clef*; ces emblèmes, s'ils servaient d'armoiries, tenaient lieu d'abord de numéro : de la sorte, il était très facile de trouver son chemin, et tout le monde connaissait bien vite la maison du « rhinocéros »; d'autant plus que les sculptures très pittoresques attiraient le regard, et qu'il était impossible, tout comme aujourd'hui, de les oublier, après avoir passé une fois devant elles.

Entrez dans les retraites silencieuses de la rue des Chanoines, vous serez étonné de leurs voûtes cloutées, — qui font la voix si sonore que d'instinct l'on parle plus bas, — et de leurs cours à l'italienne, à demi ensevelies sous les lierres et les aristoloches. Où donc sommes-nous ici? Dans quelle ville méridionale, toute caressée de soleil?... Ah! que la main des hommes est habile à donner le change et à nous transporter soudain en Vénétie ou en Toscane, tandis que nous sommes loin, bien loin, au nord, sur le sol polonais... Conduisez l'artiste ou l'artisan d'un bout du monde à l'autre bout, il emportera dans ses bagages un coin de son pays, qu'ailleurs il fera fleurir...

Il n'y a pas de pierres ici, et il y en avait là? N'importe : les briques mariées au stuc suffiront à permettre le mirage. Et c'est merveille, en vérité, que l'absence presque complète de pierres ait permis malgré tout à la Pologne son exubérance architecturale.

C'est merveille aussi que les singularités du sol aient à ce point influencé les artistes, que d'une maladie souterraine ils aient su tirer parti pour donner du charme à leurs idées : les marais sur quoi l'on a bâti Cracovie n'ont-ils pas inspiré aux architectes le dessein d'incliner en avant la base des maisons afin de leur donner plus de stabilité et de leur permettre de lutter mieux contre la traîtresse humidité? L'on ne saurait imaginer grâce plus insinuante que cette ligne brisée.

Le quartier Casimir : avec, en son milieu, la synagogue. Et si la petite ville juive appuyée contre Cracovie, sans crainte, et sans indiscrétion non plus, est décorée du nom de ce roi, c'est qu'il offrit aux juifs cet asile. Il le fit pour eux, afin qu'ils pussent en toute tranquillité s'adonner aux exigences de la religion, à son orthodoxie sévère; il le fit aussi pour lui, parce qu'il les avait ainsi à portée de la main et du regard, dévoués à sa cause et à son rêve d'organiser le commerce de son pays : il souhaitait que ces commerçants-nés enseignassent, par leur exemple quotidien, ses sujets presque exclusivement cultivateurs. Il souhaitait...

Mais un roi n'est pas infaillible, et Casimir le Grand se trompa dans ses espoirs, au point qu'il créa une situation nouvelle de fait, et qu'en réalité depuis ces temps lointains le commerce polonais est totalement au pouvoir des juifs...

Voici, encore vaillante, presque sans blessures, sans cicatrice en tous cas, la vieille synagogue qui est avec celle de Prague l'une des curiosités de l'Europe Centrale. Nous y entrons, suivis d'un essaim d'enfants au type accentué, et du bedeau habillé, comme tous ses coreligionnaires, de la longue lévite noire, coiffé de la casquette, noire comme la lévite, et mise trop en arrière, laissant apercevoir tombant le long des tempes les bouclettes qui font contraste avec le reste de la chevelure presque rase... On comprend mieux l'attitude de la population catholique vis-à-vis du juif polonais, au regard perdu dans un rêve séculaire de Terre Promise, quand on a vu ces accoutrements disgracieux, trop souvent salis par des taches, toute cette allure un peu malsaine; l'on dirait d'une race déchue, qui ne veut pas être confondue avec l'autre, et qui, pour être bien sûre que cela ne se produise pas, tient à se distinguer d'elle déjà par des signes tout extérieurs.

Et pourtant je songe à ce que m'apprit quelques jours après mon départ de Cracovie le sous-gouverneur de la Banque de Pologne : « Il n'est pas citoyen plus patriote, m'a-t-il dit, plus puissamment attaché à sa patrie que le juif polonais. Il se désolidarise d'avec les juifs russes, parce qu'il sent en eux des ennemis, et il y a entre juifs russes et polonais plus d'antinomie profonde qu'entre juifs et catholiques de Pologne. » Pourquoi dès lors se singulariser de la sorte?

A l'entrée de la synagogue, avant le lieu saint où l'on se réunit pour prier et lire la Loi, un vieux puits où les fidèles viennent plonger les mains afin de ne pas toucher les livres sans s'être lavés de leurs impuretés. L'on sait le rôle magique des ablutions dans la religion juive, et l'apparente, la provocante saleté de ces hommes à lévite, dont le plus jeune paraît un vieillard déjà, vous heurte, d'autant plus pénible quand on songe à ce que les soi-disant orthodoxes ont fait aujourd'hui de ces magnifiques prescriptions!

Singulier contraste, d'un autre ordre, ces lampes juives suspendues aux voûtes gothiques. Et contraste aussi la sobriété des murs peints à la fresque, feuillages noirs, rouges et blancs, et la grille en fer forgé qui entoure la chaire du prédicateur.

Au lieu d'un parfum d'encens flotte ici une vieille odeur, lourde, matérielle, dirait-on volontiers, de parchemin.

Les femmes ne sont pas admises dans le sanctuaire : elles n'ont le droit de suivre le service religieux que depuis la pièce voisine, séparée de celle où nous sommes par une épaisse grille de fer; et, large voilette de pierre, le mur les cache jusqu'à la hauteur des yeux environ.

VARSOVIE

Varsovie, en tant que ville? On m'avait dit qu'un amateur d'art ne trouverait rien, ou presque, à glaner le long de ses vastes avenues ou de ses rues moins bruyantes : quelle erreur! et d'abord, que ce soient les façades de ses palais privés ou publics, coiffés de statues, de vases, de groupes en pierre du XVIIIe siècle, ou les portails baroques de ses églises, que ce soit la place du Vieux-Marché avec ses maisons aux toits en échelle plus ou moins pointues, et aux emblèmes aussi « pittoresques » que ceux de Cracovie (je pense en particulier au beau navire avec sa forêt de mâts); que ce soit l'ample architecture du *Grand-Théâtre*, ou la colonnade aérienne de la place de Saxe, que ce soit le palais *Lazienki*, résidence d'été du dernier roi de Pologne, ou le *Belvédère*, résidence actuelle du Maréchal, ou, à l'autre bout de la ville, le *Zamek*, demeure du président de la République; que ce soit enfin, à chaque moment, une aimable

figurine se découpant sur le ciel et semblant sortir pour vous accueillir de sa niche taillée dans la muraille, vous êtes constamment sollicités par un gracieux visage du passé. Un détail pittoresque : ce sont des peintres, et non des barbouilleurs, qui ont prêté leur concours quand il s'est agi de peindre les dessins géométriques des maisons de la place du Vieux-Marché. Ils ont mis à cette tâche nationale toute leur adresse, leur conscience artistique, et, si leurs compatriotes critiquent à l'envi leurs efforts, c'est qu'une fois de plus nul n'est prophète en son pays.

Dans une boutique, je retrouve les spécimens de cet art populaire polonais, dont nous avions fait la connaissance au temps de l'*Exposition des Arts décoratifs*, il y a quatre ans : pêle-mêle, des colliers en perles de toutes couleurs, mais où domine l'amarante, couleur du drapeau, et qui est à cause de cela volontiers employé; des tissus à rayures d'arcs-en-ciel, travaillés sur le métier, destinés à des robes ou à des tapis de table : et des rideaux en toile écrue avec de larges entre-deux aux teintes vives, comme pour donner l'illusion du soleil entre les heures grises; des pantoufles en laines brodées : les montagnards y répètent les mêmes dessins que sur leurs pantalons, arabesques en losanges, souples, simples, et si décoratives qu'on s'étonne de leur sobriété véritable; pour les citadins l'on remplace ces broderies éclatantes et caractéristiques par de banales fioritures, roses ou bleues, et fades autant qu'est fade le climat de la ville à côté de l'atmosphère tissée d'aiguilles des Karpathes. De même, quand il s'agit de châles destinés aux bourgeoises, on ajoute aux harmonieuses laines imprimées d'horribles franges en soie artificielle, « pour que cela fasse plus riche », me confie en souriant avec mépris le marchand. Et partout, qu'il s'agisse de boîtes menues ou de sacs féminins, ou de vaisselle, ou de tapis, vous êtes comme éclaboussé par le bariolage des couleurs : l'on dirait que la Pologne a ouvert sur l'extérieur, par ce moyen purement visuel, les portes de sa prison, et qu'elle a voulu jeter partout autour de soi la gaieté naturelle des champs émaillés de fleurs...

Je ne quitterai pas Varsovie sans être entré au théâtre Polski. Szyfman! ne nous a-t-on pas bercé de ce nom, aussi populaire parmi le monde des auteurs dramatiques, des met-

teurs en scène, des critiques, que Stanislawski ou Max Reinhardt? Il m'invite à la dernière répétition de travail de *Si Jeunesse pouvait*, de W. Perjynski; et pendant que nous attendons les vedettes (elles arriveront avec un retard d'une heure et diront, gentilles : « On ne peut vraiment pas dire que nous ne sommes pas exactes! ») Szyfman me fait faire l'ascension du théâtre : il me montre l'atelier des menuisiers, des ébénistes, des tapissiers, le studio des peintres, la pièce où travaillent les costumiers : « Car rien ne doit être exécuté au dehors. » Et si Szyfman mentionne sur les programmes jusqu'au nom des plus humbles travailleurs de l'immense usine, ce n'est point, comme l'on pourrait croire, pour flatter leur amour-propre, mais par méthode d'éducation, pour engager leur responsabilité : ainsi chaque spectateur, chaque critique saura le nom du *coupable*, qui ne sera plus masqué lâchement par le voile de l'anonymat.

Une rafale d'air à côté de nous : c'est l'ascenseur géant qui transporte les mobiliers du haut en bas de l'édifice. Et sur le plateau, grâce à la plaque tournante, l'on équipe le décor du « deux », avant même que le premier acte n'ait commencé. Tout cela se fait dans le plus grand silence.

Et Szyfman me résume ainsi sa pensée sur ce que devrait être la mise en scène idéale : « Une réalisation extérieure, parfaite, totale, de l'*idée d'une pièce*, de son atmosphère, de son caractère. » Il regrette que, grâce à l'habileté de certains metteurs en scène, des pièces non théâtrales aient triomphé, au point de donner le change, mais Szyfman souhaite d'autant plus qu'on n'étende pas cette méthode aux œuvres qui n'en ont pas besoin; bien plus, « quand il s'agit de véritable théâtre et non de pacotille, la personnalité du metteur en scène ne doit pas chercher à s'ajouter à celle de l'auteur, elle doit simplement servir de truchement entre celui-ci et le spectateur, et autant grâce au comédien que grâce au décorateur, et à tout ce qui est implicitement contenu dans le texte ».

Szyfman me permettra de répéter ce qu'il ajouta et qui n'est certes point négligeable : sa préférence va vers la dramaturgie qui sollicite la moindre mise en scène, ou du moins le minimum de déploiement extérieur; il est infiniment plus facile de régler des éclairages, de masser des foules, de donner l'illusion de

vastes ensembles, que de faire affleurer la vie contenue dans des scènes à deux ou trois personnages, où le mouvement est presque intérieur et ne monte à la surface que par des degrés imperceptibles et pourtant nécessaires.

De mon entretien avec le ministre des Affaires étrangères, ces quelques notes d'une portée générale :

— Nous sommes nourris, les uns et les autres, de culture romaine, me dit M. Zaleski : nous, depuis le xe siècle, vous depuis beaucoup plus longtemps, et toute la différence vient de la différence de dates. Les Polonais forment une branche indirecte de l'arbre latin, et non une branche directe comme la France. Mais quelle différence considérable, à cause de cette descendance (même indirecte), entre le Polonais et un autre Slave! Qu'il s'agisse de questions économiques ou artistiques, la Pologne, comme la France, les envisage d'une manière plus *pondérée* que d'autres nations : les Polonais et les Français savent s'arrêter à temps. Jamais les Polonais ne tomberaient dans les excès du nihilisme, non plus que dans certains excès politiques comme leurs voisins de Moscou.

A propos de la pondération et de ses conséquences, nous parlons des heures de repas, car je n'ai pas compris tout de suite la raison d'une coutume polonaise assez différente de la nôtre : petit déjeuner fort copieux de grand matin, puis dîner à deux heures, et souper frugal vers neuf heures et demie. Cela s'explique tout bonnement par le fait que pendant un long temps le peuple n'avait pas les moyens de s'offrir deux repas par jour; ainsi, en plaçant au milieu de l'après-midi le repas principal, la difficulté se trouvait résolue par l'absurde. Les bureaux sont fermés désormais à trois heures, et la vie se divise en deux parties inégales. Mais dans les campagnes les paysans ont continué de se mettre à table à midi.

— Vous pensiez sans doute, comme beaucoup de Français, que l'heure du repas principal fût fantaisiste, due seulement à « l'inexactitude slave ».

Le ministre sourit et me prouve, par son propre exemple, que cette inexactitude est, en Pologne du moins, aussi partielle que chez nous. L'inexactitude n'est permise, et à Varsovie comme à Paris, qu'aux gens oisifs ou peu occupés.

Autrefois cette faiblesse était l'apanage des nobles; les paysans conservaient seuls alors la vertu de l'exactitude : c'est que les nobles, n'administrant même pas leurs terres, se contentaient de toucher leurs revenus, et vivaient en marge du temps. Aujourd'hui le travail, à peu près universel en Pologne comme ailleurs, a réappris aux hommes l'exactitude.

— Mon père qui, toute l'année, habitait hors la ville, pouvait attendre une visite pendant une semaine s'il le fallait : cela ne gênait en rien ses habitudes ni ses rêveries, mais il se serait mis dans une redoutable colère si son déjeuner eût été servi avec un retard de dix minutes, parce qu'il avait toujours grand appétit. Quant à mon grand-père, moins occupé encore que mon père à des besognes régulières, si possible, il lui arrivait, lorsqu'il avait un train à prendre, d'être à la gare quatre heures avant le départ, parce que l'atmosphère des quais l'intéressait, leur animation, leur mouvement psychologique.

Le latin, base de la culture pour M. Zaleski, lui donne sur toutes choses une vue claire : pas de généralisations faciles et fausses.

Pourquoi parle-t-on plus l'allemand que toute autre langue étrangère, en Pologne? lui demandé-je.

— On le parle en réalité fort peu (reste de l'ancienne occupation), et de moins en moins, à mesure que s'éloignera l'ère douloureuse, l'on connaîtra cette langue, puisque dans les écoles, seul, dorénavant, le français est obligatoire, tandis que l'allemand et l'anglais sont facultatifs.

» Nous avons souvent de la difficulté à envoyer en dehors de nos frontières une délégation pour des questions techniques, car presque tous mes compatriotes ne connaissent guère que le polonais. Sur dix officiers il en est un qui parle l'allemand, et sur mille l'anglais. »

Avant de quitter la place au ministre, je lui fais allusion au côté mélancolique de l'âme polonaise. Cette mélancolie? mais elle n'est pas le moins du monde dans le caractère de la Pologne, elle est seulement l'empreinte de cent cinquante ans d'esclavage. Ni mélancolie profonde, spécifique, ni résignation comme l'on en trouve de façon évidente chez le Russe : « Nous ne croyons pas au destin, comme notre voisin oriental. »

WILNO

A Wilno plus encore qu'à Varsovie l'on s'en rend compte. Malgré la grande distance, j'ai voulu saluer l'*Ostra Brama* (qu'on pourrait traduire, me dit le professeur Ruszyzc, l'homme d'Europe connaissant le mieux la ville natale de Mickiewicz et du maréchal Pilsudski, par : *porte en pique, porte tranchante*); certes, on ne saurait regretter le long voyage, lorsqu'on aperçoit au sommet de la rue la petite fenêtre mystérieuse ouverte au-dessus du porche, et gardant, sainte relique cachée sous un rideau de soie dans cette minuscule chapelle aérienne, la Vierge noire, patronne de Wilno. L'étroite chaussée est couverte d'hommes et de femmes prosternés dans la poussière. Je veux avancer vers eux. J'interroge mon guide : « Arrêtez. » Et à mi-voix il m'apprend ce qui se passe : tout ce monde assiste d'ici à la messe qui semble célébrée par les anges, tant le service sacré domine la terre. Aucune cérémonie dans une vaste cathédrale ne saurait être plus émouvante que celle-là, ni plus ardemment religieuse. En outre, aucune place du monde ne saurait davantage donner l'impression de la souffrance humaine, quand on médite cette phrase du professeur Ruszyzc : « C'est ici que, pendant des siècles, toute la Pologne est venue apporter ses douleurs, comme les rois avaient apporté leurs plus beaux présents à l'Enfant de la Crèche... »

Il est d'ailleurs usuel en Pologne que le pourtour extérieur des églises soit lieu consacré. Quand est trop grande l'affluence, on y entend l'office, en se guidant du moins mal que l'on peut sur la sonnette de l'enfant de chœur et sur les chants qui parviennent au dehors par le portail largement ouvert. Même en pleine ville, la circulation n'empêche pas les campagnards venus au marché de s'agenouiller sur la chaussée pour y réciter leurs patenôtres.

Wilno, bâtie sur plusieurs collines, au bord d'une rivière sinueuse, seconde capitale de la Pologne pendant le règne des Jagellon, Wilno, située sur la route conduisant de la Baltique à la Mer Noire, tout près de la frontière russe, au nord du territoire polonais, c'est pourtant à Cracovie qu'elle fait songer, tant à cause de ses vestiges gothiques que de son exubérance baroque. Jamais ne fut lithuanienne cette province, dont les

villages, les collines, les fleuves, portèrent de tous temps des noms polonais. Lorsqu'elle était encore païenne, elle était construite en bois comme le reste du territoire; tous ces premiers monuments ont disparu, à cause de leur fragilité même. Aucun vestige antérieur au xve siècle, à 1390, date où Ladislas Jagellon, prince lithuanien, ayant épousé la reine de Pologne, se fit baptiser pour devenir roi à son tour : « Avec l'acharnement propre aux convertis, il fit abattre les bois sacrés, et érigea à leur place des églises, faisant tout pour introduire le catholicisme et la civilisation polonaise dans ses provinces. » Les églises, d'abord en bois, furent elles-mêmes remplacées par des constructions de pierre.

Et nous comprenons l'enthousiasme de Napoléon Ier devant Sainte-Anne, ce joyau que l'Empereur regrettait de ne pouvoir « transporter à Paris dans le creux de sa main »; elle est en briques, cette église, selon la méthode polonaise que j'ai signalée à Cracovie, à trois nefs d'égale hauteur, et voûtée de façon plus compliquée que nos édifices occidentaux. Par contre, un portail d'une extrême simplicité, sans statues, sans autres ornements que des rinceaux enchevêtrés les uns dans les autres, et formant un ensemble très ample.

La Renaissance à Wilno? Elle est fille de l'art gothique polonais, avec son *attique*, « mur élancé au-dessus du carnise pour dissimuler le toit qui retombe jusque vers le centre du monument », et orné en général de pilastres et d'arcs. Les gravures du xviiie siècle démontrent ce que pouvait être, du point de vue de l'élégance, le Château, construit selon ce principe et détruit par les Russes vers 1800. Autant les édifices profanes surgissent de terre en grand nombre pendant la Renaissance, autant les églises sont rares : la Réforme est trop répandue en Pologne pour que nous puissions être surpris de ce fait. Il est en outre piquant de remarquer, dans l'unique église Renaissance de Wilno, Saint-Michel, comme le gothique y persiste malgré tout, allié aux formules nouvelles.

Dès la seconde moitié du xviie siècle, c'est dans toute la Pologne l'invasion du style baroque, apporté d'Italie par les Jésuites; invasion est le mot, car, dans certaines provinces se trouvant un peu à l'écart de la vie artistique, la domination du baroque a triomphé sans qu'il y ait eu transition entre

celui-ci et le gothique. Ruzsyzc m'explique que « le baroque, ayant surtout pour but de permettre à l'artiste l'accomplissement d'une œuvre originale et sincère, donna aux peuples toute latitude pour manifester chacun sa personnalité, ses tendances; et c'est pourquoi le baroque polonais est le style entre tous le plus polonais ». Il tâche à me le démontrer par des exemples, de l'église Saint-Casimir, inspirée par les plans du *Gesu* de Rome, et de Saint-Ignace (dont les Russes firent pendant l'occupation un casino pour les militaires...) à l'église Sainte-Thérèse, et surtout Saint-Pierre et Paul, construite par Zaor, l'architecte de Cracovie, avec sa prodigieuse décoration de stucs exécutés par les artisans à qui l'on doit l'intérieur du *Wavel*. Devant tant de richesses l'on demeure confondu, et, il faut bien l'avouer, un peu mal à l'aise. Le professeur remarque mon étonnement, mais ne le partage pas : il y en a trop, il y en a trop!... Vous ne pouvez lever les yeux pour les reposer sur quelque endroit de la vaste nef, sans être ébloui par un haut relief d'une incomparable finesse; elle fait penser — je ne fais cette comparaison qu'au point de vue de l'abondance excessive des détails, remarquables ici et là — à notre église de Brou avec ses dix mille et un clochetons, avec ses arabesques de marbre, et son armée de petits personnages dont chacun est un chef-d'œuvre sans doute, mais...

Et quel contraste entre ces surprenantes richesses, et la simplicité sévère du *Palais des Evêques*, de l'*Hôtel de Ville*, et de quelques palais particuliers construits par Gucewicz à la fin du XVIIIe siècle, où il s'est efforcé d'associer les éléments de l'art hellène à la tradition polonaise. « La sévérité et la majesté des hommes d'État qui créèrent la Constitution de 1791, et l'état tragique du pays, lors du démembrement, expliquent assez, je pense, la base psychologique de cette architecture sans sourire... »

Puis, à partir de l'envahissement de Wilno par des fonctionnaires russes, c'est la démolition de tout ce qui témoigne du passé brillant de la ville, la construction de casernes, et de temples byzantins afin d'orientaliser Wilno; c'est, comme au seuil de la rue qui conduit au sanctuaire d'*Ostra Brama*, une isba gigantesque qui détruit l'harmonie volontairement...

Mais arrêtons-nous plutôt devant ce délicieux palais des

Évêques qui fut lieu de repos pour Napoléon avant la campagne de Russie. Pour célébrer dans Wilno à peine libérée le centième anniversaire de la mort de l'Empereur, la ville fit poser une plaque commémorative sur cette demeure occupée naguère par les gouverneurs généraux du Tsar. « Cette petite plaque, ce signe tangible, est bien inutile, me dit le professeur en souriant, car Wilno tout entière, et ses enfants, gardent avec une ferveur active le souvenir de Napoléon. En voulez-vous une preuve entre dix? cette conversation qu'il eut ici avec le recteur de l'Université, Jean Sniadecki, et qui est dans toutes les mémoires... Vous me regardez étonné : vous ne savez pas! Vous voyez bien qu'il faut venir jusqu'ici pour compléter la biographie napoléonienne. Donc, Sniadecki avait eu le courage de ne rien cacher des bienfaits prodigués par le jeune tzar Alexandre à l'Université. Après avoir regardé d'une mine aigrie le recteur, chaque fois qu'il faisait l'éloge d'Alexandre, et parcouru en tous sens, nerveux, la pièce où il se trouvait, Napoléon s'arrêta soudain devant son interlocuteur, et sans préambule lui prit les mains qu'il garda dans les siennes : « Alexandre sans doute est un bon souverain, mais vous, monsieur le Recteur, vous êtes un honnête homme. »

« Et ne sont-elles pas du médecin Sniadecki, frère du recteur, ces paroles prophétiques à la veille de la Bérésina, tandis qu'il venait d'avoir audience auprès de Napoléon dans le poétique palais où nous sommes : « *Cet homme n'accomplira* » *plus rien de grand, il est épuisé. Le malheur plane sur lui.* » Ah! s'il avait écouté ses admirateurs, ses respectueux amis de Wilno, s'il s'en était retourné vers l'Occident... » Et, plus bas, le professeur ajoute : « S'il avait senti ce que nous sentions nous-mêmes! N'a-t-il pas confessé son erreur fatale, à Sainte-Hélène, d'ailleurs! et ne comprit-il pas trop tard, lui qui avait saisi promptement la situation difficile de la population polonaise à Wilno, que... » Le professeur achève sa pensée par un geste de regret, et plusieurs fois répète : « Trop tard, trop tard! »

Et il me montre, pour faire diversion, tous les attelages qui continuent la tradition russe (jusqu'à la libération, si récente, l'on n'avait pas le droit d'atteler autrement, et maintenant, outre que cette mode est entrée dans les mœurs, il

serait trop coûteux de la transformer) : la *douga* caresse l'encolure des chevaux, lourd collier de bois, rendu plus élégant par sa forme souvent pointue, et peint de façon pittoresque; on songe à des équipages d'Opéra-Comique, aux grelots tintant à travers la campagne, dans le *Juif polonais*; et les fiacres ne sont pas moins caractéristiques, si bas qu'ils ressemblent à des traînaux; vous êtes tout étonné de ne pas voir de neige sur les routes, et d'entendre le grincement des roues sur ces gros pavés que l'on appelle ici « têtes de chat ».

POZNAN

A Poznan, — l'ancienne Posen de la Prusse orientale, — plus de *dougas* ni de pittoresques attelages à chevaux : c'est le tumulte des autos, des tramways, des camions; la ville est en rumeur à cause de l'*Exposition Nationale* qui vient de s'ouvrir et fait songer à un merveilleux présent qu'offriraient des enfants à leur mère, après la guerre, après les guerres (n'oublions pas la rude campagne anti-bolchévique), pour lui prouver leur reconnaissance et leur droit au bonheur.

D'ailleurs le Gouverneur (le Woïwode) de Poznan me définit l'Exposition, avec ce goût constant de la Pologne pour l'image, qui se poursuit jusque dans le bariolage des costumes nationaux : « *le tableau vivant de nos efforts* ». On ne saurait mieux dire devant ce gigantesque vaisseau représentant soixante hectares construits. « La Pologne possède peu de capitaux, sans doute, mais elle dispose de ressources naturelles inépuisables dont beaucoup sont encore inexploitées. »

Sans trop nous arrêter, faisons, grâce à l'un de ces petits véhicules électriques qui sillonnent l'Exposition en tous sens, le tour des bâtiments : voici à côté du *Pavillon du Pétrole*, qui a l'aspect d'un puits de forage, et d'un magnifique *Pavillon des Forges* de la Haute Silésie, où l'on admire depuis les outils, les armes et les munitions jusqu'aux rails, aux wagons et aux locomotives, le *Pavillon de l'Industrie textile* où sont mis à la portée de chacun les derniers perfectionnements techniques, outre un énorme choix de tissus, du coton à la soie (la plus grande usine textile de l'Europe est à Lodz et non pas à Manchester comme on le croit; jute, coton, etc., sont exportés en

Angleterre avec la formule : *made in England*); le *Pavillon du cuir*, d'autant plus pittoresque qu'il contient les objets les plus variés, depuis les habits jusqu'à la maroquinerie et la brosserie; le *Pavillon du Ministère des Transports*, avec de jolis modèles de ponts, de tunnels, de passages à niveau; puis, voisinant avec le *Palais des Beaux-Arts*, celui de l'*Aviation* et de l'*Automobile*. Le Palais des Beaux-Arts! « Allons vite, murmure en souriant mon nouveau guide, le comte Raszinski, il y a quatre mille mètres de peintures, sculptures, dessins, livres de luxe, photographies d'art »... Ce Palais, comme certains autres bâtiments, ne sera pas démoli cet automne, mais au contraire on l'adaptera à la vie régulière du pays. Une remarque générale se dégage de ma promenade à travers le *Palais des Beaux-Arts* : la Pologne, beaucoup plus que nous, est préoccupée par l'*idée*, et c'est la raison de son attrait pour Bourdelle; mais moins que nous elle s'adonne aux recherches formelles; « sensualiste, notre art est toujours effrayé par une technique abstraite, il aime à concrétiser sa vision, et nous ne comprendrons jamais le cubisme que comme un exercice rythmique ». Plus que nous peut-être, les Polonais ont senti l'importance de la tradition populaire pour l'évolution rationnelle de l'art; qu'il s'agisse de l'école de *Zacopane*, ce nid d'aigle accroché au flanc des Karpathes, ou des artisans cachés au fond des forêts mystérieuses dites *Kurpie*, à 150 kilomètres de Varsovie environ, il y a une mine à exploiter perpétuellement (et le *Pavillon de l'Art Populaire* en est une preuve éclatante, et si poétique). De même dans les villages l'on ne peut négliger l'architecture religieuse en bois, les églises dont les toits frustes descendent quasi jusqu'à terre, et qui souvent sont doubles, même pour un seul petit monument.

N'oublions pas, pour bien comprendre la qualité de cette « ymagerie » populaire, qu'en Pologne l'*occident naturaliste* et l'*orient géométrique* se rencontrent; quant aux coloris, ils sont, au point de vue de l'éclat, parallèles à la flore des différentes régions : d'autant plus vifs dans les campagnes très fleuries; et plus humbles en Lithuanie par conséquent.

Et rien ne saurait mieux montrer toute la complexe poésie polonaise que le rare spectacle auquel j'ai pu assister, grâce

au célèbre sculpteur Du Puget, les *noces au pays des Kurpie*, dont le cérémonial plusieurs fois séculaire se continue jusqu'à nos jours, sans variante dans l'esprit non plus que dans le rite; l'on dirait d'abord d'abeilles qui sortent de la ruche et entourent le mâle et la reine; dans un coin la mère grogne et trépigne; on va lui enlever sa fille! Ah! qu'il est musical ce compliment (en plain-chant) des demoiselles d'honneur groupées autour de la mariée désolée de quitter ses parents, même après le premier baiser d'amour que vient de lui donner le fiancé... Tout le monde, sauf elle, a mis les beaux habits de fête; fleurs aux chapeaux des garçons, et belles broderies aux corsages des jeunes filles; mais déjà l'on s'apprête pour le festin des noces : la fiancée embrasse le pain et le fait tourner, afin que jamais elle n'en manque, ni elle ni son mari; après ce cérémonial, suivi de celui du sel, on enlève à la jeune fille sa couronne de mariée pour lui mettre le bonnet des épouses, quand on a par trois fois sollicité l'autorisation des demoiselles d'honneur; ce pendant derrière la maison l'on enfonce un clou avec vigueur, afin d'y suspendre le bonnet (qu'il y tienne longtemps sans être renversé par le vent!) et chacun jette devant la mariée une pièce de monnaie pour que l'argent non plus que le pain jamais ne manque chez elle. Mais voici un couplet chanté avec malice : on souhaite à *Madame* quatre filles et quatre garçons : ni plus, ni moins. Elle a compris : huit enfants; le bonheur est à ce prix... Tout ce gracieux scénario est orné de danses, de chants, de mille gentillesses.

Et nous nous sommes surpris, mes voisins et moi, à maintes reprises, pendant ce spectacle donné sous « le grand catafalque d'étoiles », émus jusqu'aux larmes, tant nous suivions avec une ferveur croissante, la petite comédie que Marivaux n'eût pas écrite plus humaine, ni plus subtile : « Je veux, et puis je ne veux plus... ». « J'aime mon fiancé, mais j'aime aussi mes parents... »

CHARLES OULMONT

GEORGES DUHAMEL

ET

LE CLUB DES LYONNAIS[1]

Louis Salavin avait trente ans quand il se présenta pour la première fois à l'esprit de M. Duhamel. Grand, maigre, un peu voûté, comme les hommes qui ont toujours vécu dans un bureau, Salavin habitait avec sa mère, depuis son enfance, la rue de Pot-de-Fer. Leur petit appartement était fait d'une cuisine, où Louis avait sa place, au bout de la table, entre l'évier à gauche et le buffet de bois bleu à droite; — d'une salle à manger, avec une pendule de bronze, des lapins de biscuit, une grande table, un fauteuil Voltaire; enfin de deux chambres. Celle de Louis a un canapé où il s'installe de guingois, et qui est sa plus profonde retraite, la coquille de l'escargot. La mère et le fils vivent d'une toute petite rente de quatre-vingts francs par mois, et des appointements de Louis chez M. Sureau.

Ce Salavin est un personnage étrange. Il ne paie guère de mine et on le prend souvent pour un imbécile. Du moins il a le sentiment qu'on le juge ainsi. Mais il a une inclination à se croire méprisé. Il fait des crises d'indignité, comme disent

1. Bien que le roman de M. Duhamel, dont nous commençons la publication, constitue un ensemble qui se suffit à lui-même, comme le principal personnage, Salavin, apparaît dans une série de romans de M. Duhamel, nous avons demandé à notre collaborateur M. Henry Bidou de bien vouloir rappeler ici les traits essentiels de l'œuvre que M. Duhamel a entreprise.
(N. D. L. R.)

les médecins. Mais il n'est pas sans culture. Ce petit employé lit Pascal et Montaigne. Il a le goût exact et fin. Il aime la musique et joue passablement de la flûte. Un de ses camarades de bureau, Oudin, railleur et perspicace, prétend qu'il est peut-être un homme de génie, mais qui a le génie du rien. « Pourquoi pas? Un homme de génie à qui, par malheur, il manquerait, oh... je ne sais quoi. Un homme de génie à qui je n'oserais pas confier une boîte d'allumettes ou un couteau de poche. Un homme beaucoup trop intelligent pour être capable de balayer proprement le plancher. Ah mais... Dites-moi : avez-vous jamais eu un chronomètre de précision? Un chronomètre sans ressort, bien entendu. »

Sous sa terne apparence, ce malheureux est agité de tempêtes muettes. Il n'a aucun contrôle sur les idées qui traversent son cerveau. Appelé chez son patron, tandis que celui-ci lit un document, Salavin a l'idée de lui toucher l'oreille. L'obsession devient impérieuse, et voilà qu'il pose malgré lui le doigt sur l'ourlet de chair violette. Il est immédiatement mis à la porte. Un peu plus tard, sans aucun motif, l'idée se forme dans son esprit que sa mère va mourir. Malgré lui il organise sa vie, il dispose de la petite rente, il fait son budget, il jouit de sa solitude et de sa liberté. Cette pensée lui fait horreur et il y revient malgré lui. Il essaie de la chasser, de la renier. Mais que sommes-nous donc sinon nos pensées? Il aime tendrement sa mère et il n'est pas maître de ne pas la tuer en lui. « L'imagination me harcèle, écrit-il dans son journal; l'imagination me tuera. Parfois la force des images m'arrête, un pied en l'air. Je commence vingt pensées, vingt mouvements. Ils ne seront jamais achevés. Entre temps, j'ai rêvé : une maison s'écroule, deux tramways s'écrasent, une auto me défonce la poitrine. Je me vois distinctement là sur la chaussée, poitrine ouverte. Et c'est merveille que, cependant, une auto véritable ne fasse pas, de moi, réelle marmelade. »

Les mille drames qu'il vit ne se trahissent par aucun signe extérieur. « Je ne suis presque jamais sorti de Paris, dit-il dans *La Confession de minuit*; je n'ai rien vu, je ne sais rien, je suis un homme quelconque, un homme insignifiant, oui, oui, insignifiant. Je n'ai rien à vous raconter d'extraordinaire.

Toutes mes aventures me sont arrivées en dedans. » Ainsi sa vie intérieure est d'une intensité déréglée, qui passe par des paroxysmes et retombe dans une dépression désespérée; mais il est incapable de rien faire passer de cette énergie dans la vie extérieure, où il est faible et mou, avec, toutefois, les résolutions subites des débiles. Et ce contraste entre la richesse du théâtre intérieur et l'impossibilité de le faire passer à l'acte, ces velléités et ces rêveries, est la raison même de son déséquilibre. Il en a conscience, il en souffre, il s'en accuse et, désespérant de la vie, il finit par repousser même ce qu'elle lui offre. Il ne faut pas m'aimer, dit-il. Il s'enfuit devant le bonheur.

Ce n'est pas une nature vulgaire. C'est un homme simplement, un homme inégal à lui-même, qui s'analyse sans merci, qui voudrait être meilleur, qui pense l'être devenu, et qui se retrouve au bas des pentes qu'il avait cru gravir. Trois fois, M. Duhamel nous l'a montré déjà. Dans *La Confession de minuit* nous l'avons vu chassé de la maison Sureau pour avoir mis le doigt sur l'oreille de son patron. Il traverse une crise d'aboulie qui occupe presque tout le livre. Tandis que sa mère travaille pour que leur gêne ne soit pas trop sensible, il cherche mollement une place. Quelquefois, il feint de chercher. Mais son vrai drame est de ne pas se trouver lui-même. Il ne se reconnaît plus dans ses propres pensées. Qui est lui-même dans ce moi incohérent? « Je ne parviens pas à me trouver, dit-il; s'il faut que je me cherche au milieu d'une foule, au milieu d'un tumulte, je renonce, je renonce! » Enfin son ami Lanoue lui apporte du travail, des actes à grossoyer pour un avoué; d'autre part, une voisine, une ouvrière au doux visage blond, Marguerite, qui s'est liée avec eux, pourrait l'épouser. Mais il faut encore qu'il complique tout. Il vit son amour avec tant d'intensité qu'il souhaite presque le voir repoussé. Le jour de Noël, il est pris chez Lanoue d'une étrange rêverie; il imagine qu'il s'enfuit avec la femme de son ami, il se saoule en pensée de cette débauche, il se réveille, il se fait horreur, il s'enfuit, il quitte sa propre maison, et le livre s'arrête là.

Nous le retrouvons quelques années plus tard, dans *Deux hommes*. Il a regagné sa maison, il a épousé Marguerite, ils ont

un enfant, et, somme toute, ils sont heureux. Mais il faut un dernier trait pour peindre Salavin. Ce sauvage, ce solitaire est follement sensible. C'est même cette sensibilité qui lui donne l'air de la misanthropie. Il aime les hommes, mais il ne peut pas les supporter.

« Je rêve de concorde, dit-il, je rêve d'une vie harmonieuse, confiante comme une étreinte universelle. Quand je pense aux hommes, je les trouve si dignes d'affection que les larmes m'en viennent aux yeux. Je voudrais leur dire des paroles amicales, je voudrais vider mon cœur dans leur cœur; je voudrais être associé à leurs projets, à leurs actes, tenir une place dans leur vie, leur montrer comme je suis capable de constance, de fidélité, de sacrifice. Mais il y a en moi quelque chose de susceptible, de sensible, d'irritable. Dès que je me trouve face à face non plus avec des imaginations mais avec des êtres vivants, mes semblables, je suis si vite à bout de courage! Je me sens l'âme contractée, la chair à vif. Je n'aspire qu'à retrouver ma solitude pour aimer encore les hommes comme je les aime quand ils ne sont pas là... » Ces lignes de la *Confession de minuit* contiennent déjà le sujet de *Deux hommes*. Salavin trouve un véritable ami, Édouard Loisel, un garçon aussi solide qu'il est lui-même inquiet. Cette fois encore il crie : « Ne m'aimez pas, vous ne savez pas qui je suis ». Édouard passe outre, et le livre est le drame de l'amitié dans cette âme livrée aux chimères. A mesure qu'il a plus d'obligations à Édouard, il peut moins le supporter. Plus il reçoit, plus il se sent dépouillé, car il est devenu envieux et ingrat. Il l'est malgré lui, il s'accuse d'être abject et c'est sa propre indignité qu'il reproche à Édouard avec une affreuse rancune. L'amitié s'est empoisonnée et changée en maladie. Ils n'y peuvent rien qu'en souffrir. Beau et singulier roman, l'un des rares ouvrages où un écrivain ait essayé de peindre ces drames de l'affection virile, quelquefois plus pathétiques que l'amour. Quelle rupture entre des amants est plus poignante que la brouille entre Nietzsche et Wagner?

Nous retrouvons notre homme dans le *Journal de Salavin*. Le voici, avec sa barbe noire, un peu folle, ses joues caves, sa bouche mince, ses lunettes de fer, son dos voûté et ses bras longs qui oscillent contre le corps. Il a maintenant

quarante ans, et il passe par une nouvelle crise, qui est le désir de perfectionnement intérieur. Il a résolu de devenir un saint. La *Confession de minuit* était l'analyse serrée et douloureuse d'un caractère morbide; *Deux Hommes* étaient le drame de l'amitié. Le *Journal de Salavin* est l'observation par un témoin ému, perspicace et désabusé, des efforts de l'homme vers la sainteté sans la foi. Efforts ridicules, éternelle parodie. Salavin, employé à la Cilpo, chez M. Mayer, apprend, par les confidences du joyeux M. Aufrère, ingénieur de la maison, que le lait pasteurisé et oxygéné n'est nullement oxygéné. Pris de scrupule, il dénonce la maison. Sa dénonciation revient, par des soins officieux, à M. Mayer, qui ne fait qu'en sourire, l'oxygénation du lait étant une formule dépourvue de sens. Loin de renvoyer Salavin, il l'attache à son secrétariat particulier.

La sainteté coûte cher aux autres; pour travailler à sa perfection, Salavin a quitté sa femme, sa mère et sa maison. Il habite une chambre rue Lacépède. C'est là qu'il tombe malade, peut-être pour avoir donné ses chaussures et son manteau à un écornifleur. Le voilà à l'hôpital. Déçu par les religieuses, il trouve là un pauvre homme, nommé Lhuilier, qui lui annonce le règne de Dieu. Malheureusement Lhuilier est fou.

Dans le *Club des Lyonnais* nous retrouvons Salavin, quelques mois plus tard, purgé de ses ambitions de sainteté, guéri de sa maladie, renvoyé par la mort vers la vie, et n'ayant point perdu, dans son éternelle instabilité, l'espoir de changements nouveaux.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Histoire de l'Armée française, par le colonel **Revol** (*Larousse*).

Quand on compare ce qu'est notre armée d'aujourd'hui, au lendemain d'une victoire qui a sauvé le pays, avec ce qu'était l' « armée » de Vercingétorix, on est frappé par les différences, au point de penser qu'il s'agit de deux choses entièrement dissemblables. Et cette idée est juste, en un sens. Mais elle risque de masquer un des côtés les plus élevés et les plus importants de l'institution militaire. Quelle que soit la forme qu'il prend, l'effort d'un peuple en armes traduit le vouloir-vivre de ce peuple, c'est-à-dire la plus haute et la plus fondamentale des forces morales dont est appelée à bénéficier l'armée elle-même. Il ne faut pas voir dans l'armée seulement les formations tactiques et le matériel. Une armée a une âme qui se constitue peu à peu à travers les formes diverses que lui imposent successivement les circonstances. Si l'on part de ce principe, on admettra que tout ce qui a contribué à former cette âme telle qu'elle est aujourd'hui demande à être connu. C'est en ce sens qu'on peut se flatter d'écrire l'histoire de l'armée française.

Tentative singulièrement difficile, et dont le colonel Revol s'est tiré avec un rare bonheur. Le plus remarquable est justement qu'il a entendu donner dans son ouvrage une synthèse englobant tous les éléments qui ont pu former la physionomie propre de l'armée française. Institutions, méthodes tactiques, campagnes, capitaines, troupiers même, tout cela se trouve évoqué, mais sans qu'il y ait un dessein systématique de donner un aperçu historique sur chacun de ces sujets. Tous concourent à l'effet général, dans la mesure où ils sont nécessaires pour le comprendre.

On ne peut pas, d'ailleurs, parler d'évolution continue. L'action des hommes possédant plus ou moins de talent ou de génie s'est fait sentir à diverses époques. D'autre part, les fondements de l'État ou de la souveraineté ont varié, et, même depuis la Révolu-

tion de 1789, qui a proclamé les principes démocratiques, l'évolution, qui a été évidente, n'a cependant pas suivi un cours uniforme. Car elle était liée aux formes de la vie sociale et politique. Enfin (et c'est peut-être un trait du caractère français) notre armée a le plus souvent eu tendance à s'enliser dans des procédés ou dans des préjugés, auxquels elle avait dû, croyait-on, la victoire. Tel est l'enseignement fondamental que le spécialiste retirera de la lecture du livre du colonel Revol. Les formes de la vie militaire, par ce qu'elles doivent avoir forcément de rigide, amènent le danger : l'étude, et surtout l'étude critique, sont mal vues. Il règne dans l'armée un certain conformisme qui, si l'on n'y prend garde, risque de s'étendre jusqu'à la pensée même qu'il tue ou stérilise.

On ne dénoncera jamais ce danger avec assez d'énergie, surtout à notre époque où les progrès de la technique, qui sont incessants, mais saccadés, ont forcément une répercussion directe sur les choses militaires. Les conceptions en vertu desquelles on a organisé notre armée d'aujourd'hui, ou plutôt celle de demain ou de tout à l'heure, sont séduisantes en elles-mêmes. Le colonel Revol s'y rallie expressément. Mais, il le signale avec raison, il faut encore trouver la formule d'application pratique, grâce à laquelle on pourra réaliser ces conceptions sans sacrifier aucune des parties de l'œuvre à accomplir. Faire naître l'état d'esprit qui est nécessaire, lui permettre de se développer suivant des méthodes nouvelles, en se disant qu'il faut éviter de laisser la moindre lacune, même temporaire, dans la préparation de l'armée à ses tâches continuelles ou éventuelles, telle est le plus grave problème de l'heure présente, et le plus compliqué, pour les hommes qui ont la charge de la défense du pays. Problème de toujours, mais dont aujourd'hui les données sont plus complexes que jamais, la solution plus fuyante et plus incertaine. Le colonel Revol n'aurait-il fait que le poser à nouveau avec une force et une précision impérieuses que son livre serait déjà d'un intérêt considérable et d'une utilité immédiate. /

Adversaires Prussiens de Napoléon, par **Paul Roques** (*Berger-Levrault*).

Il est bien remarquable que la triple étude biographique consacrée par M. Paul Roques à Blücher, à Scharnhorst et à Gneisenau, soit la première de ce genre qui paraisse en France. Dans un article récent du *Militär-Wochenblatt,* le colonel de Cochenhausen a vu dans ce fait une preuve des « dispositions égocentriques » de l'histoire militaire en France. Jugement un peu sommaire, sans doute, mais

qui ne manque pas de justesse. A nous qui venons de vivre dix années dans lesquelles nous avons essayé de faire exécuter par l'Allemagne un traité limitant sa puissance comme le traité de Tilsitt prétendait limiter celle de la Prusse, le fait paraît curieux : pourquoi nos historiens n'ont-ils jamais eu l'idée d'examiner comment un pays échappe aux stipulations militaires et financières les plus précises?

A la vérité, nos devanciers ont des excuses. Ce qu'on cherche avant tout dans l'histoire militaire, ce sont les enseignements d'ordre statégique ou tactique. Et, n'en déplaise aux écrivains d'outre-Rhin, le maître à qui l'on doit s'adresser, même dans la guerre de l'indépendance allemande, dans la campagne de France et dans la campagne de Waterloo, c'est encore Napoléon. Les Allemands eux-mêmes se sont inspirés de ses leçons. Et, s'ils ont étudié la carrière de Blücher, de Scharnhorst et de Gneisenau, c'est bien plutôt parce qu'ils ont été des héros nationaux que parce qu'ils ont été des capitaines de génie.

Le livre de M. Paul Roques vient à son heure. C'est maintenant que l'œuvre des trois grands militaires qui ont permis la renaissance prussienne au début du XIXe siècle est à l'ordre du jour. Il a été souvent question d'eux en France depuis dix ans. Leurs vies montrent ce que le patriotisme, aidé par une volonté ferme, peut accomplir même en présence du génie : ils n'ont pas désespéré et ils ont réussi. Le général Grœner, ministre de la Reichswehr, rappelait leur exemple récemment encore, le 3 juillet dernier, lors de l'inspection de l'école de la marine à Flensburg-Mürwick. Les Français ne doivent pas non plus l'oublier.

La Deuxième République et le Second Empire, par **René Arnaud** (*Hachette*).

Les années ayant passé, le Second Empire connaît aujourd'hui les faveurs de la mode. Les raisons qui provoquent l'engouement du public sont toujours mystérieuses. Et d'ailleurs il n'y a pas à les discuter. Du moins, pour l'historien, si la période du Second Empire est attirante, c'est surtout, semble-t-il, par l'accumulation des fautes qui ont été commises. C'est l'exemple-type du règne de l'erreur. Pourtant il est curieux de constater qu'il en est ainsi seulement dans le domaine politique. L'économique, auquel on accorde de nos jours tant d'importance, a connu, au contraire, sous le Second Empire, une prospérité qui n'a jamais été égalée depuis.

L'histoire du Second Empire ne se comprend bien que si l'on en

cherche les origines dans le régime éphémère qui l'a précédé, dans la Seconde République. Après la branche aînée des Bourbons, la branche cadette venait de provoquer la révolte du peuple et la révolution. Celle-ci, faite de souvenirs de 1789 mêlés à des soucis d'ordre social dans lesquels se retrouvait quelque chose de 1793, n'avait pas empêché les classes dirigeantes de rester fidèles à un conservatisme étroit qui, privé de son soutien politique, la royauté, les accula bien vite aux plus cruels malentendus, aux plus âpres répressions. De ce chef, les anciens partis se trouvèrent sans force pour lutter contre un principe nouveau, le plébiscite, qui se donnait l'apparence de se fonder sur l'opinion du peuple pour s'arroger des pouvoirs encore inédits. C'est à la rupture matérielle et morale entre la bourgeoisie, qui représentait antérieurement quelque chose comme l'élément progressiste, et le peuple, qui se jugeait frustré des fruits de la victoire deux fois obtenue en commun, qu'est dû le triomphe du prince-président, puis son accession au trône impérial. Qu'importait à l'ouvrier qu'un seul « bourgeois » donnât des ordres au nom de tous, puisque son langage n'était guère plus autoritaire que celui des autres, et les contraignait plus rudement qu'ils ne l'avaient lui-même contraint? Le peuple, et surtout le peuple de Paris, vit dans le 2 décembre une sorte de revanche des journées de juin.

Cette histoire, M. René Arnaud la raconte en nous en livrant les secrets. Il le fait avec une très heureuse lucidité, avec une précision remarquable. Puis il montre comment le nouveau régime impérial devint la victime de ses fautes. Des trois régimes à forme monarchique qui se sont succédé en France depuis 1815, c'est le seul qui soit manifestement tombé pour des raisons de politique extérieure. La politique extérieure de Napoléon III, faite de prestige et de rêverie, était trop éloignée de l'humble réalité pour pouvoir survivre à l'échec. Le pays finit par se lasser des guerres aussi meurtrières qu'inutiles. On ne peut oublier que le Second Empire a donné à la France la Savoie et Nice : résultat de conjonctures heureuses permettant de réaliser ce qu'imposaient les conditions géographiques. Ce succès, sans aucun doute, trompa les hommes qui l'avaient obtenu sur l'étendue de leurs propres capacités. Vinrent ensuite des entreprises inutiles, puis très coûteuses; elles dissimulèrent les véritables dangers. On a peine à croire aujourd'hui que Sadowa fut pour les contemporains français un coup de tonnerre. Cependant on excuserait encore une erreur et une surprise de cette sorte. On comprend mal que ce coup de tonnerre n'ait pas dissipé toutes les illusions, et qu'on ait cherché seulement à en pallier les effets par une politique de marchandages successifs.

La seule explication, c'est que le gouvernement a voulu coûte que coûte obtenir un nouveau succès : rive gauche du Rhin, Belgique, Luxembourg. Tous les fers sont mis au feu hâtivement. Finalement ce sont autant d'armes dont se sert un adversaire énergique et sans scrupule pour mettre le sceau à notre isolement en Europe. Et comme, dans le domaine militaire, le gouvernement vit sur des souvenirs, et sur des chimères non moins redoutables que celles qui l'inspirent en politique, le grand règlement de comptes survient sans qu'il l'ait préparé. Deux fois déjà Napoléon III a reculé devant la guerre menaçante parce qu'il ne se sentait pas prêt. Il se laisse emporter en 1870 non pas parce qu'il a poussé activement ses préparatifs, mais pour faire diversion à l'opposition bourgeoise et à la révolte populaire prêtes à se déchaîner : la guerre n'est que la dernière issue d'un gouvernement aux abois et sans base politique certaine.

M. René Arnaud a su résumer tout cela dans son livre, avec le constant souci de rendre les choses claires et compréhensibles au public d'aujourd'hui. On goûtera particulièrement ses récits de campagnes et de batailles, très bien étudiés, et où perce, non sans quelque piquant, l'expérience du combattant de la guerre mondiale.

J.-M. BOURGET

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1929

		Pages.
WICKHAM STEED	Les Élections anglaises	5
ABEL HERMANT	La Flamme renversée. — III	18
GÉRARD BAUER	Prévost-Paradol	48
ALBERT THIBAUDET	Histoire d'Amiel. — II	78
JEAN LESCURE	Les Assurances sociales	120
PIERRE BOST	« Cette étonnante nouvelle »	139
JOHAN BOJER	Le Nouveau Temple. — II	166
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Musique : Le Retour à Rossini	191
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	204
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	213

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1929

JEAN MISTLER	Ethelka. — I	241
LOUIS MASSIGNON	La Situation actuelle de l'Islam	275
ABEL HERMANT	La Flamme renversée (*fin*)	296
JOHAN BOJER	Le Nouveau Temple. — III	328
GAUTIER-DAUVERNAY	Le Problème de la Population en Angleterre	357
G. LACOUR-GAYET	Talleyrand et l'affaire du duc d'Enghien	387
ALBERT THIBAUDET	Histoire d'Amiel (*fin*)	406
IGNOTUS	La Crise politique	428
HENRY BIDOU	Georges Courteline	438
A. ALBERT-PETIT	Les Lettres : Les Livres d'histoire	448
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris et d'ailleurs	457

LIVRAISON DU 1er AOUT 1929

		Pages.
WLADIMIR D'ORMESSON. .	L'Évacuation de la Rhénanie	481
A. ARTHUR-LÉVY.	Un grand profiteur de guerre : Ouvrard. — I. . .	500
JACQUES CHENEVIÈRE. . .	La Porte refermée.	532
JEAN MISTLER	Ethelka. — II	556
RENÉ DUSSAUD.	Missions archéologiques françaises en Orient . . .	507
JOHAN BOJER.	Le Nouveau Temple. — IV.	604
JACQUES-ÉMILE BLANCHE.	Benjamin-Robert Haydon ou « le Génie »	647
JULIEN TIERSOT	Louis XIV et la Musique de son temps.	675
IGNOTUS.	La Ratification	697
HENRY BIDOU.	Les Lettres : Parmi les Livres	706

LIVRAISON DU 15 AOUT 1929

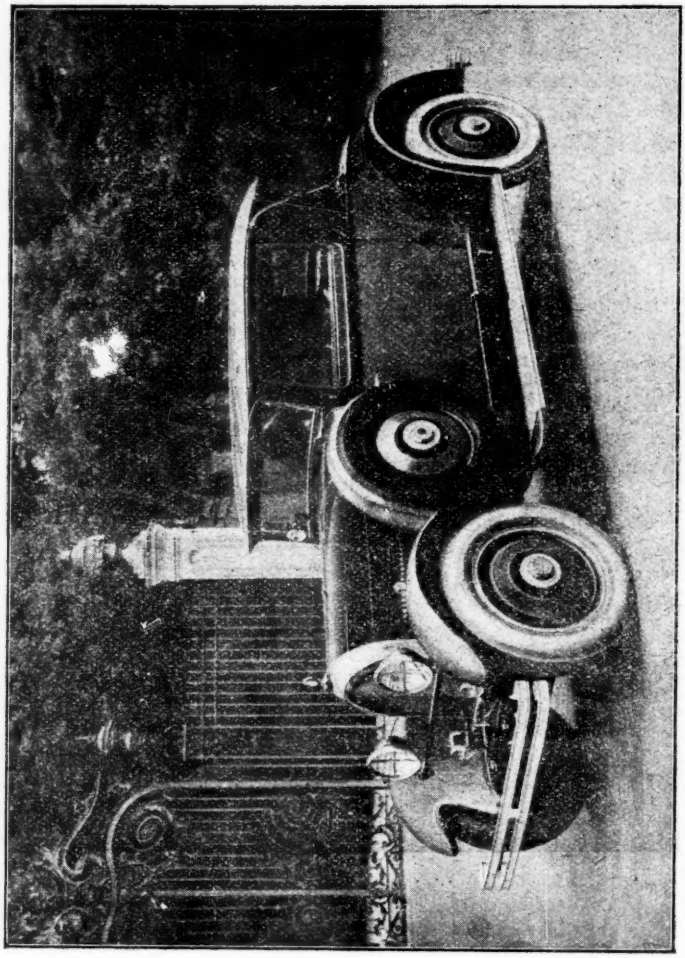
GEORGES DUHAMEL.	Le Club des Lyonnais. — I.	721
FRANÇOIS PIÉTRI	La Ratification et l'Opinion	762
JOHAN BOJER.	Le Nouveau Temple (*fin*)	783
R.-D. LE SUFFLEUR	En visite chez les seigneurs du Ouarzazat.	817
JEAN MISTLER	Ethelka. — III	847
L. JOLEAUD.	L'Atlantide. Esquisse de prohistoire eurafricaine. .	886
A. ARTHUR-LÉVY.	Un grand profiteur de guerre : Ouvrard. — II . .	899
CHARLES OULMONT.	Esquisses polonaises.	931
HENRY BIDOU.	Georges Duhamel et le Club des Lyonnais.	949

Pages.
481
500
532
556
507
604
647
675
697
706
721
762
783
817
847
886
899
931
949

.Mercier frères.
AMEUBLEMENT DÉCORATION
100. FAUB^G. ST. ANTOINE
PALAIS de MARBRE
77. CHAMPS-ELYSÉES

A

La 15 C.V. 6 Cylindres LORRAINE



Magasin d'exposition : 146, Avenue des Champs-Élysées – PARIS

Services Commerciaux : Hall d'exposition ; Magasin de pièces détachées ; Atelier de mise au point et de réparation :
10, rue Pergolèse – PARIS-16e

VAN CLEEF & ARPELS

JOAILLIERS

22, PLACE VENDÔME

PARIS

Nice

Deauville

Cannes

Le Touquet

à New-York : VAN CLEEF & ARPELS. inc.
671, Fifth Avenue.

CRÉDIT FONCIER D'ALGÉRIE ET DE TUNISIE

Fondée en 1880 Société Anonyme au Capital de 150.000.000 de francs R. C. Alger N° 3783

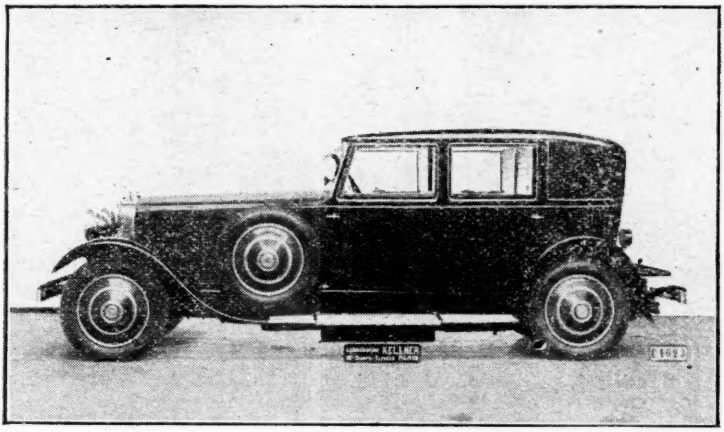
Siège Social : ALGER, 8, Boulevard de la République
Siège Administratif : PARIS, 43, rue Cambon

SUCCURSALES :
BORDEAUX - LYON - MARSEILLE - NANTES - BLIDA - BONE
CONSTANTINE - ORAN - SETIF - SIDI-BEL-ABBÈS - TIARET - TUNIS
CASABLANCA - TANGER - LA VALETTE - LONDRES - BEYROUTH
et 119 agences en ALGÉRIE, TUNISIE, MAROC

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Délivrance gratuite de lettres de crédit

Carrosserie KELLNER

KELLNER FRÈRES -:- GEORGES KELLNER ET FILS, Succrs



CABRIOLET demi-conduite intérieure "KELLNER"
Salon d'Exposition : 127, Avenue des Champs-Elysées, PARIS
Usine : 185, Avenue Edouard-Vaillant, BILLANCOURT

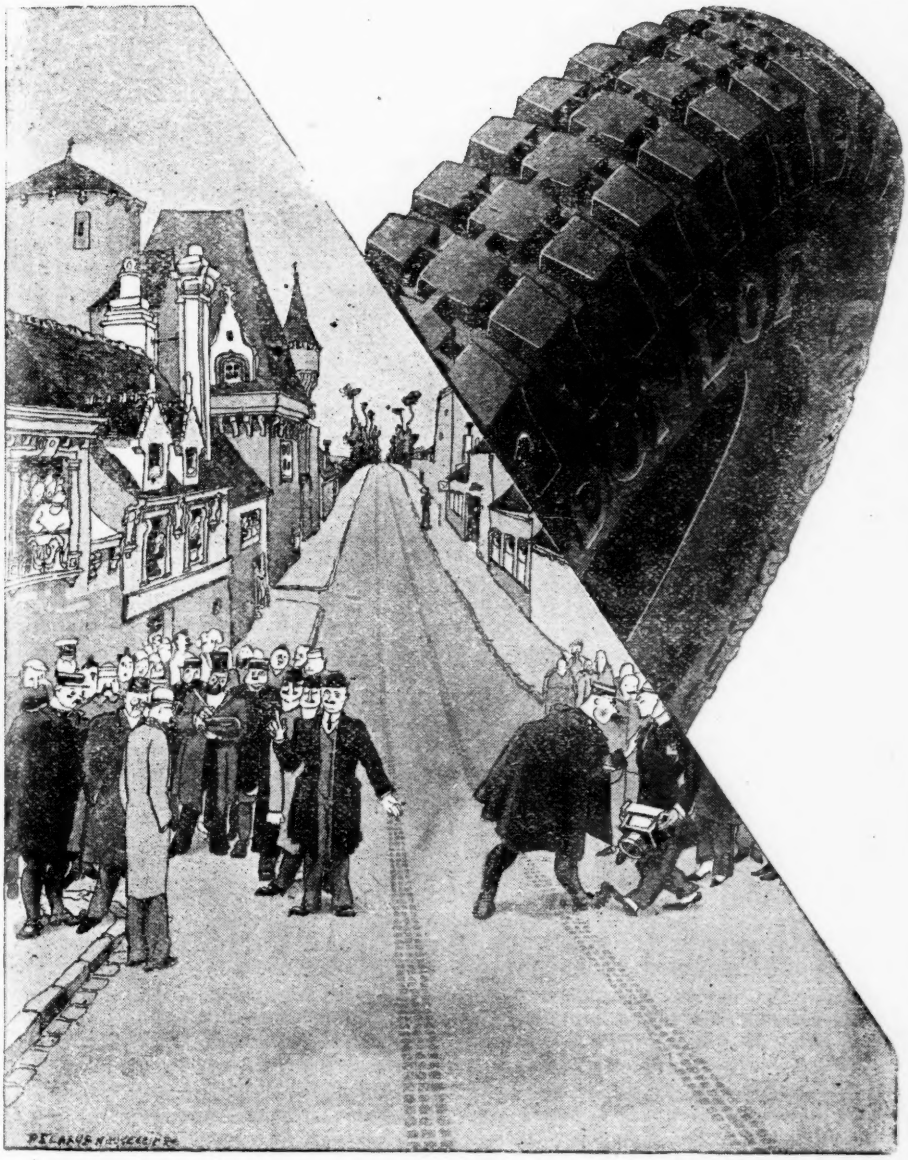
BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

Société anonyme au Capital de 262 Millions 500 Mille francs entièrement versés
SIÈGE SOCIAL : 16, Boulevard des Italiens, PARIS (IXe)
Registre du Commerce : Seine 30-752

Plus de 550 Succursales, Agences et Bureaux en France
Toutes OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Un nouveau triomphe de Sherlock Holmes...



— Personne n'a entendu passer l'auto? c'est inconcevable!

— Mais si, Monsieur le procureur, voyez ces traces : l'auto était montée sur pneus **DUNLOP** à tringles sur jante base creuse, qui, eux, sont absolument silencieux.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS, DE L'ÉTAT ET DU MIDI

Voyages circulaires à itinéraires facultatifs

En vue de faciliter les voyages, excursions et villégiatures sur les réseaux de Paris à Orléans, de l'État et du Midi, il est délivré toute l'année, sur demande préalable, au départ de toutes les gares de ces trois réseaux, des carnets de 1re, 2e et 3e classes pour voyages circulaires de 500 kilomètres de parcours minimum sur les dits réseaux.

L'itinéraire, qui doit être établi par le voyageur lui-même, doit ramener ce dernier à son point de départ initial ; le voyage peut comporter des solutions de continuité dans le parcours par fer.

Validité : 30, 45 ou 60 jours suivant la longueur du voyage avec faculté de prolongation de moitié.

Faculté d'arrêt.

Pour tous renseignements complémentaires. s'adresser aux gares des trois réseaux intéressés ou à Paris : à l'Agence spéciale Orléans-Midi, 16, boulevard des Capucines, aux bureaux de renseignements des gares de Paris (Quai-d'Orsay, St-Lazare, Montparnasse, Invalides) et 126, boulevard Raspail.

Excursions combinées en Chemin de Fer et Autocar

ÉTÉ 1929

En vue de faciliter la visite de certaines régions des réseaux de l'État, du Midi et d'Orléans, desservies par des circuits automobiles, il est délivré, pendant la période de fonctionnement de divers circuits nommément désignés, au départ de toutes les gares de ces trois réseaux, aux titulaires et sur le vu de coupons de ces circuits, des billets d'aller et retour en 1re et 2e classes permettant de rejoindre les dits circuits et de les quitter pour revenir au point de départ.

Réduction : *a*) pour un parcours total aller et retour minimum de 400 km. ou payant pour cette distance : 25 % en 1re classe, 20 % en 2e classe.

b) pour un parcours total aller et retour minimum de 800 km. ou payant pour cette distance : 30 % en 1re classe, 25 % en 2e classe.

Validité : 30 jours, avec faculté de prolongation de deux fois 30 jours, moyennant supplément.

Faculté d'arrêt.

Pour tous renseignements complémentaires s'adresser : à l'Agence spéciale P.-O.-Midi, 16, boulevard des Capucines, à Paris, ou aux gares des réseaux intéressés.

ÉDOUARD JONAS

OBJETS D'ART
TABLEAUX ANCIENS

ANTOINE WATTEAU
" Le Rendez-vous "

3, Place Vendôme

HOTELS ET RESTAURANTS recommandés

STATIONS TOURISTIQUES

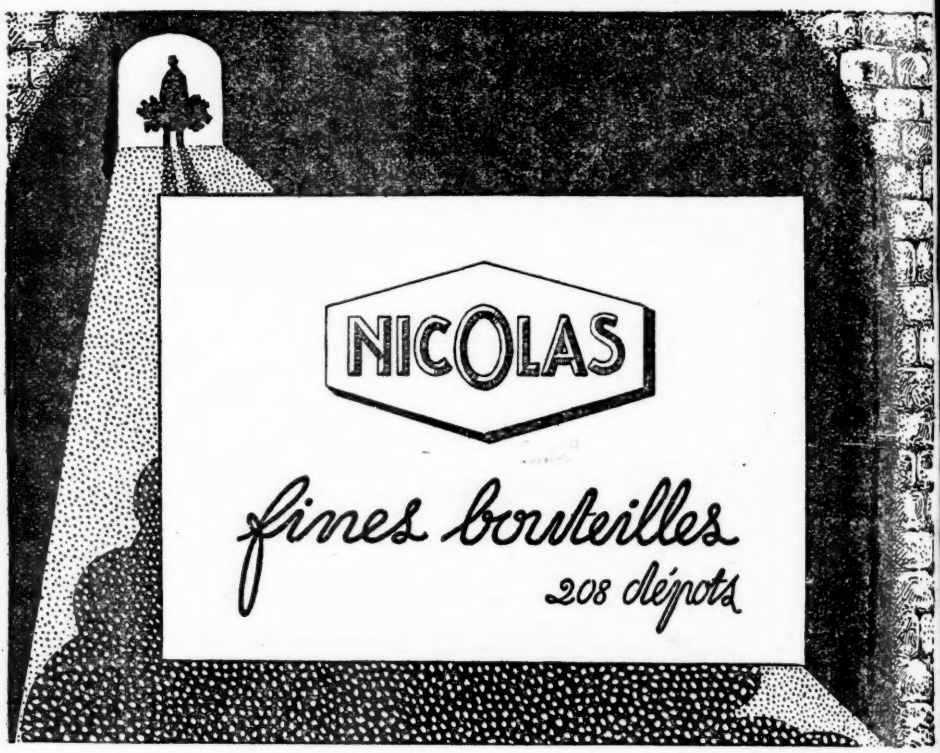
HOTEL d'ANGLETERRE et du PARC
Argelès-Gazost (Htes-Pyr.) dern. conf. Parc immen.

OHANTZEA - Hôtel Rest. Salon de Thé
Tout conf. - Prix mod. - AINHOA (Bses-Pyr.).

SUISSE

AIGLE - LE GRAND HOTEL - Site merv. au milieu gd Parc, entre Forêts. - Tout conf. - Prix mod. Garage. Golf. Tennis. Orchest., etc.

LEYSIN - Grand Hôtel. - Tout confort.



FOUQUET

CONFISEUR,
36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AVENUE DE MESSINE

Imprimerie Paul Brodard et Joseph Taupin, Coulommers.

UNE ŒUVRE FRANÇAISE

Contre l'invasion révolutionnaire étrangère. Une nouvelle formule pour la " Défense et l'illustration de la langue française ". Le respect du dessin, de la raison et des " textes ".

Quelques années avant la Guerre débuta l'offensive de l'art munichois. On pouvait espérer que le goût et le bon sens français n'ouvriraient pas nos frontières à cette conception; c'était compter sans l'infiltration étrangère dans nos galeries d'art et dans notre littérature.

La Guerre finie, les esprits français, fatigués par cinq années d'angoisse, n'étaient pas en mesure de réagir. On n'avait plus seulement l'art munichois, l'art nègre, l'art révolutionnaire russe, mais sous les étiquettes de surréalisme, de simultanéïsme, de néo-classicsisme, on accompagna de « bois » à coup de gouge, des textes tantôt classiques, tantôt modernes, et souvent incohérents, avec la volonté systématique de détruire le dessin, à moins qu'il ne fallût y voir que de l'impuissance à équilibrer une composition.

Le « snobisme » et la « spéculation » favorisèrent une production intensive d'éditions de luxe établies selon ces principes révolutionnaires de métèques implantés dans notre Paris, encore palpitant de la grande passion.

Un éditeur, à l'esprit vraiment français, se mit à l'œuvre pour réagir contre cette invasion « spirituelle et artistique » (?) de nos bibliothèques, et commença, au début de 1924, la publication de la « COLLECTION FRANÇAISE ».

Ne donner que des œuvres de la plus sûre pensée française, les présenter d'une manière impeccable par la typographie, le format, le choix des papiers, les accompagner d'aquarelles (exclusivement confiées à des artistes français), telles furent les directives de la collection.

Aujourd'hui les bibliophiles et les lettrés récompensent l'éditeur en mettant les volumes de la COLLECTION FRANÇAISE dans leurs bibliothèques.

Les œuvres maîtresses d'ALPHONSE DAUDET, de GUSTAVE FLAUBERT, de PAUL BOURGET, d'ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de PIERRE LOTI, d'HENRI DE RÉGNIER, d'HENRY BORDEAUX, d'ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT, de FROMENTIN, de PIERRE LOUŸS etc., sont parues ou en préparation. Toutes sont accompagnées d'aquarelles, où le dessin, l'harmonie des couleurs et le texte sont scrupuleusement respectés.

M. Henri Cyral a voulu que, spirituellement, artistiquement et techniquement, sa collection fût, en tous points, digne de son nom de « COLLECTION FRANÇAISE ».

SERVICES AUTOMOBILES AU DÉPART DE CHAMONIX

Chaque jour, partent de Chamonix les autocars P.-L.-M. qui font le « Tour du Mont Blanc ». L'excursion s'effectue en deux étapes d'une journée chacune. La première comporte, au delà de Combloux, la traversée des gorges de l'Arly et du col du Petit Saint-Bernard; déjeuner à Brides-les-Bains, en Tarentaise; dîner et coucher à Courmayeur. Le lendemain, les cars s'acheminent à travers la vallée d'Aoste, vers le col du Grand Saint-Bernard où a lieu le déjeuner. Par Martigny et les lacets de la Forclaz, on atteint, dans l'après-midi, le gouffre de la Tête Noire, puis Vallorcine, Argentière et enfin Chamonix.

De Chamonix on peut également visiter, en une journée : Sixt et le Fer à Cheval; en une demi-journée, chacun des sites suivants : le col des Montets-le Chatelard; Notre-Dame de la Gorge; les gorges de la Diosaz; le glacier du Tour du Mont Roc; le Lac Vert; le glacier des Bossons.

Ces services fonctionnent de juillet à septembre. Pour en connaître les jours de fonctionnement, s'adresser au Pavillon P.-L.-M. des autocars, avenue de la Gare, à Chamonix.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Vacances dans les Vosges

Services directs d'Autobus
de la Société Auxiliaire de Transports Automobiles de l'Est (S. A. T. E.).

NANCY-COLMAR, par Rambervillers, la Vallée des Eaux, St-Dié, Fraize, le Col du Bonhomme, la Poutroye, Kaysersberg. — *Service quotidien.*

SAINT-DIÉ-COLMAR. — Correspondance à St-Dié avec le train arrivant à Nancy à 11 h. 42 et avec le train parti de Nancy à 13 h. 45. — *Service quotidien.* — Les dimanches et jours de fêtes, correspondance au Col du Bonhomme pour le Lac Blanc.

SAINT-DIÉ-MULHOUSE, par Gérardmer, le Col de la Grosse Pierre, la Bresse, Cornimont, St-Maurice, Bussang, Wesserling, Thann. — *Les samedis et dimanches.*

VESOUL-SAINT-DIÉ, par Luxeuil, le Val d'Ajol, les Feuillées, Nouvelle et Dorothée, Plombières, Remiremont, Gérardmer, le Valtin, le Rudlin, Fraize. — *Les lundis, jeudis, samedis et dimanches.*

Pour chacun de ces circuits, le départ a lieu le matin de façon à permettre l'arrivée pour le déjeuner et le retour pour le dîner.

Consulter les grandes gares du Réseau de l'Est ou le Livret Chaix
des Chemins de fer de l'Est
Bureau de la S. A. T. E. à Rambervillers

vient de paraître

LE LIVRE DU JOUR

Dr François Debat

NEW-YORK

images mouvantes

Edition de luxe sur vélin de Rives

Illustré par H. Delalin

75 fr. — tirage limité

Aux Éditions du Centre, 35, rue des Petits-Champs

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Excursions de PARIS et de ROUEN au HAVRE et vice versa

par CHEMIN de FER et BATEAU à VAPEUR

L'une des plus charmantes excursions qu'il soit possible de faire sans déplacement important est certainement la descente de la Seine entre ROUEN et LE HAVRE.

En vue de faciliter cette excursion, l'Administration des Chemins de fer de l'État, délivre jusqu'au 30 septembre 1929, de Paris, de Rouen ou du Havre, des billets spéciaux d'aller et retour qui permettent d'accomplir en bateau à vapeur le trajet de ROUEN au HAVRE ou vice versa, et le reste du voyage en chemin de fer

Les prix de ces billets sont ainsi fixés :

1° De PARIS au HAVRE ou vice versa.

1re classe chemin de fer et bateau	2e classe chemin de fer et 1re classe bateau	3e classe chemin de fer et 2e classe bateau
158 fr. 85	**124 fr. 40**	**83 fr. 20**

Durée de validité : 5 jours.

2° De ROUEN au HAVRE ou vice versa.

65 fr. 70	**57 fr. 25**	**39 fr. 60**

Durée de validité : 3 jours

CHEZ PLON

PAUL BOURGET
de l'Académie Française

ON NE VOIT PAS LES CŒURS

Le Soupçon. — La Vérité délivre. — Trop de remède est un poison
Proverbes. In-16 . . . . . 12 fr.

EDMOND JALOUX

LŒTITIA

Roman In-16. . . . . 12 fr.

" LE ROSEAU D'OR "
ŒUVRES ET CHRONIQUES
— QUATRIÈME SÉRIE —
5

STANISLAS FUMET

LE PROCÈS DE L'ART

In-8° écu sur alfa, tiré à 3.300 exemplaires numérotés. . . . . 20 fr.

" LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES "
28

GEORGES OUDARD

LA VIE DE PIERRE LE GRAND

In-16 sur alfa . . . . . 16 fr.

2

ROGER BOUTET DE MONVEL

LA VIE MARTIALE
DU BAILLI DE SUFFREN

In-16 sur alfa . . . . . 15 fr.

" FEUX CROISÉS "
AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES
— DEUXIÈME SÉRIE —
4

LAJOS DE ZILAHY

DEUX PRISONNIERS

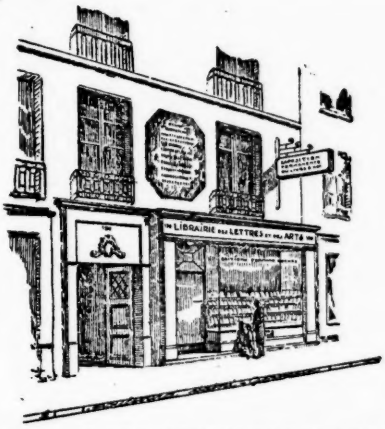
Roman. Traduit du hongrois par S. Ch. de Léo et F. Pfeiffer.
Deux volumes, in-8 écu sur alfa, tirés 3.300 ex. numérotés. Les deux volumes . . . 36 fr.

DUC D'ORLÉANS

CHASSES ET CHASSEURS ARCTIQUES

Nouvelle édition. In-16 avec 25 gravures hors texte. . . . . 18 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS
ÉDITIONS FERNAND ROCHES
Société au Capital de 800.000 francs

VOICI

une MAISON
de bonne volonté

Elle est organisée pour donner satisfaction aux abonnés et lecteurs de la

Revue de Paris

Achetez vos livres

A LA LIBRAIRIE DES LETTRES ET DES ARTS

150, boulevard Saint-Germain, 150

PARIS (6e)

Chèques Postaux : Paris C. 1231-97

Les commandes sont exécutées par retour du courrier.

SUR simple demande, la " *Librairie des Lettres et des Arts* " vous fera connaître les facilités qu'elle a créées, telles que **LE COLIS DES LETTRES**, le service d'abonnement mensuel aux nouveautés, etc... Elle envoie gratuitement chaque mois un catalogue complet de toutes les nouveautés classées par matières.

les États-Unis d'Europe ?

RAOUL MONMARSON

EUROPE

enfant gâtée du monde...

Dix ans de reportages
en Europe — 1919-1929

GILBERT MAIRE

AUX MARCHES

DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE

HENRI BERGSON - GASTON RIOU - HENRI MASSIS
GUY-FÉLIX FONTENAILLE -- HENRI CLOUARD
PAUL VULLIAUD -- ANDRÉ THÉRIVE

« Bibliothèque du Lettré ». 15 fr.

AUX ÉDITIONS BAUDINIÈRE - PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp — PARIS

CLAUDE SILVE

auteur de

" LA CITÉ DES LAMPES "

Qui obtint un si grand succès il y a 16 ans

publie

LA FIÈVRE BLEUE

roman

« J'ai bien envie de demander une minute de silence... car j'ai la joie d'introduire auprès de mes lecteurs un livre vraiment considérable. »

MARCEL PRÉVOST *(Gringoire)*
de l'Académie Française

Un volume in-16 : **12** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

COLLECTION "*LE PRISME*"

Volumes déjà parus.

LES DERNIÈRES NUITS de PARIS
par PHILIPPE SOUPAULT

LA MACHINE à CALCULER
par ELMER R. RICE

LE JOURNAL de KOSTIA RIABTZEV
par N. OGNEV

AUX PORTES de LA NUIT
par ALBERT DU BOIS

LE SORT de POYNTON
par HENRY JAMES

TÊTES de RECHANGE
par JEAN-VICTOR PELLERIN

LA JEUNE FILLE de NEIGE
par JACQUES CHENEVIÈRE

TA MAIN GAUCHE
par PIERRE FRÉDÉRIX

TOUS LES TROIS
par ANDRÉ SAVIGNON

Les CONQUISTADORES de L'EUROPE
par H. FRENAY-CID

LE CONDAMNÉ
par CONSTANTIN THEOTOKI

PORGY
par DU BOSE HEYWARD

LE JARDIN des CORAUX
par PAUL WENZ

LE MÉNAGE HERSELIN
par GEORGES IMANN

Chaque volume : **12** fr.

Imprimerie PAUL BRODARD et JOSEPH TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

GYP

DU TEMPS DES CHEVEUX ET DES CHEVAUX

Souvenirs du Second Empire

Un volume : **12** fr.

Parus précédemment :

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

Tome I et II. Chaque volume : 12 fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de **1** franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . **3** fr. **50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . **4** fr. **50**

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.